
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579666 8


AUCTOR PRETIOSA FACIT

NKH

[illegible]

(Poetes)
NKH

BIBLIOTHÉQUE

CHOISIE

DES POÈTES FRANÇOIS

JUSQU'À MALHERBE.

TOME IV.

A PARIS,

ANT.-AUG. RENOUARD, rue de Tournon, n° 6.
TREUTTEL ET WÜRTZ, rue de Bourbon, n° 17.
LEFÈVRE, rue de l'Éperon, n° 6.

1824.

LES

POÈTES FRANÇOIS,

DEPUIS LE XIIe SIÈCLE

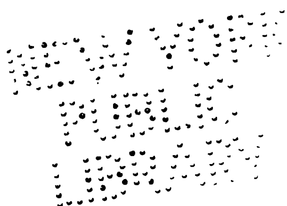
JUSQU'À MALHERBE,

AVEC

UNE NOTICE HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE

SUR CHAQUE POÈTE.

TOME QUATRIÈME.





A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

M. DCCC. XXIV.

LES
POÈTES FRANÇOIS,
DEPUIS LE XIIe SIÈCLE
JUSQU'À MALHERBE.

HENRI II.

HENRI II, fils de François Ier et de la reine Claude de France, fille de Louis XII, naquit à Saint-Germain-en-Laye le 31 mars 1519. D'abord duc d'Orléans, puis dauphin en 1536, après la mort de François, son aîné; enfin, duc de Bretagne par apanage, en 1540, il succède à son père le 31 mars 1547, et est sacré à Reims le 28 juillet de la même année, par le cardinal de Lorraine, archevêque de cette ville. Il avoit épousé, le 27 octobre 1533, Catherine de Médicis, fille unique de Laurent de Médicis, duc d'Urbin, et de Madeleine de la Tour d'Auvergne, dite de Boulogne, nièce du pape Clément VII. Henri II mourut à Paris, au palais des Tournelles, des suites d'un coup de lance que Montgommery lui donna dans un tournoi; il expira douze jours après sa blessure, le 10 juillet 1559. Quelques institutions utiles ont signalé le règne de ce prince; mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler. Henri II n'a

place dans notre collection que parce qu'il avoit hérité du goût de son père pour la poésie françoise, et qu'il a composé des vers qui annoncent un esprit cultivé; ils sont adressés à cette fameuse Diane de Poitiers qu'il aima si tendrement. Ces vers, écrits de la main de Henri II, sont extraits d'un manuscrit de la Bibliothéque du Roi, fonds de Béthune, n° 8664.

VERS ADRESSÉS A DIANE DE POITIERS.

Plus ferme foy ne fut oncques jurée
A nouveau prince, ô ma belle princesse!
Que mon amour, qui vous sera sans cesse
Contre le temps et la mort asseurée.
De fossés creux ou de tour bien murée
N'a pas besoin de mon cœur la fortresse,
Dont je vous fis dame, reine et maîtresse,
Parce qu'elle est d'éternelle durée.
Trésor ne peult sur elle estre vainqueur:
Un si vil prix n'acquiert un gentil cœur.

THÉODORE DE BÈZE.

Théodore de Bèze naquit à Vezelay, ville du diocèse d'Autun, le 24 juin 1519, d'une famille distinguée dans la magistrature. Son oncle, Nicolas de Bèze, conseiller au Parlement de Paris, lui fit faire ses premières études dans cette ville, et l'envoya ensuite étudier à Orléans, et de là à Bourges, sous Melchior Volmar, qui lui inspira le goût des nouvelles opinions théologiques. De retour à Paris, de Bèze ne tarda pas à s'y faire remarquer par les agréments de son esprit et par ses talents pour la poésie. Doué d'une physionomie heureuse, et livré à tous les excès d'une jeunesse ardente, il se fit bientôt un nom parmi les poètes et les jeunes libertins. Il chanta la volupté dans ses pièces latines, avec la délicatesse de Catulle et la licence de Pétrone; il peignit ses mœurs dans ses poésies. A la suite d'une maladie grave, il abandonna sa fortune, son pays, sa famille, et se retira à Genève, accompagné d'une fille de basse condition avec laquelle il se maria ensuite. Il embrassa alors la religion réformée; et ce nouveau sectaire devoit être un jour le successeur de Calvin. En 1561, de Bèze fut du nombre des treize ministres de la Réforme au colloque de Poissy. Ce fut lui qui porta la parole dans cette assemblée, où étoient Charles IX, la reine-mère, et les princes de la famille royale. Il scandalisa l'auditoire par la hardiesse de sa controverse; ce qui fit dire à l'un des ministres présents :

« Comment croiroit-il que Jésus-Christ est dans l'Eucharistie; à peine croit-il qu'il y a un Dieu au ciel. » De Bèze se jeta ensuite dans la guerre civile, s'attacha au prince de Condé, et se trouva avec lui à la bataille de Dreux, en 1562, où les protestants furent battus et le prince fait prisonnier. L'année suivante, de Bèze retourna à Genève, devint le chef de cette église après la mort de Calvin, et termina sa carrière le 13 octobre 1605, âgé de 86 ans. De Bèze s'étoit marié trois fois; Pasquier fit à ce sujet une épigramme dans laquelle il dit que de Bèze avoit pris sa première femme *propter opus*, la seconde *propter opes*, et la troisième *propter opem*.

Les poésies françoises de Théodore de Bèze se composent d'une tragédie intitulée *le Sacrifice d'Abraham;* d'une version de *Cent Pseaumes* de David, pour servir de complément à celle que Marot avoit déjà entreprise; et enfin des *Saincts Cantiques recueillis tant de l'Ancien que du Nouveau Testament.*

La première édition du *Sacrifice d'Abraham* est de 1551 (*Genève*, petit *in*-8). Le poète, dans sa préface, dit avoir entrepris cette tragédie pour réparer, par la sainteté du sujet, le scandale des poésies licencieuses qu'il avoit écrites autrefois en latin. Conrad Badius, son imprimeur, adresse à ce sujet l'allocution suivante aux lecteurs :

Cil qui souloit sa jeunesse amuser
En vers lascifs et rithmes impudiques,
Se vient vers vous, ô lecteurs! excuser,
Et condamner ses fureurs poëtiques
Du temps passé : subjets plus autentiques
Le sainct Esprit ores luy fait chanter,
Trop mieux seans pour les bons contenter.

Laissez donc là d'amours l'estude fole,
Et le venez maintenant escouter;
Rien ne dira qui voz cueurs ne console.

Le Sacrifice d'Abraham est une pièce fort courte, composée de vers de différentes mesures, sans divisions d'actes ni de scènes; c'est plutôt un long dialogue qu'une tragédie. Les interlocuteurs sont : Abraham, Sara, Isaac, une troupe de bergers, l'Ange et Satan. Il existe deux autres éditions du *Sacrifice d'Abraham;* l'une fut donnée à Paris, en 1553, par Conrad Badius, et l'autre à Middelbourg, en 1701, in-18.

La traduction des *Cent Pseaumes* de David, commencée et achevée par le conseil de Calvin, ne fut imprimée en France qu'en 1563 (*Lyon, in*-4°). C'est au sujet de cette traduction que Guillaume Gueroult fit l'épigramme qui suit :

Qui de Marot et de Bèze les vers
Voudra choisir, pour les meilleurs élire,
Tout bien choisi de long et de travers,
Dire il pourra, en les écoutant lire :
Ceux de Marot, c'est d'Amphion la lyre,
Ou du dieu Pan le flageol gracieux;
Mais ceux de Bèze un françois vicieux,
Rude et contraint, et fâcheux à merveilles.
Donne à Marot le laurier gracieux;
A Bèze, quoy? de Midas les oreilles.

Théodore de Bèze répondit à cette Épigramme par celle-ci :

Un certain esprit de travers
Trouve mes vers rudes et verds,
Fâcheux et contraints à merveilles,
Donnant le laurier précieux
A Marot doux et gracieux;
A moy, de Midas les oreilles.

Asne envieux, j'ay bien appris
De donner à Marot le prix;
Mais quant est des oreilles miennes,
Pour les changer qu'est-il besoin
De chercher un Midas si loin?
Ne sçais tu pas où sont les tiennes?

Les *Saincts Cantiques recueillis tant de l'Ancien que du Nouveau Testament*, furent publiés à Genève, en 1579, in-8°.

ABRAHAM SACRIFIANT.

TRAGÉDIE.

PROLOGUE.

Dieu vous gard' tous, autant gros que menuz,
Petis et grans, bien soyez vous venuz.
Long temps y a, au moins comme il me semble,
Qu'icy n'y eut autant de peuple ensemble:
Que pleust à Dieu que toutes les sepmaines
Nous peussions veoir les eglises si pleines!
Or ça, messieurs, et vous dames honestes,
Je vous supply d'entendre mes requestes,
Je vous requier vous taire seulement.
Comment? dira quelcune voirement,
Je ne sçaurois, ny ne voudrois avec.
Or si faut-il pourtant clorre le bec,
Ou vous et moy avons peine perdue,
Moy de parler, et vous d'estre venue.

Je vous requier tant seulement silence,
Je vous supply d'ouyr en patience.
Petis et grans je vous diray merveilles :
Tant seulement prestez moy voz aureilles.
Or doncques, peuple, escoute un bien grand cas,
Tu penses estre au lieu où tu n'es pas.
Plus n'est icy Lausanne, elle est bien loing :
Mais toutesfois quand il sera besoing,
Chacun pourra, voire dedans une heure,
Sans nul danger retrouver sa demeure.
Maintenant donc icy est le pays
Des Philisthins. Estes vous esbahiz ?
Je dy bien plus, voyez vous bien ce lieu ?
C'est la maison d'un serviteur de Dieu,
Dict Abraham, celuy mesme duquel,
Par vive foy, le nom est immortel.
En cest endroit vous le verrez tenté,
Et jusqu'au vif attaint et tormenté.
Vous le verrez par foy justifié,
Son filz Isaac quasi sacrifié.
Bref, vous verrez estranges passions,
La chair, le monde, et ses affections
Non seulement au vif representées,
Mais qui plus est, par la foy surmontées.
Et qu'ainsi soit, maint loyal personnage
En donnera bien tost bon tesmoignage,
Bien tost verrez Abraham et Sara,
Et tost apres Isaac sortira :
Ne sont-ils pas tesmoings tres veritables ?
Qui veut donc veoir choses tant admirables,

Nous le prions seulement d'escouter,
Et ce qu'il ha d'aureilles nous prester,
Estant tout seur qu'il entendra merveilles,
Et puis apres luy rendrons ses aureilles.

ABRAHAM parle, sortant de sa maison.

Depuis que j'ay mon pays delaissé,
Et de courir çà et là n'ay cessé,
Helas, mon Dieu, est-il encore un homme
Qui ait porté de travaux telle somme?
Depuis le temps que tu m'as retiré
Hors du pays où tu n'es adoré,
Helas, mon Dieu, est-il encore un homme
Qui ait receu de biens si grande somme?
Voila comment par les calamitez,
Tu fais cognoistre aux hommes tes bontez:
Et tout ainsi que tu feis tout de rien,
Ainsi fais-tu sortir du mal le bien,
Ne povant l'homme à l'heure d'un grand heur,
Assez au clair cognoistre ta grandeur.
Las! j'ay vescu septante et cinq années,
Suyvant le cours de tes predestinées,
Qui ont voulu que prinse ma naissance
D'une maison riche par suffisance.
Mais quel bien peut l'homme de bien avoir,
S'il est contrainct, contrainct, dy-je, de voir,
En lieu de toy, qui terre et cieux as faicts,
Craindre et servir mille dieux contrefaicts?
Or donc sortir tu me feis de ces lieux,

Laisser mes biens, mes parens et leurs dieux,
Incontinent que j'eus ouy ta voix.
Mesmes tu sçais que point je ne sçavois
En quel endroit tu me voulois conduire:
Mais qui te suyt, mon Dieu, il peut bien dire
Qu'il va tout droit; et tenant ceste voye,
Craindre ne doit que jamais il fourvoye.

SARA, sortant d'une mesme maison.

Apres avoir pensé et repensé
Combien j'ay eu de biens le temps passé,
De toy, mon Dieu, qui tousjours as voulu
Garder mon cueur, et mon corps impollu,
Puis m'as donné, en suyvant ta promesse,
Cest heureus nom de mere en ma vieillesse,
En mon esprit suis tellement ravie,
Que je ne puis, comme j'ay bonne envie,
A toy, mon Dieu, faire recognoissance
Du moindre bien dont j'aye jouyssance.
Si veux-je au moins, puis qu'à l'escart je suis,
Te mercier, Seigneur, comme je puis.
Mais n'est-ce pas monseigneur que je veoy?
Si le pensois-je estre plus loing de moy.

ABRAHAM.

Sara, Sara, ce bon vouloir je loue,
Et n'as rien dict que tres bien je n'advoue.
Approche toy, et tous deux en ce lieu
Recognoissons les grans bienffaicts de Dieu.
Commune en est à deux la jouyssance,
Commune en soit à deux la cognoissance.

SARA.

Ha, monseigneur, que saurois-je mieux faire,
Que d'essayer tousjours à vous complaire?
Pour cela suis-je en ce monde ordonnée.
Et puis, comment sauroit-on sa journée
Mieux employer, qu'à chanter l'excellence
De ce grand Dieu, dont la magnificence
Et haut et bas se presente à noz yeux?

ABRAHAM.

L'homme pour vray, ne sçauroit faire mieux
Que de chanter du Seigneur l'excellence,
Car il ne peut pour toute recompense
Des biens qu'il a par luy journellement,
Rien luy payer, qu'honneur tant seulement.

CANTIQUE D'ABRAHAM ET DE SARA.

Or sus donc commençons,
Et le loz annonçons
Du grand Dieu souverain.
Tout ce qu'eusmes jamais,
Et aurons desormais,
Ne vient que de sa main.

C'est luy qui des hauts cieux
Le grand tour spacieux
Entretient de là haut,
Dont le cours asseuré,
Est si bien mesuré,
Que jamais il ne faut.

Il fait l'esté bruslant;
Il fait l'hyver tremblant;

Terre et mer il conduit.
La pluye et le beau temps :
L'automne et le printemps,
Et le jour et la nuict.

Las! Seigneur, qu'estions nous,
Que nous as entre tous
Choisiz et retenuz?
Et contre les meschans
Par villes et par champs,
Si long temps maintenuz?

Tiré nous as des lieux
Tous rempliz de faux dieux,
Usant de tes bontez,
Et de mille dangers,
Parmy les estrangers,
Tousjours nous as jectés.

En nostre grand besoing
Egypte a eu le soing
De nous entretenir,
Puis contrainct a esté
Pharaon despité
De nous laisser venir.

Quatre rois furieux
Desja victorieux
Avons mis à l'envers.
Du sang de ces meschans
Nous avons veu les champs
Tous rouges et couvers.

De Dieu ce bien nous vient,
Car de nous luy souvient,
Comme de ses amis.
Luy donc nous donnera
Lors que temps en sera
Tout ce qu'il a promis.

A nous et noz enfans,
En honneur triomphans
Ceste terre appartient.
Dieu nous l'a dict ainsi,
Et le croyons aussi,
Car sa promesse il tient.

Tremblez doncques, pervers,
Qui par tout l'univers
Estes si dru semez:
Et qui vous estes faicts
Mille dieux contrefaicts,
Qu'en vain vous reclamez.

Et toy, Seigneur vray Dieu,
Sors un jour de ton lieu,
Que nous soyons vengez
De tous tes ennemis;
Et qu'à neant soyent mis
Les dieux qu'ils ont forgez.

ABRAHAM.

Or sus, Sara, le grand Dieu nous benie,
A celle fin que, durant ceste vie,
Pour tant de biens que luy seul nous ottroye,

A le servir chacun de nous s'employe.
Retirons nous, et sur tout prenons garde
A nostre filz, que trop ne se hazarde,
Par frequenter tant de malheureux hommes,
Parmy lesquels vous voyez que nous sommes.
Un vaisseau neuf tient l'odeur longuement
Dont abbreuvé il est premierement.
Quoy qu'un enfant soit de bonne nature,
Il est perdu sans bonne nourriture.

SARA.

Monsieur, j'espere en faire mon devoir,
Et pour autant qu'en luy nous devons voir
De nostre Dieu le vouloir accomply,
Seure je suis qu'il prendra si bon ply,
Et le Seigneur si bien le benira,
Qu'à son honneur le tout se conduira.

SATHAN, en habit de moine.

Je vay, je vien, jour et nuict je travaille,
Et m'est advis en quelque part que j'aille,
Que je ne pers ma peine aucunement.
Regne le Dieu en son haut firmament,
Mais pour le moins la terre est toute à moy,
Et n'en desplaise à Dieu ny à sa loy.
Dieu est aux cieux par les siens honoré :
Des miens je suis en la terre adoré.
Dieu est au ciel : et bien, je suis en terre.
Dieu fait la paix, et moy je fay la guerre.
Dieu regne en haut : et bien, je regne en bas.
Dieu fait la paix, et je fay les debas.

Dieu a créé et la terre et les cieux :
J'ay bien plus faict : car j'ay créé les dieux.
Dieu est servy de ses anges luisans :
Ne sont aussi mes anges reluisans ?
Il n'y a pas jusques à mes porceaux,
A qui je n'aye enchassé les museaux.
Tous ces paillards, ces gourmans, ces yvrongnes
Qu'on veoit reluire avec leurs rouges trongnes,
Portans saphirs, et rubiz des plus fins,
Sont mes supposts, sont mes vrais cherubins.
Dieu ne feit onc chose tant soit parfaicte,
Qui soit egale à celuy qui l'a faicte :
Mais moy j'ay faict, dont vanter je me puis,
Beaucoup de gens pires que je ne suis.
Car quant à moy je croy et sçay tres bien
Qu'il est un Dieu, et que je ne vaux rien :
Mais j'en sçay bien à qui totalement
J'ay renversé le faux entendement,
Si que les uns, qui est un cas commun,
Aiment trop mieux servir mille dieux qu'un.
Les autres ont fantaisie certaine,
Que de ce Dieu l'opinion est vaine.
Voilà comment depuis l'homme premier,
Heureusement j'ay suyvy ce mestier,
Et poursuyvray, quoy qu'en doyve advenir,
Tant que pourray cest habit maintenir.
Habit encore en ce monde incognu,
Mais qui sera un jour si bien cognu,
Qu'il n'y aura ne ville ne village
Qui ne le voye à son tres grand dommage.

O froc, o froc, tant de maux tu feras,
Et tant d'abus en plein jour couvriras !
Ce froc, ce froc un jour cognu sera,
Et tant de maux au monde apportera,
Que si n'estoit l'envie dont j'abonde,
J'aurois pitié moymesme de ce monde.
Car moy qui suis de tous meschans le pire,
En le portant, moymesme je m'empire.
Or se feront ces choses en leur temps,
Mais maintenant assaillir je pretens
Un Abraham, lequel seul sur la terre,
Avec les siens, m'ose faire la guerre.
De faict, je l'ay maintesfois assailly,
Mais j'ay tousjours à mon vouloir fally :
Et ne veis onc vieillard mieux resistant.
Mais il aura des assaux tant et tant,
Qu'en brief sera, au moins comme j'espere,
Du rang de ceux desquels je suis le pere.
Vray est qu'il ha au vray Dieu sa fiance,
Vray est qu'il ha du vray Dieu l'alliance,
Vray est que Dieu luy a promis merveilles,
Et desja fait des choses nompareilles :
Mais quoy? s'il n'ha ferme perseverance,
Que luy pourra servir son esperance?
Je feray tant de tours et çà et là,
Que je rompray l'asseurance qu'il ha.
De deux enfans qu'il ha, l'un je ne crains :
L'autre à grand' peine eschappera mes mains :
La mere est femme : et quant aux serviteurs,
Sont simples gens, sont bien povres pasteurs,

Bien peu rusez encontre mes cautelles.
Or je m'en vay employer peines telles
A les avoir, que je suis bien trompé,
Si le plus fin n'est bien tost attrappé.

ABRAHAM, resortant de la maison.

Quoy que je die, ou que je face,
Rien n'y a dont je ne me lasse,
Tant me soit l'affaire aggreable:
Telle est ma nature damnable.
Mais sur tout je me mescontente
De moymesme, et fort me tormente,
Veu que Dieu jamais ne se fasche
De m'aider, pourquoy je ne tasche
A ne me fascher point aussi
De recognoistre sa mercy,
Autant de bouche que de cueur.

L'ANGE.

Abraham, Abraham?

ABRAHAM.

Seigneur,
Me voicy.

L'ANGE.

Ton filz bien aimé,
Ton filz unique Isac nommé,
Par toy soit mené jusqu'au lieu
Surnommé la Myrrhe de Dieu,
Là devant moy tu l'offriras,
Et tout entier le brusleras,
Au mont que je te monstreray.

ABRAHAM.

Brusler! brusler! je le feray.
Mais, mon Dieu, si ceste nouvelle
Me semble fascheuse et nouvelle,
Seigneur, me pardonneras-tu?
Helas, donne moy la vertu
D'accomplir ce commandement.
Ha bien cognois-je ouvertement
Qu'envers moy tu es courroucé.
Las! Seigneur, je t'ay offensé:
O Dieu qui as faict ciel et terre,
A qui veux tu faire la guerre?
Me veux tu donc mettre si bas?
Helas, mon filz, helas, helas!
Par quel bout doy-je commencer?
La chose vaut bien le penser.

(Trouppe des bergers sortans de la maison d'Abraham.)

DEMIE TROUPPE.

Amis, il est temps, ce me semble,
Que nous retournions tous ensemble
Vers noz compagnons.

DEMIE TROUPPE.

Je le veux.
Car si nous sommes avec eux,
Ils en seront plus asseurez.

ISAAC.

Hola, je vous pry, demourez.
Comment? me laissez vous ainsi?

TROUPPE.

Isaac, demourez icy:

Autrement monsieur vostre pere,
Ou bien madame vostre mere
En pourroyent estre mal contens.
Il viendra quelque jour le temps
Que vous serez grand, si Dieu plaist.
Et lors vous cognoistrez que c'est
De garder aux champs les troppeaux,
En danger par monts et par vaux,
De tant de bestes dangereuses,
Sortans des forests ombrageuses.

ISAAC.

Pensez vous aussi que voulusse
Departir devant que je sceusse
Si mon pere ainsi le voudroit ?

TROUPPE.

Aussi faut-il en tout endroict,
Qu'un filz honeste et bien appris,
Quelque cas qu'il ait entrepris,
A pere et à mere obeïsse.

ISAAC.

Je n'y faudray point que je puisse,
Et fust-ce jusques au mourir.
Mais tandis que je vay courir
Jusqu'à mon pere, pour cognoistre
Quelle sa volonté peut estre,
Voulez vous pas m'attendre icy ?

TROUPPE.

Allez, nous le ferons ainsi.

CANTIQUE DE LA TROUPPE.

O l'homme heureux au monde
Qui dessus Dieu se fonde,
Et en fait son rampart:
Laissant tous ces hautains,
Et tant sages mondains
S'esgarer à l'escart.

Povreté ny richesse
N'empesche ny ne blesse
D'un fidele le cueur.
Quoy qu'il soit tormenté,
Et mille fois tenté,
Le fidele est vainqueur.

Ce grand Dieu qui le meine
Au plus fort de sa peine,
En prend un si grand soing,
Qu'il le vient redresser
Estant prest de glisser,
En son plus grand besoing.

Cela peut on cognoistre
D'Abraham nostre maistre:
Car tant plus on l'assaut
Et deçà et delà,
Tant moins de peur il ha,
Et moins le cueur luy faut.

Il a laissé sa terre,
Faim luy a faict la guerre.

En Egypte est venu.
Sara il veoit soudain
Ravie de la main
D'un grand roy incognu.

A Dieu fait sa demande;
Soudain le roy le mande,
Et sa femme luy rend,
La prie de vuyder.
Abraham sans tarder,
Autre voye entreprend.

Mais durant ceste fuite,
Son bien si bien profite,
Que pour s'entretenir,
De Loth il se depart,
Pource qu'en mesme part
Deux ne povoyent tenir.

Une guerre soubdaine
Entre neuf rois se meine.
Parmy ces grans combas
Loth perd avec les siens
Sa franchise et ses biens,
Cinq rois sont mis à bas.

Nostre maistre fidelle
Oyant ceste nouvelle
Vivement les poursuit,
Les attaint et desfait,
N'ayant d'hommes de faict
Que trois cens dixhuit.

Leur arrache leur proye,
La disme au prestre paye,
A chacun fait raison.
Puis de tous hautement
Loué tres-justement,
Retourne en sa maison.

Or parmy sa famille
N'avoit-il filz ne fille.
Sara qui cela veoit,
Ne povant concevoir,
Luy fait mesmes avoir
Agar qui la servoit.

D'Agar donc nostre maistre
Ismael se veit naistre.
Treize ans ainsi passa,
Voyant devant ses yeux
Aller de bien en mieux
Les biens qu'il amassa.

Lors pour signifiance
De la saincte alliance
Du Seigneur et de nous,
Autant petis que grans
Jusqu'aux petis enfans
Circonciz fusmes tous.

ISAAC.

Mes amis, Dieu se monstre à nous
Si bon, si gratieux, si doux,
Que jamais je ne luy demande

Chose tant soit petite ou grande,
Que je ne me voye accordé
Trop plus que je n'ay demandé.
J'avois, comme sçavez, vouloir
De vous suyvre, à fin d'aller veoir :
Mais voicy mon pere qui vient.

ABRAHAM, sortant avec Sara.

Mais tant y a qu'il appartient,
Quand Dieu nous enjoinct une chose,
Que nous ayons la bouche close,
Sans estriver aucunement
Contre son sainct commandement,
S'il commande, il faut obeir.

SARA.

Je vous prie ne vous esbahir
Si le cas bien fascheux je trouve.

ABRAHAM.

Au besoing le bon cueur s'esprouve.

SARA.

Il est vray : mais en premier lieu,
Sçachez donc le vouloir de Dieu.
Nous avons cest enfant seulet
Qui est encores tout foiblet :
Auquel gist toute l'asseurance
De nostre si grande esperance.

ABRAHAM.

Mais en Dieu.

SARA.

Mais laissez moy dire.

ABRAHAM.

Dieu se peut-il jamais desdire ?
Partant asseurée soyez
Que Dieu le garde, et me croyez.

SARA.

Mais Dieu veut-il qu'on le hazarde ?

ABRAHAM.

Hazardé n'est point qui Dieu garde.

SARA.

Je me doubte de quelque cas.

ABRAHAM.

Quant à moy je n'en doubte pas.

SARA.

C'est quelque entreprise secrette.

ABRAHAM.

Mais telle qu'elle est, Dieu l'a faicte.

SARA.

Au moins si vous sçaviez où c'est.

ABRAHAM.

Bien tost le sçauray si Dieu plaist.

SARA.

Il n'ira jamais jusques là.

ABRAHAM.

Dieu pourvoira à tout cela.

SARA.

Mais les chemins sont dangereux.

ABRAHAM.

Qui meurt suyvant Dieu, est heureux.

SARA.

S'il meurt, nous voila demourez.

ABRAHAM.

Les mots de Dieu sont asseurez.

SARA.

Mieux vaut sacrifier icy.

ABRAHAM.

Mais Dieu ne le veut pas ainsi.

SARA.

Or sus, puis que faire le faut,
Je prie au grand Seigneur d'enhaut,
Monseigneur, que sa saincte grace
Tousjours compagnie vous face :
Adieu, mon filz.

ISAAC.

Adieu, ma mere.

SARA.

Suyvez bien tousjours vostre pere,
Mon ami, et servez bien Dieu,
A fin que bien tost en ce lieu
Puissiez en santé revenir.
Voila, je ne me puis tenir
Isaac, que je ne vous baise.

ISAAC.

Ma mere, qu'il ne vous desplaise,
Je vous veux faire une requeste.

SARA.

Dites, mon ami, je suis preste
A l'accorder.

ISAAC.

Je vous supplye
D'oster ceste melancholie.
Mais s'il vous plaist, ne plourez point,
Je reviendray en meilleur poinct,
Je vous pry de ne vous fascher.

ABRAHAM.

Enfans, il vous faudra marcher
Pour le moins six bonnes journées;
Voila voz charges ordonnées,
Et tout ce qu'il fait de besoing.

TROUPPE.

Sire, laissez nous-en le soing,
Tant seulement commandez nous.

ABRAHAM.

Or sus, Dieu soit avecques vous :
Ce grand Dieu qui par sa bonté,
Jusques icy nous a esté
Tant propice et tant secourable,
Soit à vous et moy favorable.
Quoy qu'il y ait, monstrez vous sage;
J'espere que nostre voyage
Heureusement se parfera.

SARA.

Las! je ne sçay quand ce sera
Que revoir je vous pourray tous.
Le Seigneur soit avecques vous.

ISAAC.

Adieu, ma mere.

ABRAHAM.

Adieu.

TROUPPE.

Adieu.

ABRAHAM.

Or sus, departons de ce lieu.

SATHAN.

Mais n'est-ce pas pour enrager,
Moy qui fais un chacun ranger,
Qui sçay tirer le monde à moy,
Ne faisant signe que du doy:
Moy qui renverse et trouble tout,
Ne puis pourtant venir à bout
De ce faux vieillard obstiné.
Quelque assaut qu'on luy ait donné,
Le voila party de ce lieu,
Et tout prest d'obeir à Dieu,
Quoy que le cas soit fort estrange.
Mais au fort, soit que son cueur change,
Ou qu'il sacrifie en effect,
Ce que je pretens sera faict.
S'il sacrifie, Isac mourra,
Et mon cueur delivré sera
De la frayeur qu'en sa personne
La promesse de Dieu me donne.
S'il change de cueur, je puis dire
Que j'ai tout ce que je desire.
Et voila le poinct où je tasche.
Car si une fois il se fasche
D'obeir au Dieu tout puissant,

Le voila desobeissant,
Banny de Dieu et de sa grace.
Voilà le poinct que je pourchasse.
Sus donc mon froc, courons apres,
Pour le combatre de plus pres.

(*Pause.*)

ABRAHAM.

Enfans, voicy arrivé le tiers jour
Que nous marchons sans avoir faict sejour
Que bien petit : reposer il vous faut :
Car quant à moy, je veux monter plus haut,
Avec Isac, jusqu'en un certain lieu
Qui m'a esté enseigné de mon Dieu.
Là je feray sacrifice et priere,
Comme il requiert : demourez donc derriere,
Et vous gardez de marcher plus avant.
Mais vous, mon filz Isac, passez devant,
Car le Seigneur requiert vostre presence.

TROUPPE.

Puis que telle est, sire, vostre defense,
Nous demourrons.

ABRAHAM.

Baillez luy ce fardeau,
Et je prendray le feu et le cousteau.
Bien tost serons de retour, se Dieu plaist.
Mais cependant, sçavez vous bien que c'est ?
Priez bien Dieu, et pour nous et pour vous.
Helas, j'en ay.

TROUPPE.

Ainsi le ferons nous.

ABRAHAM.

Autant besoing qu'eut onc povre personne,
Adieu vous dy.

TROUPPE.

Adieu.

DEMIE TROUPPE.

Mais je m'estonne
Tres grandement.

DEMIE TROUPPE.

Et moy aussi

DEMIE TROUPPE.

Et moy.
Comment? De veoir en tel esmoy,
Cil qui si bien a resisté
A tant de maux qu'il a porté.

DEMIE TROUPPE.

De dire qu'il craigne la guerre,
Estant en ceste estrange terre,
Il n'y auroit point de raison.
Car nous sçavons qu'une saison,
Abimelech, qui est seigneur
Du pays, luy feit cest honneur
De le visiter, et prier
Qu'à luy se daignast allier.
De sorte qu'en solennité
L'accord de paix fut arresté.
Au surplus, quant à son mesnage,
Que peut-il avoir d'avantage?

DEMIE TROUPPE.

Il vit en paix et en repos.

Il est vieil, mais il est dispos.

DEMIE TROUPPE.

Il n'a qu'un filz, mais Dieu sçait quel :
Au monde il n'en est point de tel.
Son bestail tellement foisonne,
Qu'il semble à veoir que Dieu luy donne
Encores plus qu'il ne souhaite.

DEMIE TROUPPE.

Il n'y a chose tant parfaicte,
Qu'il n'y ait tousjours à redire.
Je prie à Dieu qu'il le retire
Bien tost de la peine où il est.

DEMIE TROUPPE.

Ainsi le face s'il luy plaist.

DEMIE TROUPPE.

Quoy qu'il y ait, je presuppose
Que ce soit quelque grande chose.

CANTIQUE DE LA TROUPPE.

Quoy que soit cest univers
Tant spatieux et divers,
Il n'y a rien qui soit ferme,
Rien n'y a qui n'ait son terme.
Dieu tout puissant qui tout garde,
Rien icy bas ne regarde,
Qui tousjours dure de mesme,
S'il ne regarde soymesme.
Le grand soleil reluisant,
Va son flambeau conduisant

Autant comme le jour dure :
Puis revient la nuict obscure,
Couvrant de ses noires ailes
Choses et laides et belles.
Que dirons nous de la lune,
Qui jamais ne fut tout une ?
Ores apparoist cornue,
Puis demie, puis bossue,
Puis esclaire toute ronde
Les tenebres de ce monde.
Les grans astres flamboyans,
Çà et là vont tournoyans,
Peignans leurs divers visage
Et de beau temps et d'orage.
Si deux jours on met ensemble,
L'un à l'autre ne resemble :
L'un passe legerement,
L'autre dure longuement :
L'un est sur nous envieux
De la lumiere des cieux,
L'un avec sa couleur bleue
Nous veut esblouyr la veue :
L'un veut le monde brusler,
L'autre essaye à le geler.
Ores la terre fleurie
Estend sa tapisserie :
Ores d'un vent la froidure
Change en blancheur sa verdure.
L'onde en son humide corps
S'enfle par dessus les bords,

Pillant par tout à outrance
Du laboureur l'esperance :
Puis en sa rive premiere
Sera bien tost prisonniere.
Parquoy celuy qui se fonde
En rien qui soit en ce monde,
Soit en haut ou soit en bas,
Je dy que sage n'est pas ;
Qu'est-ce doncques de celuy
Qui des hommes fait appuy ?
Parmy tous les animaux
Subjects à dix mille maux,
Le soleil qui fait son tour
Du monde tout à l'entour
Ne vit onc, pour dire en somme,
Chose si foible que l'homme ;
Car tous les plus vertueux
Par les flots impetueux
Sont tellement combatuz
Qu'on en voit maints abbatuz.
O combien est fol qui cuide
De fascherie estre vuyde
Tant qu'icy bas il sera !
Mais cil qui desirera
D'estre asseuré, il luy faut
Son cueur appuyer plus haut;
Dont il aura bon exemple,
Si nostre maistre il contemple.

DEMIE TROUPPE.

Or le mieux que nous puissions faire,

Je croy que c'est de se retraire
En quelque coing plus à l'escart,
A fin que chacun de sa part
Prie le Seigneur qu'il luy plaise
Le ramener mieux à son aise.
Allons.

DEMIE TROUPPE.

Je vay tant que je puis.

(*Pause.*)

ISAAC.

Mon pere.

ABRAHAM.

Helas, las, quel pere je suis!

ISAAC.

Voila du bois, du feu, et un cousteau,
Mais je ne veoy ny mouton ny agneau,
Que vous puissiez sacrifier icy.

ABRAHAM.

Isac mon filz, Dieu en aura soucy.
Attendez moy, mon ami, en ce lieu,
Car il me faut un petit prier Dieu.

ISAAC.

Et bien, mon pere, allez : mais je vous prie,
Me direz vous quelle est la fascherie
Dont je vous voy tormenté jusqu'au bout?

ABRAHAM.

A mon retour, mon filz, vous sçaurez tout.
Mais cependant prier vous faut aussi.

ISAAC.

C'est bien raison : je le feray ainsi :

Et quand et quand le cas appresteray,
En premier lieu ce bois j'entasseray.
Premierement ce baston sera là,
Puis cestuy-cy, puis apres cestuy-là.
Voila le cas; mon pere aura le soing
Quant au surplus qui nous fait de besoing.
Prier m'en vay, ô Dieu, ta saincte face;
C'est bien raison, ô Dieu, que je le face.

SARA.

Plus on vit, plus on voit, helas,
Que c'est que de vivre cy bas!
Soit en mari, soit en lignée,
Il n'y eut oncques femme née
Autant heureuse que je suis.
Mais j'ay tant enduré d'ennuis
Ces trois derniers jours seulement,
Que je ne sçay pas bonnement
Lequel est le plus grand des deux,
Ou le bien que j'ay receu d'eux,
Ou le mal que j'ay enduré,
En trois jours qu'ils ont demeuré.
Ne nuict ne jour je ne repose,
Et si ne pense à autre chose
Qu'à mon seigneur et à mon filz:
A vray dire, assez mal je feis
De les laisser aller ainsi,
Ou de n'y estre allée aussi.
De six jours sont passez les trois,
Que trois, mon Dieu! et toutesfois
Trois autres attendre il me faut.

Helas! mon Dieu, qui veois d'enhaut
Et le dehors et le dedans,
Veuilles accourcir ces trois ans,
Car à moy ils ne sont point jours,
Fussent-ils trente fois plus cours.
Mon Dieu, tes promesses m'asseurent:
Mais si plus long temps ils demeurent,
J'ay besoing de force nouvelle
Pour souffrir une peine telle.
Mon Dieu, permets qu'en toute joye
Bien tost mon seigneur je revoye,
Et mon Isac que m'as donné,
J'accolle en santé retourné.

ABRAHAM.

O Dieu, ô Dieu, tu vois mon cueur ouvert,
Ce que je pense, ô Dieu, t'est descouvert:
Qu'est-il besoing que mon mal je te die?
Tu vois, helas, tu vois ma maladie.
Tu peux tout seul guarison m'envoyer
S'il te plaisoit seulement m'ottroyer
Un tout seul poinct que demander je n'ose.

SATHAN.

Si faut-il bien chanter quelque autre chose.

ABRAHAM.

Comment? comment? se pourroit-il bien faire
Que Dieu dist l'un, et puis feist du contraire?
Est-il trompeur? si est-ce qu'il a mis
En vray effect ce qu'il m'avoit promis,
Pourroit-il bien maintenant se desdire?
Si faut-il bien ainsi conclure et dire

S'il veut r'avoir le filz qu'il m'a donné :
Que dy-je, ô Dieu, puis que l'as ordonné,
Je le feray : las! est-il raisonnable
Que moy qui suis pécheur tant misérable,
Viene à juger les secrets jugemens
De tes parfaicts et tressaincts mandemens?

SATHAN.

Mon cas va mal : mon froc, trouver nous faut
Autre moyen de luy donner assaut.

ABRAHAM.

Mais il peut estre aussi que j'imagine
Ce qui n'est point : car tant plus j'examine
Ce cas icy, plus je le trouve estrange.
C'est quelque songe, ou bien quelque faux ange
Qui m'a planté cecy en la cervelle :
Dieu ne veut point d'offrande si cruelle.
Maudit-il pas Caïn n'ayant occis
Qu'Abel son frere? et j'occiray mon filz!

SATHAN.

Jamais, jamais.

ABRAHAM.

Ha, qu'ay-je cuidé dire?
Pardonne moy, mon Dieu, et me retire
Du mauvais pas où mon peché me meine.
Delivre moy, Seigneur, de ceste peine.
Tuer le veux moymesme de ma main.
Puis qu'il te plaist, ô Dieu, il est certain
Que c'est raison : parquoy je le feray.

SATHAN.

Mais si je puis, je t'en engarderay.

ABRAHAM.

Mais le faisant, je ferois Dieu menteur.
Car il m'a dict qu'il me feroit cest heur
Que de mon filz Isac il sortiroit
Un peuple grand qui la terre empliroit.
Isac tué, l'alliance est desfaicte.
Las! est-ce en vain, Seigneur, que tu l'as faicte?
Las! est-ce en vain, Seigneur, que tant de fois
Tu m'as promis qu'en Isac me ferois
Ce que jamais à autre ne promis?
Las! pourroit-il à neant estre mis
Ce dont tu m'as tant de fois asseuré?
Las! est-ce en vain qu'en toy j'ay esperé?
O vaine attente, ô vain espoir de l'homme!
C'est tout cela que je puis dire en somme.
J'ay prié Dieu qu'il me donnast lignée,
Pensant, helas, s'elle m'estoit donnée,
Que j'en aurois un merveilleux plaisir:
Et je n'en ay que mal et desplaisir.
De deux enfans, l'un j'ay chassé moymesme,
De l'autre il faut, ô douleur tres extresme!
Que je sois dict le pere et le bourreau!
Bourreau, helas! helas, ouy bourreau!
Mais n'es tu pas celuy Dieu proprement,
Qui m'escoutas ainsi patiemment,
Voire, Seigneur, au plus fort de ton ire,
Quand tu partis pour Sodome destruire?
Maintenant donc veux tu, mon Dieu, mon roy,
Me repoulser, quand je prie pour moy?
Engendré l'ay, et faut que le defface.

O Dieu, ô Dieu, au moins fay moy la grace.

SATHAN.

Grace! ce mot n'est point en mon papier.

ABRAHAM.

Qu'un autre soit de mon filz le meurtrier.
Helas, Seigneur, faut-il que ceste main
Viene à donner ce coup tant inhumain?
Las! que feray-je à la mere dolente,
Si elle entend ceste mort violente?
Si je t'allegue, helas, qui me croira?
S'on ne le croit, las! quel bruit en courra?
Seray-je pas d'un chacun rejetté
Comme un patron d'extresme cruauté?
Et toy, Seigneur, qui te voudra prier?
Qui se voudra jamais en toy fier?
Las! pourra bien ceste blanche vieillesse
Porter le faiz d'une telle tristesse?
Ay je passé parmy tant de dangers,
Tant traversé de pays estrangers,
Souffert la faim, la soif, le chaut, le froid,
Et devant toy tousiours cheminé droict,
Ay-je vescu, vescu si longuement
Pour me mourir si malheureusement?
Fendez mon cueur, fendez, fendez, fendez,
Et pour mourir plus long temps n'attendez:
Plustost on meurt, tant moins la mort est greve.

SATHAN.

Le voilà bas, si Dieu ne le releve.

ABRAHAM.

Que dy-je? où suis-je? ô Dieu mon createur,

Ne suis-je pas ton loyal serviteur?
Ne m'as-tu pas de mon pays tiré,
Ne m'as-tu pas tant de fois asseuré
Que ceste terre aux miens estoit donnée?
Ne m'as-tu pas donné ceste lignée,
En m'asseurant que d'Isac sortiroit
Un peuple tien qui la terre empliroit?
Si donc tu veux mon Isac emprunter,
Que me faut-il contre toy disputer?
Il est à toy; mais de toy je l'ay pris:
Et pour autant quand tu l'auras repris,
Resusciter plustost tu le feras,
Que ne m'advint ce que promis tu m'as.
Mais, ô Seigneur, tu sçais qu'homme je suis,
Executer rien de bon je ne puis,
Non pas penser, mais ta force invincible
Fait qu'au croyant il n'est rien impossible.
Arriere chair, arriere affections:
Retirez vous, humaines passions;
Rien ne m'est bon, rien ne m'est raisonnable,
Que ce qui est au Seigneur aggreable.

SATHAN.

Et bien, et bien, Isaac donc mourra,
Et nous verrons apres que ce sera.
O faux vieillard, tant me donnes de peine!

ABRAHAM.

Voilà mon filz Isac qui se pourmeine.
O povre enfant, ô nous povres humains,
Cachans souvent la mort devant noz seins,
Alors que plus en pensons estre loing!

Et pour autant il est tres grand besoing
De vivre ainsi que mourir on desire.
Or ça, mon filz, helas que veux-je dire!

ISAAC.

Plaist-il, mon pere.

ABRAHAM.

Helas, ce mot me tue.
Mais si faut-il pourtant que m'esvertue.
Isac mon filz, helas, le cueur me tremble.

ISAAC.

Vous avez peur, mon pere, ce me semble.

ABRAHAM.

Ha, mon ami, je tremble voirement,
Helas, mon Dieu!

ISAAC.

Dites moy hardiment
Que vous avez, mon pere, s'il vous plaist.

ABRAHAM.

Ha, mon ami, si vous sçaviez que c'est.
Misericorde, ô Dieu, misericorde!
Mon filz, mon filz, voyez vous ceste chorde,
Ce bois, ce feu, et ce cousteau icy?
Isac, Isac, c'est pour vous tout cecy.

SATHAN.

Ennemi suis de Dieu et de nature,
Mais pour certain ceste chose est si dure,
Qu'en regardant ceste unique amitié,
Bien peu s'en faut que n'en aye pitié.

ABRAHAM.

Helas, Isac!

ISAAC.

Helas, pere tres doux,
Je vous supply, mon pere, à deux genoux,
Avoir au moins pitié de ma jeunesse.

ABRAHAM.

O seul appuy de ma foible vieillesse!
Las! mon ami, mon ami, je voudrois
Mourir pour vous cent millions de fois;
Mais le Seigneur ne le veut pas ainsi.

ISAAC.

Mon pere, helas, je vous crie mercy.
Helas, helas, je n'ay ne bras ne langue
Pour me defendre, ou faire ma harangue!
Mais, mais voyez, ô mon pere, mes larmes;
Avoir ne puis ni ne veux autres armes
Encontre vous: je suis Isac, mon pere,
Je suis Isac, le seul filz de ma mere:
Je suis Isac, qui tien de vous la vie:
Souffrirez vous qu'elle me soit ravie?
Et touteffois si vous faites cela
Pour obeir au Seigneur, me voilà,
Me voilà prest, mon pere, et à genous,
Pour souffrir tout, et de Dieu, et de vous.
Mais qu'y-je faict, qu'ay-je faict pour mourir?
Hé Dieu, hé Dieu, veuille me secourir!

ABRAHAM.

Helas, mon filz Isac, Dieu te commande
Qu'en cest endroit tu luy serves d'offrande,
Laissant à moy, à moy ton povre pere,
Las! quel ennui!

ISAAC.

Helas, ma povre mere,
Combien de morts ma mort vous donnera!
Mais dites moy au moins qui m'occira.

ABRAHAM.

Qui t'occira, mon filz? mon Dieu, mon Dieu,
Ottroye moy de mourir en ce lieu!

ISAAC.

Mon pere.

ABRAHAM.

Helas, ce mot ne m'appartient;
Helas, Isac, si est-ce qu'il convient
Servir à Dieu.

ISAAC.

Mon pere, me voilà.

SATHAN.

Mais, je vous pry, qui eut pensé cela?

ISAAC.

Or donc, mon pere, il faut comme je voy,
Il faut mourir. Las, mon Dieu, aide moy!
Mon Dieu, mon Dieu, renforce moy le cueur!
Rend moy, mon Dieu, sur moymesme vainqueur.
Liez, frappez, bruslez, je suis tout prest
D'endurer tout, mon Dieu, puisqu'il te plaist.

ABRAHAM.

Ah, ah, ah, ah, qu'est-ce et qu'est-ce cy!
Misericorde, ô Dieu, par ta mercy.

ISAAC.

Seigneur, tu m'as et creé et forgé,
Tu m'as, Seigneur, sur la terre logé,

Tu m'as donné ta saincte cognoissance,
Mais je ne t'ay porté obeissance
Telle, Seigneur, que porter je devois.
Ce que te prie, helas, à haute voix
Me pardonner. Et à vous mon seigneur,
Si je n'ay faict tousjours autant d'honneur
Que meritoit vostre douceur tant grande,
Treshumblement pardon vous en demande.
Quant à ma mere, helas, elle est absente.
Veuille, mon Dieu, par ta faveur presente,
La preserver et garder tellement,
Qu'elle ne soit troublée aucunement.

(Icy est bandé Isaac..)

Las! je m'en vay en une nuict profonde;
Adieu vous dy la clarté de ce monde.
Mais je suis seur que de Dieu la promesse
Me donnera trop mieux que je ne laisse.
Je suis tout prest, mon pere, me voilà.

SATHAN.

Jamais, jamais enfant mieux ne parla.
Je suis confus, et faut que je m'enfuye.

ABRAHAM.

Las! mon ami, avant la departie,
Et que ma main ce coup inhumain face,
Permis me soit de te baiser en face.
Isac, mon filz, le bras qui t'occira,
Encore un coup au moins t'accollera.

ISAAC.

Las! grand mercy.

ABRAHAM.

O ciel, qui es l'ouvrage
De ce grand Dieu, et qui m'es tesmoignage
Tres suffisant de la grande lignée
Que le vray Dieu par Isac m'a donnée.
Et toy la terre à moy cinq fois promise,
Soyez tesmoings que ma main n'est point mise
Sus cest enfant par haine ou par vengeance,
Mais pour porter entiere obeissance
A ce grand Dieu, facteur de l'univers,
Sauveur des bons, et juge des pervers.
Soyez tesmoings qu'Abraham le fidele,
Par la bonté de Dieu, ha la foy telle,
Que nonobstant toute raison humaine,
Jamais de Dieu la parole n'est vaine.
Or est-il temps, ma main, que t'esvertues,
Et qu'en frappant mon seul filz tu me tues.

(Icy le cousteau luy tombe des mains.)

ISAAC.

Qu'est-ce que j'oy, mon pere? helas, mon pere!

ABRAHAM.

Ah, ah, ah, ah.

ISAAC.

Las! je vous obtempere.
Suis-je pas bien?

ABRAHAM.

Fut-il jamais pitié,
Fut-il jamais une telle amitié?
Fut-il jamais pitié? ah, ah, je meurs,
Je meurs, mon filz.

ISAAC.

Ostez toutes ces pleurs,
Je vous supply : m'empescherez vous doncques
D'aller à Dieu ?

ABRAHAM.

Helas, las! qui vit oncques
En petit corps un esprit autant fort ?
Helas, mon filz, pardonne moy ta mort.

(Icy le cuide frapper.)

L'ANGE.

Abraham, Abraham ?

ABRAHAM.

Mon Dieu.

L'ANGE.

Remets ton cousteau en son lieu :
Garde bien de ta main estendre
Dessus l'enfant, ny d'entreprendre
De l'outrager aucunement.
Or peux-je veoir tout clairement
Quel amour tu as au Seigneur,
Puis que luy portes cest honneur
De vouloir pour le contenter,
Ton fils à la mort presenter.

ABRAHAM.

O Dieu !

ISAAC.

O Dieu !

ABRAHAM.

Seigneur, voila que c'est
De t'obeir.

(Icy prend le mouton.)

Voicy mon cas tout prest :
Prendre le veux.

L'ANGE.

Abraham ?

ABRAHAM.

Me voicy,
Seigneur, Seigneur.

L'ANGE.

Le Seigneur dit ainsi :
Je te promets par ma grand' majesté,
Par la vertu de ma divinité,
Puis que tu as voulu faire cela,
Puis que tu m'as obey jusques là,
De n'espargner de ton seul filz la vie :
Maugré Sathan et toute son envie,
Benir te veux avec toute ta race.
Veois-tu du ciel la reluisante face ?
Veois-tu les grains de l'arene au rivage ?
Croistre feray tellement ton lignage,
Qu'il n'y a point tant d'estoiles aux cieux,
Tant de sablon par les bords spatieux
De l'Ocean, qui la terre environne,
Qu'il descendra d'enfans de ta personne.

(Christ promis.)

Ils dompteront quiconques les haira ;
Et par celuy qui de toy sortira,
Sur toutes gens et toutes nations
Je desploiray mes benedictions
Et grans thresors de divine puissance,
Puis que tu m'as porté obeissance.

EPILOGUE.

Or voyez vous de foy la grand' puissance,
Et le loyer de vraye obeissance.
Parquoy, messieurs, et mesdames aussi,
Je vous supply quand sortirez d'ici
Que de voz cueurs ne sorte la memoire
De ceste digne et veritable histoire.
Ce ne sont point des farces mensongeres,
Ce ne sont point quelques fables legeres,
Mais c'est un faict, un faict tres veritable,
D'un serf de Dieu, de Dieu tres redoutable.
Parquoy seigneurs, dames, maistres, maistresses,
Povres, puissans, joyeux, pleins de destresses,
Grans et petis, en ce tant bel exemple
Chacun de vous se mire et se contemple.
Tels sont pour vray les miroirs où l'on veoit
Le beau, le laid, le bossu et le droict;
Car qui de Dieu tasche accomplir sans feinte,
Comme Abraham, la parolle tres saincte,
Qui nonobstant toutes raisons contraires
Remet en Dieu et soy et ses affaires,
Il en aura pour certain une issue
Meilleure encor qu'il ne l'aura conceue.
Vienent les vents, vienent tempestes fortes,
Vienent tourmens, et morts de toutes sortes:
Tournent les cieux, toute la terre tremble,
Tout l'univers renverse tout ensemble,
Le cueur fidele est fondé tellement,
Que renverser ne peut aucunement:

Mais au rebours, tout homme qui s'arreste
Au jugement et conseil de sa teste;
L'homme qui croit tout ce qu'il imagine,
Il est certain que tant plus il chemine,
Du vray chemin tant plus est escarté:
Un petit vent l'a soudain emporté;
Et qui plus est, sa nature perverse
En peu de temps soymesme se renverse.
Or toi, grand Dieu, qui nous as fait cognoistre
Les grans abuz esquels nous voyons estre
Le povre monde, helas, tant perverty,
Fay qu'un chacun de nous soit adverty
En son endroit, de tourner en usage
La vive foy de ce sainct personnage.
Voila, messieurs, l'heureuse recompense
Que Dieu vous doint pour vostre bon silence.

PONTUS DE TYARD.

Pontus de Tyard, l'un des sept membres de la fameuse Pléïade françoise [1], naquit vers l'an 1521, au château de Bissy, dans le diocèse de Mâcon, de Jean de Tyard, seigneur de Bissy, lieutenant-général au bailliage du Mâconnois, et de Jeanne de Ganay, fille de Claude de Ganay, cousin germain du chancelier de France Jean de Ganay. Il fut également versé dans les langues grecque et latine, se livra de bonne heure à l'étude de la poésie françoise, et acquit en peu de temps une brillante réputation. Ce fut Pontus de Tyard, s'il faut en croire le sieur de la Porte, *qui retira notre poésie hors du bourbier d'ignorance; et par la publication de son livre des Erreurs amoureuses, il a servi comme de guide à une infinité de bons esprits qui l'ont suivi.* A ce témoignage se joignit celui de Ronsard, qui attribuoit à notre poète la gloire d'avoir introduit le sonnet en France.

Il est surprenant qu'après avoir obtenu de si éclatants succès, Pontus de Tyard ait renoncé peu de temps après à la poésie, et qu'il ait même poussé jusqu'au mépris son indifférence pour elle. Il ne s'occupa plus

[1] A l'exemple des Grecs, qui avoient formé une Pléïade de sept poètes célèbres du temps de Ptolomée Philadelphe, on établit aussi une Pléïade françoise sous Charles IX. Elle étoit composée de Ronsard, Remi Belleau, Antoine de Baïf, Jodelle, Jean Dorat, Du Bellay et Pontus de Tyard. On sait que les Pléïades forment une constellation.

ensuite que de l'étude de la philosophie, des mathématiques et de la théologie.

Pontus de Tyard avoit embrassé l'état ecclésiastique; d'abord protonotaire apostolique, et archidiacre de l'Église de Châlons-sur-Saône, Henri III, à la cour duquel il avoit passé quelques années, lui donna, en 1578, l'évêché de eette ville. Pontus fut évêque de Châlons pendant vingt ans; il se démit ensuite de son épiscopat en faveur de son neveu Cyrus de Tyard, et se retira dans sa terre de Bagny, près de Verdun-sur-Saône, où il mourut le 23 septembre 1605. Observons ici que ce poète fut le dernier vivant de la Pleïade françoise.

Le recueil des poésies de Pontus de Tyard (*Galiot du Pré*, 1573, *in*-4°) se compose des *Erreurs amoureuses*, en trois Livres; d'un Livre de *Vers lyriques*, et enfin d'une infinité de pièces diverses réunies sous le titre collectif de *Nouvelles OEuvres poëtiques.*

Les *Erreurs amoureuses* sont des sonnets, des chants, des stances, des épigrammes, des chansons, qui ont l'amour pour objet.

La partie qui a pour titre *Vers lyriques* renferme une multitude de pièces sur différents sujets. Des *Sonnets d'amour,* des chansons, des stances, des élégies, une épître, etc., etc., composent les *Nouvelles OEuvres poëtiques.*

Il existe un autre recueil du même poète, imprimé à Paris en 1585 (*Jean Richer*, *in*-12), qui a pour titre: *Les douze Fables de fleuves et de fontaines, avec une description pour la peinture et les épigrammes.*

VOEU.

Pour reclamer à mes tristes langueurs
L'heureuse fin si long temps desirée,
Et par ma foy si fermement jurée,
Tirer pitié des plus fieres rigueurs;

Pour invoquer aux cruelles fureurs
De la tempeste à ma mort conjurée,
En ses deux feux mon estoile adorée,
Calme presage à mes longues erreurs;

Pour descouvrir combien de reverence
J'ai à la rare ou unique excellence
Qui dore, emperle et enrichit nostre aage;

J'appen et voue en toute humilité
Ce que je puis de l'immortalité,
Au sacrez piedz de cette sainte image.

CHANT NON MESURÉ.

J'ai passé plusieurs ans du temps de ma jeunesse,
Sans connoissance avoir de dueil ou de tristesse;
Lors estoit ma pensée
De toute affection delivre et dispensée.

Sans passion d'esprit, en ce temps-là, j'estois;
Mon regard franchement en tout lieu je jettois;
Et moins de liberté
N'avoit, que mes deux yeux, ma franche volonté.

Mais les dieux, envieux de mon aise et repos,
M'attirerent un jour un archer à propos,
Qui, descochant sa flesche
Et tirant à mon cœur, luy feit piteuse bresche.

L'outrage qu'il ha fait à mon cœur martiré,
De regret infini à la mort m'a tiré,
Et m'est cette mort telle,
Que mourant je suis vif en douleur immortelle.

Au moins si j'esperois aucun allegement,
L'esperance seroit soulas à mon tourment,
Et la douteuse attente
Mettroit quelque confort au mal qui me tourmente.

Mais mon cœur trop navré est privé de pouvoir,
Voire d'oser encor à son grief mal pourvoir;
Et si scet la maniere
Pour retourner en brief en sa santé premiere.

Il faut, me dit Amour, Amour qui feit la playe,
Qu'autant que de santé bonne esperance j'aye,
En tel endroit je blesse
Une dame sans per, et mortelle deesse.

Et pour l'atteindre au lieu où doit estre blessée,
Me faut viser au cueur et poindre sa pensée,
Et qu'elle sente ainsi
Un pareil deuil au mien et un pareil souci.

Alors elle pourra, par son dueil mesurer
Combien elle m'a fait de travail endurer
En sa dure prison;
Et, pour avoir santé, m'ottroya guerison.

Mais, las! de quoy me sert d'avoir la connoissance
Du moyen de guerir, s'il n'est en ma puissance
De recouvrer et prendre
Ce qui peut ma santé en un instant me rendre?

J'ay fait tous mes efforts à vaincre la rudesse
De celle que je tien pour ma seulle deesse;
Mais elle ha si haut cœur,
Qu'il est à tous les coups sur mes effors vainqueur.

J'ai tasché maintefois et forcé mon devoir
De son rigoureux cœur à douceur esmouvoir;
Car je sçay que ses pleurs
Esteindroient la chaleur pour laquelle je meurs :

Mais elle veut avoir autant de cruauté
Comme je voy qu'elle ha de divine beauté;
Et d'autant qu'elle est belle,
D'autant en mon endroit se veut montrer cruelle.

Plus je fais, plus je dis, plus je vois escrivant,
Plus s'enflame mon cœur, plus je suis son servant,
Plus croit mon grief martyre,
Plus s'eslongne de moy, plus de moy se retire.

Plus j'aime son honneur, plus son mal m'est nuisant,
Plus mon ennuy luy est gracieux et plaisant,
Plus mon tourment s'augmente,
Plus son cœur est joyeux, plus elle se contente.

Et si je vueil tascher sortir de son lien,
Je n'en ay le pouvoir; puis ayant le moyen,
Mon obstiné desir
Ne me permet alors de le vouloir choisir.

Et ce qui fait encor mon tourment empirer,
C'est que rien ne me sert, helas, de desirer;
Car le desir prend vie
Lorsque je sens du tout l'esperance ravie.

La place d'esperance un desespoir la gaigne,
Laquelle en triste dueil de fureur accompagne
Le mien desir croissant,
Qui me fait pis que mort trop vivre en languissant.

Or donq, puisqu'il n'y ha homme vivant au monde
Qui sente ennuy prochain à ma douleur profonde,
Et qu'elle est incurable,
J'attens la seule mort pour m'estre secourable.

Celle qui tient en la clere lumiere
De ses doux yeux le tret qui feit ma playe,
Ne s'orna point de vert, vert couleur gaye,
Comme elle estoit en ce mois coutumiere;

Pour ne donner à l'ame prisonniere
Aucun espoir (non quelque mal que j'aye
Qu'à la loger en autre lieu j'essaye)
De retourner en liberté premiere.

Elle peut bien la terre en verdeur voir,
Verdeur qui donne aux laboureurs espoir
De leurs travaux recueillir les fruits meurs.

Et ne voulut quelque verde esperance
Me faire voir, comme pour asseurance
De voir finir les travaux où je meurs.

SEXTINE.

Lors que Phebus sue le long du jour,
Je me travaille en tourmens et ennuiz;
Et souz Phebé les languissantes nuits
Ne me sont rien qu'un penible sejour:
Ainsi tousjours pour l'amour de la belle,
Je voy mourant en douleur eternelle.

Bien doy-je, helas, en memoire eternelle
Me souvenir et de l'heure et du jour
Que je fuz pris aux beaux yeux de la belle;
Car onques puis je n'ay receu qu'ennuiz,
Qui m'ont privé du plaisir et sejour
Des plaisans jours et reposantes nuits.

Heureux amans, vous souhaitez les nuits
Avoir durée obscure et eternelle,
Pour prolonger vostre amoureux sejour;
Et à moy seul, si rien plait, plait le jour,
Pour esperer, apres mes longs ennuiz,
Nourrir mes yeux aux beautéz de la belle.

Mais, rencontrant les soleils de la belle,
Tout esbloui aux tenebreuses nuiz
De mes travaux je rentre, et aux ennuiz
De ma pensée en son cours eternelle,
Laquelle fait tout moment, nuit et jour,
Dans les discours de mon esprit sejour.

Las! je ne puis trouver lieu de sejour,
Tant j'ay de maux pour tes cruautés, belle;
Car si je brusle et ars le long du jour,
Je me dissoul en pleurs toute les nuits,
Te voyant vivre en rigueur eternelle,
Pour me tuer en eternels ennuiz.

Inconsolable, ô ame, en tes ennuiz,
Qui veux sortir de ce mortel sejour,
Pour t'envoller en la vie eternelle,
Peus-tu languir pour une autre plus belle?
Espere encor, espere; car ces nuiz
S'esclairciront de quelque plaisant jour.

Mais haste-toy, ô jour, que mes ennuiz
Prendront sejour aux faveurs de la belle;
Change l'obscur de mes dolentes nuiz
En la clarté d'une joye eternelle.

CHANT

EN FAVEUR DE QUELQUES EXCELLENS POETES DE CE TEMPS.

Soit que l'astre de la nuit
Tombe, ou que Phebus devale,
L'on sent par mesme intervalle
Que l'une l'autre heure suit.
L'Eternel, premier moteur,
Mille fois mille ans assemble,
Desquels l'un l'autre ressemble:
L'ordre d'en haut est certain,

Guide de divine main ;
Et çà bas tout est menteur,
Mesmement l'espoir humain.

Tel vaillamment se perdit
Souz la troyenne victoire,
Esperant que la memoire
Le pris de soy luy rendit,
Qui dedans son sang noya
Sa vie et l'espoir ensemble.
Telle ame encor de peur tremble,
Combien qu'elle soit dehors
Du pusillanime corps,
Qu'on chante, qui desploya
Ses bras contre les plus fors.

Heureux (puisque le seul loz
De nous apres nous demeure,
Et qu'il faut que l'homme meure)
Celuy de qui n'est encloz
Le nom dessouz le tombeau.
Heureux qui resiste contre
L'obscur oubli, et rencontre
La faveur, les doctes vers
Des frons de laurier couvers,
Qui le font luisant et beau,
Mort vivre par l'univers.

Tenez-vous donc asseurez
D'estre heureux, ô vous qui estes
Amis des sacrez poëtes.
Vous, qui Parnasse honorez,

Voyez, ô divins esprits,
Que desjà sus vous redonde
Le miel de vostre faconde
Sur les princes respandu,
Ou aux trets d'Amour perdu,
Et le bruit de vos escrits
Et par ce monde estendu.

Je voy la posterité
Qui prend en noz ans naissance,
Vous offrant pour recompense
L'honneur par vous merité.
Le doux fruit de voz travaux
Soit cueilli en la louange
Immortelle qui vous venge
Des corbeaux injurieux,
Et qui voz noms glorieux
Tire du peril des eaux
Du profond fleuve oublieux.

Le ciel implacable et fier,
D'un œil enflamé regarde,
Lors que sa juste ire il darde
Sur l'ingrat, sur le meurtier
De l'honneur et de vertu.
Gardez-vous d'ingratitude,
N'esprouvez la flesche rude
Qui clost le chemin des cieux,
Et creve aux mortels les yeux;
Il est jà tout abbatu
Qui est ennemi des dieux.

Sus, non ingrats successeurs,
Poussez d'un à l'autre pole
Des trets de vostre parolle,
Les sains prestres de neuf Seurs,
Et leur Apollon Henri,
Qui d'une egale balance
Poise la plume et la lance,
Qui l'honneur deu va baillant
Et au docte et au vaillant,
Et qui le siecle peri,
Siecle d'or, va recueillant.

Les dieux benins ont fait voir
En la fertile province,
De tant digne et rare prince,
L'accroissement du sçavoir.
Devant l'unique François
Avoit descouvert la course
De la cabaline source,
Dans son aage il arrosa;
Puis au saint Mont reposa,
Où, au langage françois,
Plus riche æsle il composa.

Lors fut au sacré palaiz
D'immortalité nommée
L'invisible renommée
De Mellin de Saingelaiz.
O que s'il vous fait jouïr
De la douceur distillée
De sa plume emmiellée,

Heureux siecle qui avois,
Direz-vous, le leut, la voix,
Qui se sçeurent faire ouïr
Des oreilles de deux rois!

Sceve si haut son sonna
Sur l'une et l'autre riviere,
Qu'avecques son mont Forviere
La France s'en estonna;
Qui premier la course ha pris
Par la louable carriere,
Laissant les autres derriere,
(Que luy peut en murmurant
Nuire le vil ignorant?)
Premier emporte le pris,
Auquel tous vont aspirant.

Voyez encores l'Amour,
Qui heroïquement parle
Souz Heroet; voyez Carle,
Qui dort en l'heureux sejour
Du mont au double coupeau;
Voyez Heleine Gregeoise,
Habillée à la françoise,
Par Salel oyez le chant;
Que çà et là va touchant
Le jeune docte troupeau,
Qui se monstre en se cachant.

Des Masures soit loué,
Qui au bien imité style

SONNET D'AMOUR.

Pere du doux repos, Sommeil pere du songe,
Maintenant que la nuit, d'une grande ombre obscure,
Faict à cet air serain humide couverture,
Viens, Sommeil desiré et dans mes yeux te plonge.

Ton absence, Sommeil, languissamment alonge,
Et me fait plus sentir la peine que j'endure:
Viens, Sommeil, l'assoupir et la rendre moins dure,
Viens abuser mon mal de quelque doux mensonge.

Ja le muet Silence un esquadron conduit
De fantosmes ballans dessous l'aveugle nuict;
Tu me dedaignes seul qui te suis tant devot!

Viens, Sommeil desiré, m'environner la teste;
Car d'un vœu non menteur un bouquet je t'appreste
De ta chere morelle et de ton cher pavot.

OLIVIER DE MAGNY.

Olivier de Magny naquit à Cahors en Querci. Hugues Salel, dont il étoit l'ami, le présenta à Jean d'Avenson, seigneur de Saint-Marcel et conseiller du roi. Ce magistrat, ayant été envoyé peu de temps après en ambassade à Rome (de 1550 à 1555), emmena avec lui Olivier, qui fut dans la suite nommé secrétaire de Henri II, et conserva cette charge jusqu'à sa mort, arrivée en 1560.

Olivier de Magny adressa, en 1553, à Hugues Salel un recueil de poésies où se trouvent celles de sa première jeunesse, qu'il avoit réunies sous le titre de ses *Amours*; — quelques odes à la louange de plusieurs personnages de son temps; — et *le Chant du Désespéré*, longue pièce où le poète rappelle ses infortunes.

Olivier de Magny a encore laissé trois autres recueils. Le premier, qui a pour titre *les Gaytés*, parut en 1554; il renferme un grand nombre de pièces, la plupart obscènes, et quelques autres qui ont pour objet l'éloge de différents poètes.

Le second, ses *Soupirs*, fut publié en 1557; il se compose d'une multitude de sonnets dont l'amour est presque toujours le sujet.

Enfin le troisième, qui est de 1559, contient ses *Odes*, en cinq Livres; il est dédié à Jean d'Avenson. On y trouve quelques morceaux qui ne manquent pas de chaleur et d'élévation. Plusieurs pièces sont adres-

sées à Henri II, à Diane de Poitiers, à Jean de Bourbon, etc.; et quelques autres ont trait à des événements historiques, comme la prise de Calais sur les Anglais, en 1558.

SONNET.

Je ne veux plus, Bellay, travailler mes esprits,
Et veiller nuit et jour pour les lettres apprendre,
Et ne veux les beaux traits dans les livres comprendre,
Mais plutost oublier ceux-là que j'ai compris.

Les sçavans, aujourd'hui, sont tous mis à mépris,
Et les grands au sçavoir ne daignent plus attendre;
Les bouffons seulement ils se plaisent d'entendre,
Et ceux qui font service au métier de Cypris.

J'ai vu ce grand guerrier, qui prestre ore veut vivre,
Chasser un qui venoit lui présenter un livre,
Afin de retenir un bouffon près de lui,

Et se moquant de ceux qui se plaisent à lire,
Dire publiquement qu'un bouffon le fait rire,
Et qu'un homme sçavant ne lui donne qu'ennui.

SONNET.

Vos célestes beautés, dame, rendez aux cieux,
Et aux Graces rendez vos graces immortelles,
Et rendez vos vertus aux neuf doctes Pucelles,
Et au soleil rendez les rais de vos beaux yeux.

Rendez, dame, rendez votre ris gracieux,
Et de votre beau sein les pommettes nouvelles,
A la mere d'Amour, qui les fait ainsi belles
Afin d'enamourer les hommes et les dieux.

Rendez à Cupidon son arc et ses sagettes,
Dont vous rendez si bien les personnes sujettes;
Et puis, ayant rendu ces divines beautés,

Et toutes ces vertus d'où vous les avez prises,
Vous verrez qu'en rendant ces graces tant exquises,
Vous vous trouverez seule avec vos cruautés.

SONNET.

Servez bien longuement un seigneur aujourd'hui,
Dépensez votre bien à lui faire service,
Corrompez, en servant, la vertu pour le vice,
Et soyez attaché nuit et jour près de lui:

Pour lui donner plaisir, donnez-vous de l'ennui;
Sans nul respect à vous, servez-le en tout office;
Adonnez-vous aux jeux dont il fait exercice,
Et ne demandez rien pour vous ni pour autrui:

Continuez long-temps, pour quelque bien acquerre,
A le servir ainsi; puis cassez quelque verre,
Ou faillez d'un seul mot, vous perdez votre espoir.

Vous perdez votre temps, votre bien, votre peine,
Et ne vous reste rien qu'une promesse vaine,
Et un vain souvenir d'avoir fait le devoir.

SONNET.

Gordes, que ferons-nous ? aurons-nous point la paix,
Aurons-nous point la paix quelquefois sur la terre ?
Sur la terre aurons-nous si longuement la guerre,
La guerre, qui au peuple est un si pesant faix ?

Je ne vois que soudars, que chevaux et harnois ;
Je n'ois que deviser d'entreprendre et conquerre ;
Je n'ois plus que clairons, que tumulte et tonnerre ;
Et rien que rage et sang je n'entends et ne vois.

Les princes, aujourd'hui, se jouent de nos vies ;
Et quand elles nous sont après les biens ravies,
Ils n'ont pouvoir ni soin de nous les retourner.

Malheureux sommes-nous de vivre en un tel age,
Qui nous laissons ainsi de maux environner :
La coulpe vient d'autrui, mais nostre est ce dommage.

SONNET.

Bien fut, Carle, vraiment prodigue, à ta naissance,
Le favorable aspect de ton astre ascendant,
Tant et tant de trésors dessus toi répandant,
Par la sainte vertu de ta sainte influence.

Bien fut vraiment encore heureuse l'alliance
Qu'il fit de ton esprit, de sçavoir abondant,
Avecque les neuf Sœurs, qui ton bruit espandant,
Arrestent dessus toi leur plus grande espérance.

Ore ton grand Dorat, leur saint prestre immortel,
Ore mon grand Ronsard, dessus un mesme autel
Consacrent ton renom au temple de mémoire:

Et moi, Carle, après eux et comme eux agité,
Ajoute, par ces vers, à ton éternité;
Mais toi, mieux que nous trois, éternises ta gloire.

SONNET.

Ce que j'aime au printemps, je te veux dire mesme:
J'aime à flairer la rose, et l'œillet, et le thin;
J'aime à faire des vers et me lever matin,
Pour, au chant des oiseaux, chanter celle que j'aime.

En été, dans un val, quand le chaud est extresme,
J'aime à baiser sa bouche et toucher son tetin;
Et sans faire autre effet, faire un petit festin,
Non de chair, mais de fruit, de fraises et de cresme.

Quand l'automne s'approche et le froid vient vers nous,
J'aime, avec la chastaigne, avoir de bon vin doux,
Et assis près du feu, faire une chere lie.

En hiver, je ne puis sortir de la maison,
Si n'est au soir masqué; mais, en toute saison,
J'aime fort à coucher dans les bras de ma mie.

SONNET.

Celui vraiment est bien plus qu'ignorant lui-mesme,
Qui dit, mon cher Rousseau, que tu sois ignorant;
Car qui veut voir de près ton sçavoir apparent,
Et te donne un tel nom, commet un grand blasphesme.

Tu sçais mentir par-tout d'une assurance extresme;
Tu sçais aux lieux de paix jetter le différent;
Tu sçais tirer les vers du nez d'un requérant,
Et faucher sous tes pieds le fruit qu'un autre seme.

Tu sçais trompeusement piper les vérités;
Tu sçais galantement prester tes charités;
Tu sçais subtilement feindre l'homme fidele;

Tu sçais fausser la foi que tu vas promettant;
Tu sçais estre un poltron; bref, tu sçais tant et tant,
Qu'ignorant est celui qui sçavant ne t'appelle.

SONNET.

Ne valoir rien à rien, sinon à rapporter
Ce qu'on dit en secret, afin de mieux complaire;
A tous les bons esprits toujours estre contraire,
Et sçavoir dextrement billets doux apporter :

Médire d'un chacun, blasphémer et flatter;
Se plaire extresmement à vivre sans rien faire;
Près des hommes sçavans honteusement se taire,
Et près des ignorans hardiment caqueter :

Faire, entre les peureux, du vaillant Dyomède;
S'adextrer bravement aux jeux de Ganimède;
Estre en tous bons effets lentement ocieux;

Avoir le cœur pervers tout rempli de fallaces;
Estre ingrat, négligent, traistre et malicieux:
Ce sont, mon cher Rousseau, tes vertus et tes graces.

SONNET.

MAGNY ET CARON.

MAGNY.

Hola, Caron, Caron, nautonier infernal.

CARON.

Qui est cet importun qui si pressé m'appelle?

MAGNY.

C'est le cœur éploré d'un amoureux fidele,
Lequel pour bien aimer n'eut jamais que du mal.

CARON.

Que cherches-tu de moi?

MAGNY.

Le passage fatal.

CARON.

Quelle est ton homicide?

MAGNY.

O demande cruelle!
Amour m'a fait mourir.

CARON.

Jamais dans ma nacelle
Nul sujet à l'Amour je ne conduis à val.

MAGNY.

Eh! de grâce, Caron, conduis-moi dans ta barque.

CARON.

Cherche un autre nocher; car ni moi ni la Parque
N'entreprenons jamais sur ce maître des dieux.

MAGNY.

J'irai donc malgré toi; car je porte dans l'ame
Tant de traits amoureux, tant de larmes aux yeux,
Que je serai le fleuve, et la barque et la rame.

JOACHIM DU BELLAY.

Joachim du Bellay naquit en 1524, à Liré dans les Mauges, à douze lieues d'Angers, de Jean du Bellay, seigneur de Gonor, et de Renée Chabot, dame de Liré. Il passa, dès sa plus tendre enfance, sous la tutelle de René du Bellay, son frère aîné, qui négligea l'éducation de son pupille, et se plut à le contrarier dans tous ses goûts. A la mort de son tuteur, Joachim du Bellay devint lui-même tuteur de son neveu, Claude du Bellay, baron de Gonor, qui mourut fort jeune. Il eut à soutenir une foule de procès qui l'occupèrent pendant plusieurs années, et finirent par altérer sa santé. Atteint d'une maladie très grave, qui dura près de deux ans, il trouva sa consolation dans la lecture des poètes grecs et latins, et én retira d'excellents fruits. Ses poésies, riches d'harmonie, de grâce, de facilité et d'élégance, lui attirèrent l'estime de François Ier, de Marguerite de Navarre et de Henri II, et le firent surnommer l'*Ovide françois*.

En 1549, du Bellay alla rejoindre son proche parent, le cardinal du Bellay, qui s'étoit retiré à Rome en 1547, après la mort de François Ier. Il resta plus de trois ans auprès de lui. A son retour en France, le cardinal avoit chargé Joachim du Bellay du soin de quelques affaires. Des ennemis secrets prirent occasion de le perdre dans l'esprit de son protecteur. Les tracasseries qu'on lui fit éprouver à ce sujet dérangèrent sa

santé, qui paroissoit s'être rétablie pendant son séjour en Italie. Il étoit devenu sourd dans son voyage; cette infirmité lui fit rechercher la retraite, et dès lors il se voua tout-à-fait au commerce des muses.

Son cousin germain, Eustache du Bellay, évêque de Paris, lui procura un canonicat en 1555 ; mais il ne le conserva pas plus d'un an ; car il mourut d'apoplexie le 1er janvier 1560, âgé de trente-cinq ans selon Sainte-Marthe, et de trente-sept suivant de Thou, lorsque le cardinal venoit de se démettre en sa faveur de l'archevêché de Bordeaux.

Peu de temps avant son voyage d'Italie, Joachim du Bellay avoit fait imprimer à Paris, en 1549, un ouvrage en prose, qui a pour titre *Défense et Illustration de la Langue françoise*, dans lequel il exposoit les principes de la poétique françoise. Cet écrit, le seul en prose qui soit resté de lui, n'est pas sans mérite.

Comme la plupart des poètes, du Bellay offrit à l'amour les prémices de sa muse. Il composa en l'honneur d'une demoiselle d'Angers, dont le véritable nom étoit Viole, et qu'il désigna sous celui d'Olive, les cent quinze sonnets qui commencèrent sa réputation.

Plus tard, et pendant son séjour à Rome, il s'occupa successivement du *Livre des antiquités de cette ville, contenant une générale description de sa grandeur et comme une déploration de sa ruine;* — du *Songe ou Vision sur le mesme subject du mesme autheur :* ces deux ouvrages contiennent quarante-sept sonnets; — et enfin des *Regrets*, que l'on peut considérer comme l'un des meilleurs écrits de notre poète, en cent quatre-vingt-trois sonnets. De même qu'Ovide, dont il étoit le

digne émule, du Bellay gémit au souvenir de sa chère patrie ; trois ans passés loin d'elle lui semblent autant de ·iècles.

Nous avons encore de du Bellay vingt odes réunies et imprimées sous le titre collectif de *Vers l) riques*, qui sont très médiocres; — les *Épitaphes d'un petit chien et d'un petit chat*, pièces remarquables par la grâce et la facilité du style; — une traduction de *l'Enéide* de Virgile, tout-à-fait mauvaise ; et quelques poésies latines.

Frédéric Morel, savant imprimeur de Paris, rassembla les différentes productions de Joachim du Bellay, et en donna une édition in-4° en 1561.

Joachim du Bellay faisoit partie de la Pléïade françoise.

DISCOURS AU ROY,

CONTENANT UNE BRIEFVE ET SALUTAIRE INSTRUCTION POUR BIEN ET HEUREUSEMENT REGNER, ACCOMMODÉE A CE QUI EST PLUS NECESSAIRE AUX MOEURS DE CE TEMPS;

Escrit premierement en vers latins, et presenté au roy François II, peu après son sacre, par messire Michel de l'Hospital, lors premier president des comptes, et conseiller du roy en son privé conseil, à present chancelier de France; et depuis mis en vers françois par J. du Bellay.

DEVANT le sainct autel de la mere pucelle,
Le jeune roy François est oingt d'huile immortelle.
Heureux en soit le sacre, et plus vieil que Nestor
Vive le nouveau roy, et que Titon encor!
Cependant qu'il apprenne à regir sa province,
Ayant tels gouverneurs que jamais roy ny prince
Les semblables n'ont eu; non pas mesme Thetis
En choisit un pareil pour gouverner son fils.
Apprenne l'art sur tous difficile à comprendre,
Pour sçavoir ses sujects gouverner et deffendre;
Laisse aux autres seigneurs leurs terres et leurs droits,
Et soit ainsi qu'un dieu entre les autres roys.
Les peuples estrangers arbitre le choisissent,
Et par luy leurs debats et leurs guerres finissent;
De vaillant n'aime tant que de juste le nom,
Ne vueille par le sang accroistre son renom;
Soit loyal, soit constant, ne soit contraint de querre
Ny la guerre en la paix, ny la paix en la guerre.
Et pourquoy voulons nous chrestiens nous estimer,
Si ne voulons de Christ quelque marque exprimer?

Ne soit envers les siens sa pieté moins grande,
Et d'amour paternel les gouverne et deffende;
Soit tardif à punir les forfaits mal prouvez,
Et severe envers ceux qui vrays seront trouvez;
Observe estroictement les loix et ordonnances,
Et ne rescinde point les arrests et sentences;
Ne donne aux forfaicteurs grace et impunité,
Et ne rompe des loix la saincte authorité.
Soit qu'il faille pourvoir aux estats et offices,
Ou soit aux eveschez et autres benefices,
Elise ceux qui mieux meritent tels honneurs;
Non les plus favoris ny les meilleurs coureurs;
Mais, comme au temps passé, face le nom escrire
Du juge ou du prelat qu'il luy a plu d'eslire;
Qu'il escoute un chacun, de quelque estat qu'il soit,
Se conseille à loisir de ce que faire il doit:
Ainsi n'accusera sa prudence peu caute,
Se repentant trop tard d'avoir fait quelque faute.
Car quel roy n'est trompé, ou soit pour n'avoir sçeu
Comme les choses vont, soit pour estre deçeu
De tant de faints amis, qui tous à ce but tendent,
Et pour en tromper un, tous ensemble se bandent?
Mais quelque jour viendra ce dernier jugement,
Que roy, ni magistrat, ni juge aucunement
Ne pourront decliner; où faudra que le prince
Rende par le menu compte de sa province:
Car de soy seulement comptable il ne sera;
Ains la raison encor on luy demandera
Du prelat vicieux, du juge corrompable,
Et sera le chetif du fait d'autruy coupable;

Mais plustost de son fait, pour n'avoir bien pensé
Quel homme à quel honneur il avoit avancé,
Si l'officier estoit digne de son office,
Et le beneficier digne du benefice;
Car bien que cestuy-là ait appris tous les droits
Dont usent aujourd'huy les papes et les roys,
De son estat pourtant digne je ne l'estime,
S'il n'est homme de bien, sans cautele et sans crime,
Et s'il ne favorise aux pauvres aussi bien
Qu'à ceux qui ont le bruit d'avoir beaucoup de bien.
Non plus que cestuy-là cestuy-ci je ne prise,
Si aumosnier il n'est des thresors de l'Eglise.
De quoy sert la grandeur, de quoy le vain sçavoir,
Si l'un fait aussi peu que l'autre son devoir?
Si le juge est venal, et venal le baptesme,
Venale l'onction et le sepulchre mesme?
De tel ministre donc le prince ne prendra
Argent, et le ministre aussi ne se vendra.
Il ne convertira en chose fole et vaine
Ni le thresor public, ni son propre domaine;
Il ne le donnera à l'impudent flateur,
Ni au plaisant bouffon, mais comme un bon tuteur
Qui sçait que quelque jour il luy faut compte rendre,
Despendra son avoir comme il faut le despendre;
Retranchant tous moyens de superfluité,
Et reduisant les mœurs à la simplicité
Dont l'on souloit user aux habits et viandes,
Du temps qu'on ne tenoit les tables si friandes.
Ce faisant, il pourra son peuple soulager,
Qu'il a esté contrainct de fouler et charger

Pour aux guerres frayer; car de peu suffisance
A volontiers celuy qui faict peu de despense.
Cependant, toutefois, soigneux il prendra garde
Que le rat palatin et la tigne rongearde
Ne mine son thresor, peste et contagion
Qui regne de tout temps en ceste region,
Et du denier public se paist en telle sorte,
Que le tiers ou le quart à peine s'en rapporte.
Trop d'une croche main touchent l'argent du roy;
Le nombre est effrené : d'une severe loy
Il convient le restreindre, et brider la licence
Qu'ont prise les larrons sur les deniers de France.
  Pour y donner bon ordre, et que tels forfaicteurs
Ne puissent desormais trouver des protecteurs
En leur meschanceté, ce que j'admonneste ores,
Il faut que je le die et le redie encores;
Se gardent de donner aux donneurs quelque accez
Ceux qui seront commis à faire telz procez.
« Rien n'est si bien fermé, rien si sainct, rien si ferme
« Que la force de l'or ne le force et defferme,
« Et n'est moindre larron que le larron celuy
« Qui retient quelque part du larrecin pour luy. »
Tu prens envers le roy du larron la deffense,
Lequel t'a corrompu : et après la sentence,
Le remets en son lieu, ainsi qu'au paravant :
Que fais-tu? tu le fais larron, comme devant.
Encor fais-tu bien pis, d'autant qu'outre la grace,
Recompense au larron tu es d'advis qu'on face.
J'ay honte d'en plus dire. Il faut donc regarder
Qu'à la foy de plusieurs on ne baille à garder

La finance du roy; car elle est fort glueuse,
Et la garde sur tout en est fort dangereuse.
Ceux qui de telle garde ont la charge et le soin,
D'estre eux-mesmes gardez ont le plus de besoin.
Le prince, toutefois, pour croistre sa finance,
Ne confisquera point le bien de l'innocence,
Et à son favorit ne le donnera point,
Devant que le procez soit parfait de tout poinct.
La faveur bien souvent et l'avarice opprime
Aussi bien l'innocent que le chargé de crime,
Et le fait condamner, non pour autre raison
Que pour avoir basti quelque belle maison.
Le roy donc qui sera de bonne conscience
Ne donne aux rapporteurs et bouffons audience,
Ne laisse condamner le juste, et pour prouvé
Ne tienne ce qui est faussement controuvé.
C'est une chose indigne oster au miserable
Et sa vie et ses biens; mais plus vituperable
Est de le ruiner, sous umbre d'equité,
Par tesmoins supposez contre la verité,
Et juges apostez l'inique et mauvais juge
Trop volontiers condamne, et pour coulpable juge
Cestuy-là qu'il pense estre en la haine du roy,
Ou de ceux que le roy tient le plus près de soy;
Qui fait que d'autant plus peche le roy qui donne
L'oreille au rapporteur, de quelconque personne
Que ce soit, et sur tout quand entendre on luy fait
Que c'est quelque execrable et horrible forfait,
Comme de majesté ou divine ou humaine,
Car le juge tend là son esprit et sa peine.

La calomnie sert de preuve, et l'innocent,
Devant que d'estre ouy, jà condamné se sent,
Par l'envie du temps, ou par l'horreur du crime,
Qui la fureur du prince injustement anime;
Et ne luy servira, pour se justifier,
Monstrer la calomnie, et de verifier
Que l'on l'accuse à tort, l'opinion conceuë
Demeure pour jamais depuis qu'elle est receuë;
Et ne voudra le roy son jugement changer,
De peur d'estre estimé trop credule et leger,
Mais deffendra sa cause; et, pour toute deffense,
Constant s'arrestera en sa premiere offense.
Il falloit s'enquerir de la condition
De celuy qui a fait telle accusation,
S'il y a interest, s'il est poussé d'envie,
Quel homme est l'accusé, quelle a esté sa vie;
Car qui homme de bien avoit tousjours esté,
N'aura volontiers fait telle meschanceté.
  Si la suspicion toutefois estoit grande,
Luy-mesme par sa bouche il faut qu'il se deffende,
Present son delateur, lequel s'estonnera,
S'il est faux, et confus alors se trouvera,
Et meschant recevra par la juste sentence
D'un roy si droiturier, sa digne recompense.
Les delateurs pourtant, me respondra quelqu'un,
Sont utiles aux roys, de peur que mal aucun
Ne demeure impuni par faulte de l'entendre,
Et afin que le roy puisse par eux apprendre
Qui est bon ou mauvais, tant loing soit-il absent.
Je l'advoue, pourveu que par là l'innocent

Ne soit calomnié, et que la calomnie
N'espere point aussi demeurer impunie.
Ta main, Charles, ta main deux fois m'a garanty
Du lyon affamé, qui m'avoit englouty, :
Si tu n'eusses esté, je n'auroy plus de crainte
Ayant tel protecteur, de sentir telle attainte.
Que peusse-je exprimer, comme par un tableau
Appelle se vengea, par un vers aussi beau,
Combien ce monstre enorme est dommageable aux princes,
Et quelle peste c'est pour eux et leurs provinces!
Je ferois voir à l'œil de quel commencement
La calomnie vient, et son accroissement,
Quelle suite elle traîne, et peindrois par mes vers
L'avarice et l'envie au regard de travers;
Je peindrois sa malice et comment la meschante
D'un langage pipeur les aureilles enchante.
Puis je peindrois un roy tout stupide et songeard,
Avec aureilles d'asne et mal plaisant regard,
Qui la suivroit par tout. Au devant de sa porte
Et tout autour seroit cestuy-là qui rapporte,
Espiant et regardant que quelque vray ami
N'esveille ce ronfleur si long temps endormi,
Et ne luy face voir la verité des choses,
Ostant le voile obscur qui les tenoit encloses.
L'innocent miserable ignore tout cecy,
Et perit cependant par ces fraudes icy,
Pource qu'il n'a moyen de se purger et faire
De ce qu'on l'accusoit cognoistre le contraire,
Ou pource que le roy est ailleurs empesché,
Ou pource qu'il seroit de ce labeur fasché.

Je veulx que ce ne soit de son vouloir : si est-ce
Qu'à son intention la tourbe flateresse
S'opposera tousjours et l'en destournera,
Et ceste occasion plus ne retournera;
Mais le nostre qui est plus benin et traictable,
A son peuple sera gracieux et affable,
Les plaintes entendra, et d'un visage humain
Les placets d'un chacun recevra de sa main.
 Et combien pensez-vous qu'à son subject aggrée
Du visage royal la majesté sacrée?
Il n'estime rien tant, et pour quelque refus
Que le roy luy ait fait, ne se trouve confus.
Luy aura fait le roy quelque signe de teste?
Il pense avoir par là obtenu sa requeste.
L'aura il refusé? il l'a ouy pourtant,
Ainsi presque chascun s'en retourne content.
 Quelques uns ont esté, ainsi que l'on raconte,
Du temps de noz ayeux, qui n'avoient point de honte
De conseiller aux roys de vivre à leur plaisir,
De n'avoir soing de rien, de suivre leur desir,
De ne se laisser voir, rejetter tout langage,
Desdaigner un chascun d'un superbe visage;
Bref, ne laisser couler, soit de jour, soit de nuict,
Une heure sans plaisir, comme si tout le fruict
De regner gisoit là : telz les roys d'Assyrie
Et de France ont esté, tenans leur seigneurie
Les maires du palais; cela les ruina,
Et leur sceptre et couronne aux rebelles donna,
Pource tel gouverneur loyal je ne puis dire;
Qui fait ainsi le roy, usurpe son empire.

Les Perses estimoient un crime capital
De s'assoir seulement sur le throsne royal;
Et seul tu regneras en la court du roy mesme,
Et ne luy laisseras, sinon le diadesme
Et ce vain nom de roy? ô quelle peste au cœur,
C'est que la faim de l'or et la soif de l'honneur!
Combien est la faveur plus juste et asseurée,
Qui du frein de raison sage s'est moderée!
Ne soit doncques le roy inutile et oysif,
Paresseux, fait-neant, mol, lubrique et lascif;
Car je demande un roy tel que l'ont les abeilles,
Et non point un bourdon qui bruit à nos oreilles.
Ses favoriz aussi n'usurpent rien à soy,
Plus que droit et raison, et le vouloir du roy.
Nous ne defendons pas au prince de s'esbatre
A la chasse, à la paulme et aux armes combatre,
Alors, cela s'entend, qu'il sera de loisir
Et qu'il aura moyen de prendre son plaisir.
Ayant pourveu à tout comme il est necessaire;
Mais s'il en fait coustume, il aura bien à faire
A se tirer de là, et pource est-il besoing
L'accoustumer au joug et à prendre le soing
Des affaires, et fault l'y dresser de bonne heure,
A fin que la façon tousjours luy en demeure,
Et qu'estant parvenu à son âge plus meur,
Il ne se fasche point de porter ce labeur.
L'Anglois avoit chassé le François d'Aquitaine,
Et ja de desespoir toute France estoit pleine,
Quand la Hire et Poton, tous deux chevaleureux,
Retournerent de là tristes et douloureux,

Comme portoit le temps et le malheur de France.
Ils entrent chez le roy, luy font la reverence;
Le roy dansoit alors, et avec luy dansoient
Les dames de la cour qui plus belles estoient.
Aussi tost qu'il les voit, aussi tost leur va dire :
Ne danse-je pas bien ? Lors Poton ou la Hire,
Ne sçay lequel des deux, plein de triste soucy,
Tirant un long souspir, luy va respondre ainsi :
He que vous perdez bien en ces voluptez, sire,
Où vous estes plongé, ce florissant empire !
Ce mot ne cheut en vain, car on dit que le roy
Des l'heure se changea et qu'il revint à soy.
Le fidele pasteur à son troppeau regarde,
Chascun à ce qu'il a songneusement prent garde,
Mesme les bestes ont quelque art, comme l'on voit.
Si doncques n'avoir soing de son art, quel qu'il soit,
Jusques aux laboureurs, est une chose infame;
Combien plus est-ce aux roys de vergongne et de blasme,
Ausquels Dieu a donné le soing du genre humain,
Ne sçavoir gouverner ceux qui sont sous leur main ?
Apprenne donc le roy des sa jeunesse tendre,
Ce qui d'un tel estat capable le peult rendre;
Et combien que tousjours il doive estre suivy
De ceux desquels il est fidelement servi,
Et qu'il ne doive rien entreprendre ny faire
Qui soit de consequence et d'important affaire,
Sans prendre leur conseil : il ne doit toutefois
Se deffier de soy, mais de soy quelquefois
Quelque chose entreprendre, et prendre de sa teste
Conseil, si l'entreprise est utile et honneste;

Que c'est qu'il entreprend, aux quels il le dira;
Et ne le dire à ceux dont il se deffiera.
Souventefois encore une faulte commise
Fait le prince plus sage alors qu'il se r'avise;
Car il en a tousjours un triste souvenir,
Et sa faute luy sert de guide à l'advenir;
J'ay lourdement failly, ce dira-il adoncques,
Cestuy-la m'a trompé, je m'en garderay doncques;
J'ay choisi cestuy-ci, qui est homme de bien,
Je me fieray en luy de cest affaire mien.
Il tiendra ce moien comme prudent et sage,
Et ne se plaira trop pour l'affaité langage
Des flatteurs de la cour. Il ne se desplaira
A soy-mesmes aussi; mais grave poisera
Le parler d'un chascun, et sçaura sa prudence
Faire du vray amy au flatteur difference.
Que Dieu puisse allonger la vie de cent ans
A ta mere, à ta femme, et donne pareil temps
A ta tante, et autant vivre encore te face
Ces deux freres lorrains de Lotaire la race,
Et se sage vieillart, que sans cause et raison
L'envie avoit chassé jadis en sa maison.
Tu n'auras, ô grand roy! si Dieu les laisse vivre,
Faute de bon conseil, si le leur tu veulx suivre.
Regarde, s'il te plaist, quel est le fondement
Qu'ils ont desja donné à ton gouvernement.
De tes predecesseurs nul quiconque il puisse estre,
Plus beau commencement de son regne a fait naistre.
Ne te flatte pourtant, ny eux avecques toy;
Car que peult des humains la prudence de soy?

La crainte du Seigneur dedans ton cœur escrite
Soit ta regle et ta loy, ta torche et ta conduite;
Car plusieurs gens de bien font souvent mainte erreur,
Bien qu'ils soient excellents et d'esprit et de cœur;
Plusieurs faillent encore en mainte et mainte guise,
Lesquels ne sont poussez de fraude ou convoitise;
Et toutefois les roys, par leur conseil trompez,
Sont en pareille erreur, qu'eux-mesme' enveloppez.
Mais Dieu qui cognoist tout, quelque chose qu'on face,
Ne trompe et n'est trompé par humaine fallace.
Cestuy te conduira par l'obscur de la nuict,
Cestuy te conduira quand plus le soleil luit.
Nul n'erre ayant tel guide. Or puis que sa puissance
Te represente icy, et que le roy de France
Ne cede à nul des roys qui regnent aujourd'huy,
Tu dois tout faire et dire à l'exemple de luy,
De tout luy rendre grace, et de son seul bienfait
Recognoistre l'honneur que ton peuple te fait.
Et pource que très bon et très grand on l'appelle,
Faire que ta bonté et ta grandeur soit telle.
Nous, qui si loing du ciel vivons en ce bas lieu,
Ne pouvons nous vanter de sçavoir quel est Dieu;
Toutefois nous jugeons combien la paternelle
Majesté sur tout autre est grande et eternelle,
Par la vertu du fils qui entre nous vesquit,
Mourut, et par sa mort la mort mesme vainquit.
Ceux qui ont veu du fils le celeste visage,
Le pere ont pensé voir, dont le fils est l'image;
Ce moien doit tenir qui Dieu cognoistre veult,
Car par autre moien cognoistre ne se peult.

Vray est que, long temps a, d'une plante legere
Il est monté au ciel, à la dextre du pere;
Mais il nous a laissé plusieurs marques de soy,
De sa bonté divine et de sa saincte loy,
A fin de l'imiter. Il a monstré encore
Comment son pere veult qu'on le prye et l'adore,
Quelle offrande il demande et combien il luy plait
Quand d'un cœur net et pur sacrifice on luy fait.
Il veult que nous l'aymions par dessus toute chose,
Et que dans nostre cœur son amour soit enclose,
Luy qui a fait le ciel et tout ce que l'on voit,
Qui de vie et de vivre, et de tout nous pourvoit
Par sa grande bonté, qui à l'homme pardonne
Sa faute et son peché; car où est la personne
Qui ne peche à toute heure, et qui n'a merité
Que Dieu soit contre luy grievement irrité ?
 Dieu l'attent toutefois, et devant qu'il deslache
Sa fouldre contre luy, par tous moiens il tasche
De l'attirer à soy alors qu'il se repent,
Et laissant son erreur, le droit chemin reprent.
 Quel est l'amour de Dieu vers la race des hommes,
De l'avoir entre nous tel obligez nous sommes;
Nous sommes obligez l'un l'autre secourir,
D'oublier toute haine et l'ire ne nourrir
Jusqu'au soleil couchant, mais sans qu'on nous en prie
Pardonner à chascun. Nous autres, dont la vie
Est obscure et privée, et qui, comme les roys,
N'attouchons point aux dieux, nous usons de ces loix;
Que doit donc faire un roy qui se doit monstrer digne
De la race des dieux, d'où vient son origine ?

Or toy qui tiens de Dieu ton souverain pouvoir,
Et sur les autres roys excellent te fais voir,
Autant que sont les roys sur le bas populaire,
Soyes doux et clement; la doulceur te doit plaire,
Si tu veulx plaire à Dieu; la clemence qui vient
Du ciel, sur toute chose aux grands princes convient.
Vueilles plus tost les tiens conserver que deffaire,
Et leur fay le pardon, comme roy debonnaire,
Que tu attens de Dieu : use modestement,
Ou plus tost n'use point du dernier chastiment
Si tu n'y es contraint; mais te monstre severe,
Comme le medecin, où il faut le cautere.
Icy se doit garder la mediocrité,
Icy ne fault chercher los de severité
Pour les hommes punir, ny le nom de clemence
Pour pardonner tousjours contre son ordonnance.
Or, quant à la douceur, tu as pour t'exciter
Les exemples chez toy, que tu dois imiter;
Regarde ton ayeul ou regarde ton pere,
Rien plus doux ne voyras que leur regne prospere.
Bening fut l'un et l'autre, et tardif à courroux;
Mais regarde ta mère : est-il rien ny plus doux
Ny plus humain qu'elle est? Elle pouvoit n'a guere
Animer sa faveur d'une juste colere,
Voyant son mary mort; mais ell' non seulement
Ne s'est voulu venger, ains volontairement
A pardonné à ceux dont la mortelle offense
Eust provoqué tout autre à cruelle vengence.
Comme elle encor ont faict ces deux freres lorrains
De France tout l'apuy, se monstrans si humains

Envers leurs ennemis. Les fuites et rapines,
Les prisons et les morts, les pertes et ruines
Qu'apporte un nouveau regne à son commancement,
Nous n'avons rien senti de pareil changement;
Et du regne changé, qui n'est peu de merveille,
A grand' peine le bruit nous a touché l'oreille.
Sois donc, ô roy François, bening au peuple tien;
Appren à servir Dieu comme roy très chrestien,
Et de jeunesse appren avoir des tiens la cure;
Car ces vertus prendront avec toy nourriture,
Et viendront peu à peu à tel accroissement,
Que leur chef s'estendra jusques au firmament;
Lors ne nous faschera vivre soubs la couronne,
Qui ton chef jeune d'ans maintenant environne,
Et ne te faschera d'avoir tels gouverneurs,
Par qui ton los s'egale aux antiques honneurs.

DISCOURS AU ROY FRANÇOIS II,

SUR LE FAICT DE SES QUATRE ESTATS.[1]

Sire, les anciens, entre tant d'autres choses,
Qui sont en leurs escripts divinement encloses,
Trois genres nous ont faict de tout gouvernement,
Lesquels ils ont nommez de ce qui proprement
Convenoit à chacun : le premier, populaire,
Pource que tout passoit par les voix du vulgaire;
Le second, seigneurie, où plus estoient prisez

[1] La nature du sujet de ce discours, écrit quelques jours avant la mort de l'auteur, les pensées qui s'y trouvent, l'époque où il fut composé, nous ont paru assez remarquables pour recommander cette pièce à l'attention du lecteur, ainsi que la précédente.

Ceulx que le peuple avoit le plus auctorisez;
Le tiers ils ont nommé cette unique puissance
Par laquelle à un seul tous font obeissance.
Ils nous ont de chacun l'exemple proposé,
Et si ont à chacun son contraire opposé,
Comme sa maladie et sa peste fatale.
Mais, sire, de ces trois la puissance royale
Est la plus accomplie, et plus durable aussi,
Comme venant de Dieu, qu'elle figure icy
Par sa triple unité; car la premiere sorte,
La seconde et la tierce, en un corps se rapporte,
Dont le prince est le chef. Or si de l'unité
Descrire je voulois la grand' divinité,
Et la grandeur des rois, dessus telle matiere
Je ferois, comme on dit, une Iliade entiere.
Je diray seulement, que comme on voit un corps
Sain, et bien temperé des nombres et accords
Que tout corps doit avoir, obeir à la bride
Du chef qui çà et là à son plaisir le guide,
Comme un cheval donté, où comme en pleine mer,
On voit par un beau temps le navire ramer
Au gré de son pilote : ainsi la France encore,
Comme guide vous suit, comme chef vous honnore,
Comme pere vous aime, adore comme Dieu,
Ce grand Dieu tout puissant dont vous tenez le lieu.
Voz antiques ayeulx, qui ont composé, sire,
Tel que vous le voyez, ce florissant empire,
Comme de quatre humeurs le corps est composé,
Et comme en quatre parts le monde est divisé,
En quatre l'ont party : en populaire tourbe,
Qui le doz au travail eternellement courbe;

En la noblesse née aux guerres et combats,
Justice qui esteint les procez et debats,
Et le plus digne estat, qui ensemble les lie
D'une saincte musique et parfaicte harmonie.
Cestuy-là qui voudroit, pour monstrer cest accord,
Dire qu'il est semblable à l'accordant discord
D'un luth bien accordé, auroit par adventure
Desseigné d'un tel corps la vive portraiture :
Mais qui diroit qu'il est semblable au corps humain,
Auroit à ce portrait mis la derniere main ;
Car comme au corps humain la benigne nature
Par les membres depart sa propre nourriture,
Autant qu'il lui en fault, et ne permet que l'un
Sur l'autre usurpe rien de l'aliment commun,
Ainsi le prince doit, d'une mesme prudence,
Maintenir ses estats, gardant que la substance
De l'un ne passe en l'autre, à fin qu'egalement
Le corps universel ait son nourrissement,
Et que pour estre trop l'un des membres enorme,
L'autre ne perde aussi sa naturelle forme.
Sire, vous aurez donq du pauvre peuple soing,
Qui d'estre soulagé a le plus de besoing ;
Du peuple nourricier, qui fait le mesme office
Que les pieds et les mains, le penible exercice
Desquelles entretient tout le reste en repos,
Et fait qu'il est plus sain, plus gaillard et dispos.
Sans luy rien ne seroit de plaisant et d'aimable,
Sans luy des roys seroit la vie miserable,
Sans luy la terre mere infertile seroit,
Et, marastre à ses fils, rien ne leur produiroit

Que ronces et chardons, avec le gland sauvage,
Et l'eau pure seroit nostre plus doux bruvage.
Par luy nous trafiquons avecques l'estranger,
Duquel nous recevons, pour le boire et manger,
Les richesses et l'or, dont nostre France abonde,
Comme estant de tous biens une corne feconde.
De luy vous recevez le tribut annuel,
Comme d'un vif sourgeon, qui court perpetuel,
Et jamais ne tarit, pource que de sa course
La terre toute-mere est l'eternelle source,
Dont il reçoit l'usure, et fidele nous rend,
Sire, la plus grand' part du profit qu'il en prend.
Le noble vous fera à la guerre service,
Le juge exercera l'estat de la justice,
Et le prelat sera, comme soigneux pasteur,
Du sainct troppeau de Christ fidele protecteur.
Si la charrue cesse, et si la main rustique,
Oisive par les champs, au labeur ne s'applique,
Tout le corps perira, comme un grand bastiment
Dont l'assiette n'a point de ferme fondement,
Lequel au premier hurt que l'aquilon desserre,
Avec horrible bruit est renversé par terre.
Tous les autres labeurs, tant utiles soient ils,
Tous les arts et mestiers, avec tous leurs outils,
Ne sont à comparer à ceste agriculture,
Qui seule par son art commande à la nature;
Qui d'infertile rend un terroy plantureux,
Qui change la lambrusque en un sep plus heureux,
Qui l'arbre transformé ente en nouvelle sorte,
Et fait qu'un autre fruict que le sien il r'apporte;

Qui tire du bestail mille commoditez,
Pour nourrir les grands roys et les grandes citez,
Qui nous donne le miel, qui fait voir la merveille
Dont nature a formé l'industrieuse abeille ;
Bref qui nous monstre à l'œil les miracles des cieux,
Et par là nous apprend à cognoistre les dieux.
Ceste noble science au vieux siecle honnorée
Des princes et des roys, n'estoit pas ignorée,
Des bons peres romains, qui leurs champs cultivoient
Avec les mesmes mains dont n'a guere ils avoient
Donté leurs ennemis : tant ils estimoient estre
Digne de leur vertu ceste vie champestre.
Là, comme ailleurs par tout, l'aveugle ambition,
L'envie miserable, et la sedition,
Sire, ne regne point, ny ces pestes encore
Que versa dessus tous la meschante Pandore.
Mais l'antique vertu seulement y a lieu,
La justice, la foy, et la crainte de Dieu,
L'industrieux labeur, le soing, et la prudence,
Et du temps à venir la caute providence.
Ce mesme esprit encor nous voyons au fourmy,
Ce prudent animal de paresse ennemy,
Qui amasse en esté avec soigneuse cure
Ce qui doit en hyver estre sa nourriture.
Vous voyriez par les champs, pour piller le monceau
Du bled nouveau-battu, marcher ce noir troppeau
Par un sentier estroit : les uns vont et retournent,
Les autres hastent ceux qui paresseux sejournent ;
Ceux-cy trainent les grains trop pesans et trop gros,
Ceux-là les vont poussant de l'espaule et du doz ;

Tout le chemin en fume : avecq tel exercice,
Travaille le paysant, pour le commun service.
Comme nature a mis dans les mousches à miel
Je ne sçay quel instinct qu'elles tiennent du ciel,
De travailler sans cesse, et d'une main soigneuse,
Recueillir sur les fleurs leur manne savoureuse;
Ainsi de son labeur le peuple nous nourrit,
Et pour nous enrichir luy-mesme s'appauvrit.
Comme l'abeille doncq vous le traitterez, sire,
Ne luy ostant du tout et le miel et la cire,
Mais pour l'entretenir tousjours en ce bon cœur,
Luy ferez quelque part du fruict de son labeur;
Vous souvenant qu'Homere en l'Iliade belle,
Le grand Agamemnon pasteur du peuple appelle :
Et que le bon pasteur, qui aime son troppeau,
En doit prendre la laine, et luy laisser la peau.
C'est le bien que de vous le pauvre peuple espere,
Et qu'il esperoit bien du feu roy vostre pere,
Si Dieu luy eust presté la vie et le loisir
De monstrer par effect ce pieteux desir,
Dont il vous a chargé par lay testamentaire,
Vous donnant par la paix le moïen de ce faire.
Par la paix vous avez moïen de soulager
Le pauvre peuple, sire, et de le descharger
Du fais que sur le doz si long temps il supporte,
S'il vous plaist de reigler voz finances en sorte,
Que les glueuses mains ne puissent retenir
Les deniers qui devroient en voz coffres venir.
Si le caut officier vostre peuple ne greve,
Si le juge luy fait la justice plus bréve,

Si vous le deschargez des daces et imposts
Que l'avare fermier invente à tous propos ;
Si son doz n'est chargé d'une nouvelle creüe,
Si selon sa puissance un chacun contribue,
Le fort portant le foible, et s'il n'est sans raison,
Par l'estappe foulé, ou par la garnison.
Si l'on garde au marchand son privilege antique,
S'il a la traicte libre, et l'usurier publique
De l'argent du François n'enrichit l'estranger,
Et si vostre or en plomb vous ne laissez changer.
Mais sur tout s'il vous plaist reigler vostre despense,
Comme vous avez faict, de sorte que la France
Soit d'autant soulagée, et le fruict de la paix
Ne s'escoule perdu en inutiles fraiz
De masques, de banquets, et ce que l'artifice
Tire de nostre main, soubs umbre de service.
Ceste loy sumptuaire à tous egalement
Proufitable sera, mais principalement
Au noble, qui par là s'efforce de paroistre :
Comme si le moïen de se faire cognoistre
Dependoit de l'habit, et non de la vertu,
Dont cest ordre sur tous doit estre revestu.
Ce qui à l'estranger donne plus de matiere
D'estimer le François de nature legere,
C'est la varieté de son accoustrement,
Subjet comme un Protée à divers changement.
Ceste fole despense entre nous incogneue
Du temps de noz ayeux, est en France venue
Depuis que le François, fasché de son plaisir,
A eu le cœur époinct d'un genereux desir

De se borner plus loing, et franchir la barriere
Que nature opposoit à sa vertu guerriere.
Que pleust à Dieu qu'il n'eust appris de l'estranger
Sinon à son langage ou sa robbe changer,
Et qu'il n'eust imité le soldat d'Alexandre,
Qui le Perse vainquit, pour esclave se rendre
Des vices du vaincu, et du Romain aussi,
Qui du Grejois donté fut donté tout ainsi.
Par son exemple donq nostre prince modeste
A mesme modestie induira tout le reste
Des princes et seigneurs, lesquels façonneront
Par leur exemple aussi ceux qui moindres seront.
Il n'aura moindre soing de faire la jeunesse
Exercer en sa court aux actes de proüesse,
Les Perses imitant, desquels le roy prenoit
Les plus nobles enfants, et les entretenoit,
Les faisant exercer au mestier de la guerre,
Pour s'en servir après à deffendre sa terre.
Lycurgue le Spartain voulant monstrer aux siens
Que vault la nourriture, introduisit deux chiens
D'une mesme ventree, et semblable origine,
L'un nourry à la chasse, et l'autre à la cuisine.
Il leur fit apporter de la souppe à tous deux,
Puis apres fit lascher un loup au milieu d'eux :
Soudain le chien veneur a sa souppe laissee,
Et hardy vers le loup vint la teste baissee :
L'autre, poltron, s'arreste à sa souppe manger,
Et couard ne voulut se mettre en ce danger.
Le roy doncq aura soing de faire aux siens apprendre
Ce qui plus courageux aux armes les peult rendre,

Et ne permettre point que d'un sang moins hardy
Le sang plus genereux devienne abastardy.
Car si des bons chevaux et des bons chiens de chasse
Nous sommes si soigneux de conserver la race,
Combien plus doit un roy soigneusement pourvoir
A la race qui est son principal pouvoir!
Le principal pouvoir de vostre regne, sire,
Et le principal nerf, le noble se peult dire.
C'est pourquoy voz ayeulx jadis luy ont donné
Les terres et les fiefs, et qu'ils ont ordonné
Qu'il vivroit libre et franc de la charge ordinaire
Que porte sur son doz le plus bas populaire.
Maintenant cest estat, que noz antiques roys
Avoient auctorizé par sur les autres troys,
Est le moindre des quatre, et la tourbe civile,
De noble l'a rendu souffreteux et servile.
Et puis on s'esbahit de ne voir aujourd'huy
Le gendarme françois resembler à celuy
Qui seul faisoit trembler le reste de la terre,
Et se pouvoit nommer nourrisson de la guerre.
Tous les autheurs sont plains, tant latins que grejois,
De la vertu gauloise, et gestes des François,
Lesquels, s'ils eussent eu, pour conserver leur gloire,
Le fidele secours de quelque belle histoire,
Surmonteroient tous ceux qui sont en plus hault pris,
Pour estre seulement plus doctement escripts.
Or si, comme l'on dit, toutes choses retiennent
Le propre et naturel du lieu dont elles viennent,
Si le fort vient du fort, le cheval vigoureux
Du cheval, du lyon le lyon genereux,

Pourquoy ne pouvons-nous, si la race nous sommes
Et la posterité de tant de vaillants hommes,
Leur ressembler aussi? Quant à l'advis de ceux
Qui disent qu'un sujet devient seditieux,
Quand il est aguerry, et sont d'avis qu'on face
Ce que disoit Cresus, qui, pour donter l'audace
Des peuples Lydiens prompts à se mutiner,
Conseilloit à Cyrus, pour les effeminer,
Leur arracher des poings des armes l'exercice,
Et les faire nourrir à l'eschole du vice,
A la musique, au bal, aux festins et au jeu,
Et tout ce qu'aux oisifs apprend ce petit dieu
Qu'on nomme Cupido : la foy tant esprouvée,
Qu'en ce peuple loyal voz peres ont trouvée,
Vous en doit asseurer. Aguerrissez le doncques,
Sire, et vous en servez, et vous verrez adoncques
Combien l'ame et le sang plus volontiers despend
Celuy qui sa patrie et son prince defend,
Que l'estranger soldat, dont la foy mercenaire
Combat tant seulement pour sa paye ordinaire.
Quant à voz chefs de guerre aujourd'huy tant cogneus,
Vous les recognoistrez, s'ils ne sont recogneus,
Et vous servirez d'eux, ayant tousjours memoire
Qu'Alexandre parvint au comble de sa gloire
Par les vieux serviteurs de son predecesseur,
Qui de tout l'Orient le firent possesseur;
Et que ce jeune roy, dont la françoise troppe
Donta si bravement les murs de Parthenope,
Des plus vieux chefs de guerre alors estoit suivy,
Dont son predecesseur avoit esté servy.

Sur cest endroit icy volontiers je m'arreste,
Sachant combien il est proufitable et honneste
A un roy tel que vous, qui, voulant prosperer,
Sur toute chose doit la vertu reverer,
La vertu que chascun s'acquiert par nourriture,
Mais qui doit estre au noble acquise par nature.

Je mets le vieil soldat, et tous ceux là qui font
Aux armes leur devoir, au ranc de ceux qui sont
Les plus nobles de sang; car la vertu guerriere
De l'antique noblesse est la source premiere,
Non l'image enfumée, ou l'or, ou la faveur,
Qui ne peuvent donner les vrais tiltres d'honneur.

Sire, quant à ce poinct, sans faire autre despense,
Vous avez le moien de faire recompense
Au soldat, qui sera des armes dispensé,
Et qui a merité d'estre recompensé,
Imitant, comme prince humain et pitoyable,
Du peuple athenien la coustume louable.

Le peuple athenien consacra les chevaux
Qui avoient apporté les pierres et les chaux
Pour les temples des dieux, et ordonna qu'ils eussent
Du public nourriture, et qu'exemptez ils fussent
Du travail. Vous pouvez le semblable ordonner,
Et voz pauvres soldats à l'Église donner,
Où leur vie sera pour le moins assignée,
Et ne vous faudra point bastir un Prytanée.

Le roy donc qui voudra, sans se mettre au danger
De la venale foy du soldat estranger,
Par son propre pouvoir se rendre redoutable,
Conservera des siens le courage indontable,

Et l'antique vertu : le noble il gardera,
Et en proye et butin ne l'abandonnera
A l'avare usurier, ny au plaideur tricherre,
Qui par mille moiens luy font perdre sa terre.
  Pendant que pour son roy, sur le champ ennemy
Une mort honorable il va cherchant parmy
Et le fer, et le feu, et couché sur la dure,
La faim, la soif, le chauld, et le froid il endure,
Banny de sa maison, l'usurier sans pitié,
Qui n'en aura payé à peine la moitié,
Triomphe cependant, et la femme chassée
Lamente pour neant, car la guerre est passée.
O trois fois malheureux, et quatre fois celuy
A qui le sort permet de retourner chez luy,
Qui des chiens et corbeaux n'est demeuré la proye,
A fin qu'à son retour le malheureux se voye
Manger aux advocats, et mendier leur pain,
Sa femme et ses enfants qui cryent à la faim!
  Nous voyons aujourd'huy trois sortes de noblesse :
L'une aux armes s'adonne, et l'autre sa paresse
Caignarde en sa maison; l'autre hante la court,
Et apres la faveur ambitieuse court.
Le guerrier insolent veult quereler et batre;
Le casanier plaideur par proces veult debatre;
Et le mignon de court, pour croistre sa maison,
S'arme de sa faveur contre droit et raison.
  Imite doncq le roy, l'exemple du bon pere,
Qui son affection egalement tempere
Envers tous ses enfans : ne souffre le plus fort
Outrager le plus foible, ou luy faire aucun tort :

Ne laisse ruiner le pauvre gentil-homme
Au cauteleux plaideur, qui le mine et consomme,
Et à son favorit, par trop l'auctoriser,
Ne permettre le moindre en rien tyranniser.
  Pour ce doit il sur tout maintenir la justice,
Comme celle qui tient chacun en son office,
Qui fait regner les roys, qui leurs sceptres soustient,
Et qui rend à chacun ce qui luy appartient.
  La justice doit estre aux grands roys venerable,
Comme celle qui sied au lieu plus honorable,
Aupres de Juppiter, et d'une juste main
Ballance egallement les faicts du genre humain.
  En vain le roy sera aux ennemis terrible,
En vain sera le roy aux armes invincible,
S'il n'est juste, et ne fait la justice garder,
Les dieux ne le voudront de bon œil regarder,
Ains l'abandonneront, et feront heritiere
De son sceptre royal une race estrangiere.
  Tous les livres sont pleins, tant sacrez que gentils,
D'exemples infinis des princes qui jadis
Leurs sceptres ont perdu par paresse et par vice.
Et sur tout pour n'avoir honnoré la justice.
  Du temps de noz ayeulx, voire de nostre temps,
Sire, nous avons veu depuis vingt ou trente ans,
Cest estat reveré des princes et des rois,
Se pouvoir appeller l'oracle des Françoys.
  Si le François vouloit quelque guerre entreprendre,
C'estoit là que le roy son conseil venoit prendre:
S'il vouloit faire paix, il y venoit aussi,
Et en toute autre chose en usoit tout ainsi:

L'appelloit aux estats et aux honneurs de France,
Et comme son tuteur l'avoit en reverence.
Tel honneur à bon droit le prince luy portoit,
Car nul à tel degré indigne ne montoit:
L'aveugle ambition et l'ardente avarice,
L'ignorance, qui est de tous maux la nourrice,
N'approchoit point de là, et la jeunesse encor'
N'y avoit point d'accès par le moien de l'or.
Là dedans presidoit Minerve avec sa suite,
Comme elle souloit faire en l'areopagite,
Et n'y voyoit on moins de grave auctorité
Qu'au vieil senat romain moins de severité,
Qu'aux éphores spartains, qu'aux druydes galliques,
Qu'aux mages persiens, ny qu'aux sages indiques.
Si telle reverence on luy porte aujourd'huy,
Tel honneur, tel respect, je m'en r'apporte à luy,
Qui le voit, qui le sent, qui en vain en souspire,
Et qui de vostre main le prompt secours desire.
De vostre seule main il attend le secours,
A fin de retrencher les membres gros et lourds,
Qui ne luy font qu'encombre, et les membres debiles,
Arides, impotents, et du tout inutiles.
Non que voz parlements, sire, ne soient ornez
De plusieurs gens de bien, vertueux et bien nez,
Lesquelz je n'entens point de comprendre en ce compte,
Mais la plus grande part la meilleure surmonte.
Combien que le jeune homme entende bien la loy,
Si devant il n'a fait quelque preuve de soy,
Il ne doit s'ingerer à faire devant l'âge
Ce qui requiert sur tout la prattique et l'usage,

Imitant l'impudence et la temerité
Du jeune medecin, qui, non exercité,
De prattiquer son art ne fait point conscience,
Et par la mort d'autruy fait son experience.
Le bon jurisconsulte y doit estre advancé,
Et le juge, qui a sainctement exercé
Son estat, et celuy dont la langue et la vie
Auront sur le barreau prouvé la preud'hommie:
Tels personnages, sire, y seront suffisans,
Et leur faudra payer leurs gages tous les ans,
A fin qu'honnestement leur estat ils maintiennent:
Ainsi ne faudra point qu'avares ils deviennent;
Ainsi l'or n'y aura, ny la faveur, accez,
Et ne sera besoing d'espicer les procez,
En prenant ce qu'ils ont quelque couleur de prendre,
Car ce que l'on achepte, on peult bien le revendre.
Aussi de son costé le prince ne fera
Rien contre sa justice, et sur tout ostera
Les abus qui se font par faveurs et surprises,
Aux evocations et aux causes commises.
Il fera ses edicts garder de poinct en poinct,
Et sans grande raison n'y contreviendra point;
Aux procez laissera leurs formes ordinaires,
Et ne les fera point juger par commissaires.
De la mercuriale encor' il aura soing,
S'informera de tout, ores qu'il en soit loing,
A fin de contenir chascun en son office,
Et s'asserra souvent en son lict de justice.
Le roy doncq qui voudra remettre en son estat,
Comme il estoit jadis, cest auguste senat,

A son nombre ancien faudra qu'il le reduise,
Et que dorenavant les plus vieux il elise,
Et les plus gents de bien, non ceux que la faveur,
Indignes, a poussez à tel degré d'honneur,
Ou qui l'argent au poingt eshontez s'y presentent,
Bien que d'un tel honneur indignes ils se sentent.
Cest empereur romain, qui avec le surnom
De Severe, portoit d'Alexandre le nom,
Avoit pour son conseil une troppe honorable
De legistes sçavans, dont le plus venerable
Et le plus favorit fut ce Papinian,
Duquel comme les Grecs de leur cheval troïan,
Sont sortis tous ceux là, qui avec l'eloquence
Ont conjoint le sçavoir, qu'on appelle prudence.
Sire, le roy qui veult heureusement regner,
Par tels hommes se doit volontiers gouverner,
Quand ils sont gents de bien, et n'estre moins severe
Que celuy qui fit seoir sur la peau de son pere
Le fils d'un mauvais juge, envers l'iniquité
Des meschans qui auront tel loyer merité,
Se souvenant tousjours que la peur du supplice
Et l'espoir du loyer nous contient en office.
Bref, si le prince veult y faire son devoir,
Il luy fault aux estats, non aux hommes pourvoir :
Et ne fault, comme on dit, que l'estat l'homme honnore,
Mais l'homme son estat. D'un pareil soing encore,
En son antique honneur l'Eglise il maintiendra,
Et comme tres chrestien tousjours se souviendra
Qu'il a receu de Dieu son sceptre et sa couronne,
Et que c'est celuy seul qui les oste et les donne

Comme il veult, et qui seul veult faire d'un berger
Un roy, et sa houlette en sceptre luy changer.
  Apres il reduira en memoire les princes
Qui ont perdu jadis leurs estats et provinces,
Et voyra le mespris de la religion
Estre la seule source et seule occasion
De leurs regnes perdus : qu'ainsi soit, voyez, sire,
Sans recercher plus loing ni le romain empire,
Ny l'empire des Grecs, l'estat du regne anglois,
L'estat de l'Allemaigne et de vostre Escossois.
  Vous apprendrez par là combien est dangereuse
Ceste peste, et direz la France bienheureuse,
Où ce mal n'est encor' dans les veines enclos.
Que si vous le laissez penetrer jusqu'à l'os,
Et jusqu'à la moëlle, en vain apres, en vain,
Pour l'arracher de là, vous y mettrez la main.
  Mais vous ne permettrez que ce mal envieillisse,
Et Dieu qui ne veult pas que telle peste glisse
Plus avant dans les cœurs, sire, vous a donné
Ce grand prelat lorrain, lequel semble estre né
Pour de ce monstre enorme estre le seul Alcide,
Monstre qui des grands roys est le seul homicide:
Or ce monstre fatal ne se veult surmonter
Par le feu seulement, ny par le fer donter :
Il veult estre donté par la sobrieté,
Par l'humble modestie et par la chasteté,
Par le devoir chrestien et par la saincte vie :
Non par l'ambition, l'avarice et l'envie,
L'orgueil, la vanité, le vice dereiglé,
La seule occasion de ce monstre aveuglé.

Du temps de la vertu que l'Eglise ancienne
Saincte ne dedaignoit la povreté chrestienne,
Elle estoit le miroir de toute purité,
De toutes bonnes mœurs, de toute humilité :
Maintenant au contraire on voit qu'elle est l'exemple
Où toute volupté portraicte se contemple
Ainsi qu'en un tableau, et se peult dire encor'
Qu'en ce corps politiq' le lieu elle tient or'
Que tient au corps humain un estomac debile,
Qui ne digere rien qui au corps soit utile;
Mais tout cela qu'il prend vomit soudainement,
Ou bien le convertit en mauvais aliment.
Tu te nommes pasteur, toy qui n'as soing ny cure
De tes pauvres brebis, ny de leur nourriture,
Qui ne les vois jamais, ou bien si tu les vois,
Qui c'est pas en un an à grand peine deux fois,
C'est par forme d'acquit, ou pour tondre la laine
De ton pauvre troupeau, qui nourrit par sa peine
Ta molle oysiveté, ton vice et ton plaisir,
Et pour rassasier ton avare desir;
Puis impudent tu fais tes plaintes et querelles
De tant d'opinions et de sectes nouvelles,
Qui de toy te dois plaindre et ta faulte accuser,
Non pas, comme tu fais, de ton tiltre abuser.
Si un prince a baillé la garde d'une place
A quelque capitaine, esperant qu'il y face
Son devoir, et que là il doive demourer,
Pour de ses ennemis sa frontiere asseurer,
Et qu'ailleurs ce pendant monsieur le capitaine,
Qui aime beaucoup mieux le proufit que la peine,

Se voise pourmener, et que les ennemis
Surprennent le chasteau en sa garde commis,
Doit il estre excusé? encor' a moins d'excuse,
Le prelat qui du nom de son office abuse,
Abandonnant aux loups, par paresse et mespris,
Le troupeau delaissé qu'en garde il avoit pris,
Et qu'à la foy d'autruy commettre il n'a point honte,
Luy qui au grand pasteur un jour en rendra compte.
Jadis les bons prelats, qui du troupeau de Dieu
Estoient les vrays pasteurs, residoient sur le lieu,
Cognoissoient leurs brebis, en faisoient la reveüe,
Et soigneux les gardoient, sans les perdre de veüe:
Maintenant leur demeure est à la court des roys,
Où ils ont plus de train, de chevaux et charrois,
Que les plus grands seigneurs, et leurs tables friandes
Surmontent l'appareil des persiques viandes.

Je ne parle de ceux qui sont de la maison
Du roy, et qui d'y estre ont excuse et raison:
Principalement ceux ausquels le prince ordonne
Demeurer assidus aupres de sa personne,
Et qui sont du conseil; car le devoir qu'ils font
Compense le default de la charge qu'ils ont.

Je parle de ceux là que la seule avarice,
La seule ambition, ou quelque plus grand vice
Y tient comme attachez ; qui devroient se mirer
En ce prelat qu'assez je ne puis admirer,
Ce tant digne prelat qui, combien qu'il supporte
De France tout le fais sur son espaule forte,
Comme Atlas fait le ciel, fait pourtant le devoir
Du fidele pasteur, qui ne veult recevoir

Le loyer sans la peine, et ne dedaigne faire
Ce qu'à grand' peine fait le ministre ordinaire,
Preschant, admonnestant, et monstrant par effect
D'un bon et vray prelat l'exemple plus parfaict.
  Facent doncq les prelats le deu de leur office,
Reside chascun d'eux dessus son benefice,
Comme en sa garnison; soient les imitateurs,
Ceux qui sont soubs leur charge, et les moindres pasteurs
Comme sont les curez, qui, faisant bien leur charge,
Meriteront aussi que leur dos on descharge
De ce pesant fardeau que porte le clergé,
Dont le curé sur tous doit estre deschargé,
Pour estre à son devoir plus leger, et delivre:
Car qui sert à l'autel, de l'autel il doit vivre.
  La vigne du Seigneur deffrichée en ce poinct,
En lieu du bon raisin ne rapportera point
La lambrusque sauvage, et l'infertile yvraye
Ne dominera point sur la semence vraye;
La ronce pour la rose alors n'apparoistra,
Et pour le lis encor' le chardon ne croistra.
  Sire, c'est le moien d'assommer ceste beste,
A qui, s'il plaist à Dieu, vous coupperez la teste,
Et serez le premier son Hercule fatal,
Qui serez secondé de ce grand cardinal,
Ainsi que d'un Thesée, et des princes de Guyse,
Qui semblent estre nez pour deffendre l'Eglise.
  Cependant que sa main soubs vostre auctorité
L'Eglise maintiendra en son integrité,
Et qu'aux autres prelats il sera seul exemple
De conserver de Dieu l'inviolable temple,

Ses trois freres guerriers, trois peres des soldats,
Trois fouldres de la guerre et trois enfans de Mars,
Reduiront les mutins soubs vostre obeissance,
Chasseront la discorde, et leur sage vaillance
Gardera que le mal maintenant escossois,
En passant l'Ocean, ne devienne françois.
Plusieurs bons chefs estoient au camp des Grecs gensdarm
Les uns pour le conseil, les autres pour les armes:
Un magnanime Ajax, un eloquent Nestor,
Un Teucre bon archer, un fort Stenele encor',
Un preux Idomenée, un sage Pallamede,
Un fidele Patrocle et vaillant Diomede,
Mais sur tout autre Ulysse estoit bon au conseil,
Et Achille n'avoit aux armes son pareil,
C'estoit la fleur des Grecs. Il n'y a prince au monde
Sire, qui plus que vous en tels hommes abonde
Que ceux que j'ay nommez, ne qui d'Agamemnon
Merite mieux que vous la gloire et le renom.
Mais qui de tous ceux-là en faconde et prudence
A Charles est pareil, à François en vaillance?
Dont l'un est à bon droit nostre Laertien,
L'autre se peult nommer l'Achille Guysien.
Je me suis esgaré, et l'affection forte
Dehors de mon propos et de moy me transporte.
Doncques, pour retourner à mon commancement,
Le prince qui voudra regner heureusement,
Liera ces quatre estats d'une telle harmonie,
Que de ce grand esprit la puissance infinie
Accorde l'univers, et luy l'esprit sera
Qui mouvoir tout le corps egalement fera.

Or, quant à la noblesse et si grande et si ample,
Le prince guysien luy servira d'exemple.
Là fault qu'elle se mire, et que suyvant le pas
D'un guyde si vaillant, elle ne craigne pas
D'employer corps et biens pour servir la couronne
Qui vostre chef royal sainctement environne.
Luy qui à tel devoir le noble excitera,
De son devoir aussi le tesmoing il sera,
Favorisant ceux-là qui pour nostre service
Se seront employez en si digne exercice,
Et qui meriteront d'estre eslevez au rang
De ceux qui ont esté prodigues de leur sang
Pour du fer et du feu defendre leur province,
Leurs femmes, leurs enfans, leurs maisons et leur prince;
Le semblable fera pour ceux de son mestier,
Ce docte, vertueux, et prudent Olivier,
Qui s'estoit retiré, faisant place à l'envie,
Sa nef entiere, au port le plus seur de la vie,
Dont pour le bien publicq à vostre advenement
Vous l'avez revoqué, faisant voir clerement
Combien est grand en vous l'amour de vostre France,
Le soing de la justice, et quelle reverence
Vostre majesté porte à ceux là qui ont eu
Tousjours gravée au cœur l'amour de la vertu.

Quant au troisieme estat des autres le plus digne,
Vous avez ce prelat, ce cardinal insigne,
Ce Charles, l'ornement du college romain,
En qui le ciel a mis un esprit plus qu'humain,
Un plus qu'humain sçavoir, plus qu'humaine faconde,
Pour vous faire par luy le plus grand roy du monde.

Ce pendant qu'il sera des pilotes le chef,
Assis au gouvernail de la françoise nef,
Ne craignez les rochers, ny les vents, ny l'orage :
Qui tel guide a choisi, ne fait jamais naufrage,
Mais qui sera celuy qui la garde prendra
De vostre pauvre peuple et qui le defendra?
Qui vous priera pour luy, qui sera son refuge,
Et de sa pauvreté le favorable juge?
Ce sera vostre mere, ô sire! qui en main
Charitable prendra cest œuvre tant humain,
Imitant la bonté de ceste heureuse mere,
Qui pour nous à son fils fait tres humble priere,
Nous moyenne la paix et la tranquillité,
La santé, le beau temps et la fertilité.
A cest œuvre si sainct vostre espouse loyale
Employra sa pitié et sa vertu loyale,
Sa bonté, sa douceur, où nature et les dieux
Ont mis comme à l'envy tous les thresors des cieux.
Que pleust à Dieu qu'icy je peusse mettre encore
La tante que le ciel de ses graces honnore,
L'unique Marguerite en couleur et valeur,
Qui est de nostre temps et la perle et la fleur.
Ce sont les protecteurs du pauvre populaire,
Qui vous priant pour luy, n'auront beaucoup à faire,
Estant d'un naturel si debonnaire et doux,
Et de douceur ayant tant d'exemples chez vous :
Vostre pere sur tous, le plus humain et juste
Prince qui ait regné depuis Cesar Auguste,
Et qui, pour sa bonté, à bon droit est nommé
L'amour de tous estats et le roy bien aymé.

S'il a gaigné ce nom mesmes parmy les armes,
Vous qui n'estes contrainct pour frayer aux gensdarmes,
De fouler vostre peuple, à plus forte raison
Devez continuer ce tiltre en sa maison.
Vous le continuerez, et au peuple gallique
Serez ce Salomon, ce bon roy pacifique,
Ce sage Salomon qui bastit au Seigneur
Le temple, et qui de Dieu receut ceste faveur,
Non son pere David, ce pitoyable office
Vers vos pauvres sujets, c'est le sainct édifice
Que vous bastirez, sire, edifice eternel
Qui vous fera vainqueur de l'honneur paternel,
D'autant que plus l'amour que la force est aimable,
Et que la paix est plus que la guerre agreable.
Imitant ce bon roy, vous porterez honneur
A vostre mere, sire, à fin que le bonheur
Vous suive, et que long temps puissiez jouir encore
Du loyer de celuy qui pere et mere honnore.
Si un grand prince doit un grand prince imiter,
Alexandre le Grand vous y doit inciter,
Qui se monstra tousjours tant humble envers sa mere,
Et ce bon empereur Alexandre Severe;
Mais plus que tous ceux là, ce prince de renom,
Ce grand roy vostre ayeul, dont vous portez le nom.
Ce mesme nom encor' tant cogneu des neuf Muses,
Et de ceux là qui ont leurs sciences infuses,
Vous oblige à l'amour des lettres et des arts,
S'il vous plaist d'imiter le plus grand des Cesars,
Qui fit tant de faveur au Mantuan Virgile,
Et cil qui tant prisa la trompette d'Achille.

S'il vous plaist de reduire en memoire les rois
Qui ont plus gouverné de peuples soubs leurs loix,
Sire, vous trouverez que dessoubs leur empire
Ont plus fleury les arts, que vostre France admire
Sur toutes nations. Je ne veux point icy
Vous alleguer les Grecs, ny les Romains aussi,
Dont la docte faconde et le sçavoir plus rare
Ont poly, comme on voit, la rudesse barbare.
Je vous allegueray ce Charles seulement,
Ce grand Charles sans pair, ce Charles, l'ornement
De vos predecesseurs, autheur de la science
Dont vostre grand Paris a telle experience,
Que l'on voit aujourd'huy Paris le nompareil,
Qui seul a retiré les lettres du cercueil,
Et qui seul a receu Minerve vagabonde,
Que l'ignorance avoit chassé par tout le monde.
Dessoubs Charles il prit heureux commancement,
Soubs François il a pris heureux accroissement;
Nom, ce semble, fatal, puis que nous avons ores
Avec un grand François, un grand Charles encores
Des lettres protecteur, qui tient aupres de vous
Comme le plus sçavant et plus humain de tous,
Sire, le mesme lieu qu'auprès d'Auguste à Rome
Tenoit ce Mecenas, dont encore l'on nomme,
Par un tiltre d'honneur, tous ceux qui aujourd'huy
Aux hommes de sçavoir font faveur comme luy.
Combien que vostre pere eust passé sa jeunesse
En l'eschole de Mars, et qu'en force et addresse
Il n'eust point son pareil, si est-ce qu'il prisoit
Le mestier de Pallas, et le favorisoit

Par un certain instinct, donnant bien cognoissance
Du lieu dont ce bon roy avoit pris sa naissance.
Sire, il vous plaira donq, imitant vos ayeux,
Favoriser les arts, qui vos faicts glorieux
Peuvent perpetuer mieux qu'en marbre ou en cuyvre,
Et qui vous peuvent faire à vous mesmes survivre.
Quant aux autres vertus que doit avoir un roy,
Comme la pieté, la justice et la foy;
Comme il se doit garder du cauteleux flatteur,
Comme il doit repousser le calomniateur,
Le mocqueur, le bouffon, et tous ceux qui soubs umbre
D'utiles serviteurs, ne servent que de nombre;
Comme il se doit porter envers les autres roys,
Comme il doit conserver ses terres et ses droits;
Je n'en dy rien icy. Quant à l'art militaire,
Et à la discipline aujourd'huy necessaire,
Ce n'est pas mon sujet : puis, tant de bons esprits
Ont si bien cultivé par leurs doctes escripts
Ce champ, qui est assez de soy-mesmes fertile,
Que mon labeur seroit après eux inutile.
Sire, bien que je sois, comme nouveau-venu,
De vostre majesté encore peu cogneu,
Bien cogneu toutefois du feu roy vostre pere,
Et bien cogneu encor' de vostre tante et mere,
J'ay des premiers de ceux du mestier dont je suis,
Osé vous estrener de ce peu que je puis;
Peu, si vous regardez la valeur de la chose,
Et l'estat de celuy qui presenter vous l'ose;
Mais beaucoup, s'il vous plaist par vostre grand'bonté
Estimer mon present selon ma volonté,

Puis qu'en le vous donnant, avecques la personne,
De ce qui est en moy le meilleur je vous donne.
Et que peult-on donner ny meilleur, ny plus beau,
Que ce qui peult un nom arracher du tumbeau?
  Si nature m'eust faict pour vous servir en guerre,
Pour suivre vostre court, ou en estrange terre
Vous servir, comme ceux dont je porte le nom,
J'eusse tasché, comme eux, d'illustrer mon renom
En faisant mon devoir; mais, puis que la fortune
N'a voulu jusqu'icy m'estre tant opportune,
J'employeray mon esprit, ma plume et mon labeur,
Et tout ce que du ciel j'ay receu de faveur
En l'art que les neuf Sœurs m'ont appris de jeunesse,
Pour chanter la bonté, la vertu, la proësse
De vous, de vostre pere et de tous vos ayeux,
Dont le nom immortel est escrit dans les cieux.
  Cependant je prieray le seigneur et le maistre
Des princes et des roys, sire, qu'il vous face estre
Et plus heureux qu'Auguste, et meilleur que Trajan,
Et que continuant ce bon heur d'an en an,
Il accomplisse en vous l'heureuse prophetie
Que l'honneur vous promet, avecques longue vie,
De remettre l'Eglise en son auctorité,
Et Rome delivrer de sa captivité.
Les faicts de vostre ayeul et ceux de vostre pere,
Et le terme prefix à son regne prospere,
Se trouvent là dedans, qui nous doit asseurer
De tout ce que de vous nous commande esperer
Le caractere heureux qui vostre nom figure,
Qui vous puisse estre, sire, un bien heureux augure.

DE L'IMMORTALITÉ DES POETES,

ODE.

Celui-ci quiert, par les dangers,
L'honneur du fer victorieux;
Celui-là, par flots étrangers,
Le soin de l'or laborieux;
L'un aux clameurs du palais s'étudie;
L'autre le vent de la faveur mendie.

Mais moi, que les graces chérissent,
Je hais les biens que l'on adore,
Je hais les honneurs qui périssent,
Et le soin qui les cœurs dévore:
Rien ne me plaist, fors ce qui peut déplaire
Au jugement du rude populaire.

Les lauriers pris des fronts sçavans,
M'ont jà fait compagnon des dieux:
Les ardens satyres, suivans
Les nymphes des rustiques lieux,
Me font aimer, loin des connus rivages,
La sainte horreur de leurs antres sauvages.

Par le ciel errer je m'attends,
D'une aisle encor non usitée,
Et ne sera guere long-temps
La terre par moi habitée.
Plus grand qu'envie, à ces superbes villes
Je laisserai leurs tempestes civiles.

Je volerai depuis l'aurore
Jusqu'à la grand'mere des eaux;
Et de l'ourse à l'épaule more,
Le plus blanc de tous les oiseaux.
Je ne craindrai, sortant de ce beau jour,
L'épaisse nuit du ténébreux séjour.

De mourir ne suis en émoi,
Selon la loi du sort humain;
Car la meilleure part de moi
Ne craint point la fatale main.
Craigne la mort, la fortune et l'envie,
A qui les dieux n'ont donné qu'une vie.

Arriere tout funebre chant,
Arriere tout marbre et peinture;
Mes cendres ne vont point cherchant
Les vains honneurs de sépulture,
Pour n'estre errant cent ans à l'environ
Des tristes bords de l'avare Acheron.

Mon nom, du vil peuple inconnu,
N'ira sous terre inhonoré;
Les sœurs du mont deux fois cornu
M'ont d'un sépulcre décoré,
Qui ne craint point les Aquilons puissans,
Ni le long cours des siecles renaissans.

SONNET.

On donne les dégrés au sçavant ecolier,
On donne les etats à l'homme de justice,
On donne au courtisan le riche bénéfice,
Et au bon capitaine on donne le collier;

On donne le butin au brave aventurier,
On donne à l'officier les droits de son office,
On donne au serviteur le gain de son service,
Et au docte poëte on donne le laurier.

Eh! pourquoi fais-tu donc mainte plainte importune,
Du peu qu'à nos labeurs on donne de fortune?
Il faut, Jodelle, il faut autre labeur choisir,

Quand on veut mériter et grades et finance;
Car quel loyer veux-tu avoir de ton plaisir,
Puisque le plaisir mesme en est la récompense?

DISCOURS

SUR LA LOUANGE DE LA VERTU, ET SUR LES DIVERSES ERREURS DES HOMMES.

L'homme vertueux est riche:
Si sa terre tombe en friche,
Il en porte peu d'ennui;
Car la plus grande richesse,
Dont les dieux lui font largesse,
Est toujours avecque lui.

Il est noble, il est illustre,
Et il n'emprunte son lustre
D'une vitre, ou d'un tombeau,
Ou d'une image enfumée,
Dont la face consumée
Rechigne dans un tableau.

S'il n'est duc ou s'il n'est prince
D'une et d'une autre province,
Si est-il roi de son cœur;
Et de son cœur estre maistre,
C'est plus grand chose que d'estre
De tout le monde vainqueur.

Que me sert-il que j'embrasse
Pétrarque, Virgile, Horace,
Ovide et tant de secrets,
Tant de dieux, tant de miracles,
Tant de monstres et d'oracles,
Que nous ont forgé les Grecs;

Si, pendant que ces beaux songes
M'appastent de leurs mensonges,
L'an, qui retourne souvent,
Sur les aisles empennées
Des mes meilleures années,
M'emporte avecque le vent?

Que me sert la rhétorique
Du nombre pytagorique,
Un rond, une ligne, un point,
Le pinceter d'une corde,

Ou sçavoir quel ton accorde
Et quel ton n'accorde point?

Que sert une longue barbe,
Du latin, de la rubarbe,
Pour me faire vertueux?
Ou une langue sçavante,
Ou une loi mise en vente
Au barreau tumultueux?

Que me sert-il que je vole
De l'un jusqu'à l'autre pole,
Si je porte bien souvent
La peur et la mort en pouppe,
Avecque l'horrible troupe
Des ondes grosses du vent?

Que me sert-il que je suive
Les princes, et que je vive
Aveugle, muet et sourd,
Si, après tant de services,
Je n'y gagne que les vices,
Et le bon-jour de la cour?

C'est une divine ruse
De bien forger une excuse,
Et, en subtil artisan,
Soit qu'on parle ou qu'on chemine,
Contrefaire bien la mine
D'un vieux singe courtisan.

C'est chose fort singuliere
Qu'une regle irréguliere

Dessous un front de Caton;
Ou dire qu'on est fragile,
Affublant de l'Evangile
La charité de Platon.

C'est un vertueux office,
Avoir pour son exercice
Force oiseaux et force abbois,
Et en meutes bien courantes
Disperser toutes ses rentes
Par les champs et par les bois.

C'est une chose divine
Qu'une femme, ou sotte, ou fine;
C'est encore un heureux point
De l'avoir pauvre et féconde,
Puis montrer à tout le monde
Les cornes qu'on ne voit point.

C'est un heureux avantage
Qu'un alambic en partage,
Un fourneau mercurien;
Et, de toute sa substance
Tirant une quintessence,
Multiplier tout en rien.

Le tonneau diogénique,
Le gros souris zénonique,
Et l'ennemi de ses yeux,
Cela ne me déifie:
La gaie philosophie
D'Arystippe me plaist mieux.

Celui en vain se travaille,
Soit en terre ou soit qu'il aille
Où court l'avare marchand,
Qui, fasché de sa présence,
Pour trouver la suffisance,
Hors de soi la va cherchant.

QUATRAIN.

SUR LA PAIX ET SUR LA GUERRE.

Du verd laurier superbe est la couronne;
Moins d'apparence a le pasle olivier;
Mais plus amer est le fruit du laurier,
Plus doux le fruit que l'olivier nous donne.

SONNET.

Mauny, prenons en gré la mauvaise fortune,
Puisque nul ne se peut de la bonne assurer,
Et que de la mauvaise on peut bien espérer,
Etant son naturel de n'estre jamais une.

Le sage nocher craint la faveur de Neptune,
Sçachant que le beau temps ne peut toujours durer;
Et ne vaut-il pas mieux quelque orage endurer,
Que d'avoir toujours peur de la mer importune?

Par la bonne fortune on se trouve abusé,
Par la fortune adverse on devient plus rusé;
L'une éteint la vertu, l'autre la fait paroistre:

L'une trompe nos yeux d'un visage menteur,
L'autre nous fait l'ami distinguer du flatteur,
Et si, nous fait encore à nous-mesmes connoistre.

SONNET.

Flatter un créditeur pour son terme alonger,
Courtiser un banquier, donner bonne espérance,
Ne suivre, en son parler, la liberté de France,
Et pour répondre un mot, un quart-d'heure y songer;

Ne gaster sa santé par trop boire et manger,
Ne faire sans propos une folle dépense,
Ne dire à tous venans tout cela que l'on pense,
Et d'un maigre discours gouverner l'étranger;

Connoistre les humeurs, connoistre qui demande,
Et, d'autant que l'on a la liberté plus grande,
D'autant plus se garder que l'on ne soit repris;

Vivre avecque chacun, de chacun faire compte,
Voilà, mon cher Morel, dont je rougis de honte,
Tout le bien qu'en trois ans à Rome j'ai appris.

ODE.

QU'IL FAUT ÉCRIRE DANS SA LANGUE.

Qui grec et latin veut écrire,
Semble un Icare, un Phaéton,
Et semble, à le voir, qu'il désire
A la mer donner nouveau nom.

Il y met de l'eau, ce me semble,
Et pareil, peut-être, encore est
A celui qui du bois assemble
Pour le porter en la forest.

Princesse, je ne veux point suivre
D'une telle mer les dangers,
Aimant mieux entre les miens vivre,
Que mourir chez les étrangers.

Mieux vaut que les siens on précede,
Le nom d'Achille poursuivant,
Que d'estre ailleurs un Diomede,
Voire un Thersite bien souvent.

Quel siecle éteindra ta mémoire,
O Boccace? et quels durs hivers
Pourront jamais sécher la gloire,
Pétrarque, de tes lauriers verds?

Qui verra la vostre muette,
Dante, Bembe, à l'esprit hautain?
Qui fera taire la musette
Du pasteur néapolitain?

Le Lot, le Loir, Touvre et Garonne,
A vos bords vous direz le nom
De ceux que la docte couronne
Eternise d'un haut renom.

Et moi, si pourtant mon délire
Ne me déçoit, je te promets,
Loire, et je jure que ta lyre,
Si je vis, ne mourra jamais.

SONNET.

Panjas, veux-tu savoir quels sont mes passe-temps ?
Je songe au lendemain, j'ai soin de la dépense
Qui se fait chacun jour, et si faut que je pense
A rendre, sans argent, cent créditeurs contens.

Je vais, je viens, je cours, je ne perds point de temps.
Je courtise un banquier, je prends argent d'avance;
Quand j'ai dépéché l'un, un autre recommence,
Et ne fais pas le quart de ce que je prétends.

Qui me présente un compte, une lettre, un mémoire;
Qui me dit que demain est jour de consistoire;
Qui me rompt le cerveau de cent propos divers;

Qui se plaint, qui se deult, qui murmure, qui crie.
Avecque tout cela, dis, Panjas, je te prie,
Ne t'ébahis-tu point comme je fais des vers ?

SONNET.

Maraud, qui n'es maraud que de nom seulement,
Qui dit que tu es sage, il dit la vérité;
Mais qui dit que le soin d'éviter pauvreté
Te ronge le cerveau, ta face le dément.

Celui vraiment est riche et vit heureusement,
Qui, s'éloignant de l'une et l'autre extrémité,
Prescrit à ses désirs un terme limité.
Car la vraye richesse est le contentement.

Sus donc, mon cher Maraud, pendant que notre maistre,
Que pour le bien public la nature a fait naistre,
Se tourmente l'esprit des affaires d'autruy,

Va devant, à la vigne apprester la salade;
Que sçait-on qui demain sera mort ou malade?
Celui vit seulement, lequel vit aujourd'hui.

SONNET.

Nouveau venu, qui cherche Rome en Rome,
Et rien de Rome en Rome n'apperçois;
Ces vieux palais, ces vieu[illegible] que tu vois,
Et ces vieux murs [illegible]est ce que Rome on nomme.

Voi quel orgu[illegible]eil, quelle ruine, et comme
Celle qui mit s[illegible]le monde sous ses loix,
Pour dompter [illegible] tout, se dompta quelquefois,
Et devint pr[illegible]oye au temps, qui tout consomme.

Rome, de [illegible]Rome est le seul monument;
Et Rome [illegible] Rome a vaincu seulement.
Le Tybre seul, qui vers la mer s'enfuit,

Reste de Rome. Ah! mondaine inconstance!
Ce qui est ferme est par le temps détruit,
Et [illegible]e qui fuit au temps fait résistance.

SONNET.

Ni la fureur de la flamme enragée,
Ni le tranchant du fer victorieux,
Ni le dégat du soldat furieux,
Qui, tant de fois, Rome, t'a saccagée;

Ni, coup sur coup, ta fortune changée,
Ni le ronger des siécles envieux,
Ni le dépit des hommes et des dieux,
Ni, contre toi, ta puissance rangée;

Ni l'ébransler des vents impétueux,
Ni le débord de ce dieu tortueux,
Qui tant de fois t'a couvert de son onde,

N'ont tellement ton orgueil abbaissé,
Que la grandeur du rien qu'ils t'ont laissé,
Ne fasse encore émerveiller le monde.

SONNET.

Si tu veux sûrement en cour te maintenir,
Le silence, Ronsard, te soit comme un decret;
Qui baille à son ami la clef de son secret,
Le fait, de son ami, son maistre devenir.

Tu dois encor, Ronsard, ce me semble, tenir
Avec ton ennemi quelque moyen discret,
Et, en le desservant, montrer qu'à ton regret,
Le seul devoir te fait en ces termes venir.

Sus donc, mon cher [illegible], pendant que notre maistre,
Que pour le bien public la nature a fait naistre,
Se tourmente l'esprit des affaires d'autruy,

Va devant, à la vigne apprester la salade;
Que sçait-on qui demain sera mort ou malade?
Celui vit seulement, lequel vit aujourd'hui.

SONNET.

Nouveau venu, qui cherche Rome en Rome,
Et rien de Rome en Rome n'apperçois,
Ces vieux palais, ces vie[illegible]
Et ces vieux murs [illegible]

Voi quel orgu[illegible]
Celle qui mit
Pour dompter
Et devint pr[illegible]

Rome, de
Et Rome
Le Tybre

Reste d
Co

ıne longue amitié
ɜn fiere inimitié,
ıt se transformer,

, il ne faut s'ébahir.
omme pouvant haïr,
nme pouvant aimer.

T.

l'un grave sourci,
cun faire feste,
répondre de la teste,
messer non, ou bien un *messer si*:

emesler souvent un petit *et cosi*,
l'un, son serviteur, contrefaire l'honneste;
comme si l'on eust sa part à la conqueste,
courir sur Florence et sur Naples aussi;

gneuriser chacun d'un baisement de main,
c, suivant la façon du courtisan romain,
acher sa pauvreté d'une brave apparence:

Voilà de cette cour la plus grande vertu,
Dont souvent, mal monté, mal sain et mal vestu,
Sans barbe et sans argent, on s'en retourne en France.

SONNET.

Heureux celui qui peut long-temps suivre la guerre,
Sans mort, ou sans blessure, ou sans longue prison:
Heureux qui longuement vit hors de sa maison,
Sans dépenser son bien ou sans vendre sa terre!

Heureux qui peut en cour quelque faveur acquerre,
Sans redouter l'envie ou quelque trahison;
Heureux qui peut long-temps, sans danger de poison,
Jouir d'un chapeau rouge ou des clefs de saint Pierre!

Heureux qui, sans péril, peut la mer fréquenter;
Heureux qui, sans procès, le palais peut hanter;
Heureux qui peut, sans mal, vivre l'age d'un homme!

Heureux qui, sans souci, peut garder son trésor,
Sa femme sans soupçon; et plus heureux encor
Qui a pu, sans peler, vivre trois ans à Rome!

SONNET.

Je hais du Florentin l'usuriere avarice;
Je hais du fol Siennois le sens mal arresté;
Je hais du Genevois la rare vérité,
Et du Vénitien la trop caute malice;

Je hais le Ferrarois pour je ne sçais quel vice;
Je hais tous les Lombards pour l'infidélité;
Le fier Napolitain pour sa grand'vanité,
Et le poltron Romain pour son peu d'exercice;

Je hais l'Anglois mutin et le brave Ecossois;
Le traistre Bourguignon et l'indiscret François;
Le superbe Espagnol et l'ivrogne Tudesque.

Bref, je hais quelque vice en chaque nation;
Je hais moi-mesme encor mon imperfection;
Mais je hais par sus tout un sçavoir pedantesque.

SONNET.

Ne t'émerveille point que chacun il méprise,
Qu'il dédaigne un chacun, qu'il n'estime que soi,
Qu'aux ouvrages d'autrui il veuille donner loi,
Et comme un Aristarq' lui-mesme s'autorise:

Paschal, c'est un pédant, et quoiqu'il se déguise,
Sera toujours pedant. Un pedant et un roi
Ne te semblent-ils pas avoir je ne sçais quoi
De semblable, et que l'un à l'autre symbolise?

Les sujets du pedant, ce sont ses écoliers;
Ses classes, son état; ses régens, officiers;
Son college, Paschal, est comme sa province;

Et c'est pourquoi jadis le Syracusien,
Ayant perdu le nom de roi sicilien,
Voulut estre pedant, ne pouvant estre prince.

PIERRE DE RONSARD.

Pierre de Ronsard, dont la famille étoit originaire d'un marquisat situé sur les confins de la Hongrie et de la Bulgarie, naquit en 1524 au château de la Poissonnière, dans le Vendômois. Son père, Louis de Ronsard, chevalier de l'ordre, et maître d'hôtel du roi, cultiva lui-même les heureuses dispositions de son fils. Il l'envoya ensuite au collége de Navarre; mais la rigidité des maîtres du jeune Ronsard ayant ralenti, au bout de six mois, son ardeur pour l'étude, son père le fit venir à Avignon, où se trouvoit alors le roi, et le plaça en qualité de page auprès du duc d'Orléans, fils de François Ier. Il fut attaché, peu de temps après, à Jacques Stuart, roi d'Écosse, qui étoit venu en France pour épouser la princesse Marie de Lorraine. Le jeune Ronsard passa deux ans et demi en Écosse, et six mois en Angleterre. A son retour en France, le duc d'Orléans le chargea de quelques affaires secrètes pour la Flandre et la Zélande, avec ordre de se rendre une seconde fois en Écosse. Il accompagna, en 1540, Lazare de Baïf à la diète de Spire, et ensuite M. de Langey, en Piémont. Ces différents voyages altérèrent sa santé et lui occasionnèrent une surdité qu'il conserva le reste de ses jours. Cette infirmité le porta vers l'étude, et il s'y livra avec d'autant plus d'ardeur, que la mort de son père, arrivée en 1544, le laissoit libre de soins. Il alloit chaque jour prendre des leçons de Jean Dorat,

qui étoit alors chargé de l'éducation du fils de Lazare de Baïf, maître des requêtes; et lorsque cet homme célèbre fut nommé principal du collége de Coqueret, Ronsard l'y suivit, et continua à étudier sous lui pendant cinq ans. Il étoit encore au collége quand il y fit représenter une traduction en vers du *Plutus* d'Aristophane : les applaudissements qui lui furent prodigués à ce sujet lui inspirèrent le goût des poètes grecs et latins.

Peu de temps après, ayant remporté le prix des Jeux floraux, les magistrats de Toulouse lui décernèrent une Minerve d'argent massif, et rendirent un décret par lequel ils le reconnoissoient pour le *poète françois* par excellence. De pareils succès donnèrent à Ronsard la plus haute idée de ses talents; cependant sa réputation à la cour fut quelque temps balancée par celle de Saint-Gelais; mais le suffrage du roi l'emporta, et dès ce moment Ronsard, poète favori, se regarda comme le législateur du Parnasse. La langue françoise lui parut pauvre; il forma le projet de l'enrichir en l'habillant à la grecque et à la romaine,

Et sa muse, en françois, parla grec et latin.

On assure que ses maîtresses même avoient besoin d'un commentaire pour comprendre les poésies qu'il leur adressoit. Cependant sa réputation alloit toujours croissant. Charles IX conçut pour lui la plus haute estime; il lui donna les prieurés de Croix-Val et de Saint-Cosme-les-Tours, et l'abbaye de Bellozane. Un grand nombre de poètes et de savants françois et étrangers le placèrent à côté d'Homère et de Virgile. Marie Stuart lui fit remettre un buffet de deux mille écus,

où étoit un vase en forme de rosier, représentant le Parnasse et Pégase au-dessus, avec cette inscription :

A Ronsard, l'Apollon de la source des Muses.

Devons-nous être étonnés, après de pareils hommages, que notre poète ait fait lui-même son apologie en cent endroits de ses ouvrages ?

Ronsard étoit d'une complexion délicate ; la goutte et d'autres infirmités l'attaquèrent dès sa cinquantième année. Il se retira à son prieuré de Saint-Cosme, près de la ville de Tours, et y mourut le 27 décembre 1585, âgé d'environ soixante ans. Sa gaîté ordinaire ne l'abandonna pas dans les derniers instants de sa vie ; il les employa à dicter des vers à ceux de ses amis qui étoient auprès de lui.

Ronsard avoit obtenu, en 1558, des lettres-patentes dans lesquelles il est qualifié d'aumônier du roi et de madame de Savoie ; il les mentionna dans l'édition de ses Œuvres, qu'il fit paroître lui-même en 4 vol. *in*-4°, 1567. Jean Galland en donna une nouvelle édition en 1604 (10 vol. *in*-12), et c'est sur celle-ci qu'ont été faites celles de 1609 et de 1623, en 2 vol. *in-folio*. Ces trois dernières éditions sont enrichies des notes de Muret, Belleau, Richelet, Claude Garnier, etc.

Voici l'ordre des ouvrages de Ronsard dans celle de 1623 ; ils sont divisés en dix parties.

La première est un recueil de sonnets, de chansons et d'élégies sur l'amour, etc., adressés à l'une de ses trois maîtresses, Cassandre, Hélène ou Marie.

La seconde contient ses odes, en cinq Livres, et sur toute sorte de sujets ; chacun de ces Livres est dédié à Henri II.

La troisième renferme la *Franciade*, poëme héroïque en quatre chants et en vers de dix syllabes, qui avoit été entrepris pour Charles IX; on y a joint son *Elégie sur le livre de la chasse du feu roi Charles IX*; — le *Boccage royal*, dédié à Henri III, recueil de pièces consacrées à l'éloge de la maison royale, etc.

La quatrième et la cinquième partie terminent le premier volume, et se composent des *Eglogues* en deux Livres; — des *Mascarades*; — des *Combats et cartels faits à Paris et au carnaval de Fontainebleau*, etc.

On trouve dans le second ses élégies, ses hymnes en deux Livres, ses poëmes en autant de Livres, des sonnets divers; les *Gaîtés*, les *Discours des miseres de ce temps*; une *Remontrance au peuple de France*; des réponses à quelques ministres; des épitaphes, etc., etc., etc. Enfin, cette collection se termine par l'histoire de la vie de l'auteur, par Claude Binet, et par une foule de pièces en grec, en latin, en françois et en italien, consacrées à la mémoire de Ronsard.

Telles sont les productions de ce poète, qui fit l'admiration de son siècle, et qui jouit de la plus haute considération auprès de Marguerite de Savoie, de Henri II, de François II, de Charles IX, de Henri III et de Marie Stuart.

M. de Thou rapporte qu'on célébra à Paris un service magnifique en l'honneur de Ronsard; le roi envoya sa musique; des princes du sang, une foule de gens de la cour, et tous les hommes les plus célèbres par leur esprit et leurs talents, y assistèrent. Le Parlement de Paris s'y rendit par députés. La foule étoit si grande, que le cardinal de Bourbon ne put fendre la presse, et fut obligé de s'en retourner; l'orateur lui-

même ne put entrer dans la chapelle, et prononça l'oraison funèbre placé sur un perron. Il y avoit des auditeurs jusques sur les toits. Le même jour on publia un grand nombre d'éloges funèbres en l'honneur du mort. Ronsard fut enterré dans le prieuré de Saint-Cosme, auprès de Tours. Un conseiller au Parlement de Paris, vingt ans après, lui fit élever un mausolée de marbre, orné d'inscriptions, avec une très belle statue, faite par le meilleur artiste du temps. Enfin on écrivit son histoire, et l'on ne manqua point d'observer qu'il étoit né le même jour que François Ier perdit la bataille de Pavie, comme si apparemment la nature eût voulu consoler la France.

Mais la brillante réputation dont Ronsard avoit joui pendant sa vie, ne fut pas de longue durée : dans le siècle suivant il fut aussi décrié qu'il avoit été admiré. N'y avoit-il pas de l'exagération de part et d'autre ? On sera du moins forcé de convenir que Ronsard étoit né avec un véritable talent poétique; qu'il avoit de la verve, de l'imagination et de la hardiesse. Que lui manquoit-il ? du goût, du jugement.

PROMESSE. [1]

Un soir que je dormois, donnant repos à l'ame,
En songe m'apparut l'image d'une dame,
Qui monstroit à son port n'être pas de bas lieu,
Ains sembloit, à la voir, sœur ou femme d'un dieu.
Ses cheveux étoient beaux, et les traits de sa face
Monstroient diversement je ne sçais quelle grace,
Qui domptoit les plus fiers, et, d'un tour de ses yeux,
Eust appaisé la mer et serené les cieux;
Elle portoit au front une majesté sainte;
Sa bouche, en souriant, de roses étoit peinte;
Elle étoit vénerable, et, quand elle parloit,
Un parler emmiellé de sa levre couloit:
Elle avoit le sein beau, la taille droite et belle,
Et l'on étoit charmé, qu'on fust près ou loin d'elle.
Sa robe étoit dorée à boutons pardevant;
Elle avoit dans ses mains des ballons pleins de vent,
Des sacs pleins de fumée et des bouteilles pleines
D'honneurs et de faveurs, et de paroles vaines:
Et si quelqu'un cassoit ces vases imposteurs,
Il n'en sortoit jamais que légeres vapeurs.
　Autour de cette nymphe, erroit une grand'bande,
Qui d'un bruit importun mille choses demande;
Seigneurs, soldats, marchands, courtisans, mariniers,
Les uns vont les premiers, les autres les derniers,

[1] Ronsard personnifie ici *Promesse*, comme Homère a personnifié les *Prières*.

Selon le bon visage, et selon la caresse
Que leur fait en riant cette brave déesse:
Elle allaite un chacun d'espérance, et pourtant,
Sans estre contenté, chacun s'en va content;
Elle donne à ceux-ci tantost une accolade,
Tantost un clin de teste, et tantost une œillade;
Aux autres elle donne et faveurs et honneurs,
Et de petits valets en fait de grands seigneurs.
On voyoit aux costés de cette demoiselle,
Pendiller une large et profonde escarcelle,
Magasin précieux où sont les eveschés,
Cures, canonicats, marquisats et duchés,
Comtés, gouvernemens, pensions; et, sans ordre,
Pendoit au fond du sac saint Michel et son ordre.
Tous les peuples étoient envieux et ardens
D'empoigner l'escarcelle et de fouiller dedans,
Admiroient son enflure, et avoient l'ame émue
D'extresme ambition, sitost qu'ils l'avoient vue:
Ils ne pensoient qu'en elle, et sans plus leurs desseins
Étoient de la surprendre, et d'y mettre les mains:
Dès-lors ils accouroient autour de l'escarcelle,
Comme guespes autour d'une grappe nouvelle.
Quand quelqu'un murmuroit, la dame l'appaisoit;
Car de sa gibecierre un leure elle faisoit,
Qu'elle monstroit au peuple, et comme trop légere,
Aux uns étoit marâtre, aux autres étoit mere.
Plusieurs tristes alloient et revenoient contens;
L'un n'attendoit qu'un jour, l'autre attendoit vingt ans;
L'autre dix, l'autre cinq, puis, au lieu d'un office,
État ou pension, on payoit leur service

Ou bien, d'un *attendez*, ou bien, *il m'en souvient:*
Mais d'un tel souvenir aucun profit ne vient.
En pompe devant elle étoit dame Fortune,
Qui, sourde, aveugle, sotte, et sans raison aucune,
Par le milieu du peuple à l'aventure alloit,
Abaissant et haussant tous ceux qu'elle vouloit;
Et folle et variable, et pleine de malice,
Méprisoit la vertu, et chérissoit le vice.
Au bruit de telle gent, qui murmuroit plus haut
Qu'un grand torrent d'hiver, je m'éveille en sursaut,
Et voyant près mon lit une dame si belle,
Je m'enquiers de son nom, et devise avec elle:
Déesse, approche-toi, conte-moi ta vertu;
D'où es-tu, d'où viens-tu, et où te loges-tu?
A voir tant seulement ta brave contenance,
D'un pauvre laboureur tu n'as pris ta naissance;
Tes mains, ton front, ta face et tes yeux ne sont pas
Tels que ceux des mortels qui naissent ici-bas.
Ainsi je lui demande, et ainsi la déesse
Me répond à son tour : Ami, je suis Promesse,
Dont le pouvoir hautain, superbe et spacieux,
Commande sur la mer, en la terre et aux cieux :
La troupe que tu vois, me suit à la parole,
Et pour un petit mot, qui de ma bouche vole,
Je suis crainte et servie, et je puis ébranler
Le cœur des plus constans qui m'écoutent parler.
J'habite les palais et les maisons royales;
Je loge en ces chasteaux et en ces grandes salles,
Qui ont les soliveaux argentés et dorés,
Superbes en piliers de marbre élabourés.

Les rois, les empereurs, les seigneurs et les princes
Ne peuvent rien sans moi; je garde leurs provinces,
Je flatte leurs sujets; et puissante, je fais
La guerre, quand je veux, les treves et la paix.
Je détruis les cités, je perds les républiques,
Je corromps la justice et les loix politiques,
Je fais ce que je veux, tout tremble dessous moi,
Et ma seule parole est plus forte qu'un roi.
  Le soldat pour moi seule abandonne la vie;
Celle du marinier des ondes est ravie,
Lorsque, pour me servir, il flotte au gré du vent;
Et je taille par-tout la plume du sçavant.
  Le barbu philosophe en son cœur me desire;
Le théologien en ma faveur respire;
Le poëte est à moi, à moi l'historien,
L'architecte et le peintre, et le musicien:
L'avocat en mon nom preste sa conscience;
Le brave courtisan se détruit de dépense;
Le sot prote-notaire ici vient pour m'avoir:
Mesme les cardinaux sont joyeux de me voir;
Le président, ami de la loi plus sévere,
Le grave conseiller m'estime et me révere.
  J'ai toujours au costé pendu quelque importun;
Je ne chasse personne, et retiens un chacun,
Non pas également: car les uns je colloque
Aux supresmes honneurs, des autres je me moque:
Je les tiens en suspens, puis quand ils sont grisons,
Mourir je les renvoie auprès de leurs tisons;
Les autres finement je déçois d'une ruse;
Les autres doucement je pipe d'une excuse:

Je flatte en commandant; mais je veux en ce jour
N'employer envers toi ni ruse, ni détour.
Je te tiendrai parole, et auras en peu d'heure,
Comme ceux que tu vois, la fortune meilleure.
Tu es trop écolier; laisse tout et me sui,
Et deviens habile homme, à l'exemple d'autrui.
Je suis, j'en conviendrai, bien aise quand je trompe
Ces fades courtisans enflés de trop de pompe,
Qui toujours importuns à mes oreilles sont.
Mais, honteuse, je porte une vergogne au front,
Quand il me faut tromper par trop d'ingratitude,
Ou les hommes de guerre, ou les hommes d'étude:
Les uns gardent le sceptre, et par leur docte voix
Les autres, plus heureux, éternisent les rois.
Je crains plus les derniers, d'autant que blanche ou noire
Ils font, comme il leur plaist, des hommes la mémoire.
J'ai toujours bon vouloir; mais ne pouvant toujours
Contenter un chacun, j'use de beaux discours.
La parole, Ronsard, est la seule magie;
L'ame par la parole est conduite et régie;
Elle émeut le courage, émeut les passions,
Émeut les volontés et les affections :
Par elle, l'amoureux peut fléchir sa maistresse;
Par elle, l'usurier adoucit sa rudesse,
Prestant sans intérest; et le courroux des dieux
S'appaise par l'effort d'un parler gracieux.
Dieu mesme, qui tout peut, ne sçauroit jamais faire
Que sa volonté puisse à tous hommes complaire:
L'un désire la pluie, et l'autre le beau temps,
Et jamais ici-bas on ne les voit contens:

Mais une heure à la fin accomplit toutes choses ;
Toujours une saison ne produit pas les roses,
Et de tous les humains le sort n'est pas égal ;
Il faut l'un après l'autre endurer bien et mal :
Et l'homme qui se deult d'une telle aventure,
Peche contre les loix du ciel et de nature.

Ainsi disoit Promesse, et je lui répondi :
O visage effronté, impudent et hardi !
Après m'avoir trompé quinze ans sans récompense
De tant de beaux labeurs dont j'honore la France,
Me veux-tu retromper ? Va-t'en, je te promets,
Par mon saint Apollon, de ne t'aimer jamais. . . .
Ce n'est pas d'aujourd'hui que ton fard je découvre ;
Je t'ai mille fois vue en ces salles du Louvre,
Et tu m'as mille fois, par ton langage beau,
Pipé à Saint-Germain et à Fontainebleau ; . . . .
Tu as, comme une ingrate, impudente et rusée,
De tes appâts trompeurs ma jeunesse abusée :
Tu ne gardes jamais ni parole, ni foi,
Tu ris de tes sermens : on ne trouve chez toi
Que fard, que vanité ; et pour les cœurs attraire,
Tu penses d'une sorte, et parles au contraire.

Tant s'en faut que je veuille à tes loix me ranger,
Que je ne voudrois pas deux heures te loger,
Ni voir, ni caresser. Sors d'ici, piperesse,
Tu portes, à grand tort, l'état d'une déesse.

Ainsi tout furieux, la nymphe je tançois,
Quand elle me répond que j'étois un François
Inconstant et léger, et vraiment un poëte,
Qui a le cerveau creux, et la teste mal faite.

Il faut, ce me disoit, corrompre ton destin,
Changer ton naturel, te lever au matin,
Te coucher à minuit, et apprendre à te taire;
Et qui plus est, Ronsard, à n'estre volontaire.
Il faut les grands seigneurs courtiser et chercher,
Venir à leur lever, venir à leur coucher,
Se trouver à leur table, et discourir un conte;
Estre bon importun, et n'avoir point de honte:
Voilà le vrai chemin que tu dois retenir,
Si tu veux promptement aux honneurs parvenir,
Et non faire des vers ou jouer sur la lyre;
Ce sont pauvres métiers dont on ne fait que rire.
Au temps des rois passés, j'avois le front menteur,
D'un trompeur le parler, les yeux d'un affronteur;
Maintenant je suis ferme et pleine d'assurance;
Car aujourd'hui la reine a toute ma puissance.
Elle a le cœur entier, magnanime et hautain,
Et sa seule parole est un arrêt certain;
Sa bouche est un oracle, et sa voix prononcée
Comme celle d'un dieu, ne dément sa pensée;
Avant que de promettre, elle songe long-temps;
Après avoir promis, ses propos sont constans.
Or, si la muse a fait enfanter ton cerveau,
Étrenne sa grandeur d'un ouvrage nouveau;
Et tout ainsi qu'on voit en mieux changer l'année,
Tu pourras voir changer en mieux ta destinée.
Ainsi disoit Promesse, et bien loin de mes yeux,
S'enfuyant de mon lit, se perdit dans les cieux.

ODE.

La terre les eaux va buvant;
L'arbre la boit par sa racine;
La mer salée boit le vent;
Et le soleil boit la marine;

Le soleil est bu de la lune;
Tout boit, soit en haut ou en bas:
Suivant cette regle commune,
Pourquoi donc ne boirions-nous pas?

SONNET.

Il ne faut s'ébahir, disoient ces bons vieillards,
Dessus le mur troyen voyant passer Hélene,
Si, pour telle beauté, nous souffrons tant de peine:
Notre mal ne vaut pas un seul de ses regards.

Toutefois il vaut mieux, pour n'irriter point Mars,
La rendre à son époux, afin qu'il la remmeine,
Que voir de tant de sang notre campagne pleine,
Notre havre gagné, l'assaut à nos remparts.

Il ne falloit, vieillards, à qui la force tremble,
Par un mauvais conseil, les jeunes retarder;
Mais, et jeunes et vieux, vous deviez tous ensemble,

Pour elle, corps et biens et ville hasarder.
Ménélas fut bien sage, et Pâris, ce me semble,
L'un de la demander, l'autre de la garder.

POUR LA FIN D'UNE COMÉDIE.

Ici la comédie apparoist un exemple
Où chacun de son fait les actions contemple :
Le monde est le théatre, et les hommes acteurs ;
Le Fortune, qui est maistresse de la scene,
Appreste les habits, et de la vie humaine
Les cieux et les destins en sont les spectateurs.

En gestes différens, en différens langages,
Rois, princes et bergers jouent leurs personnages
Devant les yeux de tous, sur l'échafaut commun ;
Et quoique l'homme essaye à vouloir contrefaire
Sa nature et sa vie, il ne sçauroit tant faire
Qu'il ne soit, tel qu'il est, reconnu d'un chacun.

L'un vit comme un pasteur, l'un est roi des provinces ;
L'autre fait le marchand, l'autre s'égale aux princes ;
L'autre se feint content, l'autre poursuit du bien :
Cependant le Souci, de sa lime nous ronge,
Et fait que notre vie est seulement un songe,
Et que tous nos projets se finissent en rien.

La beauté regne au ciel, la vertu, la justice ;
En terre, on ne voit rien que fraude, que malice ;
Et bref tout ce monde est un publique marché ;
L'un y vend, l'un dérobe, et l'autre achete et change ;
Un même fait produit le blasme et la louange,
Et ce qui est vertu, semble à l'autre péché.

Il ne faut espérer estre parfait au monde,
Ce n'est que vent, fumée, une onde qui suit l'onde:
Ce qui étoit hier, ne se voit aujourd'hui.
Heureux, trois fois heureux qui au temps ne s'oblige,
Qui suit son naturel, et qui, sage, corrige
Ses fautes, en vivant, par les fautes d'autrui!

HYMNE DE L'ÉTERNITÉ.

Tourmenté d'Apollon, qui m'a l'ame échauffée,
Je veux, plein de fureur, suivant les pas d'Orphée,
Rechercher les secrets de nature et des cieux,
Ouvrage d'un esprit qui n'est point ocieux:
Je veux, s'il m'est possible, atteindre à la louange
De celle qui jamais, par les ans, ne se change,
Mais bien qui fait changer les siecles et les temps,
Les mois et les saisons, et les jours inconstans,
Sans jamais se muer, pour n'estre point sujette,
Comme reine supresme, à la loi qu'elle a faite.
Immense Éternité, la première des dieux,
Seconde de mes vers l'essor audacieux,
Et fais que mes chansons, pour toi seule entonnées,
Triomphent, comme toi, des jours et des années.
Tout au plus haut du ciel, dans un trosne doré,
Tu te sieds en l'habit d'un manteau coloré
De pourpre rayé d'or, passant toute lumiere,
Autant que ta splendeur sur toutes est premiere,
Et là, tenant au poing un grand sceptre aimantin,
Tu établis tes loix au sévere destin,

Qui n'ose les enfreindre, et que lui-mesme engrave
Fermes, au front du ciel, car il est ton esclave.
A tes costés, jeunesse au teint vermeil et franc,
D'une boucle d'azur ceinte dessus le flanc,
Dans un vase doré, de la dextre te donne
A boire du nectar, afin que ta personne
Soit toujours du mesme âge, et afin que ton front
Ne soit jamais ridé, comme les nostres sont.
Elle, de l'autre main, vigoureuse déesse,
Repousse l'estomac de la triste vieillesse,
Et la bannit du ciel à coup d'épée, afin
Que le ciel ne vieillisse, et qu'il ne prenne fin.
A ton autre costé, la Puissance éternelle
Se tient de bout plantée ; armée à la mamelle
D'un corselet ferré, qui lui couvre le sein,
Menaçant et branlant un espieu dans la main.
Loin derriere tes pas, ainsi que ta servante,
La Nature te suit, qui toute chose enfante,
D'un baston appuyée, à qui mesme les dieux
Font honneur du genouil, quand elle vient aux cieux.
Saturne après la suit, le vieillard vénérable
Marchant tardivement, dont la main honorable,
Bien que vieille et ridée, éleve une grand' faux :
Le soleil vient dessous, à grands pas tous égaux ;
Et l'an, qui tant de fois tourne, passe et repasse,
Glissant d'un pied certain, par une même trace,
Vive source de feu, qui nous fait les saisons,
Selon qu'il entre ou sort de ses douze maisons.
La lune pend sous lui, qui, muable, transforme
Sa face, tous les mois, en une triple forme,

OEil ombreux de la nuit, guidant, par les forests,
Molosses et limiers, les veneurs et leurs rests,
Que la sorciere adore, et de nuit réveillée,
La regarde marcher nuds pieds, échevelée,
Fichant ses yeux en elle. O grande Éternité,
Tu maintiens l'univers en tranquille unité!
De chaisnons enlacés les siecles tu attaches,
Et, couvé sous ton sein, tout le monde tu caches,
Lui donnant vie et force : autrement il n'auroit
Membres, ame, ni vie, et sans forme il mourroit:
Mais ta masle vigueur le conserve en son estre,
Toujours entier et sain, sans amoindrir ni croistre.
Tu n'as pas les mortels si doucement traités,
Que tu as de vieillesse et de peine hérités.
Quand tes loix, au conseil, l'état du monde ordonnent,
En parlant à tes dieux, qui ton trosne environnent,
Trosne qui de régner jamais ne cessera,
Ta bouche ne dit point, il fut ou il sera:
C'est un langage humain pour remarquer la chose:
Le temps présent tout seul à tes pieds se repose,
Sans avoir compagnon; car tout le temps passé,
Et celui dont le pas n'est encore avancé,
Sont présens à ton œil, qui d'un seul clin regarde
Le passé, le présent, voire celui qui tarde,
Qui tarde quant à nous, et non pas quant à toi,
Car ton œil voit toujours tous les temps devant soi.
Comme haute déesse, éternelle et parfaite,
Et non, ainsi que nous, de masse impure faite,
Tu es toute dans toi, ta partie et ton tout,
Sans nul commencement, sans milieu, ni sans bout,

Invincible, immuable, entiere et toute ronde,
N'ayant partie en toi, qui en toi ne réponde;
Toute commencement, toute fin, tout milieu,
Sans tenir aucun lieu, de toutes choses lieu;
Qui fais ta déité en tout, par-tout étendre,
Qu'on imagine bien, et qu'on ne peut comprendre.
Regarde-moi, déesse, au grand œil tout voyant,
Reine du grand Olympe, au grand tour flamboyant,
Grande mere des dieux, grande dame et princesse,
Si je l'ai mérité, concede-moi, déesse,
Concede-moi ce don : c'est qu'après mon trépas,
Ayant laissé pourrir ma dépouille çà-bas,
Je puisse voir au ciel la belle Marguerite,
Pour qui j'ai ta louange en cet hymne décrite.

SONNET.

Au mois d'avril, quand l'an se renouvelle,
L'aube ne sort si fraische de la mer,
Ni hors des flots, la déesse d'aimer
Ne vient à Cypre en sa conque si belle,

Comme je vis la beauté que j'appelle
Mon astre saint, au matin s'éveiller,
Rire le ciel, la terre s'émailler,
Et les Amours voler à l'entour d'elle.

Amour, Jeunesse et les Graces qui sont
Filles du Ciel, lui pendoient sur le front;
Mais ce qui plus redoubla mon service,

C'est qu'elle avoit un visage sans art.
La femme laide est belle d'artifice;
La femme belle est belle sans le fard.

ODE.

Mon neveu, suis la vertu.
Le jeune-homme revestu
De la science honorable,
Aux peuples, en chacun lieu,
Apparoist un demi-dieu,
Pour son sçavoir vénérable.

Sois courtois, sois amoureux,
Sois en guerre valeureux;
Aux petits ne fais injures:
Mais si un grand te fait tort,
Souhaite plutost la mort
Que d'un seul point tu l'endures.

Jamais, en nulle saison,
Ne cagnarde en ta maison:
Vois les terres étrangeres,
Faisant service à ton roi;
Et garde toujours la loi
Que souloient garder tes peres.

SONNET.

PRENDS cette rose, aimable comme toi,
Qui sers de rose aux roses les plus belles,
Qui sers de fleur aux fleurs les plus nouvelles,
Dont la senteur me ravit tout de moi.

Prends cette rose, et ensemble reçoi
Dedans ton sein mon cœur qui n'a point d'aisles;
Il est constant; cent blessures cruelles
N'ont empesché qu'il ne gardast sa foi.

La rose et moi différons d'une chose :
Un soleil voit naistre et mourir la rose,
Mille soleils ont vu naistre m'amour.

Hà ! je voudrois que telle amour éclose
Dedans mon cœur qui jamais ne repose,
Comme une fleur, ne m'eust duré qu'un jour.

ODE SUR LA ROSE.

VERSONS ces roses en ce vin,
En ce bon vin versons ces roses,
Et buvons l'un à l'autre, afin
Qu'au cœur nos tristesses encloses,
Prennent, en buvant, quelque fin.

La belle rose du printemps,
Cher Aubert, avertit les hommes

Passer joyeusement le temps,
Et pendant que jeunes nous sommes,
Ebattre la fleur de nos ans.

Tout ainsi qu'elle défleurit,
Fannie en une matinée,
Ainsi notre âge se flétrit,
Las! et en moins d'une journée,
Le printemps d'un homme périt.

Ne vis tu pas hier Brinon,
Parlant et faisant bonne chere,
Qui, las! aujourd'hui n'est, sinon
Qu'un peu de poudre en une biere,
Qui de lui n'a rien que le nom?

Nul ne se dérobe au trépas;
Charon serre tout en sa nasse;
Rois et pauvres tombent là-bas:
Mais cependant le temps se passe,
Rose, et je ne te chante pas.

La rose est l'honneur d'un pourpris;
La rose est des fleurs la plus belle,
Et dessus toutes a le prix:
C'est pour cela que je l'appelle
La violette de Cypris.

La rose est le banquet d'amour;
La rose est le jeu des Charites;
La rose blanchit tout-au-tour,
Au matin, de perles petites,
Qu'elle emprunte du point du jour.

La rose est le parfum des dieux;
La rose est l'honneur des pucelles,
Des pucelles qui aiment mieux
Se parer de roses nouvelles
Que d'un or, tant soit précieux.

Est-il rien, sans elle, de beau?
La rose embellit toutes choses;
Vénus, de roses a la peau,
Et l'Aurore a les doigts de roses,
Et le front, le soleil nouveau.

Les nymphes, de rose ont le sein,
Les coudes, les flancs et les hanches;
Hébé, de roses a la main,
Et les Charites, tant soient blanches,
Ont le front de roses tout plein.

Que le mien en soit couronné,
Ce m'est un laurier de victoire!
Sus, appellons le deux fois né,
Le bon pere, et le faisons boire,
De cent roses environné:

Bacchus, épris de la beauté
Des roses aux feuilles vermeilles,
Sans elles n'a jamais été,
Quand, en chemise sous les treilles,
Il boit, au plus chaud de l'été.

SONNET SUR SES AMOURS.

Qui voudra voir comme amour me surmonte,
Comme il m'assaut, comme il se fait vainqueur,
Comme il renflamme et renglace mon cœur,
Comme il reçoit un honneur de ma honte :

Qui voudra voir une jeunesse prompte
A suivre en vain l'objet de son malheur,
Me vienne lire, il verra ma douleur,
Dont ma déesse et mon Dieu ne font compte;

Il connoistra qu'Amour est sans raison,
Un doux abus, une belle prison,
Un vain espoir, qui de vent nous vient paistre;

Il connoistra que l'homme se déçoit,
Quand, plein d'erreur, un aveugle il reçoit
Pour sa conduite, un enfant pour son maistre.

ODE.

Adieu, ma lyre, adieu, fillettes,
Jadis mes douces amourettes !
Adieu ! je sens venir ma fin :
Nul passe-temps de ma jeunesse
Ne m'accompagne en ma vieillesse,
Que le feu, le lit et le vin.

J'ai la teste toute étourdie
De trop d'ans et de maladie :

De tous costés le soin me mord;
Et soit que j'aille, ou que je tarde,
Toujours après moi je regarde
Si je verrai venir la mort.

Je pense la voir, à toute heure,
Me mener là-bas, où demeure
Je ne sçais quel Pluton, qui tient
Ouvert à tous venans un antre
Où bien facilement on entre,
Mais d'où jamais on ne revient.

AU ROI HENRI II.

Sire, quiconque soit, qui fera votre histoire,
Honorant votre nom d'éternelle mémoire,
Afin qu'à tout jamais les peuples à venir,
De vos belles vertus se puissent souvenir,
Dira : Depuis le jour que notre roi vous fustes,
Et le sceptre françois en la dextre reçustes,
Que vous n'avez cessé en guerre avoir vécu,
Maintenant le vainqueur, maintenant le vaincu,
Dieu vous a fait déjà servir d'exemple au monde,
Qu'un roi, tant soit-il grand, d'infortunes abonde.
  Or, après mainte guerre et mainte treve aussi,
L'un des princes lorrains, avec Montmorenci,
Ont ramené la paix, il faut bien qu'on la garde.
  Ceux qui la gardent bien, le haut Dieu les regarde,
Et ne regarde point un roi de qui la main
Toujours trempe son glaive au pauvre sang humain.

Sire, je vous supplie de croire qu'il vaut mieux
Se contenter du sien, que d'estre ambitieux
Sur les sceptres d'autrui. Malheureux qui desire
Ainsi, comme à trois dez, hasarder son empire,
Sous le jeu de fortune, et auquel on ne sçait
Si l'incertaine fin doit répondre au souhait!

Que desirez-vous plus? votre France est si grande!
L'homme qui n'est content et qui toujours demande,
Quand il seroit un dieu, est malheureux, d'autant
Que toujours il desire, et n'est jamais content.

Il vaudroit beaucoup mieux, vous qui venez sur l'âge,
Jà grison gouverner votre royal ménage,
Et vos petits enfans encores aux berceaux,
Qu'acquérir par danger des sceptres tous nouveaux;
Il vaut mieux vivre en paix, c'est-à-dire bien vivre,
Ou bastir votre Louvre, ou lire dans un livre,
Ou chasser ès forests, que tant vous travailler,
Et pour un peu de bien si long-temps batailler.
Que souhaitez-vous plus? la fortune est muable:
Vous avez fait de vous mainte preuve honorable:
Il suffit, il suffit; il est temps désormais
Fouler la guerre aux pieds, et n'en parler jamais.
Pensez-vous estre Dieu? l'honneur du monde passe,
Il faut un jour mourir, quelque chose qu'on fasse;
Et après votre mort, fussiez-vous empereur,
Vous ne serez pas plus qu'un simple laboureur.

Donc, sire, puisque Dieu, qui de votre couronne
Et de vous a pris soin, Paix, sa fille, nous donne,
Présent qu'il n'avoit fait aux princes vos ayeux:
Gardez bien ce joyau, il vous enrichit mieux

Que s'il avoit dompté par une longue guerre
Dessous votre pouvoir l'Espagne et l'Angleterre.
O Paix, fille de Dieu, qui nous viens réjouir,
Comme l'aube du jour qui fait répanouir
Avecques la rosée une rose fleurie,
Que l'ardeur du soleil avoit rendue flétrie :
Après la guerre ainsi venant en ce bas lieu,
Tu nous a réjouis, ô grand' fille de Dieu!
Pends nos armes au croc, et au lieu des batailles,
Attache à des crampons les lances aux murailles;
Fais que le coutelas, de sang humain souillé,
Pendu d'une courroie, au fourreau soit rouillé;
Et que le corselet au plancher se moisisse,
Et l'araigne à jamais ses filets y ourdisse.

SONNET.

Je vous envoie un bouquet que ma main
Vient de trier de ces fleurs épanies :
Qui ne les eust à ce vespre cueillies,
Chutes à terre elles fussent demain.

Cela vous soit un exemple certain
Que vos beautés, bien qu'elles soient fleuries,
En peu de temps choiront toutes flétries,
Et, comme fleurs, périront tout soudain.

Le temps s'en va, le temps s'en va, ma dame,
Las! non le temps; mais nous nous en allons,
Et tost serons étendus sous la lame :

Quand serons morts, plus ne sera nouvelle
De ces amours desquelles nous parlons;
Donc aimez-moi, ce pendant qu'estes belle.

ODE A RENÉ DURVOY.

Ouvrez, filles de Mémoire,
Tous vos trésors devant moy:
D'une guirlande de gloire
Je veux couronner Durvoy.

Durvoy, les vers t'éjouissent;
Mes vers donc je t'offrirai:
Les vers seulement jouissent
Du droit que je te dirai.

Ni les pointes élevées,
Ni les marbres imprimés
De grosses lettres gravées,
Ni les cuivres animés,

Ne font que les hommes vivent
En images contrefaits,
Comme les vers qui les suivent,
Pour témoins de leurs beaux faits.

Si la plume d'un poëte
Ne favorisoit leur nom,
La vertu seroit muette
Et sans langue le renom.

Du grand Hector la mémoire
Fust jà morte, si les vers

N'eussent empenné sa gloire,
Qui vole par l'univers.

De mille autres l'excellence
Et l'honneur fust abattu :
Toujours l'envieux silence
S'arme contre la vertu.

Les plumes doctes et rares,
Jusqu'au ciel ont envoyé
Arracher, des eaux avares,
Achille presque noyé.

C'est la Muse qui engarde
Les bons de ne mourir pas,
Et qui nos talons retarde,
Pour ne descendre là-bas.

La Muse l'enfer défie ;
Seule nous éleve aux cieux,
Seule nous donne la vie
Et nous met au rang des dieux.

ODE A MGR LE DUC D'ORLÉANS.

Charles, tu portes le nom
        Et renom
Du prince qui fut mon maistre,
De Charles, en qui les dieux,
        Tout leur mieux,
Pour chef-d'œuvre firent naistre.

Naguere il fut, comme toi,
Fils de roi;
Ton grand-pere fut son pere;
Et Henri le très-chrétien,
Pere tien,
L'avoit eu pour second frere.

A peine un poil blondelet,
Nouvelet,
Autour de sa bouche tendre,
A se friser commençoit,
Qu'il pensoit
De César estre le gendre.

Mais la mort, qui le tua,
Lui mua
Son épouse en une pierre;
Et pour tout l'heur qu'il conçut,
Ne reçut
Qu'à peine six pieds de terre.

Comme on voit, au point du jour,
Tout-autour,
Rougir la rose épanie;
Et puis on la voit, au soir,
Se déchoir
A terre toute fanie:

Ainsi ton oncle, en naissant,
Périssant,
Fut vu presque en mesme espace,
Et comme fleur du printemps,

En un temps
Perdit la vie et la grace.

Si, pour estre né d'ayeux
Demi-dieux,
Si, pour estre fort et juste,
Les princes ne mouroient pas,
Le trépas
Devoit épargner Auguste.

Si ne vainquit-il l'effort
De la mort,
Par qui tous vaincus nous sommes;
Car aussi bien elle prend
Le plus grand
Que le plus petit des hommes.

Le vieux Nocher importun,
Un chacun
Charge en sa nacelle courbe,
Et sans honneur à la fois
Met les rois
Pesle-mesle avec la tourbe.

Mais, comme un astre luisant,
Conduisant
Au ciel sa voie connue,
Se cache sous l'océan,
Demi-an,
Avec Thetis la chenue;

Puis, ayant lavé son chef,
De rechef

Naguere il fut, comme toi,
Fils de roi;
Ton grand-pere fut son pere;
Et Henri le très-chrétien,
Pere tien,
L'avoit eu pour second frere.

A peine un poil blondelet,
Nouvelet,
Autour de sa bouche tendre,
A se friser commençoit,
Qu'il pensoit
De César estre le gendre.

De la fosse ténébreuse,
Pour vivre en toi doublement,
Longuement,
D'une vie plus heureuse :

Car le destin, qui tout peut,
Ne te veut
Comme à lui trancher la vie,
Ains que voir, par tes vertus,
Abattus
Sous toi les rois de l'Asie.

Dieu, qui voit tout de là-haut
Ce qu'il faut
Aux personnes journalieres,
A parti ce monde épars
En trois parts,
Pour toi seul et pour tes frères.

En un temps
Perdit la vie et la grace.

Si, pour estre né d'ayeux
Demi-dieux,
Si, pour estre fort et juste,
Les princes ne mouroient pas,
Le trépas
Devoit épargner Auguste.

Si ne vainquit-il l'effort
De la mort,
Par qui tous vaincus nous sommes;
Car aussi bien elle prend

Puis, mettant la voile au vent,
En suivant
De Brenne l'antique trace,
Tu iras, couvrant les eaux
De vaisseaux,
En l'Asie prendre place.

Là, dès le premier abord,
Sur le port,
A cent rois tu feras teste,
Et captifs dessous tes bras,
Tu prendras
Leurs terres pour ta conqueste.

Ceux qui sont sous le réveil
Du soleil;
Ceux qui habitent Niphate;
Ceux qui vont d'un bœuf suant,

Remuant
Les gras rivages d'Euphrate;

Ceux qui boivent dans le sein
Du Jourdain
De l'eau tant de fois courbée,
Et tout ce peuple adorant,
Demeurant
Aux sablons de la Sabée;

Ceux qui ont en bataillant
L'arc vaillant,
Quand ils sont tournés derriere,
Et ceux qui toutes saisons
Leurs maisons
Roulent sur une civiere;

Ceux qui d'un acier mordant
Vont tondànt
La terre, aux tigres nourrice,
Et ceux dont les chesnes verts
Sont couverts
De soye sans artifice;

Ceux qui vont, en labourant,
Déterrant
Tant d'os ès champs de Sigée,
Et ceux qui plantés se sont
Sur le front
D'Hélesponte et de l'Égée:

De ces peuples, bien que forts,
Tes efforts

Rendront la force périe;
Et vaincus, t'obéiront
Et seront
Vassaux de ta seigneurie.

EPITAPHE DE NICOLAS VERGECE, GREC.

Crete m'a fait, la France m'a nourri,
La Normandie ici me tient pourri :
O fier destin, qui les hommes tourmente,
Qui fait un Grec à Coutance périr!
Ainsi prend fin toute chose naissante :
De quelque part qu'on puisse ici mourir,
Un seul chemin nous mene à Rhadamante.

SONNET CONTRE UN ENVIEUX.

De soins mordans et de soucis divers,
Soit sans repos ta paupiere éveillée,
Ta levre soit de noir venin mouillée,
Tes cheveux soient de viperes couverts!

Du sang infect de ces gros lézards verts
Soit ta poitrine et ta gorge souillée,
Et d'une œillade envieuse et rouillée,
Tant que voudras, guigne-moi de travers :

Toujours au ciel je leverai la teste,
Et d'un écrit qui bruit comme tempeste,
Je foudroirai de tes monstres l'effort.

Autant de fois que tu seras leur guide,
Pour m'assaillir ou pour sapper mon fort,
Autant de fois me sentiras Alcide.

SONNET.

Amour, voyant du ciel un pescheur sur la mer,
Calla son aisle bas sur le bord du navire;
Puis il dit au pescheur : Je te prie, que je tire
Ton rets, qu'au fond de l'eau le plomb fait abîmer.

Un dauphin, qui sçavoit le feu qui vient d'aimer,
Voyant Amour sur l'eau, à Thetis le va dire:
Thetis, si quelque soin vous tient de votre empire,
Secourez-le, ou bientost il s'en va consumer.

Thetis laissa de peur sa caverne profonde,
Haussa le chef sur l'eau, et vit Amour sur l'onde;
Puis elle s'écria : Mon mignon, mon neveu,

Fuyez, et ne bruslez mes ondes, je vous prie.
Ma tante, dit Amour, n'ayez peur de mon feu;
Je le perdis hier dans les yeux de Marie.

DISCOURS.

INSTITUTION POUR L'ADOLESCENCE DU ROI TRÈS-CHRÉTIEN CHARLES IX DE CE NOM.

SIRE, ce n'est pas tout que d'estre roi de France,
Il faut que la vertu honore votre enfance.
Un roi, sans la vertu, porte le sceptre en vain,
Qui ne lui sert sinon d'un fardeau dans la main.
On conte que Thétis, la femme de Pelée,
Après avoir la peau de son enfant bruslée,
Pour le rendre immortel, le prit en son giron,
Et de nuit l'emporta dans l'antre de Chiron,
Chiron, noble centaure, afin de lui apprendre
Les plus rares vertus, dès sa jeunesse tendre,
Et de science et d'art son Achille honorer.
Un roi, pour estre grand, ne doit rien ignorer.
Il ne doit seulement sçavoir l'art de la guerre,
De garder les cités ou les ruer par terre;
Car les princes mieux nés n'estiment leur vertu
Procéder ni de sang ni de glaive pointu,
Ni de harnois ferrés qui les peuples étonnent,
Mais par les beaux métiers que les Muses nous donnent.
Quand les Muses, qui sont filles de Jupiter,
Dont les rois sont issus, les rois daignent chanter,
Elles les font marcher en toute révérence,
Loin de leur majesté, bannissant l'ignorance;
Et leur sage leçon leur apprend à sçavoir
Juger de leurs sujets seulement à les voir.

Telle science sçut le jeune prince Achille;
Puis sçavant et vaillant fit trébucher Troïlle
Sur le chant phrygien, et fit mourir encor
Devant le mur troyen le magnanime Hector;
Il tua Sarpedon, tua Pentasilée,
Et par lui la cité d'Ilion fut bruslée.
Connoissez l'honneste homme humblement revêtu,
Et discernez le vice imitant la vertu.
Puis sondez votre cœur pour en vertus accroistre;
Il faut, dit Apollon, soi-mesme se connoistre;
Celui qui se connoist est seul maistre de soi,
Et sans avoir royaume il est vraiment un roi.
Commencez donc ainsi; puis si-tost que par l'âge
Vous serez homme fait de corps et de courage,
Il faudra de vous-même apprendre à commander,
A ouïr vos sujets, les voir, et demander
Les connoistre par nom et leur faire justice,
Honorer la vertu et corriger le vice.
Malheureux sont les rois qui fondent leur appui
Sur l'aide d'un commis, qui, par les yeux d'autrui,
Voyant l'état du peuple, entendent par l'oreille
D'un flatteur mensonger qui leur conte merveille.
Aussi, pour estre roi, vous ne devez penser
Vouloir, comme un tyran, vos sujets offenser.
Ainsi que notre corps, votre corps est de boue.
Des petits et des grands la fortune se joue.
Tous les regrets mondains se font et se défont,
Et, au gré de fortune, ils viennent et s'en vont,
Et ne durent non plus qu'une flamme allumée,
Qui soudain est éprise et soudain consumée.

Or, sire, imitez Dieu, lequel vous a donné
Le sceptre, et vous a fait un grand roi couronné.
Faites miséricorde à celui qui supplie;
Punissez l'orgueilleux qui s'arme en sa folie;
Ne poussez, par faveur, un homme en dignité,
Mais choisissez celui qui l'aura mérité :
Ne baillez, pour argent, ni états ni offices;
Ne donnez au hasard les vacans bénéfices;
Ne souffrez près de vous ni flatteurs ni vanteurs.
Fuyez ces plaisans fous qui ne sont que menteurs,
Et n'endurez jamais que les langues légeres
Médisent des seigneurs des terres étrangeres.
Ne soyez point moqueur ni trop haut à la main,
Vous souvenant toujours que vous estes humain;
Ayez autour de vous personnes vénérables,
Et les oyez parler volontiers à vos tables :
Soyez leur auditeur, comme fut votre ayeul,
Ce grand François qui vit encores au cercueil.

Ne souffrez que les grands blessent le populaire;
Ne souffrez que le peuple aux grands puisse déplaire;
Gouvernez votre argent par sagesse et raison :
Le prince qui ne peut gouverner sa maison,
Sa femme, ses enfans et son bien domestique,
Ne sçauroit gouverner une grand' république.

Pensez long-temps avant que faire aucuns édits:
Mais si-tost qu'ils seront devant le peuple dits,
Qu'ils soient pour tout jamais d'invincible puissance,
Autrement vos décrets sentiroient leur enfance.
Ne vous montrez jamais pompeusement vêtu;
L'habillement des rois est la seule vertu :

Que votre corps reluise en vertus glorieuses,
Non par habits chargés de pierres précieuses.
  Or, sire, pour autant que nul n'a le pouvoir
De chastier les rois qui font mal leur devoir,
Punissez-vous vous-même, afin que la justice
De Dieu, qui est plus grand, vos fautes ne punisse.
  Je dis ce puissant Dieu, dont l'empire est sans bout,
Qui de son trosne assis en la terre voit tout,
Et fait à un chacun ses justices égales,
Autant aux laboureurs qu'aux personnes royales.

SONNET.

Je plante en ta faveur cet arbre de Cybelle,
Ce pin où tes honneurs se liront tous les jours ;
J'ai gravé sur le tronc nos noms et nos amours,
Qui croistront à l'envi de l'écorce nouvelle.

Faunes, qui habitez ma terre paternelle,
Qui menez sur le Loir vos danses et vos tours,
Favorisez la plante et lui donnez secours,
Que l'été ne la brusle et l'hiver ne la gele.

Pasteur, qui conduiras en ce lieu ton troupeau,
Flageolant une éclogue en ton tuyau d'aveine,
Attache tous les ans à cet arbre un tableau,

Qui témoigne aux passans mon amour et ma peine;
Puis, l'arrosant de lait et du sang d'un agneau,
Dis : Ce pin est sacré, c'est la plante d'Hélene.

ODE.

Lorsque Bacchus entre chez moi,
Je sens le soin, je sens l'émoi
S'endormir, et ravi, me semble
Que dans mes coffres j'ai plus d'or,
Plus d'argent et plus de trésor
Que Mide ni que Crese ensemble.

Je ne veux rien, sinon tourner
Par la danse, et me couronner
Le chef d'un tortis de lierre;
Je foule en esprit les honneurs,
Et les états des grands seigneurs
A coup de pied j'écrase à terre.

Verse-moi donc du vin nouveau
Pour m'arracher hors du cerveau
Le soin, par qui le cœur me tombe :
Verse donc pour me l'arracher;
Il vaut mieux ivre se coucher
Dans le lit, que mort dans la tombe.

MADRIGAL AU ROI CHARLES IX.

Quand coup sur coup le bucheron nerveux,
Qui d'une hache aux arbres fait la guerre,
Eparpillés a renversé par terre
D'un vieil laurier le tige et les cheveux :

En sa racine il est un an ou deux
Caché sans croistre, et sa force il enterre;
Puis de sa souche, en rejettant, desserre
Un peuple verd d'enfans et de neveux.

Ainsi tu es de François, ton grand-pere,
Le rejetton, par qui la France espere
Le voir renaistre en ton tige nouveau.
Déjà dans toi tout vivant il respire;

Tu as de lui l'esprit et le cerveau,
Pareil de mœurs, de façons et d'empire;
Entre vous deux ce point seul est à dire,
Il fut vieil arbre, et toi jeune arbrisseau.

SONNET.

ÉPITAPHE DE MARIE.

Ci reposent les os de la belle Marie,
Qui me fit pour un jour quitter mon Vendomois,
Qui m'echauffa le sang au plus verd de mes mois,
Qui fut toute mon tout, mon bien et mon envie.

En sa tombe repose honneur et courtoisie,
Et la jeune beauté qu'en l'ame je sentois,
Et le flambeau d'Amour, ses traits et son carquois,
Et ensemble mon cœur, mes pensers et ma vie.

Tu es, belle Angevine, un bel astre des cieux;
Les anges, tous ravis, se paissent de tes yeux;
La terre te regrette, ô beauté sans seconde!

Maintenant tu es vive, et je suis mort d'ennui.
Malheureux qui se fie en l'attente d'autrui!
Trois amis m'ont trompé, toi, l'Amour et le monde.

JEAN-AIMÉ DE CHAVIGNY.

Jean-Aimé de Chavigny, que quelques titres anciens nomment Chevignard et Chévigny, et dont La Croix du Maine a fait deux auteurs différents, l'un sous le nom de Jean-Aimé de Chavigny, et l'autre sous celui de Jean de Chévigny, naquit à Beaune en Bourgogne, vers l'an 1524, de Jean Chévignard de Chavigny, et de Pallas Le Blanc. Il fut docteur en droit et en théologie. Cet écrivain, qui mourut en 1604, âgé de plus de quatre-vingts ans, a laissé un grand nombre de poésies latines et françoises, quelques ouvrages historiques, et plusieurs autres sur l'astrologie. Ses poésies françoises se composent, 1°. d'une *Congratulation au sieur Mandelot* (Lyon, 1551, André Rigaud); 2°. de l'*Hymne de l'Astrée, adressée à Larcher, conseiller au parlement de Paris* (Lyon, chez le même, 1570); 3°. du *Pilote de la nef françoise;* 4°. de *l'Androgyne, né à Paris le* 20 *juillet* 1570, *traduit du latin, de Jean Daurat*, etc. (Lyon, Michel Jove, 1570, *in*-8°); 5°. des *Vers françois des diverses leçons d'Antoine Du Verdier*, etc. (Lyon, 1572, Michel Jove, *in*-4°); 6°. des *Larmes et soupirs sur le trespas d'Antoine Fiancé, Bourguignon, philosophe et médecin* (Paris, Estienne Prevosteau, 1582, *in*-8°). Cet ouvrage fait beaucoup d'honneur aux sentiments de Chavigny : non content de donner des pleurs à la mémoire de son ami, il recueillit soigneusement les vers grecs, latins, françois, italiens, etc., qui avoient été

composés à ce sujet par les écrivains les plus distingués de cette époque, et il les fit imprimer en 1582. Ce recueil renferme quelques autres productions dc Chavigny.

FRAGMENT DE LA CITADELLE LYONNOISE.

C'EST un plaisant travail quand les bœufs accouplés,
Qui poitrissent les champs pour y semer les bleds,
Trouvent la terre forte, et grasse, et limonneuse;
Tousjours la terre grasse est fertile et heureuse;
Et ne veulent jamais porter le joug peineux
Dans un champ infertil, leger et sablonneux,
Icy moindre est le soing; mais là où est la peine
Le laboureur s'attend au doux fruict qu'elle ameine.
Ainsi est l'écrivain, qui se sent bien heureux
Quand il traite un sujet fertil et généreux,
Où le labeur est grand et l'art duquel il use;
Mais le labeur n'est rien au regard de la Muse,
Muse, qui plus travaille et plus a de plaisir,
Quand elle plaît aux grands, qui la sçavent choisir.
Alors ce bon esprit grimpe dessus Parnasse,
Porté de sa fureur, et moissonne la place
Pleine de belles fleurs, errant de tout costé,
Ainsi que fait l'avette, au milieu de l'esté,
Qui pille çà et là, tantost le beau narcisse,
L'hyacinthe, le thim et tantost la melisse,
Et de toutes ces fleurs en fait un doux fardeau,
Qu'elle porte soigneuse en son petit fourneau.

FRAGMENT

DE L'HYMNE AU PRINCE JACQUES DE SAVOYE.

Piqué d'un brave soin qui à ce me convoye,
Je veux chanter icy le beau sang de Savoye;
Je veux, maugré la faux du Temps, qui tout détruit,
D'un grand duc, d'un grand prince éterniser le bruit;
D'un capitaine fort, d'un foudre de la guerre,
Lieutenant de nos rois, seigneur de mainte terre,
Qui aime nostre France, et pour elle aux combats
A méprisé l'horreur de dix mille trépas;
Cousin à ce grand duc que le Piémont honore,
Ne plus ne moins qu'un Dieu, et la Savoye encore;
Prince si généreux, qu'il n'a point son pareil
Sous la voute des cieux, en armes ni conseil;
Et veux me souvenir de la maison de Saxe,
Mère de tant de rois, les tiges de sa race.
L'œuvre est grand et fâcheux, que j'entreprends; mais rien,
O Muses, n'est fâcheux, si vous le voulez bien.

PIERRE-VICTOR PALMA CAYET.

Pierre-Victor Palma Cayet fit ses premières études à Montrichard, petite ville de Touraine, où il étoit né en 1525. Il vint ensuite à Paris, y suivit des cours de philosophie et de théologie, et y disputa, long-temps après, une chaire de droit canon qui ne lui fut pas accordée. Depuis, ayant embrassé le calvinisme, il se retira à Genève, fit quelques voyages en Allemagne pour y visiter les universités, et vint ensuite à Pau, où il fut sous-précepteur de Henri IV, alors prince de Béarn. Cayet exerça aussi les fonctions de ministre de la religion réformée à Montreuil-Bonnin, près de Poitiers, et à Pau en 1584, auprès de la duchesse de Bar. Enfin, ayant accompagné cette princesse à Paris, Cayet y abjura sa religion; il prit les ordres et fut reçu docteur en théologie de la maison de Navarre, en 1600. Il avoit été nommé professeur royal pour les langues orientales, en 1596; mais il ne remplit les fonctions de cette charge qu'en 1599. Ce poète mourut le 10 mars 1610, âgé de quatre-vingt-cinq ans.

Son principal ouvrage est *l'Heptameron de la Navarride, ou Histoire entière du royaume de Navarre depuis le commencement du monde, tirée de l'espagnol de dom Carlos, infant de Navarre, continuée de l'histoire de Pampalonne, de N. l'Evesque, jusques au roy Henry d'Albret, et depuis par l'histoire de France jusques au roy très-chrétien Henry IV, roy de France et de Navarre.*

Cayet fit une double traduction de l'ouvrage espagnol, l'une en vers latins, et l'autre en vers françois de dix syllabes; il les présenta toutes les deux à Henri IV, en 1587, après la bataille de Coutras. La version françoise ne fut imprimée qu'en 1602; celle qui est en vers latins ne l'a jamais été.

CHANT VII.

Le roy Henry depuis estant aagé,
Et se trouvant fort encore engagé,
Pour les grands frais d'excessive despence,
Il y met ordre, et sagement dispence,
Avec un train digne de royauté,
Honneurs et biens par grande loyauté,
Et retirant ses terres engagées,
Que l'interest avoit presque mangées.
Il eut plein coffre, et mesme en peu de temps,
Sans rien devoir, de grands deniers contemps.
Dont advisant ce qu'il en pourroit faire
Pour son profit et le plus necessaire,
Il fist bastir Navarreinx Biarnois
En forteresse au canton de Soulois,
Soule estoit sien, une comté de Basque,
Mais le François luy en fist une frasque,
De l'occuper pour son engagement,
Et plus ne put le r'avoir autrement;
Et lors aussi que les Castillans vindrent
Sur les pays et Sauveterre prindrent,

Et Olleron, ils gasterent les forts,
S'en retournant qui n'estoient les plus forts.
Dont pour avoir quelque retraitte en guerre,
Il fist bastir Navarreinx en sa terre,
Qui grandement à son Bearn' servit,
Quand le Gascon son pays asservit;
Se maintenant en sa digne franchise,
Bien que l'autre eust toute sa terre prise.
Il reforma et les forts et les loix
De ses pays, mesme des Bearnois.
Sa Marguerite, ornée de grand prudence,
D'un grand esprit et grande experience,
Luy assistoit sans qu'il print à desdain
D'en prendre advis qui tousjours estoit sain.
Durant son temps, à cause des voyages
Hors les pays, tous n'estoient pas si sages
De discerner les traits adventureux
Que fol amour fait aux fols amoureux;
Elle reduit un nombre de nouvelles
Qu'elle choisit pour estre les plus belles,
Où elle montre en combien de dangers
L'homme se met par amours estrangers,
Et concluant au bout de sept journées,
Après avoir ses histoires bournées,
Chacun, en soy et selon son sujetct,
Fait veoir que l'homme honneste a de project,
Tant seulement sans aucune luxure,
De respecter ceste humaine nature;
Dieu ayant fait la femme pour honneur,
A fin que l'homme avec elle, au Seigneur,

En s'apliquant chacun à son estude,
Vive en repos et sans inquietude.
Elle eut aussi la grace de chanter
Du naturel, sans de rien se vanter,
La pieté, par mainte poësie,
Et de vertu mainte histoire choisie.
Ell' fut tousjours d'un pitoyable cœur,
Et resentant hautement sa grandeur,
Tousjours benigne et à tous secourable,
De charité vrayement admirable.
En ce temps eut grande confusion
Parmy la France, et grande efusion
Du sang humain, à cause d'heresie,
De plusieurs chargés d'apostasie,
Pour ne vouloïr que le pape romain
Tienne les am's et les cœurs en sa main,
Pour commander et par effect contraindre
Luy obeir en tout cas sans se faindre;
Ainsi parloyent. Son intercession
Y entrevint, dont la confession
Ne luy sembloit estre assés aornée :
Grande princesse et pour la bonté née,
Elle en sauva plusieurs de la mort,
Pour la plus part elle fit son effort,
Dont mesme aussi ces hayneuses harpies,
Ces enjauleurs qui causent comme pies,
Par fois osoient luy en donner du bec,
Et aucuns d'eux y mirent vert et sec
Pour rendre aux roys pere et fils pour suspecte,
Leur tante et sœur de quelque ordure infecte;

Mais le bon sang n'eust jamais peu mentir;
Ces sages roys les firent repentir,
Et sagement imposerent silence
A ces causeurs dont le babil s'elance
Jusqu'à parler si librement du sang
Des souverains, qui est d'injure franc.
Ce n'est pas comme en la fiere Castille,
Où mesme un chef et pere de famille
Ne se feindra de faire mettre au feu
Ses enfans propr's, et sans respect de Dieu
Et du salut comme l'Eglise enseigne,
De se vanter d'un tel fait pour enseigne
De pieté et de religion :
Par grand rigueur et par contagion,
D'un zelle fol transporté d'ignorance,
Pour tuer tout sans nulle reverence :
« Religion, pour juger droictement,
« Est sans contraindre, et peut-on justement
« Dire soudain, c'est religion feinte,
« Sy on la veut establir par contrainte,
« Ou à ses loix tout le monde ranger
« Par la fierté, comme pour tout manger. »
C'est peu de cas de punir les rebelles
Qui vont semant des doctrines nouvelles,
Examinant ladite nouveauté
Par la parole et avec feauté,
Pour ce regard, sans d'une part ny d'autre
Adjouter foy au texte de l'apostre,
Qui dit exprès qu'il nous faut eviter
Un heretique, et non pas s'irriter

Tant contre luy, que la bourrellerie
Des criailleurs, n'entonnans que tuerie,
Pour les defaire avec l'ame et le corps;
Car si de fait ils sont de la voye hors,
Remettons les : le chemin de justice
N'est pas de faire un scandalle du vice:
Aussi n'estoit Marguerite en son temps
Pour l'heresie, ny le schisme hors ny ens;
Mais elle estoit de nature benine,
Aymoit trop mieux ramener la doctrine;
Elle jouit du duché d'Alançon,
Qui eust cest heur s'elle eust eu un garçon,
Tenant le chef de l'illustre famille
Des Navarrois; mais elle eut une fille,
Jeanne, nommée la mignonne des roys,
Qui eut pour sien le pays Lauragoys,
Et de grands biens au pays de Roergue,
Que le François luy bailla en Parergue;
Fille de mere excellante en beauté,
D'esprit et corps de parfaite bonté,
Qui n'estoit point de feminin courage,
Ains vigoureuse et asseurement sage.
L'oncle voulut jeune la marier
Au duc de Cleve, afin de ralier
Ce prince à soy, à cause de sa Flandre,
Pour essayer de se la faire rendre;
Mais Marguerite y protesta de clam,
Et ne cessa d'en faire le reclam
Contre son gré et au desceu du pere;
Mais non pourtant au plaisir de son frere,

Elle espousa dedans Chastellerault
Ce duc flamand : mais du pere en defaut
La triste mere y prist de si pres garde :
Quoy ! disoit elle, et ma fille n'a garde
D'avoir atteint de son aage douze ans,
Qui vit jamais marier des enfans ?
Qu'en fin, faisant devoir mesme du pere,
Elle empescha qu'un si grand vitupere
Ne luy avint, et ce marié beau
N'en vit jamais estaindre le flambeau ;
Et s'il eust dit qu'on esteigne les torches,
C'est de plus beau qu'en flambent les esmorches.
On voyoit bien que le prince françois
Ne cherchoit pas le profit navarrois,
Mais le sien propre ; et pourtant Marguerite
Tres-librement à son frere s'irrite,
Prenant tousjours son escuse en ce fait,
Que sa mignonn' n'est en aage de fait
Pour consentir en rien au mariage ;
Que c'est la perdre ; et que mais qu'elle eust l'aage
D'y adviser et prendre garde à soy,
On pourra lors y entendre : car quoy ?
S'il advenoit qu'estant devenue grande,
Elle n'aymast la nation flamande,
Et ne voulust y suivre son mary :
He quel malheur ! vous en series mary
Tout le premier, disoit elle à son frere ;
Et puis ce n'est du bon gré de son pere.
Elle sauva sa fille pour ce coup ;
Pour sa maison elle fist un beau coup ;

Car le Clevois succomba en ruine.
Soubs ce Flaman, qui les princes domine
Par son pouvoir et par la cruauté,
Faisant plier soubs sa desloyauté
L'empire saint, et pres qu'en tout le monde,
Sa fierté là et tout par tout redonde.
Jeanne, venue en aage, protesta
De nullité; et si bien contesta,
Que le Clevois fut content de luy faire
Tel quittement qu'il estoit necessaire,
Et par les loix, et par le droit canon,
Tant qu'il estoit expedient que non
D'autant qu'avoit le Clevois Jeanne prise
Pour son espouse en face de l'Eglise;
Par les estats la declaration
Verifiée en chasque nation,
Fut mesme au pape en cest instant portée,
Et de luy fut sentence raportée,
Qui liberoit la princesse en tout cas,
Pour se pouvoir marier; de ce pas
On va parler du grand duc de Vendosme,
Qui precedoit, comme un grand majordome,
Tous les François en leur sceptre du lis,
Sauf les enfans lors encores petits.
Ce prince estoit en la fleur de son aage,
Prudent, accord, preux, courageux et sage,
Et abondant au regard des moyens,
En quantité de terre et de grands biens;
Il commandoit toute la Piquardie,
Souventefois, d'une façon hardie,

Se rencontra avec ce bon Flaman,
Et luy montra que sans estre Aleman,
Il sçavoit bien luy donner à cognoistre
Qu'il ne devoit s'en penser rendre maistre.
Antoyne et Jeanne eurent telle amitié,
Que chacun d'eux y trouva sa moitié;
Et en mettant les deux maisons ensemble,
Depuis Navarr' jusques là où s'assemble
Ce brusque fleuve aleman nommé Reim,
Avec les flots du grand goufre marin,
Antoyne et Jeann' pouvoient faire couchée
Tousjours chés eux, sauf à une disnée.
Le Vendomois avoit de Luxembourg,
De grands pouvoirs jusqu'aupres de Hambourg,
Estoit seigneur en Holande et en Frise,
De grand richesse; et le Flamand l'a prise,
Estoit seigneur de la moitié d'Anvers,
En a jouy maugré tous les revers
Que le Flamand luy a donné de contre;
Car l'Anversan s'opposoit à l'encontre.
Dans les pays de Hénaut et d'Artois,
On ne parloit que du duc Vendomois.
Jeanne fut donc à Antoyne donnée
En mariage; et Castille estonnée,
S'en ressentit bien à bon esciant;
Car ce grand duc, les armes maniant,
Les empeschoit de faire aucune traite
Du bien françois, ains leur bailloit extraite;
Car le pays de Castille est quoquin.
Le Vendomois luy ostant son butin,

Le contraignoit d'en tirer fort la langue,
Et du manger luy faisoit faire estangue,
Comme il parloit en son vieil castillan.
N'ayant de quoy se nourrir avau-lan,
Incontinent, sans prendre nulle essoine,
Se mit aux champs ce val'heureux Antoyne,
Pour la Navarre en sa main conquester;
Mais le François ne s'en peut arrester,
Et fut pourtant dicte guerre mouillée
Son entreprise; mais c'estoit la veillée,
De la r'avoir, et sans aucun danger,
Oster Navarre au Flamand estranger;
Le roy Henry avoit fait l'entreprise,
Et peu devant, pour colorer la prise,
Avoit traité au moyen des estats,
Que, si parmy ses noises et debats,
On le sçavoit en l'une des frontieres,
L'autre en seroit adverti' des premieres.
Il ne laissa de bien continuer
Ce beau dessein pour mieux s'insinuer
En la faveur de sa grand Pampalonne,
Qui n'estoit point à son prince felonne;
Il disposa sa Navarre en ressors,
Au bas pays sans faire grands efforts,
Mixe, Ostabat, Lantabat, Aboronde,
Size et Auchets, et, pour faire la ronde,
Y est aussi la Bastide compris,
Dict de Clerance; son royaume aussi pris
Deça les monts; et qui baillent bien barre
Au Castillan sur la haute Navarre;

De son Bearn' ils fit le cas pareil;
Car il estoit justicier nompareil,
Pau, Olloron, Orthés et Sauveterre,
Furent sieges de justice en sa terre,
Tenant chacun le droit du senechal,
Pour empescher de toutes parts le mal.
En fin advint que la grand Marguerite,
Pour quelque cas à ceste vie s'irrite,
Et resolu' de s'en aller voir Dieu,
Rendit son ame heureuse dans le lieu
Nommé Audos, en terre Bigourdanne,
Joyeusement sans que point elle ahanne.
Son grand Henry vesquit long-temps depuis,
Et se maintint en bon heur au pays;
Et en ce temps Antoyne et Jeanne y vinrent
Le consoler, et avec luy se tindrent.
Dieu leur donna beaucoup de beaux enfans;
Mais tous n'ont peu vivre, pour estre grands
Comme ils estoient de leur propre nature;
Mais l'un est mort tout jeune d'avanture;
Car le beau duc monseigneur de Beaumont
Fut laissé choir, et se rompit le front,
Comme il estoit aux bras de sa nourrice;
Ce qui advint sans aucune malice.
Le second fut monsieur le prince Henry,
Que son ayeul fist mourrir, bien marry
De telle mort, qui par desconvenue
A son aisné fust ainsi advenue.
Le tiers guerrier fut le comte nommé
De Marle, et eust peu estre renommé

Tres-hautement de grand art militaire.
Il estoit né proprement pour y faire;
Mais il mourut, qui fut un grand regret
A son ayeul; car ce prince discret
Cognoissoit bien qu'il eust esté maistre homme:
« Mais ce qui naist, est pour mourrir en somme,
« Et n'y a rien au monde que le dard
« Du coup mortel n'emporte tost ou tard. »
Eurent aussi deux princesses tres-belles;
Mais aussi tost mourut l'aisnée d'icelles,
Apres avoir quelques années atteint:
Mais la seconde en bon aage parvint.
Le roy Henry n'a veu que la premiere;
L'autre nasquit l'année presque derniere,
Que survenoit son pere lors regnant,
Et de la France à bon droit le regent,
Qui fut nommée Madame Catherine,
D'entendement et nature benigne.
Le roy Henry r'emporta ce plaisir,
D'avoir à soy, et selon son desir,
Son petit fils, qu'il cherissoit en pere,
Non folement, comme eust fait la grand mere,
S'elle eust vescu, et cela l'eust perdu;
Et bien souvent tel bien né s'est rendu,
Par tel moyen, hors de toute esperance
D'avoir jamais aucune temperance.
En fin aussi, ayant veu tant de maux,
Ce grand roy meurt dans son lieu d'Agemaux,
Lieu delectable, en terre de Chalosse,
Pres de Bearn', qui oit la poule glosse,

Avoir regné jusques à quarante ans.
Ses pere et mere avoient regné trente ans ;
Qu'au trente et un Pampalonne fut prise :
Trois ans apres cessa leur entreprise.

SONNET.

Par quatre temps de Navarre l'histoire
Est distingué' pour la lire à proffit :
L'un, temps obscur dont nul auteur ne fit,
De tout secours, qu'un bien succinct mémoire ;

L'autre d'aprez, monstre le territoire
Tenu des Goths, ainsi comme l'on lit.
Navarre au tiers infortuné se vit,
De sa fortune au mortel accessoire.

Au quart, enfin, son estat redressant,
Elle fait loy, pour du More oppressant
Rompre le joug de triste servitude.

Ses douze grands en firent le devoir :
Leur roy eslu comme il se peut bien voir,
Les affranchit par sa grand' fortitude.

GUILLAUME BOUCHET.

Guillaume Bouchet, sieur de Brocourt, d'une famille d'imprimeurs de Poitiers, où il naquit en 1526, fut honoré par ses concitoyens de la dignité de juge-consul de la justice consulaire de Poitiers. On trouve une ode adressée à Guillaume Bouchet parmi celles que Scévole de Sainte-Marthe composa pour les entr'actes de la tragi-comédie de *Job*, jouée à Poitiers en 1573 : c'est celle qui commence par ces deux vers :

Tant que vous êtes favorit
De la fortune, tout vous rit.

Guillaume Bouchet a composé sous le titre de *Sérées* un ouvrage dans le goût de celui de Bonaventure Desperriers. Ce livre, qui eut beaucoup de succès dans le seizième siècle, est en prose, mais l'auteur y a introduit beaucoup de vers, tant de sa composition que des poètes ses contemporains. La lettre qui est placée en tête des Œuvres de Jean de La Péruse est de Guillaume Bouchet; elle est adressée à Jean Boiceau de la Borderie. On trouve dans cette édition des Œuvres de La Péruse des vers de Bouchet à la louange de son ami, qui prouvent l'intime liaison qui existoit entre eux. Bouchet avoit beaucoup de lecture; il y a dans ses *Sérées* une instruction variée, des citations en grand nombre de nos vieux poètes, et des imitations en vers de sa composition de quelques poètes anciens. Il paroît

avoir été lié avec Jacques du Fouilloux, qui a inséré dans son *Traité de la Vénerie* une pièce ayant pour titre, *la Complainte du Cerf.* Guillaume Bouchet mourut à Poitiers en 1606, dans un âge très avancé.

DOUZAIN.

De quoy sert de vous facher
Pour ne pouvoir pas cacher
Les deux cornes qui vous sortent?
Les Satyres demi-dieux,
Qui sont gaillards et joyeux,
En toute saison les portent.
Si vous elevez les yeux
Vers les signes radieux
Dont le ciel fait si grand' feste,
Les plus honorés de tous
Sont les trois qui comme vous
Ont les cornes sur la teste.

HUITAIN.

Dedale crioit à son fils,
Afin de lui donner courage:
Vole comme je t'ai appris,
Suis toujours la moyenne plage;
Mais l'enfant, proche du naufrage,
Disoit : Je ne suis plus en l'air;
Ne m'apprend donc plus à voler,
Monstre-moy plustost comme on nage.

HOROSCOPE D'UN PENDU.

Et Nostradamus et Rombure,
Et tous les devins plus vantés
Ont esté par toy fréquentés
Pour sçavoir ta bonne aventure;
Ils ont prédit que tu serois
Un jour plus haut que tous les rois,
Et voicy qu'on te mène pendre:
N'ont-ils pas dit la vérité?
Car tu t'en vas si hautement,
Que nul ne peult si hault prétendre.

SUR LES GUERRES CIVILES.

Quelle tempeste, hélas! quel orage assez fort
Pourroit bien esgaller le furieux effort,
Qui, tout au long d'un an, pour la françoise terre,
A fait courir l'effroy de ceste horrible guerre?
Qui traînoit après soy mille et mille malheurs,
Pour faire à l'avenir couler cent mille pleurs?
Si la postérité veut croire en nostre histoire
Ce que ceux qui l'ont vue à peine peuvent croire;
Quant à moy, je ressemble à ceux qui en dormant
Songent un cas estrange, et pleins d'estonnement,
Ils desbatent en eux, mesmes durant leur songe;
S'il est vray ce qui s'offre, ou bien si c'est mensonge,

Avoir vu les François, jadis si bien unis,
Eux-mesmes désunis, d'eux-mesmes ennemis,
Forcenés, insensés et d'une rage extrême
Combattant leur prochain, se combattre soi-mesme;
Avoir vu les sujets dessous un mesme roy,
Ne sçachant la pluspart ne comment, ne pourquoy
Se piller, se tuer, et pour s'entredéfaire,
Implorer le secours d'une gent estrangère.
Je ne me pouvois bien persuader en moy
Que je deusse à mes yeux adjouster tant de foy,
Et ne fust que du mal les trop vives atteintes
Ont trop bien fait sentir les choses n'estre feintes,
J'aurois pensé resver, et serois incertain
Que ce fust chose vraye, ou bien un songe vain.

LE BESOIN D'AIMER.

Saint Augustin, intruisant une dame,
Dit que l'Amour est l'âme de nostre âme,
Et que la foy, tant soit constante et forte,
Sans ferme amour est inutile et morte;
Saint Bernard fait une longue homélie,
Où il bénit tous les cœurs qu'amour lie;
Et saint Ambroise en fait une autre expresse,
Où il maudit ceux qui sont sans maîtresse,
Et Delyra là dessus nous raconte
Que qui plus aime et plus haut au ciel monte.
Celui qui sçut les secrets de son maistre
Dit que l'amour damné ne sauroit estre;

Et dit bien plus le docteur séraphique,
Que, qui point n'ayme, est pire qu'hérétique;
Pour ce qu'amour est feu pur et céleste,
Qui ne craint point qu'autre feu le moleste;
Et c'est pourquoy, comme dit saint Grégoire,
Un amant faict icy son purgatoire.
Nulle de vous ne soit doncques si dure,
Qu'elle résiste à la sainte escripture,
Puisqu'on la voit de ce propos remplie,
Que pour aymer la loy est accomplie.

FOLIE.

Qui veut d'amour sçavoir tous les esbats,
S'adresse à moy, car j'y suis bien appris;
Premier ce sont des accords pleins d'esbats,
Chasse pénible, où le veneur est pris;
Aigre plaisir meslé de douce rage,
L'honneur aussy qui se tourne à despris,
Où plus est fou celui qui plus est sage.

ÉPIGRAMME IMITÉE DE MARTIAL.

Tu dis que de Pierre à merveille
L'oreille rend mauvaise odeur;
De cela ne s'en esmerveille;
C'est que toy qui es un flatteur,
Luy soufflant toujours à l'oreille,
Luy cause cette puanteur.

ÉPIGRAMME.

Un boucher, consul de village,
Fut envoyé loing pour chercher
Un prescheur, docte personnage,
Qui vient en caresme prescher,
Où on fit de luy approcher
Demy-douzaine, en un couvent;
Le plus gros fut prins du boucher,
Cuidant qu'il fut le plus sçavant.

HUITAIN.

Oui, de perdre les yeux la perte est profitable
En amour, où la veue est un point dommageable,
S'il est vrai que l'amour se fasse par les yeux.
Les yeux sont aux amours un mal pernicieux.
Qu'on me crève les miens pour ne voir plus ma dame.
Le regard est un feu qui me consume l'âme,
Dont je ne puis guarir, et voudrois désormais,
Comme vous estre aveugle, et ne la voir jamais.

LOUISE LABÉ.

Louise Labé, surnommée *la belle Cordière*, naquit à Lyon, vers l'an 1526, de Charles Labé, dont la profession est restée inconnue. Si les louanges de ses contemporains n'ont pas été sans exagération, du moins la célébrité de cette Lyonnoise ne s'est pas évanouie tout entière avec elles. Une nouvelle édition de ses Œuvres, qui s'imprime dans ce moment aux dépens de quelques amateurs et d'hommes de lettres de Lyon, est un témoignage honorable de l'estime dont jouissent encore, parmi les Lyonnois, les productions de leur illustre compatriote.

Elle connoissoit les langues grecque, latine, italienne, espagnole, et écrivoit bien la langue françoise en vers et en prose. Elle avoit une très belle voix, et s'accompagnoit du luth avec beaucoup de grâce. Douée d'une grande beauté, elle possédoit encore des talents qui sont rarement le partage de son sexe : elle savoit manier un cheval avec dextérité, et se servoit de la lance et de l'épée. A peine âgée de seize ans, elle se trouva, en habits de guerrier, au siége de Perpignan, en 1542, et s'y distingua par sa valeur sous le nom du *capitaine Loys*.

Là sa force elle déploye,
Là de sa lance elle ploye
Le plus hardi assaillant,
Et brave dessus la selle,
Ne démontroit rien en elle
Que d'un chevallier vaillant.

Voilà ce que dit un anonyme dans une pièce qui a été imprimée à la suite des poésies de Louise Labé.

De retour à Lyon, elle épousa Ennemond Perrin, qui avoit acquis une grande fortune dans le commerce de corderie. C'est à cette époque que lui fut donné le surnom de *la belle Cordière.*

Les Œuvres de Louise Labé furent imprimées à Lyon en 1556, avec une épître dédicatoire à Clémence de Bourges, Lyonnoise également distinguée par son mérite et ses connoissances, et qui mourut fort jeune. Elles se composent de trois élégies, de vingt-quatre sonnets, et d'une pièce en prose qui a pour titre, *le Débat de Folie et d'Amour.*

Dans la troisième de ses élégies, elle semble vouloir se justifier de son goût pour la galanterie, qui, moins encore que la jalousie de ses rivales, lui avoit attiré sans doute des reproches. Elle passe ensuite au récit de ses exploits :

> Qui m'eust vu lors en armes fiere aller,
> Pour Bradamante, ou la haute Marphise,
> Sœur de Roger, il m'eust possible, prise.

Le premier de ses sonnets est en italien. *Le Débat de Folie et d'Amour* est un dialogue fort ingénieux.

Le recueil des Œuvres de Louise Labé se termine par vingt-quatre pièces de divers poètes à sa louange, dont une en latin, quatre en italien, et les autres en françois. Elle avoit, dit-on, composé des poésies en grec, en latin et en espagnol; mais aucune de ces productions n'est parvenue jusqu'à nous.

Louise Labé mourut au mois de mars 1566, âgée de près de quarante ans.

ÉLÉGIE.

Au temps qu'Amour, d'hommes et dieux vainqueur,
Faisoit brusler de sa flamme mon cœur,
Encore lors je n'avois la puissance
De lamenter ma peine et ma souffrance;
Encor Phœbus, ami des lauriers vers,
N'avoit permis que je fisse des vers;
Mais maintenant que sa fureur divine
Remplit d'ardeur ma hardie poitrine,
Chanter me fait, non les bruyans tonnerres
De Jupiter, ou les cruelles guerres
Dont trouble Mars, quand il veut, l'univers;
Il m'a donné la lyre qui les vers
Souloit chanter de l'Amour Lesbienne,
Et qui enfin pleurera de la mienne.
  Je sens déjà un piteux souvenir,
Qui à mon œil fait la larme venir.
Las! je riois en voyant l'un aimer,
L'autre brusler et d'amour consommer;
En voyant tant de larmes répandues,
Tant de soupirs et prieres perdues,
Sans y songer, tout soudain me vint prendre
Le mesme mal qu'en eux soulois reprendre,
Qui me perça d'une telle furie,
Que de mes maux ne suis encor guérie
Après long-temps. Dames qui les lirez,
De mes regrets avec moi soupirez;

Peut-estre un jour je ferai le semblable,
Et aiderai votre voix pitoyable
A vos travaux et peines raconter,
Quand vos amours vous voudrez lamenter.
Quelque rigueur qui loge en votre cœur,
Amour s'en peut un jour rendre vainqueur;
Et plus d'abord lui serez ennemies,
Plus vous tiendra rudement asservies.
N'estimez point que l'on doive blâmer
Celles qu'a fait Cupidon enflâmer.
Autres que nous, nonobstant leur hautesse,
Ont enduré l'amoureuse rudesse;
Leur cœur hautain, leur beauté, leur lignage,
Ne les ont sçu préserver du servage
De dur Amour : les plus nobles esprits
En sont plus fort et plus soudain épris.
Sémiramis, reine tant renommée,
Qui mit en route avecque son armée
Les noirs scadrons des Ethiopiens,
Et en montrant louable exemple aux siens,
Faisoit couler, de son furieux branc,
Des ennemis les plus braves le sang,
Ayant encore envie de conquerre
Tous ses voisins, ou leur mener la guerre,
Trouva Amour, qui si fort la pressa,
Qu'armes et loix, vaincue, elle laissa.
Falloit-il donc, hélas! qu'à sa grandeur
On fist subir un si fascheux malheur,
Qu'aimer son fils? Reine de Babilone,
Où est ton cœur qui ès combats resonne,

Qu'est devenu ce fer et cet écu,
Dont tu rendois le plus brave vaincu?
Où as-tu mis la martiale creste,
Qui obombroit le blond or de ta teste?
Où est l'épée, où est cette cuirasse
Dont tu rompois des ennemis l'audace?
Où sont fuïs tes coursiers furieux,
Lesquels traisnoient ton char victorieux?
Quoi! le plaisir d'armes plus ne te touche,
Et seulement languis en une couche!
Amour si fort de toi t'a étrangée,
Qu'on te diroit en une autre changée.

Donc qui me voit ainsi d'amour éprise,
Plaigne mon cœur et point ne me méprise.
Telle j'ai vu qui avoit, en jeunesse,
Blasmé amour, après en sa vieillesse,
Brusler d'ardeur, et plaindre tendrement
L'apre rigueur de son tardif tourment.
Alors de fard et eau continuelle,
Elle essayoit se faire venir belle,
Voulant chasser le ridé labourage
Que l'âge avoit gravé sur son visage.
Sur son chef gris elle avoit empruntée
Quelque perruque et assez mal antée;
Et plus étoit à son gré bien fardée,
De son ami moins étoit regardée,
Lequel, ailleurs fuyant, n'en tenoit compte,
Tant lui sembloit laide, et avoit grand'honte
D'estre aimé d'elle. Ainsi la pauvre vieille
Recevoit bien pareille pour pareille.

De maints, en vain un temps fut réclamée,
Ores qu'elle aime, elle n'est point aimée.
Ainsi Amour prend son plaisir à faire
Que le vueil d'un soit à l'autre contraire.
Tel n'aime point qu'une dame aimera,
Tel aime aussi qui aimé ne sera.

SONNET.

TANT que mes yeux pourront larmes répandre,
Pour l'heur passé avec toi regretter,
Et que pouvant aux soupirs résister,
Pourra ma voix un peu se faire entendre;

Tant que ma main pourra les cordes tendre
Du mignard luth, pour tes graces chanter;
Tant que l'esprit se voudra contenter
De ne vouloir rien, fors que toi comprendre;

Je ne souhaite encore point mourir :
Mais quand mes yeux je sentirai tarir,
Ma voix cassée et ma main impuissante,

Et mon esprit, en ce mortel séjour,
Ne pouvant plus montrer signe d'amante,
Prirai la mort de me ravir le jour.

ÉLÉGIE.

D'UN tel vouloir le serf point ne desire
La liberté, ou son port le navire,
Comme j'attends, hélas! de jour en jour
De toi, ami, le gracieux retour.
Cruel, cruel, qui te faisoit promettre
Ton brief retour en ta premiere lettre?
As-tu si peu de mémoire de moi,
Que de m'avoir si-tost manqué de foi?
Comme ose-tu ainsi abuser celle
Qui de tout temps t'a été si fidelle?
Or que tu es auprès de ce rivage
Du Pan cornu, peut-estre ton courage
S'est embrasé d'une nouvelle flame,
En me changeant pour prendre une autre dame.
O! combien a de pensée et de crainte,
Tout à part soi, l'ame d'amour atteinte!
Ores je crois, vu notre amour passée,
Qu'impossible est que tu m'aies laissée;
Tu es peut-estre, en chemin inconnu,
Outre ton gré malade retenu.
Je crois que non; car tant suis coustumiere
De faire aux dieux, pour ta santé, priere,
Que plus cruels que tigres ils seroient,
Si de tout mal ils ne te délivroient,
Bien que ta folle et volage inconstance
Méritast bien avoir quelque souffrance.
Telle est ma foi, qu'elle pourra suffire
A te garder d'avoir mal et martire.

J'ai de tout temps vécu à ton service,
Sans me sentir coupable d'autre vice
Que de t'avoir bien souvent en son lieu,
D'amour forcée, adoré comme dieu.
  Déjà deux fois, depuis le promis terme
De ton retour, Phebé ses cornes ferme,
Sans que, de bonne ou mauvaise fortune,
De toi, ami, j'aie nouvelle aucune.
Si toutefois, pour estre enamouré
En autre lieu, tu as tant demeuré,
Si sçais-je bien que t'amie nouvelle
A peine aura le renom d'estre telle,
Soit en beauté, vertu, grace et faconde,
Comme plusieurs gens sçavans par le monde
M'ont fait, peut-estre à tort, estre estimée;
Mais qui feroit taire la renommée?
Non seulement en France suis flattée,
Et beaucoup plus que ne veux exaltée;
La terre aussi que Calpe et Pyrénée,
Avec la mer tiennent environnée,
Du large Rhin les roulantes arenes,
Le beau pays auquel or te promenes,
Ont entendu, tu me l'as fait accroire,
Que gens d'esprit me donnent quelque gloire.
Gouste le bien que tant d'hommes désirent;
Demeure au but où tant d'autres aspirent,
Et crois qu'ailleurs n'en auras une telle.
Je ne dis pas qu'elle ne soit plus belle;
Mais que jamais femme ne t'aimera,
Ni plus que moi d'honneur te portera.

Maints grands seigneurs à mon amour prétendent,
Et à me plaire et servir prests se rendent ;
Joustes et jeux, maintes belles devises,
En ma faveur sont par eux entreprises,
Et néanmoins, tant peu je m'en soucie,
Que seulement ne les en remercie.
Tu es tout seul tout mon mal et mon bien;
Avec toi tout, et sans toi je n'ai rien ;
Et n'ayant rien qui plaise à ma pensée,
De tout plaisir je me vois delaissée;
Et pour plaisir, ennui saisir me vient :
Le regretter et pleurer me convient,
Et sur ce point j'entre en tel déconfort,
Que mille fois je souhaite la mort.
Ainsi, ami, ton absence lointaine,
Depuis deux mois, me tient en cette peine,
Ne vivant pas, mais mourant d'un amour,
Lequel m'occit dix mille fois le jour.
Reviens donc tost, si tu as quelque envie
De me revoir encore un coup en vie;
Et si la mort, avant ton arrivée,
A de mon corps l'aimante ame privée,
Au moins un jour viens, habillé de deuil,
Environner le tour de mon cercueil.
Que plust à Dieu que lors fussent trouvés
Ces quatre vers en blanc marbre gravés :
« Par toi, ami, tant vécus enflammée,
« Qu'en languissant par feu suis consumée,
« Qui couve encor sous ma cendre embrasée,
« Si ne la rends de tes pleurs apaisée. »

ÉLÉGIE.

Quand vous lirez, ô lyonnoises dames,
Ces miens écrits pleins d'amoureuses flames;
Quand mes regrets, ennuis, dépits et larmes,
M'orrez chanter en pitoyables carmes,
Ne veuillez point condamner ma simplesse,
Et jeune erreur de ma folle jeunesse;
Si c'est erreur : mais qui dessous les cieux
Se peut vanter de n'estre vicieux!
L'un n'est content de sa sorte de vie,
Et toujours porte à ses voisins envie;
L'un forcenant de voir la paix en terre,
Par tous moyens tasche y mettre la guerre;
L'autre, croyant pauvreté estre vice,
A autre dieu qu'or ne fait sacrifice;
L'autre, sa foi parjure il emploira
A décevoir quelqu'un qui le croira;
L'un, en mentant, de sa langue lesarde,
Mille brocars sur l'un et l'autre darde.
Je ne suis point sous ces planettes née,
Qui m'eussent pu tant faire infortunée.
Onques ne fut mon œil marri de voir
Chez mon voisin mieux que chez moi pleuvoir:
Onc ne mis noise ou discorde entre amis;
A faire gain jamais ne me soumis;
Mentir, tromper et abuser autrui,
Tant m'a déplu que médire de lui.

Mais si en moi rien se trouve imparfait,
Qu'on blasme Amour, c'est lui seul qui l'a fait.
  Sur mon verd âge, en ses laqs il me prit,
Lorsqu'exerçois mon corps et mon esprit
En mille et mille œuvres ingénieuses,
Qu'en peu de temps me rendit ennuyeuses.
Pour bien sçavoir avec l'aiguille peindre,
J'eusse entrepris la renommée éteindre
De celle-là qui, plus docte que sage,
Avec Pallas comparoit son ouvrage.
Qui m'eust vu lors en armes fiere aller,
Porter la lance, et bois faire voler,
Le devoir faire en l'estour furieux,
Piquer, volter le cheval glorieux,
Pour Bradamante, ou la haute Marphise,
Sœur de Roger, il m'eust, possible, prise.
Mais quoi? Amour ne put longuement voir
Mon cœur n'aimant que Mars et le sçavoir;
Et me voulant donner autre souci,
En souriant, il me disoit ainsi:
« Tu penses donc, ô lyonnoise dame,
« Pouvoir fuïr par ce moyen ma flame;
« Mais non feras : j'ai subjugué les dieux
« Ès bas enfers, en la mer et ès cieux.
« Et penses-tu que n'aie tel pouvoir
« Sur les humains, de leur faire savoir
« Qu'il n'y a rien qui de ma main échappe?
« Plus se croit fort, et plutost je le frappe.
« De me blasmer quelquefois tu n'as honte,
« En te fiant à Mars dont tu fais conte;

« Mais maintenant vois, si pour persister,
« En le suivant, me pourras résister. »
Ainsi parloit; puis tout échauffé d'ire,
Hors de sa trousse une sagette il tire,
Et décochant de son extresme force,
Droit la tira contre ma tendre écorce,
Foible harnois, pour bien couvrir le cœur
Contre l'archer qui toujours est vainqueur.
La breche faite, Amour entre en la place,
D'où le repos premiérement il chasse;
Et le travail qu'il me donne sans cesse,
Boire, manger et dormir ne me laisse.
Il ne me chaut de soleil et d'ombrage;
Je n'ai qu'amour et feu en mon courage,
Qui me déguise, et fait autre paroistre,
Tant que ne peux moi-mesme me connoistre.
Je n'avois vu encore seize hivers,
Lorsque j'entrai en ces ennuis divers;
Et jà voici le treizieme été
Que mon cœur fut par amour arresté.
Le temps met fin aux hautes pyramides;
Le temps met fin aux fontaines humides;
Il ne pardonne aux braves colisées;
Il met à fin les villes plus prisées;
Finir aussi il a accoutumé
Le feu d'amour, tant soit-il allumé.
Mais, las! en moi il semble qu'il augmente
Avec le temps, et que plus me tourmente.
Pâris aima OEnone ardentement;
Mais son amour ne dura longuement.

Médée fut aimée de Jason,
Qui tost après la mit hors sa maison.
  Ne souffre, Amour, que de mort fasse épreuve,
Et, plus que toi, pitoyable la treuve;
Mais si tu veux que j'aime jusqu'au bout,
Fais que celui que j'estime mon tout,
Qui seul me peut faire pleurer et rire,
Et pour lequel si souvent je soupire,
Sente en ses os, en son sang, en son ame,
Ou plus ardente, ou bien égale flame.
Alors ton faix plus aisé me sera,
Quand avec moi quelqu'un le portera.

PERNETTE DU GUILLET.

Pernette du Guillet, dite *Cousine*, étoit de Lyon. Elle s'appliqua, dès sa première jeunesse, à l'étude des lettres, et se distingua de bonne heure par ses talents pour la poésie, qui n'étoient pas les seuls qu'elle possédât; elle savoit jouer de plusieurs instruments, et *la promptitude qu'elle y avoit*, nous dit l'éditeur de ses Œuvres, *donnoit cause d'esbahissement aux plus expérimentés.* Elle connoissoit l'italien, l'espagnol et le latin, et se proposoit d'étudier la langue grecque, lorsque la mort vint la surprendre le 17 juillet 1545, à la fleur de son âge.

Quelques mois après sa mort, son mari, qu'elle avoit tendrement aimé, et qui étoit inconsolable de sa perte, recueillit ses poésies, et les confia à Antoine Dumoulin, se reposant sur lui du soin de les faire imprimer. Elles parurent l'année même de la mort de l'auteur, sous le titre de *Rymes de gentile et vertueuse dame Pernette du Guillet.* Ce recueil, où se trouvent quelques pièces de vers italiens, se compose d'une foule de pièces diverses, la plupart philosophiques, sur l'amour et l'amitié. Quoique douée d'une extrême sensibilité, Pernette du Guillet eut autant de vertu que de talents, et elle fut, pendant sa vie, aussi recommandable par la pureté de ses mœurs que par sa grande instruction. Sa mort fut célébrée par les poètes les plus distingués de son temps.

ADONIS.

Amour, avecque Psychés,
Qu'il tenoit à sa plaisance,
Jouoient ensemble aux échets,
En très-grand réjouissance.

Mais bientost il a ouï
Bien loin lamenter un cygne,
De quoi peu s'est réjoui,
Et l'a pris pour mauvais signe.

Laissons le jeu, je vous pri',
Dit-il d'une voix amere,
Et allons ouïr le cri
Du messager de ma mere.

Lors tous deux s'en vont bouter
A la prochaine fenestre,
Et leur vue droit jetter
Là où l'oiseau pouvoit estre.

Si ont vu, sur un étang
Long et grand comme une mer,
Un beau cygne pur et blanc,
Qui chantoit un chant amer.

« O déesse, disoit-il,
« Regnant du ciel empyrée,
« Par ton engin trop subtil
« Notre joye est empirée !

« Puisque, par ta grande envie,
« Au malheureux Adonis
« Tu as abrégé la vie,
« Et sont ses beaux jours finis. »

Lors l'enfant, à ces nouvelles,
Son épouse a accollée,
Et ébranlant ses deux aisles,
En l'air a pris sa volée.

Arrivé près de Cypris,
Avec les enfans de Gnide,
Tous ensemble ont entrepris
Punir la beste homicide;

Et si bien ont pourchassé
Et continué leur suite,
Que le sanglier tout lassé
N'a sçu où prendre la fuite.

Parquoi toute la cohorte
S'est étendue à l'entour,
Et d'une corde bien forte
Au col lui ont fait maint tour:

L'un le traisnoit par la corde,
L'aiguillonnant et heurtant;
L'autre, sans miséricorde,
De son arc l'alloit battant.

Ainsi pris, l'ont amené
Devant Vénus éplorée,
Qui, pour lui, a démené
Complainte désespérée;

Et tant de lui se douloit,
Que, sans plus vouloir attendre,
Tout soudain elle vouloit
L'étrangler de sa main tendre:

Mais les Graces lui ont dit
Qu'elle se feroit outrage,
Afin qu'à ce contredit
Elle appaisast son courage.

Qui alors eust vu la beste,
Comment morte elle sembloit,
Humblement baissoit la teste,
Tant de peur elle trembloit.

« Qui t'a meu, beste insensée,
« D'avoir mon ami outré? »
Dit Vénus, qui, offensée,
Adonis lui a montré,

Gissant là tout étendu,
La face découlourée,
Dont maint soupir a rendu
La pauvre amante éplorée.

Alors le sanglier honteux
S'est prosterné à genoux,
Et d'un son doux et piteux
S'est excusé devant tous,

Disant : « Déesse honorée,
« Pardonne-moi ce méfait;
« Car d'ire délibérée
« Ne t'ai cet outrage fait.

« Bien est vrai que, quand je vis
« La forme du jeune enfant,
« Certes il me fut advis
« De voir un dieu triomphant,

« Tant me donnoit grand' merveille
« Sa chair blanche et délicate,
« Et sa bouche plus vermeille
« Que n'est aucune écarlate.

« Parquoi d'une ardeur surpris
« Je me laissai approcher,
« Me semblant un trop grand prix,
« Si je le pouvois toucher.

« Donc au contour d'une branche,
« Pour mon ardeur appaiser,
« Découvrant sa cuisse blanche,
« Je la lui voulus baiser :

« Mais lui, trop chaud et ardent,
« Suivant sa course adressée,
« Se va jetter sur ma dent,
« Que je tenois abaissée ;

« Et tellement lui méchut,
« Qu'à cette heure trop perverse,
« Au plus près de moi il chut,
« Tout sanglant, à la renverse.

« Mais j'atteste tous les dieux,
« Juges de mon innocence,
« Que sur moi j'eusse aimé mieux
« Attirer si grande offense.

« Et pour ce que la dent fit
« Si outrageux malefice,
« Et que tant vers vous méfit,
« Je veux bien qu'on la punisse.

« Voici la dent et la hure
« Qui ont causé tel émoi:
« Las! de leur male aventure
« Prenez vengeance sur moi. »

Ainsi parloit la douleur
Du sanglier, qui tant souffroit,
Comme cause du malheur,
Qu'à la mort mesme il s'offroit.

Parquoi toute l'assistance
Vint à Vénus supplier
De mitiger sa sentence,
Et son courroux oublier.

« Déliez-le donc, dit-elle,
« Puisque, pour mon ami mort,
« Il s'accuse à mort cruelle,
« Ayant de son fait remord.

« Mais qu'il jure qu'ès forests
« Jamais plus il n'entrera,
« Ains qu'en boues et marais
« Toujours il se vautrera:

« Et afin qu'en lui demeure
« Long souvenir du méfait,
« Je veux qu'il porte à toute heure
« Une marque de son fait;

« C'est qu'en terre l'étendrez,
« Et, pour réparer l'injure,
« Les pieds autant lui fendrez,
« Que la plaie a d'ouverture,

« Afin que, par ce moyen,
« Ceux qui le rencontreront
« Entendent le malheur mien,
« Et peut-estre pleureront. »

De Vénus ce mot sacré
Ne fut point hors de sa bouche,
Que la beste, de son gré,
Dessus la terre se couche.

Il laissa patiemment
Exécuter la sentence,
Puis debout, bien humblement
Remercia l'assistance.

Et pour montrer qu'il vouloit
Que l'on sçust sa déplaisance,
N'a depuis, comme il souloit,
Aux bois fait sa demeurance.

DIXAIN.

Par ce dixain, clairement je m'accuse
De ne sçavoir tes vertus honorer,
Fors du vouloir, qui est bien maigre excuse;
Mais qui pourroit par écrit décorer
Ce qui de soi se peut faire adorer?

Je ne dis pas, si j'avois ton pouvoir,
Qu'à m'acquitter ne fisse mon devoir,
A tout le moins du bien, que tu m'advoues.
Preste-moi donc ton éloquent sçavoir,
Pour te louer, ainsi que tu me loues.

PARFAITE AMITIÉ.

Combien de fois ai-je en moi souhaité
Me rencontrer, sur la chaleur d'été,
Tout au plus près de la claire fontaine,
Où mon désir avec cil se promaine,
Qui exercite en sa philosophie
Son gent esprit, duquel tant je me fie,
Qu'en aucun temps ma vertu ne craindroit
D'estre avec lui seule en une forest.
Là, quand j'aurois bien au long vu son cours,
Je le lairrois faire à part ses discours:
Puis peu-à-peu de lui m'écarterois,
Et toute nue, en l'eau me jetterois.
Mais je voudrois lors quant et quant avoir
Mon petit luth accordé au devoir,
Duquel ayant connu, et pris le son,
J'entonnerois sur lui une chanson,
Pour un peu voir quels gestes il tiendroit:
Mais si vers moi il s'en venoit tout droit,
Je le lairrois hardiment approcher;
Et s'il vouloit, tant soit peu, me toucher,
Lui jetterois, pour le moins, ma main pleine

De la pure eau de la claire fontaine,
Lui jettant droit aux yeux, ou à la face.
O ! qu'alors eust l'onde cette efficace
De le pouvoir en Actéon muer,
Non toutefois pour le faire tuer,
Et dévorer à ses chiens comme cerf,
Mais que de moi se sentist estre serf ;
Tant que Diane eut contre moi envie
De lui avoir sa puissance ravie.
Combien heureuse et grande me dirois !
Certes, déesse estre me cuiderois :
Mais pour me voir contente à mon désir,
Dois-je aux neuf Sœurs faire un tel déplaisir
D'enlever cil qui les sert à leur gré,
Et fait honneur à leur haut chœur sacré ?
Non, non, qu'il aille aux neuf Muses servir,
Sans se vouloir dessous moi asservir,
Sous moi, qui suis sans grace et sans mérite
Laissez-le aller : qu'Apollon je n'irrite,
Le remplissant de déité profonde,
Pour contre moi susciter tout le monde,
Lequel, un jour par ses écrits, s'attend
D'estre avec moi, et heureux, et content.

JACQUES TAHUREAU.

Jacques Tahureau naquit au Mans vers l'an 1527, de Jacques Tahureau, juge du Maine, et de Marie Tiercelin, de l'ancienne famille des Tiercelin, sieurs de la Roche du Maine en Poitou. Il étudia avec succès les langues grecque et latine. Après avoir servi quelque temps sous Henri II, alors en guerre avec Charles-Quint, il vint à Paris, où il avoit déjà fait quelque séjour, et s'y lia avec les poètes les plus distingués de cette époque, tels que Mellin de Saint-Gelais, Joachim du Bellay, Ronsard, etc. Louis de Lorraine, cardinal de Guise, à qui il avoit présenté une ode, le traita avec beaucoup de distinction. Il se maria au Mans, et y mourut peu de temps après, en 1555, dans la vingt-septième année de son âge.

Pendant son dernier séjour à Paris, Jacques Tahureau avoit composé deux pièces réunies sous le titre de *Dialogues non moins profitables que facétieux, où les vices d'un chacun sont repris fort âprement, pour nous animer à les fuir et suivre la vertu.* Cet écrit ne fut publié qu'en 1566, par Maurice de la Porte, qui l'avoit trouvé dans les papiers d'Ambroise de la Porte son frère. Tahureau avoit le projet d'y joindre deux autres dialogues, dont les interlocuteurs sont le *democritiq* et le *cosmophile*, lorsque la mort le surprit.

Ce fut en 1554 qu'il adressa au cardinal de Guise ce qu'il appeloit le *Recueil de ses premières poésies*, dans

lesquelles il avoit célébré les actions glorieuses des personnages les plus distingués de son temps.

Il fit paroître, la même année, un autre recueil de poésies intitulé : *Sonnets, odes et mignardises amoureuses de l'Admirée*, nom par lequel il désignoit une jeune personne de Tours, qu'il avoit, dit-il, aimée dès l'âge de quatorze ans, et qui avoit reçu les premiers hommages de sa muse.

Enfin, peu de temps avant sa mort, il fit imprimer un troisième recueil (Paris, 1555, *in*-4°), qui a pour titre : *Oraison du roi, de la grandeur de son règne, et de l'excellence de la langue françoise ; plus, quelques vers dédiés à madame Marguerite.*

DE PARLER PEU, ET DE CÉLER SON SECRET.

Oh ! que la langue est un mal dangereux !
Que c'est un mal plein de poison amere !
Oh ! que celui veut vivre malheureux,
Qui parle trop, et qui ne peut se taire !

On en voit mil et mil, qui n'ayant peu
Se contenir de parler, se lamentent ;
Mais on en voit au contraire bien peu
Qui, pour se taire, à la fin se repentent.

L'homme est vraiment et sage et vertueux,
Qui seulement en lui-mesme se fie,
Et qui, touchant quelque affaire douteux,
Ne déclara son secret en sa vie.

Penserions-nous qu'un autre fust secret
A bien céler sagement notre affaire,

Quand notre cœur, follement indiscret,
N'a pu lui-mesme à un autre se taire?

Le mal qui fait de la langue abuser,
C'est bien le mal de tous les maux le pire;
Et la vertu qui est plus à priser,
C'est de sçavoir beaucoup, et de peu dire.

CONTRE QUELQUES-UNS,

QUI LE BLAMOIENT DE SUIVRE LA POÉSIE.

D'ou vient cela que l'envieuse rage,
Qui les cœurs ronge, entreprend de blasmer
Mes ans oisifs, et les vers un ouvrage
D'un pauvre esprit et paresseux nommer;

En m'accusant que je ne suis la trace,
Étant dispos, de mes nobles ayeux,
Qui ont conquis, par la poudreuse place
Et par le sang, maint loyer vertueux?

Ou bien pourquoi me reprend-elle d'estre
Si peu soigneux d'étudier la loi,
Pour l'aller vendre au Palais, qui fait naistre
Un bruit confus et mercenaire abboi?

Telle entreprise en vain tant estimée
Ne fuit de mort les accidens divers:
Mais j'aurai bien une autre renommée,
Dont je vivrai sans fin en l'univers.

Pindare vit, et du divin Horace
Encore n'est aboli le renom;

Et ne mourra jamais la haute grace
Du Mantouan, célebre par son nom.

Qui priseroit d'Achille la vaillance,
Si le poëte aveugle n'eust tranché
L'aisle envieuse à l'endormi silence,
Dessous laquelle il fust, sans lui, caché?

Qui nous feroit admirer la sagesse,
Le tant divin et prévoyant esprit
Du caut Ulysse, honoré par la Grece,
S'il n'étoit vu dépeint au mesme écrit?

Pendant qu'Amour, d'une fleche dorée,
De la jeunesse enflammera les cœurs,
Des amoureux la plume enamourée
Vivra toujours entre cent mille honneurs.

Du vieil Ennie, et de Vare, sans cesse
Le grand renom immortel se dira;
Et les beaux vers de ce hautain Lucrèce
Lors périront, quand ce tout périra.

Le style aussi du doux coulant Ovide,
Tant doucement par nombres mesuré,
Jamais de gloire et los ne sera vide
Contre le heurt de tout temps assuré.

Que tous les rois et leur gloire étoffée
Cedent adonc aux hommes bien disans,
Dont les écrits leur haussent un trophée,
Pour se venger du long oubli des ans!

Que l'ignorant prise la chose basse;
Mais le mari des Muses bien appris

Aura toujours cette hautaine grace,
Qu'il ne voudra que celle de grand prix.

Quant est de moi, rien plus je ne souhaite
Que d'Apollon me voir favoriser,
Et pour me voir son excellent poëte,
Pouvoir de l'eau d'Hélicon épuiser;

A celle fin qu'une belle couronne
Ceigne mon front de laurier couronné,
Et que l'honneur qu'aux beaux écrits on donne
Soit quelquefois à mon livre donné.

Pendant qu'on vit, la pâlissante Envie
Des bons esprits abboye le renom;
Mais tost après en finissant la vie,
On leur voit rendre un perdurable nom.

J'espere bien, mesmes après l'audace
Et de la mort et du temps oublieux,
Que mes écrits gagneront quelque place,
Malgré l'abboi de ces chiens envieux.

ÉPIGRAMME.

DE NERÉE.

Ne t'hébahis plus si Nerée
Vend si cher maintenant l'amour;
Elle veut avoir, la rusée,
De quoi l'acheter à son tour.

MACLOU DE LA HAYE.

Maclou de La Haye, valet de chambre de Henri II, étoit né à Montreuil en Picardie. Ses poésies nous apprennent qu'il voyagea quelque temps en Italie, et qu'à son retour en France il s'arrêta dans le Vendômois, où il devint épris d'une jeune personne qui lui fit oublier son pays natal. Henri II, pour lequel Maclou de La Haye avoit toujours montré le plus grand dévouement, lui accorda quelques gratifications, qui améliorèrent sa situation et lui permirent de s'occuper de mettre au jour ses poésies. Elles furent imprimées en 1553 (Paris, in-8°, Estienne Grouleau). En tête de ce recueil est une épître à Henri II, dans laquelle le poète témoigne sa reconnoissance à ce prince. Cette épître est suivie d'un *chant de paix* et d'un *chant d'amour*. La première de ces pièces se compose de soixante-neuf stances de huit vers ; dans la seconde, qui en a quatre-vingt-cinq, Maclou de La Haye nous rend compte de l'origine et des progrès de sa passion pour sa jeune Vendômoise. C'est la meilleure production de notre poète ; les autres ouvrages qu'on trouve dans le même recueil sont : les *cinq blasons des cinq contentemens en amour ;* dix-huit *sonnets d'amour ;* les *vingt vœux des vingt beautés de s'amie ;* deux Livres d'épigrammes ; plusieurs stances, etc. Dans quelques unes de ses épigrammes, Maclou de La Haye célèbre Joachim du Bellay et Ronsard, avec qui il paroît avoir été lié, et qu'il reconnoît pour ses maîtres en poésie.

SONNET.

Ce n'est pas tout que d'estre de grand' race,
Riche d'honneur, de grace et de beauté,
Et d'un esprit qui, prompt et arresté,
Toutes vertus sincérement embrasse.

La seule mort toutes choses efface ;
De peu de jours vostre aage est limité :
Il faut tascher qu'à la posterité
De tant de biens demeure quelque trace.

Or, s'il vous plaist, sans plus, d'un doux baiser
De mon esprit les troubles appaiser,
Je me tiens fort que ma plume nouvelle

De vostre bruict esloignant le sommeil,
En remplira l'un et l'autre soleil :
Pour un baiser, la récompense est belle.

ODE.

Ha ! cruel, que je me repens
De ces beaux jours que je dépens
Sans l'heur d'une maistresse :

Bande ton arc, Amour, et fais
Dans mon cœur rejaillir tes traits
Pour chasser ma destresse.

Donne moy de neuves amours;
Que je passe au moins mes beaux jours,
Compagnon de tes armes,

Entre les cris et les plaisirs,
L'espoir, la crainte et les desirs,
Les souspirs et les larmes.

Car si, trop ingratte beauté,
Tu as trompé ma loyauté,
Peut estre une aussi belle,

Qui sçaura ma ferme amitié;
Ne me dédaignant pour moitié,
Voudra mourir fidelle.

Fidelle aussi je luy seray,
Et son beau nom je pousseray
Entre les immortelles.

Et mes dédains qui s'entendront,
Mesme odieuse te rendront
Aux ames infidelles.

Lors en vain tu souspireras
Quand seule jouyr tu verras
Du fruict de ton attente,

Cette autre, que de mesme toy
Je quitteray, si je la voy
Devenir inconstante.

ÉPIGRAMME.

Un fol attachant à son col,
Pour s'estrangler, un fier licol,
Trouva sous l'arbre, d'avanture,
Un beau thresor, en lieu duquel
Il jetta le cordeau mortel,
Où jà branloit sa mort future.
L'autre venant chercher son or,
Trouvant en lieu de son thresor
Ce licol, le prend et le noue
De rage à son col, et soudain
S'en pendit de sa propre main.
Ainsi de nous le sort se joue.

D'UN QUI SE PLAINT DES TROMPERIES DE SA MAISTRESSE.

Adieu plaisirs où ma folle jeunesse,
Simple en amour, s'amusoit trop souvent,
Quand aux appasts d'une ingratte maistresse
Ensorcelé je m'allois decevant.

Non, non, jamais sa bouche empoisonnée
De mots flateurs plus ne m'ira pippant.
Il ne doit point blasmer la destinée
Qui va deux fois en mesme lieu chopant.

Quand ses discours estoyent pleins de constance,
J'estois aussi la mesme affection :
Or qu'elle manque en la perseverance,
Je peche aussi par imitation.

Ne tasche plus, rusée pipeuse, à me reprendre ;
De l'oiseleur j'ai découvert la voix :
Va-t'en ailleurs d'autres filets retendre ;
Car un bon tour ne se fait qu'une fois.

L'Amour du tout loge dans tes moüelles,
Ce me dis-tu, blasphemant vainement ;
Mais tu n'en as, ce croy-je, que les ailes :
Aussi tu change assez legerement.

Adieu sans plus, jeune beauté volage,
Qui fais honneur de m'avoir sçeu tromper :
Il fut aisé d'attirer au cordage
Un qui luy-mesme aidoit à se pipper.

Je ne crains plus de tes faintes œillades
L'apast rusé qui cache le poison ;
Car pour tromper leurs traistres embuscades,
J'ay peu d'amour et beaucoup de raison.

JEAN FORNIER.

Jean Fornier, l'un des plus laborieux écrivains de son temps, naquit à Montauban en Quercy. Il vivoit encore en 1568.

Les productions poétiques de Jean Fornier se composent d'un recueil d'épigrammes érotiques, au nombre de deux cent une, imprimé à Toulouse, *in*-8, par Jacques Colomiez; 2°. d'un autre recueil de dix-neuf chansons lyriques (Toulouse, *in*-16, Guion Boudeville); 3°. de l'*Uranie, au très-chrestien roi de France, Henri II*, en dix-huit sonnets, qui renferment l'*horoscope de la nativité de ce grand roi*, etc.; enfin, d'une traduction des quinze premiers chants du *Roland furieux* d'Arioste. Cette traduction parut en 1555 (Paris, *in*-8°, Cristophe Plantin); elle est précédée d'une épître dédicatoire à François de Lorraine, duc de Guise. L'auteur vante beaucoup l'utilité de son ouvrage, où l'on apprend, selon lui, le rare secret d'allier à la valeur du héros les qualités qui font estimer l'homme. Si vous cherchez, dit-il à son Mécène,

Si vous cherchez la force et la valeur
D'un chevalier qui, pour l'heur et malheur,
Se soit souvent en honneur esprouvée,
Elle est ici au bon Rogier trouvée.
Si vous cherchez un honneste desir
D'amour, qui vient les plus nobles saisir,
Vous trouverez l'affection loyale
Tant en Rogier, qu'il n'en est point d'égale.

La traduction de Jean Fornier, assez foiblement versifiée, est d'ailleurs fort remarquable par sa fidélité: non content de rendre son auteur stance pour stance, et vers pour vers, il s'est encore assujetti à terminer le premier et le dernier vers de chaque stance par une rime féminine; et cela, dit-il, « afin que les stances « françoises se puissent chanter et jouer sur les instru- « ments musicaux, comme celles du poëte. »

COMMENCEMENT DU CHANT CINQUIÈME

DE ROLAND FURIEUX.

Tous animaux, lesquels sont en la terre,
Vivent en paix, et tranquille est leur faict;
Ou bien, s'ils ont débat et se font guerre,
A la femelle onc le masle n'en fait;
L'ourse avec l'ours seure, par les bois erre;
Près du lion la lionne se plaît,
Avec le loup la louve est sans contrainte,
Et du taureau la vache n'a point crainte.

Quelle furie et peste tant infâme,
Vient à troubler les hommes vicieux?
Qu'on oyt tousjours le mary et la femme
S'entrepincer de mots pernicieux?
S'égratigner d'outrage qui diffame,
Baigner de plaincts seulement; mais bien pire,
Souvent de sang les baigne leur folle ire.

REMI BELLEAU.

Remi Belleau, l'un des sept membres de la Pléïade françoise, naquit à Nogent-le-Rotrou, ville du Perche, en 1528. Il s'attacha, jeune encore, à René de Lorraine, marquis d'Elbeuf et général des galères de France, et le suivit dans son voyage d'Italie, en 1557. Ce seigneur le chargea dans la suite de l'éducation de son fils, Charles de Lorraine, connu depuis sous le nom de duc d'Elbeuf, et grand-écuyer de France. Belleau mourut à Paris, le 6 mars 1577, âgé de près de cinquante ans.

Ses productions se composent, 1°. d'un recueil intitulé *les Amours et nouveaux eschanges des pierres précieuses : vertus et proprietez d'icelles*, publié en 1576, un an avant sa mort. Cet ouvrage, qui contribua le plus à la réputation de Remi Belleau, est le seul dont Ronsard ait fait mention dans l'épitaphe suivante :

Ne taillez, mains industrieuses,
Des pierres pour couvrir Belleau ;
Lui mesme a basti son tombeau
Dedans ses *Pierres précieuses*.

Scévole de Sainte-Marthe fait ainsi l'éloge de cet ouvrage :

AU PEUPLE DE FRANCE.

Cessez de reprocher aux vierges piérides
La pauvreté qui suit leurs doctes nourriçons,
Et qu'en vous repaissant du vent de nos chansons,
Le seul vent à bon droit repaist nos bouches vuides.

Voyez BELLEAU, l'honneur des bandes aonides,
Qui ses thrésors desploye en cent mille façons,
Vous bienheurant ici de tous les riches dons
Que l'Orient descouvre à ses rives humides.

Si celle on prise tant, dont la prodigue main
D'un joyau distillé festoya son Romain :
Que mérite cestuy qui fait largesse telle

Non d'une perle seule, ains de joyaux divers
Qu'il ne consomme pas en vinaigre, comme elle,
Mais au miel savoureux qui coule de ses vers?

2°. D'un *Discours de la vanité pris de l'Ecclésiaste*, etc., traduction libre et en vers, qui parut pour la première fois en 1576.

3°. Des *Eclogues sacrées prises du Cantique des cantiques*, adressées à la reine (1576).

4°. D'une *Bergerie*, *divisée en une premiere et seconde journée*, qui fut imprimée séparément en 1572, avec une épître en prose au marquis d'Elbeuf. Le poète a réuni sous ce titre diverses poésies, dont la plupart avoient été composées pendant sa jeunesse. On trouve à la fin de la première journée, ses *Baisers*; — un *Chant pastoral sur la mort de Joachim du Bellay*, qui avoit déjà paru en 1550; — le *Chant de la paix* (1559); — le *Tombeau de François de Lorraine, duc de Guise* (1566); — une *Epithalame de M. de Lorraine et de Madame Claude, fille du roi Henri II* (1559); — les *Larmes sur le trépas du marquis d'Elbeuf*, etc., (1566).

Remi Belleau nous a encore laissé une traduction des *Phénomènes* d'Aratus, une autre des *Odes* d'Anacréon, et enfin une comédie intitulée *la Reconnue*. Le sujet de cette pièce est une religieuse qui, après avoir porté le voile pendant sept années, sort de son

couvent pour embrasser le calvinisme. Lors de la prise de Poitiers par le maréchal de Saint-André, en 1562, elle échoit en partage à un capitaine, qui la conduit à Paris, et la rend au catholicisme.

Ronsard, le régulateur du goût de son siècle, qualifia Belleau du titre de *peintre de la nature*. Les poètes les plus distingués consacrèrent à sa mémoire un grand nombre de pièces, en grec, en latin et en françois. Ses amis portèrent son corps jusqu'à l'église des Grands-Augustins, où il fut inhumé; et l'on plaça sur son tombeau l'épitaphe que nous avons rapportée. Tant d'hommages et tant d'honneurs n'empêchèrent pas que la réputation de ce poète ne déclinât bientôt. Du temps de Regnier, on n'avoit déjà plus la même estime pour les ouvrages de Belleau. Dans sa neuvième satire, Regnier dit :

> Belleau ne parle pas comme on parle à la ville;
> Il a des mots hargneux, bouffis et relevés,
> Qui du peuple aujourd'hui ne sont pas approuvés.

LA CHASTETÉ.

Il estoit jour, et la chaleur ardente
Brusloit le sein de la terre béante,
Et les bergers, à l'ombre des ormeaux,
Avoient ensemble amassé leurs troupeaux,
Quand j'avisai, par l'épaisse feuillée,
Une déesse errante et désolée,
Qui sanglotoit à soupirs redoublés,
Dont de frayeur mes sens furent troublés.

D'un long habit elle étoit revestue,
Blanc comme neige encore non battue
Ni du soleil, ni du pied passager :
Dedans ses yeux, un astre messager
D'une douceur et bonté de nature,
Apparoissoit ; une large ceinture
Serroit ses flancs : bref, sans voile et sans fard,
Une beauté sous un chaste regard.

Tout aussi-tôt que seule fust entrée
Au plus profond de la forest sacrée,
Elle s'égare, et ne sait quel quartier
Elle doit prendre, et se perd du sentier ;
Plus n'apperçoit ni roches, ni montagnes :
En vain se deult et huche ses compagnes ;
Puis çà, puis là, courante par les bois,
Va redoublant sa languissante voix,
Voix qui de l'air et d'écho retenue,
Se perd au vent, tout ainsi que la nue :
Puis en courant et voulant avancer,
Son pied léger trouve sans y penser
Le verd tapis d'une plaisante prée,
D'un bel esmail en cent lieux diaprée,
Riche, à la voir, d'une moisson de fleurs ;
A la sentir, d'une moisson d'odeurs.

A costé droit, d'une pierre naïve
Sourd le cristal d'une fontaine vive,
Qui, s'écartant, baigne de sa claire eau
L'herbe tendrette, honneur du temps nouveau,
Que ni bergers, ni chevres chevelues,
N'avoient touché de leurs levres barbues ;

Gazon sacré, car l'honneur de ce lieu
Estoit vraiment la demeure d'un dieu.
  Là s'entendoit le céleste ramage
Des oisillons, volans par le feuillage
Des lauriers verds, en arcades plantés,
Et des peupliers, aux cheveux argentés.
  La larme à l'œil, toute triste et lassée,
La nymphe alors, de travail oppressée,
Pour le chemin et pour l'ardent soleil,
Ses yeux ternis donne en proie au sommeil.
  Lors tout soudain un damoiseau champestre
Vient en ce lieu, portant en la main dextre
Un fort épieu, habillé de la peau
D'un fan de biche ou d'un jeune taureau;
Il estoit beau, jeune, dispos, honneste,
Et, si je crois, qu'il venoit de la queste
Tout-à-propos pour sa soif appaiser,
Mais plutost, las! pour son cœur attiser;
Car voulant boire en cette onde sacrée,
Une autre soif a son ame altérée;
Et en buvant, il but une poison
Qui doucement enivra sa raison.
Il voit la belle, il admire la grace
De ses yeux clos, et de sa belle face
Le teint meslé de roses et de lis,
Sa blanche main et ses membres polis,
De ses cheveux une tressure blonde
A flocons d'or, çà et là vagabonde.
D'un pas ou deux il se veut avancer
Pour l'approcher et pour la caresser,

Pour dérober un baiser de sa bouche :
Mais d'un costé une crainte farouche
Pleine d'erreur, et d'autre part l'amour,
Guerre lui font l'un et l'autre à leur tour.
  Amour le pousse, et la peur le retire;
L'un le conforte, et l'autre le martyre :
Amour le brusle, et la tremblante peur
Gele son sang, le rempart de son cœur.
Il tremble tout, il frémit, il chancelle;
Sur ses genoux une glace nouvelle
Se vient asseoir, puis son sang peu à peu
Reprend sa force et rallume son feu :
Il peint son front de couleur rouge et blesme,
Puis soupirant, va disant en soi-mesme :
  Ne suis-je pas, hélas! bien malheureux,
Hors de mon sens, pensif et langoureux?
Approche donc, chétif, et prends courage;
Haste le pas, et baise ce visage;
Mesle ta bouche à ce beau teint vermeil;
Mais je crains, las! de rompre son sommeil.
  Bref, il s'avance avec la hardiesse
Qu'amour lui donne, et vient à la déesse
Pour la baiser, et de tremblante main
Cueille des fleurs et les jette en son sein,
Se vient asseoir, et soupirant près d'elle,
Tout éperdu de sa bouche tant belle,
Pour son martyre et sa flamme appaiser,
Veut dérober un amoureux baiser.
  Mais en sursaut la nymphe se réveille :
La chasteté, qui jamais ne sommeille,

En dessillant la paupiere et les yeux,
Se mit en fuite, et d'un pié furieux
Se leve, ainsi que le serpent qui erre
En ondoyant et sillonnant sur terre
A longs replis, de colere sablant,
Dresse le col, sa langue redoublant,
Et hérissant ses écailles luisantes,
Quand par les fleurs aux chaleurs plus ardentes,
Estant tapi, le talon passager
Marche dessus et le vient outrager.
Pourquoi, dit-il, me fuyez-vous, maistresse?
Venez à moi, pendant que la jeunesse,
Le temps, le lieu et la belle saison
Versent dans moi l'amoureuse poison
Qui, dans mon cœur, ne peut estre ravie
Que par vos yeux, l'aliment de ma vie.
Montrez-moi donc votre visage ami,
Regardez-moi; ce n'est votre ennemi
Qui vous poursuit : ainsi les colombelles
Fuyent l'autour, de leurs tremblantes aîles,
Comme ennemi; mais je ne le suis pas;
Je ne suis point la trace de vos pas
Pour vous forcer; et si j'ose vous suivre,
C'est amour seul qui me veut faire vivre
Dedans vos yeux. Mais, las! vous tomberez;
Ne courez plus; vous vous offenserez
Et piquerez vos tendrelettes plantes
Dedans le fort de ces ronces poignantes :
Ce lieu est aspre, et ce tertre pierreux
Pour vous, ma nymphe, et le chemin scabreux.

Je ne suis pas de la race félonne
D'une tygresse ou de quelque lionne;
Dans l'estomac je ne porte un rocher
Au lieu de cœur; veuillez donc m'approcher:
Sçachez au moins, et prenez connoissance
De ma maison, du lieu de ma naissance.
Je ne suis point un barbare estranger,
Ni de ces champs quelque pauvre berger
Gardeur d'agneaux par ces campagnes vertes,
Ni citoyen des montagnes désertes :
Je ne suis point un faune de ces bois,
Au pied bouquin, mal propre, mal courtois.
J'ai dans cette eau regardé ma figure :
Mille troupeaux paissent dans ma pasture;
J'ai le doux miel, et en toute saison,
Pour vous traiter, du laitage à foison.
Le jour s'abbaisse, et si la nuit brunette,
Dedans ce bois, vous rencontre seulette,
J'ai crainte, las! que ce loup bocager,
Sentant vos pas, ne vous vienne outrager.
Retournez donc, déesse trop cruelle,
De vos beaux yeux cette lumiere belle,
Qui va changeant mon ame en cent façons,
Tantôt en feu, et tantôt en glaçons;
Et je ne puis allentir cette flamme,
Ni rechauffer la glace de mon ame.
Si te suivrai-je, et dussé-je périr
Dedans ces bois, j'aime trop mieux mourir
Entre les dents d'une louve affamée,
Suivant les pas de toi, ma bien-aimée,

Donnant ma vie aux dangers périlleux,
Que de me voir absent de tes beaux yeux.
Je te suivrai jusqu'à la mer gelée,
Par les déserts de l'arene bruslée,
Près du soleil, aussi-bien j'ai vouloir,
Long-temps y a, de voir le peuple noir :
Je te suivrai où la neige éternelle
Loge sans fin, par la trace cruelle
Des vieux sangliers, des tygres et des ours,
Ou pour te voir, ou pour finir mes jours.
Bref, quelque part que le pied me conduise,
Ma volonté de ton amour éprise
Suivant tes pas, si l'amour est un dieu,
De mesme trait mourrons en mesme lieu.
Il dit; mais, las! par les haleines moles
Des vents fuyards, il seme ses paroles.

ODE POUR LA PAIX.

Quitte le ciel, belle Astrée;
En France, tant desirée,
Viens faire ici ton séjour
A ton tour :
Assez les flammes civiles
Ont couru dedans nos villes,
Sous le fer et la fureur;
Assez la pasle famine,
Et la peste, et la ruine,
Ont ébranlé ton bonheur.

Le rocher, ni la tempeste,
Toujours ne pend sur la teste
Du pilote paslissant,
Frémissant :
La nue, épaisse en fumée,
Toujours ne se fond armée
De feu, de soufre et d'éclair;
Quelquefois, après l'orage,
Elle fourbit le nuage,
Et le rend luisant et clair.

Montre-nous ta face belle
En cette saison nouvelle;
En pitié regarde-nous
D'un œil doux!
Que sous ta main que j'honore,
Au soir l'épi se redore!
Viens, plus gracieuse encor
Que n'est l'étoile qui guide
Le soleil, quand par le vuide
Il étend son crespe d'or!

Que le ciel, à ta venue,
Épanche une douce nue
De parfums et de senteurs,
Et d'odeurs,
De miel, de manne sucrée,
Tant, que la France enivrée
Soit grosse d'un beau printemps,
D'un printemps qui toujours dure,

Et qui surmonte l'injure
Et les échanges du temps!

Sois donc, Seigneur, la défense
Et le rempart de la France,
Nourrissant notre grand roi
En ta loi,
Et que sous ta main maistresse
Croisse sa tendre jeunesse,
Lui servant de guide encor
Pour le dresser en la voye,
Comme Apollon, devant Troye,
S'avançoit devant Hector!

ODE IMITÉE D'ANACRÉON.[1]

QU'IL FAUT BOIRE PAR NÉCESSITÉ.

La terre noircissant boit,
Et les arbres boivent la terre;
La mer boit les vents qu'elle enserre;
La mer, le soleil qui tout voit;
De lui la lune se dessoive:
Pourquoi donc empeschez-vous tous,
Vu que tout boit, que je ne boive,
Mes compagnons, de ce vin doux?

[1] Cette ode a été également imitée par Ronsard (page 142 de ce volume).

LA PERLE.

A LA RÔYNE DE NAVARRE.

Je veux, de main industrieuse,
Sur les bords de l'onde fameuse,
Choisir une perle de pris,
Une perlette dont la gloire
Sur les colomnes de memoire
Immortelle emporte le prix.

Perle dont jamais ne ternisse,
Ne s'enfume et ne se jaunisse
Le lustre argenté de son eau;
Et que la force violante
Du Temps, à la pince mordante,
N'offense et n'entame la peau.

Belle et gentille creature,
Rare merveille de Nature,
Thresor qu'on ne peut estimer,
Plus precieux qu'on ne veit oncques,
Prisonnier au fond de deux conques
Sur le sablon de l'Inde mer.

Divine et celeste semence,
Qui tient sa premiere naissance
Du ciel et des astres voisins,
Empruntant du sein l'Aurore
Son beau teint, quand elle colore
Le matin de ses doigts rosins.

Ores qu'elle soit citoyenne
De la plaine neptunienne,
Si n'y prend-elle ses appas;
Mais comme hostesse dedaigneuse
Des eaux de la mer escumeuse,
Ingrate, ne s'abreuve pas.

Ayant plus de commun usage
D'alliance et de cousinage
Dedans le celeste pourpris
Qu'avec l'escume mariniere,
Or' qu'elle soit son hosteliere,
Et qu'ailleurs son germe n'ait pris.

Car quand la saison plus gentile
A concevoir se rend fertile,
La nacre s'ouvre, et promtement
Ceste gourmande creature
Beant reçoit la nourriture
De son perleus enfantement :

Qui vient de la douce rosee
Du grand ciel, dont l'huystre arrosee
S'engrosse et s'enyvre au matin,
Ainsi que la lévre tendrete
De l'enfant se paist et s'allaite,
Suçottant le bout du tetin.

Comme la vierge époinçonnee
Des chastes flambeaux d'Hymenee,
Brusle et meurt d'un ardant desir
D'appaiser l'ardeur de sa flame :

Tout ainsi ceste petite ame
Souhaite l'amoureux plaisir.

Qui ne soit vray, l'on dit encore
La perle fille de l'Aurore,
Quand, pour alleger ses douleurs,
Soupirant apres son Cephale,
Dedans ta mer Orientale
Pleurant s'emperlerent ses pleurs :

Larmes que les conques perleuses
Du fruit de leur mere amoureuses,
Mirent au fond de leur berceau :
Puis rondes les emmailloterent,
Et nourrices les allaiterent
Du fecond germe de ceste eau.

Aussi la perle se colore
Ainsi que sa flâmme redore
Et donne teinture au matin.
S'elle est palle, elle est pallissante;
S'elle est jaunastre, jaunissante ;
Pure, son fard est argentin.

Mesme quand Jupiter desserre
Les traits vangeurs de son tonnerre
De son bras rougissant d'éclairs,
Ou quand, despit, sur le rivage
Il brasse quelque espais orage
Par ses promts et venteux courriers;

Ceste creature debile
Aussi tost dedans sa coquille

Se renferme tremblant de peur,
Cause qu'elle altere sa face
Par trop jeusner perdant sa grace,
Son teint, sa force et sa rondeur.

Car concevant en saison telle
Que la tourmente plus cruelle
Trouble les humides cantons;
L'une est platte, louche, bossue;
L'autre creuse, et l'autre moussue,
Ainsi que petits avortons.

N'est-ce cas merveilleux en elles
De remarquer ces meres perles,
Lors que la chaleur les atteint,
Se plonger dans les eaux profondes,
A fin que sous le frais des ondes
Elles conservent leur beau teint?

Et pour punir les mains avares
Des pescheurs et plongeons barbares,
Ou soit Arabe, ou soit Indois,
Les voir de pince vengeresse
Contre l'amorce piperesse
Tronçonner la main et les dois?

Sçachant bien receler enclose
Une richesse qui repose
Dans leurs flancs, qui les fait aimer,
Et fait qu'au peril de la vie
Ceste noble proye est suyvie
Jusqu'aux abysmes de la mer.

Puis nagent ces troupes huytreuses
Dessous les campagnes vitreuses,
Sous un chef, en gros bataillons,
Comme la troupe mesnagere
Des avetes vole legere,
Sous un roy, dans leurs pavillons.

Perle gentille, mise en poudre,
Qui sçait l'humeur fondre et dissoudre,
Qui nous rend froids et catarreux,
Et qui de vertu non connue
Esclarcist et chasse la nue
Qui nous flotte dedans les yeux.

Poudre qui retiens la puissance,
Par une secrette influance,
Seicher toute mauvaise humeur;
Et des pasmoisons donteresse,
Soudain remettre en allegresse
Les poulmons, le foye et le cœur.

Poudre secrettement unique
Pour purger le melancolique,
Ou cil qui seche languissant
D'une fiévre ou d'un mal de teste;
Poudre qui doucement arreste
Le flux qui coule rougissant.

Perle que jamais ne s'efface
Le lustre argenté de ta face,
Et que l'on ne détrampe pas,
Ainsi que la perle indienne

Que la prodigue Egyptienne
Gourmanda seule en un repas.

Or va donques, perle d'eslite,
Va trouver ceste Marguerite,
Des beautez la perle et la fleur,
Et fay tant que tu trouves place
A son oreille, ou sur sa face,
A fin de gaigner sa faveur.

Si tu l'as, perlette mignonne,
Ce faucheur ailé qui moissonne
Tout cela qui vit dessous l'ær,
Ne sçauroit offenser la grace
Des chastes honneurs de ta face,
Ny le teint qui te fait aimer.

LE RUBIS.

A MADAME LA DUCHESSE DE MONTPENSIER.

O toy le patron de la lyre,
Animant de sainte fureur
Le chantre qu'il te plaist elire,
Pour le combler de ta faveur;
Toy qui fais naistre les poëtes,
Medecins, devins, interpretes;
Toy qui premier as inventé
L'honneur de la branche fameuse
Où ta fuyarde dedaigneuse
Vit encor en sa chasteté.

Toy qui de flamme non commune
Attiedis jusqu'au fondement
L'humide palais de Neptune,
L'air, la terre et l'autre element,
Dy moy l'honneur de ceste pierre,
Qui dessous les flancs de la terre
Emprunte le beau teint vermeil
De ton feu, qui trempe et colore
L'or, l'argent, et le cuivre encore,
D'un artifice nompareil ?

L'escarboucle est cil qui se vante
Sur le rubis plus excellant,
Soit indois, ou soit garamante,
Pour son feu vivement brillant,
Qui rayonne et vif estincelle,
Ainsi que fait une chandelle
Par les tenebres de la nuit;
Ou comme au vent d'une fournaise
On voit rougir entre la braise
Le charbon bluettant qui luit.

Dont le masle a trop plus de grace,
Plus de lustre et plus de vigueur
Que la femelle, qui de crasse,
De graisse et de noire épesseur
Souille sa face languissante,
Entre le vermeil pallissante
Sous un morne affoiblissement:
Tout ainsi qu'en chacune espece

D'animaux le masle a l'adresse,
La force et le commandement.

Dans le feu, ceste pierre fine
Languist et perd son lustre beau :
Mais aussi tost elle s'affine,
Et reprend son teint dedans l'eau.
Mais, las ! je vy tout au contraire
Mal-traité de mon adversaire,
Amour, sous ses fieres rigueurs ;
Car son feu me donne la vie,
Et mon ame, palle et blesmie,
Se noye au torrent de mes pleurs.

L'on cognoist la bonté parfaitte
Du balays, quand un petit feu,
Comme de couleur violette,
S'eslance hors de son milieu ;
Quand on n'y voit paille ny poudre,
Mais ainsi qu'un esclat de foudre
En pointe, un rougissant éclair,
Une vive couleur pourprine,
Espesse non, mais cramoisine
Sous un lustre brillant et clair.

Or le rubis plus agreable
Est celuy que l'on voit encor,
Non sur la peau, mais dans sa table,
Comme petites gouttes d'or
D'ordre égal, poussant leur lumiere ;
Comme l'humide poussiniere,

Qui, laissant le front du toreau,
Est de l'hyver la messagere,
Et de l'esté l'avant-courriere
Naissant apres le renouveau.

Cause que la sainte alliance
Des Pleiades, le sang d'Atlas,
Fait que ceux qui ont connoissance
De l'influs qui coule çà bas,
Ou par celestes conjectures
Predisent les choses futures
Du ciel dépité contre nous,
Ainsi que le sage Caldee
A la vertu recommandee
De ce rubis, par dessus tous.

Le rubis, dedans sa carriere,
Au lieu d'estre rouge en couleur,
Quelquefois est blanc, sa matiere
N'estant encore en sa chaleur
Cuitte, confitte, assaisonnee,
Mais debile, et fraischement nee,
Que le soleil va meurissant:
Si bien que celuy que l'on tire
Trop jeunement de son empire,
Est tousjours palle et blanchissant.

A l'escarboucle est la victoire ;
Le balays la seconde apres;
Le rubis emporte la gloire
Sur la spinelle, qui de pres,

Brave, contr'imite son lustre :
Mais qui de beauté trompe et frustre
Le grenat, sallement ombreux,
Pierre vulgaire, et trop connuë,
Brunissant d'une épesse nuë,
Sans grace, et sans trait vigoureux.

Corinthe, Orchomene, Arabie,
Et ceux qui gellent sous le Nort,
Marseille, Espagne, Ethiopie,
Trouvent le rubis en leur port;
Mais je croy que si rare pierre
Ne s'engendre és flancs de la terre,
Et que ce grand ciel larmoyant
D'un pleur cramoysi qui rousoye,
Fait naistre sur la rive indoise
Le rubis tousjours flamboyant.

Mais que fait l'artiste nature
Que l'homme ne vueille imiter,
Ou soit en la morte peinture,
Fondre, mouller, tailler, enter?
L'un veut en un fourneau recuire
Ce que le ciel ne peut enduire
Ny digerer dedans mille ans;
L'un donne la couleur au verre,
Le fond, et en moule une pierre
Pour tromper les plus clair-voyans.

L'un d'une table redoublee
De crystal net et non scabreux,

Estant bien jointe et bien collee,
Une fueille rouge entre-deux,
Sous ce doublet et faulse glace
Si bien contr'imite la grace
Du rubis, que le plus rusé,
Ores qu'il ait la connoissance
Des pierres, et de leur naissance,
Bien souvent s'y trouve abusé.

D'un sapphir blanc bien mis en œuvre
Le diamant se contrefait,
Et n'y a si bon œil d'orfévre
Qui ne s'y trompe ; mais s'il sçait
Que de toute pierre bastarde
La dent de la lime rongearde
Decouvre le lustre trompeur
Soit rubis, ou soit chrysolithe,
Emeraude, opalle, hematite,
Ou autre glace de couleur.

Encor se découvre la fraude,
Au poix et au lustre affoibli
Du rubis et de l'emeraude ;
Ou les frayant sur le poli
De la pierre dont on affile
De l'acier la pointe subtile,
Ou du fer le taillant scabreux ;
Ou s'en la glace mensongere
On voit l'amas d'une poussiere
En petits durillons pierreux.

Le rubis, tant il est celeste,
Chasse les frayeurs de la nuit,
Repousse et destourne la peste
Et l'air infecté qui nous nuit :
Met le resveur en allaigresse,
Ennemi mortel de tristesse,
Repurgeant en toute saison
L'homme de la melancolie,
Sous l'asseurance que sa vie
Ne se peut noyer de poison.

Va, rubis, et ne te lamante
D'estre repoly de ma main :
Possible une autre plus sçavante
Se voudra travailler en vain
Pour faire mieux; et si l'addresse
Que je te donne à ma princesse
T'est favorable, et qu'en son doy
Elle te porte bien apprise,
Il n'y a pierre tant exquise
Qui soit plus heureuse que toy.

LA TURQUOISE.

A MADAME LA MARESCHALE DE RETZ.

Tout ce qu'enfante la nature,
Quelque ferme ou stable qu'il soit,
Est suget à la pourriture.
L'arbre qui jeune florissoit,

Vieillissant tombe, et la vermine
Luy perce et ronge la poitrine;
Les rides, la gomme et les ans
Souillent l'honneur de son printans:
L'homme affoibli, mourant, grisonne,
Qui jeune estoit auparavant
Comme les fueilles de l'autonne
Qui tombent sous un petit vent.

L'acier, le marbre et le porphyre,
Et le bronze corinthien,
Bronchent moissonnez sous l'empire
Du faucheur, qui n'espargne rien:
Les pyramides orgueilleuses,
Et les colonnes sourcilleuses
De cuivre, de jaspe ou d'airain
Ont senti les coups de sa main.
De la mort la vie est bornee
Au fil courant de son destin,
Vieillissant, toute chose nee
Sous le ciel chancelle à la fin.

Mesme les pierres les plus dures,
Soyent rubis, ou soyent diamans,
Sentent les cruelles morsures,
La force et la pince des ans;
L'une roussit, l'autre se ride:
Se flestrist; l'autre, plus humide,
S'altere, meurt, perd le teint beau
Qui donnoit couleur à sa peau.

Entre les autres, la turquoise
Devient blesme, et foible se rompt,
Ainsi que de la rive indoise
Toute autre pierre se corrompt.

Turquoise qui, de couleur perse,
Tient du bleu celeste esclarci,
Bleu turquin, mais qui ne traperse
Son corps, tant il est espessi;
Turquoise qui, perdant sa grace
Et le teint mignard de sa face,
Se renouvelle peu à peu
Quand blesme on l'approche du feu.
Pour preuve s'elle est excellente,
Au lustre naïf qui la suit
Il faut qu'elle soit verdoyante
Dessous les ombres de la nuit.

Qui ne diroit que ceste pierre
N'eust quelque doux allechement
D'amitié qui les cœurs enserre
Par un secret enchantement?
D'amitié si saincte et si forte
A cil qui chastement la porte,
Qu'elle aime trop mieux se froisser
En morceaux, que voir offenser
Son porteur au desavantage
De sa grace et de sa beauté,
Portant la cheute et le dommage
De sa trop ferme loyauté?

Comme moy chetif, qui, pour estre
Serviteur fidelle et loyal,
Pensant, heureux, mon aise croistre
Malheureux fis croistre mon mal,
Perdant au service fidelle
Qu'humble faisois à ma cruelle,
Le temps, l'esperance et le bien
S'escoulant, qui finist en rien,
Ne tirant de ma playe ouverte
Que le pus et le desespoir,
Et, pour l'interest de ma perte,
Un fascheux et mauvais vouloir.

Si son porteur devient malade,
Elle devient malade aussi :
S'il porte couleur jaune ou fade,
Elle a le teint morne et transi :
Quelquefois mesme se crevace,
Perdant les beautés de sa face,
Le turquin et le lustre beau
Qui farde l'honneur de sa peau.
S'imprimant, tant elle est humaine,
De son porteur l'affection :
S'il est sain, la turquoise est saine;
Malade, elle est en passion.

Hà vrayment ingrate nature,
Qui a de sentiment humain
Animé cette pierre dure
Plus que l'homme, de son prochain

En rien qui ne se passionne,
Soit fortune mauvaise ou bonne,
Si ce n'est pour le travailler,
Au lieu, d'humain, le consoler:
Maudite invèntion des hommes,
L'avarice et l'ambition,
Et la guerre où plongez nous sommes,
Faute d'humaine affection.

Hà bon Dieu! fay donc que nos princes
Espoints de quelque sentiment
D'amitié, gardent nos provinces
De ruine et de changement;
Et fay que de villes en villes
Ne rampent les flammes civiles,
Mais y fleurissent à jamais
Les honneurs d'une douce paix,
A fin que l'orage s'accoise
Entr'eux, s'alliant tout ainsi
Qu'avec son porteur la turquoise
Qui se perd pour garder autruy.

Trouve donc ceste ame agreable
Pleine d'honneur et de bonté,
Rare en sçavoir, rare en beauté,
Present du ciel trop favorable.

CHANT DE TRIOMPHE,

SUR LA VICTOIRE EN LA BATAILLE DE MONCONTOUR.[1]

AU ROY.

Celuy qui contre son prince
Eleve le front trop haut,
Et qui trouble sa province,
En fin trebuche d'un saut,
Et sent la juste justice
De ce grand Dieu, punissant
De son sceptre rougissant
L'horreur de tout malefice.

Au ciel loge une deesse
Pour les rebelles fureurs
Qui de peine vengeresse
Punit les outrecuideurs,
Et sur la terre où nous sommes,
Punit ceux qui sans propos
Troublent le commun repos
Des dieux, des loix et des hommes.

Ce n'est legere entreprise
De s'attaquer à des rois;
Tousjours Dieu les favorise,
Forge et trampe leur harnois;
Il les sacre et les couronne,
De vaillance arme leur bras,

[1] La bataille de Moncontour, gagnée par Henri III, en 1569, contre l'amiral Coligny.

Il les anime aux combas,
Et la victoire il leur donne.

Les rois ne sont, comme on pense,
Elevez de germe humain,
Il y a de la semence
Du fecond et large sein
Du ciel, puis Dieu sous sa targe
Les tient et clos et couvers,
Leur donnant de l'univers
Le maniment et la charge.

Aussi les fils de la terre
Voulans écheller les dieux,
Ruse nouvelle de guerre,
Entasserent jusqu'aux cieux
Monts sur monts, roches sur roches
En grands bastions quarrez,
Pour combatre remparez
Et mieux faire leurs approches.

Mais toute leur forteresse,
Si tost qu'on écarmoucha,
Dessous la main donteresse
De Jupiter, trebucha,
Broyant menu comme poudre
Les membres de ces grands corps,
Rompus, brisez, noirs et morts
Sous les esclats de la foudre.

Ainsi les bouches mutines
De l'escadron Typhean,

Accablé sous les ruines
Des monts, au camp Phlegrean,
Souflent à chaudes haleines
Encore dessous les monts
Et le soufre et les charbons,
Cruel tesmoin de leurs peines.

Quelle gresle, quel orage,
Dieux! quelle estrange fureur,
Quel affront, quel brigandage,
Quel massacre, quelle horreur
Souffre nostre nourriciere
France, ja par tant d'hyvers
Portant ses deux flancs couvers
D'une vermine estrangere!

Forçant tous saincts privileges,
Ils ont polu les saincts lieux,
Et de flammes sacrileges
Bruslé les maisons des dieux,
Puis de cent cruautez rares
Dessous leurs glaives bourreaux
Fait mille meurdres nouveaux,
Marque vrayment de barbares.

Ils ont de leurs mains brigantes
Volé les temples sacrez,
Et les ombres innocentes
Des sepulchres empoudrez,
Fait tradimens incroyables,
Meurdres, que ceux qui viendront

Apres nous point ne croiront,
Tant ils sont espouventables.

Ceste brigade animee
Et de rage et de fureur,
Courant sus à main armee
Pour renverser le bon-heur
Et le repos de la France,
Peut bien maintenant sentir
Dedans l'ame un repentir
De sa folle outrecuidance.

Sus donc France ma nourrice,
La perle et le petit œil
Du monde, qu'on s'esjouisse;
Avant, qu'on laisse le dueil
Qui desja par tant d'annees
Flotte dessus ton beau chef,
Deschiré pour le mechef
Des cruelles destinees.

Diray-je les impostures
Dont ils ont pipé les grans,
Et les promesses parjures,
Amorce des ignorans?
Sans les entreprises folles
Pour attirer l'estranger,
Le Rhein, la Meuse et la mer
Enyvrez de leurs parolles?

Ceux qui sous l'ourse germaine
Sentent les mordans hyvers,

Et ces rousseaux dont l'areine
Se renferme entre deux mers,
Sont arrivez secourables
A cest escadron mutin,
Pour avoir part au butin
De ces troupes miserables.

Diray-je les vieilles ruses
De cest impudent fuyart,
Le jargon et les excuses
Qu'il brassoit pour faire part
A nostre roy, dont la destre
Luy fera sentir combien
En fin on reçoit de bien
Pour s'attaquer à son maistre.

Sus donc maintenant qu'on chante
Les divins honneurs des dieux,
Du roy, du frere, et qu'on vante
Leurs beaux faicts victorieux;
Avec les dieux ces deux princes
Ont defaict leurs ennemis,
Vaincus, chassez et remis
En liberté leurs provinces.

Le ciel se pare d'estoiles,
Les montagnes de forests,
La mer de mats et de voiles,
Et de peupliers les lieux frez;
Les dieux n'ayment que la gloire,
Les fronts vaillants et guerriers,

L'honneur des chastes lauriers,
Noble marque de victoire.

L'honneur donna la vaillance
A l'Amphitryonian,
De donter la violence
Du fier lyon Nemean,
Jeune encor, puis ses faits d'armes
Le mirent au raug des dieux;
L'honneur guide dans les cieux
Les preux et vaillans gendarmes.

En sa jeunesse, Alexandre,
Epoinçonné de l'honneur,
Courut l'Indois pour se rendre
De tout le monde vainqueur;
L'Arabe et l'onde perleuse
Qui voit naistre le soleil,
Voit le superbe appareil
De sa main victorieuse.

Cil qui honore sa vie
Au prix d'une belle mort,
Ne porte jamais envie
Aux ans : l'honneur est le fort
Qui rempare la province;
Bref celuy meurt bien-heureux
Qui jeune et chevalereux
Verse son sang pour son prince.

Aussi l'honneur a fait croistre
Le cœur à ce grand guerrier,

A ce grand duc, dont la destre
S'est acquise un beau laurier
Pour honorer sa conqueste
Et couronner son beau front,
Qui, jeune, a domté l'affront
Et l'horreur de la tempeste.

Ainsi qu'on ne pouvoit croire
Qu'en son enfance Apollon
Deust remporter la victoire
Du serpent à l'œil felon,
Qui trainoit, pesante charge,
Un grand ventre à dos rampant,
Et couvroit plus d'un arpant
Dessous son écaille large.

Delphes reste espouvantee
Voyant ce monstre abbatu
Sous la jeunesse indomtee
De ce dieu, dont la vertu
Fist lors clairement paroistre
En ce combat furieux,
Que cil qui se prend aux dieux
En fin tombe sous leur destre.

Ainsi nostre pauvre France
Noire de pleurs et de peur,
Presque veufve d'esperance
D'avoir jamais ce bonheur
De voir esclarcir l'orage
De ces vents seditieux,

Heureux te trouves soudain
Au fort de ceste bataille,

Où comme ce grand Achile
Dessus le coulant des eaux
De Scamandre, file-à-file
Versas hommes et chevaux
Dedans le sang qui ondoyé,
A flots pourprez par les chans,
Remarquant tes jeunes ans
D'une chere et noble playe.

La terre tremble esbranlee
Dessous l'effroyable horreur
Des chevaux, quand la meslee
Commence entrer en fureur;
Le ciel fremit de l'orage,
Des coups, des cris et du son,
De la flamme et du canon
Se brasse un espais nuage.

Mars soudain laisse la Thrace
Pour voir ce cruel estour,
Mais vestu d'une autre grace
Qu'il est pour faire l'amour,
Quand de la levre doree
De Venus au blanc tetin
Il prend un baiser sucrin
De sa bouchette pourpree.

La crespine chevelue
De son beau poil jaunissant

Ne s'esgaroit crespelue
Dessus son col blanchissant;
Un morion sur sa teste,
D'or fin brilloit flamboyant,
Un grand panache ondoyant
Flottoit le long de la creste.

Sa poitrine bien garnie
D'un corcelet lemnien,
Le labeur et l'industrie
Du Sterope Eolien;
Bref armé de telles armes,
Qu'il estoit lors qu'il chassa
Du ciel, et qu'il terrassa
Le corps de ces fiers gend'armes.

Puis s'eslance sur la croupe
Du coursier du grand vainqueur,
Le duc d'Anjou, à la troupe
Donnant la force et le cueur :
Charge, dist-il à ce prince;
Les armes que j'ay au poing
Prennent aujourd'huy le soing
Du roy et de sa province.

Que les troupes blanchissantes
De cest escadron mutin
Soient teintes de mains sanglantes,
Ils vont contre le destin;
« La cause fait les alarmes;
« Juste, elle donne le cueur;

« S'elle est injuste, la peur
« Du poing fait tomber les armes. »

Charge donq, le temps se passe;
Moy qui mesnage le temps,
Du roy je garde la place
Et les lauriers triomphans;
Soudain à teste baissee
Il enfonce dans leurs rancs
Pesle-mesle entrant dedans
Et la troupe a renversee.

Comme la face doree
De l'Aurore au char pourprin,
Monstrant sa bouche sacree
Moitte encor du bain marin,
Entre les autres lumieres
Du ciel marche flamboyant;
Ainsi paroist foudroyant
Ce duc ès troupes guerrieres;

Moissonnant cette vermine
De Reistres empistolez,
Et la brigade mutine
De leurs soldats evolez,
D'une main prompte et habile,
A grans coups de coutelas,
Ainsi que tombent à bas
Les espics sous la faucille.

La terre est toute jonchee
De corps navrez et sanglants,

Bronchant la teste panchee,
Effroyez des assaillants;
Terre de sang enyvree
Des corps nuds, qui sans tombeaux
Servent de gorge aux corbeaux,
Aux chiens et loups de curee.

Et croy que les destinees
Humaines ordonneront
Qu'apres de longues annees
Ceux-là qui renverseront
Le champ qui ces corps enserre,
Pleurant, maudiront les os
Qui ont banni de repos
Le ciel, la mer et la terre.

Hors le coulant de ces ondes,
Tiedes et rouges de sang,
Les nymphes aux tresses blondes
Se monstrent jusques au flanc,
Chantant la victoire belle
Autour de nos estendars,
Marquant le dos des fuyars
D'une vergongne eternelle.

Ainsi tousjours la victoire,
Mon roy, sur tes estendars
Se puisse asseoir, et la gloire
Sur le front de tes soudars,
Et de son aile environne
Ton frere, ce grand guerrier,

Et luy tresse de laurier
Sur le chef une couronne.

Ainsi te soyent favorables
Les cieux et les dieux amis,
Pour abaisser secourables
L'orgueil de tes ennemis;
Ainsi tes beaux lis florissent
Sous l'air d'une douce paix,
Et florissant à jamais,
Sous l'orage ne ternissent.

Pendant retourne ta face,
Seigneur, et que ton œil doux,
Sous les torrens de ta grace,
Puisse escouler ton courroux,
Retenant sous l'ordonnance
De l'Eglise et de ta loy
Le sceptre de nostre roy,
Ton nom, ton peuple et ta France.

JEANNE D'ALBRET.

Jeanne d'Albret, mère de Henri iv, fille de Henri ii d'Albret, roi de Navarre, naquit le 7 janvier 1528. Comme sa mère, cette princesse, spirituelle, éloquente, belle sans art, fut l'émule et la bienfaitrice des savants et des poètes; mais les qualités qui, dans la destinée paisible de Marguerite de Valois, s'étoient converties en grâces douces et séduisantes, prirent, au milieu des orages dont la vie de sa fille fut agitée, un caractère de force et d'élévation qui a rendu Jeanne d'Albret l'égale des plus grands hommes. Son peuple, son fils et son Dieu partagèrent les affections de cette princesse. Comme reine, elle gouverna avec sagesse et avec douceur, encouragea l'agriculture, les bonnes études et les bonnes mœurs, conserva et agrandit les établissements de Marguerite, et laissa dans le Béarn une mémoire qui est encore adorée. Comme mère, elle mérita l'éternelle reconnoissance des François. C'est en chantant un refrain béarnois qu'elle donna le jour à Henri iv. Par une éducation mâle et populaire, elle fortifia son fils contre l'adversité et contre la bonne fortune; et elle se montra le plus zélé et le plus vigilant des instituteurs habiles qu'elle appela auprès du jeune Henri.

Jeanne d'Albret fut mariée à Moulins, le 20 octobre 1548, à Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, prince foible, inquiet, toujours flottant entre les différents

partis qui agitoient alors la France. Elle, au contraire, pleine de courage et de résolution, redoutée de la cour de France, chérie des protestants, estimée des deux partis, avoit toutes les qualités qui font les grands politiques. « Elle n'avoit, dit d'Aubigné, « de femme que le sexe; l'âme entière aux choses « viriles, l'esprit puissant aux grandes affaires, et le « cœur invincible aux grandes adversités. » Jeanne se fit protestante dans le même temps que son époux devint catholique, et fut aussi constamment attachée à la nouvelle religion qu'Antoine étoit chancelant dans la sienne. Cette princesse embrassa le parti des huguenots par haine contre le pape, qui avoit enlevé à son père le royaume de Navarre, par une bulle appuyée des armes de l'Espagne. Le pape Pie IV lança aussi une bulle en 1562, personnellement dirigée contre cette princesse; mais Charles IX la fit supprimer avec tant de soin, qu'on ne la trouve point même dans le recueil des Institutions de ce pape.

Jeanne d'Albret se distingua dans son parti par une fermeté à toute épreuve, et, dans l'Europe, par son goût pour les lettres. Elle cultivoit la poésie avec succès; et, outre les sonnets qu'elle a laissés, elle avoit composé plusieurs autres pièces qui n'ont pas vu le jour. Le Laboureur, dans ses *Additions aux Mémoires de Castelnau*, tome I, page 901, parle de quatre vers que Jeanne d'Albret fit sur-le-champ le 21 mars 1566, lorsqu'elle alla visiter l'imprimerie de Robert Étienne. Voici ces quatre vers:

Art singulier, d'icy aux derniers ans,
Representez aux enfants de ma race
Que j'ay suivi des craignants Dieu la trace,
Afin qu'ils soient les mêmes pas suivants.

Jeanne d'Albret mourut le 10 juin 1572, après cinq jours d'une fièvre maligne, et deux mois avant la Saint-Barthélemi. On pensa généralement alors qu'elle avoit été empoisonnée par des gants que lui avoit fournis un Italien, parfumeur de Catherine de Médicis; mais cet empoisonnement, qui pouvoit paroître vraisemblable à cette époque de crimes et de désolation, ne fut jamais avéré.

RESPONSE DE LA ROYNE

A UNE ÉPITRE DE DU BELLAY.

Que meriter on ne puisse l'honneur
Qu'avez escript je n'en suis ignorante,
Et si ne suis pour cela moins contente
Que ce n'est moy à qui appartient l'heur.

Je cognois bien le pris et la valeur
De ma louange, et cela ne me tente
D'en croire plus que ce qui se présente,
Et n'en sera de gloire enflé mon cœur.

Mais qu'un Bellay ait daigné de l'escrire,
Honte je n'ay à vous et chacun dire
Que je me tiens plus contente du tiers,

Plus satisfaite et encor glorieuse,
Sans meriter me trouver si heureuse,
Qu'on puisse voir mon nom en vos papiers.

De leurs grands faits les rares anciens
Sont maintenant contens et glorieux,

Ayant trouvé poëtes curieux
Les faire vivre, et pour tels je les tiens.

Mais j'ose dire, et cela je maintiens,
Qu'encor ils ont un regret ennuyeux,
Dont ils seront sur moy-mesme envieux,
En gemissant aux champs Elysiens;

C'est qu'ils voudroyent, pour certain je le sçay,
Revivre icy et avoir un Bellay,
Ou qu'un Bellay de leur temps eust esté;

Car ce qui n'est sçavez si dextrement
Feindre et parer, que trop plus aisément
Le bien du bien seroit par vous chanté.

LA ROYNE, AU POETE DU BELLAY.

Le papier gros et l'encre trop espesse,
La plume lourde et la main bien pesante,
Stile qui point l'oreille ne contente,
Foible argument et mots pleins de rudesse,

Monstrent assez mon ignorance expresse,
Et si n'en suis moins hardie et ardente
Mes vers semer si sujet se presente;
Et qui pis est, en cela je m'adresse

A vous, qui pour plus aigres les gouster,
En les meslant avecques des meilleurs,
Faites les miens et vostres escouter.

Telle se voit difference aux couleurs,
Le blanc au gris sçait bien son lustre oster :
C'est l'heur de vous, et ce sont mes malheurs.

LA ROYNE, AU POETE DU BELLAY.

Le temps, les ans, d'armes me serviront
Pour pouvoir vaincre une jeune ignorance,
Et dessus moy à moy-mesme puissance
A l'advenir peut-estre donneront;

Mais quand cent ans sur mon chef doubleront,
Si le haut ciel un tel aage m'advance,
Gloire j'auray d'heureuse recompense
Si puis atteindre à celles qui seront

Par leur chef-d'œuvre en los tousjours vivantes;
Mais tel cuider seroit trop plein d'audace,
Bien suffira si pres leurs excellentes

Vertus, je puis trouver petite place,
Encor je sens mes forces languissantes
Pour esperer du ciel tel heur et grace.

RESPONSE DE LA ROYNE A UNE CHANSON.

Amour contre amour querelle,
Si par double effect contraire
Le mien l'on me vient soustraire,
A l'honneur d'honneur j'appelle.

Sotte amour et ignorance
Aveuglent une cervelle,
Et font qu'un songe on revelle
En lieu de vraye apparence.

Celle qui fait tant sa gloire
D'aimer, aussi d'estre aimee,
Feroit feu apres fumee
S'elle me le faisoit croire;

Mais le saint où elle vouë
A mon offrande receue
Et ma fermeté cognue,
Qui fait qu'ailleurs ne se loue

GUI DU FAUR DE PIBRAC.

Gui du Faur de Pibrac naquit à Toulouse, en 1529, de Pierre du Faur, président au parlement de cette ville. Il fit ses études à Paris, et passa en Italie avec le célèbre Brunel, qui avoit été chargé de son instruction. Pendant son séjour à Padoue, il suivit les leçons du célèbre André Alciat. De retour en France, il se distingua dans la carrière du barreau. Quelque temps après, il fut nommé conseiller au parlement de Toulouse, et ensuite juge-mage. Après la mort de François Ier, le tiers-état du Languedoc le députa aux états d'Orléans. En 1562, Charles IX l'envoya, en qualité d'ambassadeur, au concile de Trente; il s'y distingua par ses talents et par sa fermeté. Le chancelier de L'Hôpital le fit nommer, en 1565, avocat-général au parlement de Paris; et, cinq ans après, en 1570, Charles IX lui donna la charge de conseiller d'état. Il accompagna, en 1573, Henri, duc d'Anjou, en Pologne, où ce prince venoit d'être élu roi. Lorsque Henri succéda à son frère, Pibrac revint en France avec lui, et fut fait président à mortier en 1577. Enfin, il mourut à Paris, le 25 mai 1584, âgé de cinquante-cinq ans, et fut inhumé dans le chœur des Grands-Augustins.

Les quatrains moraux de Pibrac, au nombre de cent vingt-six, sont à peu près tout ce qu'on connoît de lui. Ils eurent une si grande vogue, qu'on en donna

plusieurs éditions. Ils furent traduits en grec, en latin, en turc, en arabe, en persan, etc. En 1587, un anonyme publia les *Quatrains de M. de Pibrac en sixains à la maniere dont on parle aujourd'hui*, accompagnés d'*annotations qui expliquent les endroits les plus difficiles pour l'instruction des enfans*, etc.

Pibrac avoit encore composé, en 1537, un poëme intitulé *les Plaisirs de la vie rustique*, dont on n'a inséré dans plusieurs éditions de ses quatrains que près de quatre cents vers. Il nous apprend lui-même en quel lieu, à quelle époque et dans quelles circonstances il s'en occupoit, et quels furent les motifs qui l'empêchèrent de le terminer :

Ces vers je composois au lieu de ma naissance,
Plein d'honneste loisir, lors que Henry de France,
De cent canons battoit les murs des Rochelois ;
Et eusse poursuivy les biens du labourage :
Mais la mort de mon fils m'en oste le courage, etc.

On trouve dans la *Description de l'entrée de Charles IX à Paris*, imprimée en 1572, cinq sonnets de Pibrac, relatifs à cet événement, qui eut lieu le 6 mars 1571.

QUATRAINS.

I.

Dieu tout premier, puis pere et mere honore ;
Soit juste et droit ; et en toute saison
De l'innocent pren en main la raison ;
Car Dieu te doit là haut juger encore.

II.

Si en jugeant la faveur te commande,
Si corrompu par or ou par presens,
Tu fais justice au gré des courtisans,
Ne doute point que Dieu ne te le rende.

III.

Avec le jour commence ta journee,
De l'Eternel le saint nom benissant ;
Le soir aussi ton labeur finissant,
Loüe-le encor', et passe ainsi l'annee.

IV.

Adore assis, comme le Grec ordonne,
Dieu en courant ne veut estre honoré ;
D'un ferme cœur il veut estre adoré,
Mais ce cœur là, il faut qu'il nous le donne.

V.

Ne va disant : Ma main a fait cet œuvre,
Ou ma vertu ce bel œuvre a parfait ;
Mais dis ainsi : Dieu par moy l'œuvre a fait,
Dieu est l'autheur du peu de bien que j'œuvre.

VI.

Tout l'univers n'est qu'une cité ronde,
Chacun a droit de s'en dire bourgeois ;
Le Scythe et More, autant que le Gregeois,
Le plus petit que le plus grand du monde.

VII.

Dans le pourpris de cette cité belle,
Dieu a logé l'homme comme en un lieu saint,
Comme en un temple, où luy-mesme s'est peint
En mille endroits de couleur immortelle.

VIII.

Il n'y a coin si petit dans ce temple
Où la grandeur n'apparoisse de Dieu;
L'homme est planté justement au milieu,
Afin que mieux par tout il la contemple.

IX.

Il ne sçauroit ailleurs mieux la cognoistre
Que dedans soy, où, comme en un miroir,
La terre il peut et le ciel mesme voir;
Car tout le monde est compris en son estre.

X.

Qui a de soy parfaite cognoissance,
N'ignore rien de ce qu'il faut sçavoir;
Mais le moyen asseuré de l'avoir,
Est se mirer dedans la sapience.

XI.

Ce que tu vois de l'homme n'est pas l'homme,
C'est la prison où il est enserré,
C'est le tombeau où il est enterré,
Le lict branlant où il dort un court somme.

XII.

L'oiseleur caut se sert du doux ramage
Des oisillons, et contrefait leur chant;
Aussi, pour mieux decevoir, le meschant
Des gens de bien imite le langage.

XIII.

Fais poix égal et loyale mesure,
Quand tu devrois de nul estre apperceu;
Mais le plaisir que tu auras receu,
Sache tousjours le rendre avec usure.

XIV.

L'homme de sang te soit tousjours en haine;
Hue sur luy comme fait le berger
Numidien sur le tygre leger
Qu'il voit de loin ensanglanter la plaine.

XV.

Aye de toy plus que des autres honte;
Nul plus que toy par toy n'est offensé;
Tu dois premier, si bien y as pensé,
Rendre de toy à toy-mesme le compte.

XVI.

Plus n'embrasser que l'on ne peut estraindre;
Aux grands honneurs convoiteux n'aspirer;
User des biens et ne les desirer;
Ne souhaiter la mort et ne la craindre.

XVII.

A l'envieux nul tourment je n'ordonne;
Il est de soy le juge et le bourreau;
Et ne fut onc de Denys le taureau,
Suplice tel que celuy qu'il se donne.

XVIII.

La calomnie en l'air n'a residence,
Ny sous les eaux, ny au profond des bois;
Sa maison est aux oreilles des roys,
D'où elle brave et flestrit l'innocence.

XIX.

Quand une fois ce monstre nous attache,
Il sçait si fort ses cordillons noüer,
Que bien qu'on puisse en fin les desnoüer,
Restent tousjours les marques de l'attache.

XX.

Juge, ne donne en ta cause sentence;
Chacun se trompe en son fait aisément;
Nostre intherest force le jugement,
Et d'un costé fait pencher la balance.

XXI.

La loy, sous qui l'estat sa force a prise,
Garde-la bien, pour groffe qu'elle soit;
Le bon-heur vient d'où l'on ne s'apperçoit,
Et bien souvent de ce que l'on mesprise.

XXII.

De leger croire, et soudain se resoudre;
Ne discerner les amys des flatteurs;
Jeune conseil et nouveaux serviteurs,
Ont mis souvent des royaumes en poudre.

XXIII.

Ri, si tu veux, un ris de Democrite,
Puisque le monde est pure vanité;
Mais quelquefois, touché d'humanité,
Pleure nos maux des larmes d'Heraclite.

XXIV.

Ne voise au bal qui n'aymera la danse,
Ny au banquet qui ne voudra manger;
Ny sur la mer qui craindra le danger;
Ny à la cour qui dira ce qu'il pense.

XXV.

Haïr le vray, se feindre en toutes choses;
Sonder le simple à fin de l'attraper;
Braver le foible et sur l'absent draper,
Sont de la cour les œillets et les roses.

XXVI.

Il est permis souhaiter un bon prince;
Mais tel qu'il est, il le convient porter;
Car il vaut mieux un tyran suporter,
Que de troubler la paix de sa province.

XXVII.

Je ne vis onc prudence avec jeunesse;
Bien commander sans avoir obei;
Estre fort craint et n'estre point haï;
Estre tyran et mourir de vieillesse.

EXTRAIT D'UN POEME INTITULÉ :

LES PLAISIRS DE LA VIE RUSTIQUE.

Je te saluë aussi, jardin, le seul plaisir
De mon pere et seigneur, lorsqu'il prit le loisir,
Sur la fin de ses ans, de cultiver les plantes
Et peupler les vergers de mille sortes d'entes,

Comme jadis faisoit ce dictateur romain,
Qui d'honneur assouvy labouroit de sa main
Le champ de peu d'arpens et en maison petite,
Refusoit, liberal, les tresors du Samnite.
O bien-heureux celuy qui, loin des courtisans
Et des palais dorez, pleins de soucis cuisans,
Sous quelque pauvre toict delivré de l'envie,
Jouyt des doux plaisirs de la rustique vie.
La trompette au matin ne l'éveille en sursaut,
Pour, hardi, des premiers se trouver à l'assaut,
Ou guindé sur le mast d'un vaisseau, n'importune
Par prieres et vœux le courroucé Neptune.
Il ne luy chaut d'avoir la faveur des grands rois,
Ny les premiers honneurs des joustes et tournois.
Les couronnes de prix richement étoffees,
Ny les chars entaillez de superbes trophees,
Ou l'immortel laurier qu'à Pise l'on donnoit
Aux enfans d'Apollo, quand on les couronnoit.
Se contente de peu, cultive l'heritage
Qui sans fraude est echeu au lot de son partage :
Les bornes de son champ ne voudroit avancer
Ny prendre sur l'autruy sans le recompenser.
Simple et droit en son cœur deteste la malice,
Et sans avoir procez honore la justice.
Hors de crainte et danger, au long des clairs ruisseaux,
Elague de sa main les touffus arbrisseaux,
Dresse dans son verger des petites allees,
Meine paistre ses bœufs sur les tertres bossus,
Et au plus chaud du jour dans les antres moussus;
Pour sentinelle il a un chien qui tousjours gronde,

Et autour du troupeau nuict et jour fait la ronde.
Quelquefois se haussant, d'un long bras estendu,
Va cueillir le cerceau ou bien le capendu,
La noix sur le chemin par son ayeul plantee,
Ou la grosse griotte en écusson entee.
Par fois aussi couché au pied des saules verds,
Sur leur escorce tendre escrit deux ou trois vers,
De ceux-là que Lymnet avec sa chalemie
Entonnoit doucement pour Lyse son amie,
Lyse dont la beauté entre les filles luit
Comme la lune au plein sur les feux de la nuict:
Lyse l'honneur des champs, des nymphes l'outrepasse,
Des Muses la dixieme et la quatrieme Grace,
Ou de ceux que Perot, d'un stile douloureux,
Composa lorsqu'il fut de Thoynon amoureux,
Thoynon qui dedaignoit les vers et leur cadence,
Et n'aimoit que les dons et l'or en abondance.
Bref, en l'homme des champs on ne sçauroit choisir
Un jour, heure ou moment sans honneste plaisir;
Car les plaisirs passez tousjours nouveaux retournent
Selon que les saisons dans leur cercle se tournent.
Muse, tu le sçay bien; dy-moy donc la raison
Des plaisirs qu'il reçoit en chacune saison.
Quand le Toreau du ciel le beau printemps découvre,
Et le sein de la terre avec ses cornes ouvre
Pour déclorre des fleurs l'escadron émaillé,
Et que jà dans les eaux le poisson écaillé
Commence de frayer, et la jument d'Espagne
Sous un estrange hymen de Zéphir s'accompagne,
Et conçoit de ce vent le cheval qui retient

La vistesse en courant, du pere dont il vient.
Adonc l'homme des champs, car l'herbe desja nee
Juge peu pres, peu moins, quelle sera l'annee;
Car le verd-brun du bled, qui d'un éclat obscur
Brille dedans les yeux, luy donne un espoir seur
Que de gerbe et de grain il comblera ses granges,
Et du bourgeon naissant fait estat des vendanges.
Les rossignols tandis degoisent leurs fredons,
Les agnelets beslans foullent à petits bons
L'herbette dans les prez, la genisse lamente
Du toreau dédaigneux l'amour qui la tourmente,
Fuit les pastis aimez, n'a cure de manger,
Es espineux halliers seule se va ranger,
S'ecarte du troupeau, des prez et des saulees,
Et mugit au plus creux des profondes vallees,
Portant le trait au flanc du toreau indonté,
Qui plus se voit requis, moins a de volonté.
Mais, ô Dieu! quel plaisir, des mouches mesnageres
Appaiser promptement les coleres legeres
Par le son d'un bassin, quand deux rois ennemis
En batailles se sont avec leurs troupes mis
Pour departir les fleurs du prochain heritage,
Ou venger des frelons et des guespes l'outrage.
Las! petits animaux, en vous chacun peut voir
Des rois et des subjets le naturel devoir.
Vostre police aussi, quand bien on la contemple,
Au legitime roy sert de moule et d'exemple.
Jadis le Mantuan, d'un stile doucereux,
Sur le Mince chanta de vostre estat heureux
Les edits et les loix, la force, la justice,

De la cire et du miel l'ordinaire exercice,
Et tout ce que l'on peut en vostre estat vanter;
Je ne suis si hardy apres luy vous chanter;
Il faudroit que le miel, qui des ruches distile
D'Hymette, comme à luy eust adouci mon stile.

. . . .

Ces vers je composois au lieu de ma naissance,
Plein d'honneste loisir, lors que Henry de France,
Fils et frere de roy, et l'honneur des Valois,
De cent canons battoit les murs des Rochelois;
Et eusse poursuivy les biens de labourage:
Mais la mort de mon fils m'en oste le courage,
Et trouble tellement de douleur mon esprit,
Que j'en laisse imparfait pour jamais cet escrit.

GUILLAUME DES AUTELZ.

Ce poète naquit à Charolles en Bourgogne, vers l'an 1529, de Syacre des Autelz, écuyer, qui ne lui laissa en mourant que

> La pauvreté, les affaires, le deul,
> Et bon renom, pour tout son héritage.

C'est ainsi que s'exprime Guillaume dans l'épitaphe qu'il composa pour son père; il avoit cependant une terre dans le Charolois; mais il nous apprend ailleurs que

> Ce petit champ étoit non tant riche que noble.

Guillaume des Autelz vivoit encore en 1576; nous ignorons l'époque de sa mort. Il avoit pris pour devise *Travail en repos*.

Ce fut pendant son séjour à Valence, où il étoit allé étudier le droit, qu'il fit, à l'imitation du *Pantagruel* de Rabelais, un ouvrage qui a pour titre *Fanfreluche et Gaudichon, mythistoire baragouine de la valeur de dix atomes;* c'est une mauvaise copie d'un bon ouvrage. Ses autres productions sont: *la Paix venue du ciel, en vers héroïques;* — *le Tombeau de l'empereur Charles-Quint, en douze sonnets* (1558); — *une Remontrance au peuple françois*, etc.; — *trois Eloges de la paix, de la trève et de la guerre* (1559); — *le Repos du plus grand travail* (en 1550); — *la suite du Repos*, etc. (1551); — et enfin, *l'amoureux Repos.*

Ces trois derniers recueils se composent d'une multitude de pièces, dont la plupart sont adressées à une demoiselle de Romans en Dauphiné, appelée Denyse, et que notre poète désigne sous le nom de *sa sainte.*

ÉPIGRAMME.

A SA SAINTE.

Or me donnez, pour appaiser
Cette ardeur, ma mie, un baiser :
Donnez-le moi donc, ma mignonne,
Ou au moins que je vous le donne;
Mon petit cœur, mon doux souci,
Donnez-le moi, non pas ainsi.
Me pensez-vous payer si vîte ?
Ha! vraiment, vous n'estes pas quitte;
Je veux bien baiser autrement !
Baisez-moi colombinement :
Souffrez que ma levre demeure
Sur la vostre, tant que je meure,
Afin que mon esprit, laissant
Mon corps doucement trépassant,
Autre chemin ne puisse prendre
Que pour en votre corps descendre,
D'où soudain votre esprit chassé,
S'en vienne en mon corps trépassé;
Et puis vous me rendrez mon ame,
Je vous rendrai la vostre, dame;

Mais aussi-tost que nous aurons
Nos ames, nous les changerons
Encores un coup, pour les rendre,
Et encore pour les reprendre.

ÉPIGRAMME.

DE LAURENT.

Appellez Laurent furieux;
Appellez-le beste mauvaise;
Appellez-le sot glorieux;
Onques ne fut homme tant aise:
N'ayez jà peur qu'on lui déplaise
En lui disant qu'il ne vaut rien;
Il répondra, Je l'entends bien,
Et n'en sera point irrité.
Laurent est un homme de bien,
Il prend fort bien la vérité.

ÉPIGRAMME.

SUR UN PORTRAIT DE JUSTICE, A M. JEAN JAQUAR, SON AMI.

On donne un glaive à Thémis, c'est pour estre
Craint des petits et simples paysans;
Un trébuchet, dans sa main, pour connoistre
Si les écus qu'on baille sont pesans.

ÉTIENNE PASQUIER.

Étienne Pasquier, né à Paris le 8 juin 1529, se livra de bonne heure à l'étude de la jurisprudence, et se fit connoître avec avantage dès son entrée dans la carrière du barreau, en novembre 1549. Henri III lui donna la charge d'avocat-général de la chambre des comptes, qu'il exerça avec honneur, et dont il se démit, quelque temps après, en faveur de son fils aîné. Parvenu à un âge avancé, il se retira tout-à-fait des affaires, et cultiva en paix les lettres et ses amis, jusqu'à sa mort, arrivée le 30 août 1615.

La dernière édition des Œuvres de Pasquier est de 1723, *in-folio*. Elle se compose : des *Recherches de la France*, ouvrage très estimé pour les éclaircissements curieux qu'on y trouve sur divers sujets de l'antiquité, et spécialement sur la France; le septième Livre renferme l'histoire de la poésie françoise, depuis son origine jusqu'à l'époque où il fut écrit; — du *Monophile*, en deux Livres, en prose et mêlé de quelques vers; cet ouvrage, qui a pour sujet l'amour, est suivi de quatre *Colloques d'amour;* — de vingt-quatre *Lettres amoureuses;* — d'autres *Lettres*, en vingt-deux Livres; — d'un *Discours sur la manière de parler au roi;* — de six Livres d'*Épigrammes* en latin, et des *Portraits de plusieurs grands hommes*, en un Livre et dans la même langue. Viennent ensuite ses *Poésies françoises;* — son plaidoyer pour l'Université de Paris, contre les

Jésuites, etc.; la *Puce des grands jours de Poitiers;* — la *Main de Pasquier,* etc.

Les *Poésies françoises* se divisent en plusieurs parties: ce sont les *Jeux poétiques*, recueil de sonnets, chansons et élégies sur l'amour; — les *Sonnets;* le poète y célèbre quelques événements remarquables, tels que le mariage de Charles IX, l'entrée de ce prince à Paris, etc.; — un *Poëme sur la paix*, où il félicite le roi sur l'édit de pacification du 11 août 1570, et où il prend occasion de peindre les malheurs des guerres civiles, et surtout de *celles qui sont entreprises sous le masque de la religion;* — un grand nombre d'*Épitaphes* qui renferment, pour la plupart, les éloges historiques de quelques grands personnages; — une *Pastorale du vieillard amoureux*, remplie de naïveté, et enfin les *Versions poétiques*, traductions ou imitations de quelques pièces de vers latins de différents auteurs.

SONNET.

Celui vraiment sçavoit bien la maniere
Comme il alloit de l'un et l'autre état,
Qui, comparant l'avocat au soldat,
Les fit loger dessous même banniere.

L'un va bravant d'une lance guerriere;
L'autre, bragard, de sa langue s'ébat:
Tous deux vaillans, l'un de ces deux combat
En un barreau, et l'autre à la barriere.

Tous deux hardis, combattent pour l'honneur;
En combattant, il faut que le bonheur
Soit joint aussi avecques la prudence.

D'un point, sans plus, le soldat est jaloux,
Pour ne gagner au combat que des coups;
Et l'avocat, de l'or en abondance.

SONNET.

Ne te voyant, quand je t'aimois,
Le mois me duroit une année,
Et une heure mal fortunée
Me duroit un jour, mesme trois.

Maintenant, plus tu ne me vois,
Pour s'estre mon amour tournée;
Et si je te vois, ma journée
Me dure autant et plus qu'un mois.

Toutefois tu es aussi belle
Que lorsque je te jugeois telle :
Mais j'en ai mon amour osté.

La Beauté, certes, n'est point mere
De l'Amour; mais l'Amour est pere
De ce qu'on appelle Beauté.

CHANSON.

Malheureux Amour, d'où procede
Que plus je me livre au déduit,
Où ta folie nous réduit,
Et moins ma dame je possede?

Qui suit l'Amour, Amour le fuit,
Qui fuit l'Amour, Amour le suit.

D'où vient que d'une feinte honte,
Cette dédaigneuse me fuit,
Et qu'au contraire elle poursuit
Celui qui d'elle ne fait conte ?
Qui suit l'Amour, Amour le fuit,
Qui fuit l'Amour, Amour le suit.

Il faut bannir de sa pensée
Que l'aimer à aimer induit;
Tel en fut autrefois le bruit,
Mais la saison en est passée.
Qui suit l'Amour, Amour le fuit,
Qui fuit l'Amour, Amour le suit.

Aye d'amour l'ame enflammée;
Cela, pauvre sot, te détruit :
Un autre en rapporte le fruit,
Et toi seulement la fumée.
Qui suit l'Amour, Amour le fuit,
Qui fuit l'Amour, Amour le suit.

Veux-tu savoir d'amour la gloire ?
C'est d'obscurcir ce qui reluit;
De changer en clarté la nuit,
Par un esprit contradictoire.
Qui suit l'Amour, Amour le fuit,
Qui fuit l'Amour, Amour le suit.

Dame, en qui le mépris habite,
Afin d'éviter tout circuit,

Puisque ton amour tant me nuit,
Demeurons tous deux quitte à quitte.
Qui suit l'Amour, Amour le fuit.
Qui fuit l'Amour, Amour le suit.

LA PUCE.

Ainsi que dedans le pré,
D'un vert émail diapré,
On voit que la blonde avette
Sur les belles fleurs volette,
Pillant la manne du ciel,
Dont elle forme son miel :
Ainsi, petite pucette,
Ainsi, puce pucelette,
Tu volettes à tâton
Sur l'un et l'autre teton.
Or, ayant pris ta pasture,
Tu t'en viens, à l'aventure,
Soudain après héberger
Au milieu d'un beau verger,
Paradis qui me réveille,
Lorsque plus elle sommeille :
Là, prenant ton bel ébat,
Tu lui livres un combat,
Combat qui aussi l'éveille,
Lorsque plus elle sommeille.
Je ne veux ni du taureau,
Ni du cygne blanc oiseau,

Ni d'Amphitryon la forme,
Ni qu'en pluie on me transforme.
Puisque ma dame se paist,
Sans plus, de ce qui te plaist,
Plust or' à Dieu que je pusse
Seulement devenir puce!
Tantost je prendrois mon vol
Tout au plus haut de ton col,
Ou, d'une douce rapine,
Je sucerois ta poitrine,
Ou lentement, pas à pas,
Je me glisserois plus bas,
Et, d'un muselin folastre,
Je serois puce idolastre,
Pinçottant je ne sçais quoi,
Que j'aime trop plus que moi!
Mais, las! malheureux poëte!
Qu'est-ce qu'en vain je souhaite?
Cet échange affiert à ceux
Qui font leur séjour aux cieux.
Et partant, puce pucette,
Partant, puce pucelette,
Petite puce, je veux
Adresser vers toi mes vœux.
Si tu piques les plus belles,
Si tu as aussi des aisles,
Tout ainsi que Cupidon,
Je te requiers un seul don
Pour ma pauvre ame altérée:
O puce! ô ma Cythérée!

C'est que ma dame, par toi,
Se puisse éveiller pour moi !
Que pour moi elle s'éveille,
Et ait la puce en l'oreille !

SONNET.

Le monde me déplaist; je vis de cette sorte,
Que je ne fais meshui que tousser et cracher,
Que de fascher autrui, et d'autrui me fascher :
Je ne supporte nul, et nul ne me supporte.

Un mal de corps je sens, un mal d'esprit je porte :
Foible de corps, je veux, mais je ne puis marcher ;
Foible d'esprit, je n'ose à mon argent toucher :
Voilà les beaux effets que la vieillesse apporte.

O combien est heureux celui qui, de ses ans,
Jeune, ne passe point la fleur de son printemps !
Ou celui qui, venu, s'en retourne aussi vite !

Non, je m'abuse : ainçois ces maux ce sont appas,
Qui me feront un jour trouver doux mon trépas,
Quand au ciel il plaira que ce monde je quitte.

JEAN DE LA PERUSE.

Jean de La Peruse étoit d'Angoulême; l'époque de sa naissance n'est pas connue. Il mourut vers l'an 1555, à la fleur de son âge. Étienne Pasquier nous apprend (*Recherches de la France*, Liv. vii, chap. 6), que La Peruse joua un *rollet* dans la tragédie de *Cléopâtre* et dans la comédie d'*Eugène*, du fameux Jodelle, son ami; et Scévole de Sainte-Marthe (*Eloge de Robert Garnier*, édit. *in*-4°, page 104) prétend que s'il eût vécu plus long-temps, *il auroit été regardé, au jugement des savants, comme l'Euripide françois.*

On voit, par les poésies de La Peruse, qu'il fit un long séjour à Poitiers, et qu'il s'y lia d'amitié avec Jean Boiceau, sieur de La Borderie, et Guillaume Bouchet, qui recueillirent ses productions après sa mort, et les firent imprimer à Poitiers en 1556, *in*-4°.

Ce recueil commence par *Médée*, tragédie en cinq actes, avec des chœurs. Le poète y a scrupuleusement observé le retour alternatif des rimes masculines et féminines. Cette pièce eut, à son apparition, un succès étonnant. Jacques Tahureau ne craignit pas de donner à son ami le titre de *premier tragique de France.* Les historiens du théâtre françois ont prétendu, mal à propos, que cette tragédie n'étoit qu'une traduction de la *Médée* de Sénèque. La Peruse, il est vrai, a imité quelques passages du poète latin; mais la disposition de l'action, l'ordre des scènes et le rang des person-

nages, ne sont plus les mêmes dans la pièce françoise.

Médée est suivie de cinq odes, de quelques épigrammes, de plusieurs sonnets, de six élégies, de quatre chansons amoureuses, et d'un assez grand nombre de petites pièces sous le titre de *mignardises*, d'*étrennes*, d'*amourettes*, etc.

Une des odes de La Peruse, adressée à l'évêque de Tarbes, est remarquable par sa distribution, imitée des odes grecques, c'est-à-dire qu'elle est divisée en strophes, anti-strophe et épode; cette pièce se termine par un éloge pompeux de la poésie.

ÉLÉGIE

SUR LA MORT DU CAPITAINE FAYOLES, PUISNÉ.

Quoi! dureront toujours tant de maux inhumains.
Qui troublent à l'envi le repos des humains!
Ah! pauvre genre humain! faut-il qu'il ne t'arrive
Jamais le moindre bien, qu'après un mal ne suive?
Un gain n'a si-tôt fait tes soupirs retirer,
Qu'une perte te fait encore soupirer;
Quand plus tu penses être assuré de ta vie,
C'est alors que la Parque a sur tes jours envie.
Hélas! tu l'as bien sçu, tu as bien sçu les loix
De ce monde inconstant, ô l'honneur d'Angoumois,
Fayoles, cher cousin! tu as bien sçu qu'au monde
N'y a non plus d'arrest qu'au branlement d'une onde;
Et que, lors que du monde on a l'espoir conçu,
C'est alors que du monde on se trouve déçu,

C'est alors que le sort, contretournant sa roue,
Des malheureux humains à son plaisir se joue;
Empeschant leurs desseins, culbutant leurs éfforts,
Haut élevant le foible, abattant les plus forts,
Coupant le fil des ans à la verte jeunesse,
Et prolongeant les jours à la courbe vieillesse.
Vraiment tu connus bien l'inconstance du sort,
Lorsque tu fus frappé du sommeil de la mort,
Sommeil oblivieux, dont quiconque sommeille,
Sommeille si profond, qu'onques il ne s'éveille.
Las! hélas! ce fut lors que Charles, enragé
Du bonheur des François, tenoit Mets assiégé!
Lorsque maint Espagnol connut, à son dommage,
Quels étoient tes efforts; lorsque, d'un haut courage,
Jamais recru de peur, jour, nuit, soir et matin,
Hardi, tu terrassas maint Bourguignon mutin!
Las! hélas! ce fut lors, Fayoles, que ta vie,
Par un boulet meurtrier, en sa fleur fut ravie.
Ainsi ce plomb cruel t'empescha de courir
Au comble de l'honneur, avant que de mourir!
Vraiment tu fus par trop ennemi de la vie,
Quiconque le premier trouvas l'artillerie!
Vraiment d'un fait cruel tu t'acquis un renom,
Quiconque le premier inventas le canon!
Et quoi! si tu voulois qu'il fust de toi mémoire,
Falloit-il acheter, par notre mort, ta gloire?
O malheureuse poudre! ô boulet malheureux!
Par qui le lasche abat l'homme plus valeureux!
En pourroit-on avoir une preuve meilleure,
Qu'en voyant ton corps mort qui dedans Mets demeure?

Mille moindres que toi, moindres aussi tenus,
Sans aucun accident, en sont sains revenus.
N'estime plus, César, vaine ton entreprise.
Bien que, par tes efforts, la ville ne soit prise,
N'estime pourtant pas, non, n'estime jamais
Que tu n'as rien conquis, en ce siege de Mets.
Si, contre tes efforts, le roi garda Lorraine,
Il y perdit beaucoup, perdant tel capitaine;
Et tu gagnas beaucoup, gagnant la vie à maints,
Qui sans ce plomb meurtrier fussent morts de ses mains.
Encore n'as-tu pas du tout ravi sa vie;
Encore vit de lui la meilleure partie.
Ton malheureux boulet a, sans plus, abattu
Ce qui pouvoit mourir, mais non pas sa vertu,
Ni ses faits valeureux, qui vivront en la France,
Tant que l'on baillera coups d'épée et de lance:
Ses faits vivront toujours, et, malgré ton canon,
Ils auront, par mes vers, un éternel renom.
Celui ne meurt jamais qui, vaillant à la guerre,
Pour soutenir son roi, est renversé par terre;
Mais des hommes couarts, de crainte demi-morts,
Un même coup abat et les noms et les corps.

SUR UN ENFANT, MORT PRESQUE EN NAISSANT.

Est-ce donque le grand aise
Attendu si longuement?
Ha! mignon! que je te baise,
Avant ton département!

Es-tu donc venu, ami,
Pour ne nous voir qu'à demi?
Es-tu donc venu en vain,
Pour t'en aller si soudain?
Pauvret! ta venue assemble
La joye et le deuil ensemble!
Ha! pauvret! ta fresle vie
Est bientost de mort suivie!
Et quoi! mignon, as-tu vu
Quelque cas qui t'ait déplu?
Le bers où devois gésir,
N'étoit-il à ton plaisir?
N'avoit-on choisi nourrice
Qui te fust assez propice?
As-tu, à ton arrivée,
Quelqu'autre chose trouvée,
Qui fust contre ton vouloir?
As-tu apperçu douloir
Quelqu'un de te voir marri?
Ton pere t'a-t-il pas ri?
Ta mere est-elle faschée
D'estre de toi accouchée?
Dis-le moi, dis, mon ami,
Quel destin ton ennemi,
Dis-moi, mon mignon, dis-moi,
Quelle rigoureuse loi,
Avant sucer le teton,
Te fit aller voir Pluton?
Encore, ami, si ta vie
N'eust été si-tost ravie;

S'il t'eust été permis croistre,
Jusques à pouvoir connoistre
Combien, pour te recevoir,
Chacun faisoit son devoir,
Vraiment, mignon, ta venue
Eust été plus cher tenue:
Mais quoi! tu nous ostes tout;
Tu vis et meurs en un coup;
Tu meurs, ami, presque avant
Que tu as été vivant!
J'avois projetté d'élire
Les meilleurs nerfs de ma lyre,
Pour chanter parmi la France
Le bonheur de ta naissance.
Déjà le dieu cynthien
T'avoit retenu pour sien;
Et jà déjà les neuf sœurs
Te promettoient leurs douceurs,
Las! les faveurs cynthiennes,
Et les sœurs aoniennes
Ne peuvent retarder l'heure
Où il faut que chacun meure!
Il nous faut, par le destin,
Prendre vie, et prendre fin;
Et nul ne peut, d'un seul pas,
Tarder l'heure du trépas.
Ha! mignon! quand ta paupiere
S'ouvrit pour voir la lumiere,
Tu connus bien qu'en ce monde,
Sur l'incertain tout se fonde:

Lors, ami, tu eus envie
D'élire meilleure vie ;
Lors, tu nous laissas, pour suivre
Celui qui mieux te fait vivre.
  Va donc, ami, va donc voir
Des heureux le beau manoir,
Où tristesse, ni desir,
Ne troubleront ton plaisir.

SONNET.

PERDU A LA RAFLE, CONTRE J. A. DE BAÏF.

Puisque le dez t'a fait mon créditeur,
Voici de quoi envers toi je m'acquitte :
Oh! que ne suis-je en mesme façon quitte
Envers chacun de qui je suis detteur!

Ah! mon Baïf, les poëtes n'ont plus d'heur,
Les vers n'ont plus faveur que bien petite :
Ce siecle d'or n'a égard au mérite
Des bons esprits, le seul or a faveur.

Cessera donc notre noble entreprise?
Si nous n'avons qui nos vers favorise,
Cessera donc le charme de nos voix?

Non, mon Baïf, poursuivons notre affaire;
Si nous pouvons à nos amies plaire,
Ce sera plus que de complaire aux rois.

ÉLÉGIE.

Pleure, pleure, élégie ; élégie pleureuse,
Reprens, à cette fois, ta face douloureuse ;
Reprens ton premier deuil, reprens l'état premier
Qui de tes premiers ans te fut plus coutumier :
Laisse Amour et ses traits, son brandon et sa flamme,
Son arc et son carquois, au joyeux épigramme :
Ride ton front marri, arrache de ton cœur
Mille soupirs cuisans, témoins de ta douleur !
Ce François de Clermont, ce seigneur de Dampierre,
Ce miroir de vertu, est couvert d'une pierre :
Celui qui arrosa du sang des ennemis
Maint endroit de la terre, est sous la terre mis ;
Celui qui résistoit aux ennemis de France,
N'a pas, contre la mort, pu faire résistance ;
Ce vaillant vertueux, nonobstant sa vertu,
Par la mort plus vaillante a été combattu ;
Celui qui dans son cœur ne logea jamais crainte,
Celui dont si souvent la lance fut empreinte
Du sang de l'ennemi, et tant qu'il a vécu,
De l'ennemi plus fort ne fut onques vaincu,
Il est vaincu par mort. O Mort dure et cruelle !
Ah ! malgré toi du moins, sa vie est immortelle :
Ceux qui vivent encor, ceux qui après naistront,
En dépit de ton dard, Dampierre connoistront :
Ils liront sa vertu, ils liront sa vaillance,
Dans maints livres écrits des histoires de France ;

Ils y liront comment, d'un indomptable cœur,
Sur maint fort Espagnol il s'est montré vainqueur;
Et comme il terrassa, de prouësse hardie,
Maint vaillant Milanois dedans la Lombardie;
Comme il a maintes fois été victorieux
Contre le brave effort de l'Anglois furieux;
Comme il a maintes fois, par le fer de sa lance,
Du Bourguignon mutin surmonté l'arrogance!
Les forts naissent des forts, le craintif du craintif;
Le lyon, du lyon; le cerf, du cerf fuitif;
De bon arbre, bon fruit; bon vin, de bonne vigne,
Et vertueux enfans, de vertueuse ligne.
Cela s'est avéré en ce Dampierre ici,
Qui, vaillant, a laissé deux vaillans fils aussi.
Hélas! non pas laissé; car le guerrier outrage
Les a ravis tous deux au printemps de leur âge;
Et le pere attristé, sur la fin de ses ans,
A, tout vivant encor, vu périr ses enfans:
Lui qui se confioit que leur ferme jeunesse
Seroit le cher appui de sa foible vieillesse!
Hélas! le bon vieillard, au lieu d'avoir confort
De ses chéris enfans, il en a vu la mort!
Contre l'ordre commun de la loi de nature,
Le pere à ses enfans a donné sépulture:
Non a; car ils sont morts plus honorablement,
Mourant dans les combats, pour le roi bravement,
Que si morts dans leur lit, au chasteau de Dampierre
Leurs corps fussent enclos sous une riche pierre.
Ils ont eu plus de los, mourans jeunes hardis,
Qu'ils n'eussent eu vivans de cœurs abatardis.

Ils n'ont guere vescu, si aux ans on regarde;
Ils ont vescu long-temps, si aux faits on prend garde,
Réjouis-toi, Dampierre, oublie ta douleur,
Leur mort a fait fleurir ton renom et le leur.

Au monde n'y a rien que la mort ne ruine,
Fors l'esprit vertueux, qui sur la mort domine:
Le seul esprit, sans plus, compain de la vertu,
Par l'effet de la mort ne fut onc abattu.
Dampierre n'est point mort, et la Parque cruelle
A seulement ravi ce qui étoit à elle:
Son corps étoit mortel, son corps est mort aussi;
Mais l'esprit est vivant mieux qu'il n'étoit ici.
Ses faits et sa vertu, vainqueurs de noire envie,
Auront, malgré la mort, une éternelle vie.

CHANSON.

Hélas! que fille je suis
Fortunée et malheureuse,
Puisqu'avoir celui ne puis
Duquel suis tant amoureuse!

C'est lui seul qui mes esprits
Ravit, par sa bonne grace;
C'est lui seul, lequel a pris
Au plus près de mon cœur place.

Je suis bien certaine aussi
Qu'il me porte amitié bonne,
Me donnant son cœur ainsi
Comme le mien je lui donne.

Il s'estime bienheureux
De m'avoir pour amoureuse ;
Et d'avoir tel amoureux
Je m'estime bien heureuse.

D'avoir vers lui tel crédit
Je me tiens bien assurée ;
Car lui-mesme me l'a dit,
Et m'en a sa foi jurée.

Et menti ne m'a-t-il point ;
Car son cœur au parler touche,
Et ne se trouve un seul point
De menterie en sa bouche.

Tous autres me font ennui,
Déplaisir et fascherie ,
Sçachant très-bien que de lui
Autre femme n'est chérie.

Mes parens, trop rigoureux,
Ne cherchent qu'à me contraindre
De faire un autre amoureux ,
Et rien ne m'y sert le plaindre.

Leur propos continuel,
C'est qu'il faut que je le fasse :
Mesme mon pere cruel,
De son courroux me menace.

Tant que mon plus grand confort,
En ces odieux alarmes,
Est de souhaiter la mort,
Et de mes yeux jetter larmes.

Celui que je n'aime point
Est déjà plein de vieillesse :
Mon ami est en bon point,
En la fleur de sa jeunesse.

S'il est vrai que le vieillard
A des biens en grand' largesse,
L'amour, qui de bon cœur part,
Ne gist pas en la richesse.

J'ai, par plusieurs ans, connu
Mon ami et sa constance ;
Et de ce nouveau venu
Jamais je n'eus connoissance.

L'un est mon loyal ami ;
Le renoncer n'ai envie :
Et l'autre mon ennemi,
Que n'aimerai en ma vie.

Il a des fils aussi grands,
Ou peu s'en faut, que leur pere :
Avant que porter enfans,
C'est grand' pitié d'estre mere.

C'est un trop grand déplaisir
A pauvres jeunes pucelles,
Se marier au plaisir
Des parens, et non pas d'elles.

LAURENT DE LA GRAVIÈRE.

Laurent de La Gravière étoit Languedocien ; il fut secrétaire du vicomte de Joyeuse, gouverneur de Narbonne. Ses productions se composent, 1°. d'une traduction de cinq églogues du poète latin Baptiste Mantuan, de l'ordre des Carmes, né à Mantoue en 1448 ; 2°. d'une vingtaine d'épigrammes imitées de Voulté, autre poète latin, mort en 1542 ; 3°. de deux pièces traduites du latin de Salmon Macrin, valet de chambre de François 1er ; enfin, de quarante autres épigrammes et de trente épitaphes. Ces différens ouvrages furent imprimés à Lyon en 1558, *in*-8°, par Jean Temporal, et sont en général fort médiocres.

ÉPIGRAMME

CONTRE UN ECCLÉSIASTIQUE QUI N'OSOIT CHANTER AU CHOEUR QUE LORSQUE LES CLOCHES SONNOIENT.

Jamais au chœur tu n'oses mot sonner
Que quand tu oys les cloches résonner,
Voyant du son chacun estre eblöuy :
Or j'entends bien, Genin, ta maladie ;
C'est que tu fais si rude mélodie,
Que tu ne veux de personne estre oüy.

ÉPIGRAMME.

SUR UN MAGNIFIQUE TOMBEAU QUI AVOIT ÉTÉ ÉLEVÉ A UN MÉCHANT HOMME.

L'Autr' hier, voyant d'un méchant le tombeau
Construit de marbre, et par telle excellence,
Qu'on n'en sçauroit au roi faire un plus beau :
Hélas! dis-je, quelle folle dépense!
Dessus jettay larmes en abondance.
Mais sur-le-champ quelcun me dit : Tout dous;
C'est trop pleurer un ennemi de tous.
Je luy réponds à voix claire et aperte:
Je ne plains pas cil qui git cy dessous;
C'est du tombeau que je pleure la perte.

A SA FEMME.

Vivons, amye, et nous aimons de sorte
Que nul divorce éteigne l'amour forte
D'entre nous deux : évitons tout soucy.
Si quand viendra que de ce monde cy
Serons partis, ceux qui auront envie
De calculer le tems de nostre vie,
Puissent trouver, par leur compte arresté,
Que les hauts dieux nous ont ça bas presté
Des jours plaisans, fortunés et heureux,
Plus la moytié qu'il n'est de malheureux, etc.

FRANÇOIS DE BELLEFOREST.

FRANÇOIS DE BELLEFOREST, né en 1530, au village de Sarzan, près de Samatan, petite ville du comté de Comminges, sur la Save, n'avoit pas plus de sept ou huit ans lorsque son père mourut au service, où il avoit consommé presque toute sa fortune. Belleforest fut accueilli d'abord à la cour de Marguerite, reine de Navarre, et alla ensuite à Bordeaux, où il étudia sous Buchanan et quelques autres savants; de là il se rendit à Toulouse pour y suivre des cours de droit; mais il s'occupa à composer des vers en l'honneur des personnes les plus distinguées de cette ville. Enfin il quitta Toulouse après plusieurs années, et vint à Paris, où il suivit les leçons de Ramus, de Turnèbe, etc., et se lia d'amitié avec Ronsard, Baïf, Belleau et plusieurs autres poètes de cette époque. Belleforest jouit de quelque estime sous Charles IX et sous Henri III. Il fut nommé historiographe de France; mais les négligences et le peu d'exactitude qu'on remarquoit dans ses productions lui firent perdre une grande partie de sa réputation. Il mourut à Paris le 1er janvier 1583, dans la cinquante-troisième année de son âge.

Plus de cinquante ouvrages, dont plusieurs forment des volumes *in-folio*, sont sortis de la plume de Belleforest. Il s'exerça dans tous les genres, traductions, histoires, poésies, etc.; mais aucun de ses écrits n'a pu lui faire pardonner sa malheureuse fécondité.

Parmi ses poésies, une seule pièce nous a paru moins mauvaise que les autres; elle se trouve dans les *Histoires tragiques*, tome IV, hist. 72, *d'un chevalier espagnol qui se met follement au hazard, pour acquerir la grace d'une damoiselle, et reconnoissant sa folie se départ sagement de sa poursuite.*

DOM JEAN ÉMANUEL A L'INGRATE ÉLÉONORE.

Que n'a le ciel, en produisant ton corps,
Formé l'esprit tout tel que le dehors!
Ou que n'a-t-il cest esprit fait visible,
Afin qu'estant, ainsi qu'il est, nuisible,
On l'évitast, ainsi que le nocher
Fuit un écueil ou périlleux rocher,
Lorsque, tandis que le ciel ne l'estonne
Avec ses feux, la mer rase il sillonne!
Que n'a le sort assujetty ton cœur
Dessous la loy de quelque grand rigueur,
En te donnant un ami aussi stable
Comme ton cœur est loyal et aimable!
Que n'a l'Amour descoché tous ses traits
Les plus ardens et les plus imparfaits
Qu'onc dessus cœur émeu il descocha!
Et si jamais ses yeux en desboucha
Pour adviser, est pour faire l'eslite
De quelque bien et soulas, et mérite.
Que n'a-t-il pris ce desir, ah! pour moy,
Et pour juger de ma loyale foy!

Et regarder la plus fausse femelle,
La plus traistresse, et subtile, et cruelle
Que nature onc ait en terre produit,
Comme un sion d'un sauvageon sans fruit!
Que n'a ce fol advisé ta faintise,
Et le desir de ma grande franchise,
Pour séparer mon cœur de ton desir,
Et me laisser vivre libre à plaisir!
Le sort, le ciel et l'amour tous ensemble,
Avoient dressé, ainsi comme il me semble,
Ceste conjure, et vouloient m'effrayer,
Et, m'effrayant, ma constance essayer,
Pour, ce faisant, me faire entendre comme
Doit se régir un sage et accort homme
En tous ses faits, afin que sagement
Je fisse choix de mon heur ou tourment;
Et que, guidé de raison, je suivisse
Une qui sceust juger de mon service.
Ils m'ont guidé pour dresser mon esprit
En ce détroit de haine et contredit,
Et m'ont offert le fier objet à l'ame,
Afin qu'un jour sobrement je m'enflamme,
Ayant gousté que vaut le déplaisir
Que j'ai acquis, ne sçachant bien choisir.
Car, choisissant la belle Éléonore,
Et ce clair teint, qui fait rougir l'Aurore
De grand dépit; hélas! je ne voyois
En quel danger ma vie je mettois!
Point ne sentois la finesse et la ruse
Qui se cachoit sous le chef de Méduse,

Et ne goustois que la clarté qu'on voit
Par le dehors ; l'obscur n'apparoissoit,
Lequel depuis m'acheminoit vers l'onde,
Que le nocher, en se dépitant, sonde
Avec sa rame, en passant les esprits
Qui, par la mort, aux enfers sont conduits.
Tu me voulois, ah! fille desloyale,
Conduire au bord de l'onde stigiale,
Et consacrois ma vie aux Afriquains,
Me défaisant avec mes propres mains.
Mais le haut Dieu soustenant ma querelle,
Et encontre eux, et contre toi, cruelle,
Me délivra et eust pitié de moy,
Pour condamner le défaut de ta foy,
Et faire voir à chacun que Médée
Onc l'ame n'eust si éprise et voilée,
Charmant, liant les esprits et les corps,
Et émouvant mille et mille discords
Pour se venger, en occisant son frère,
De la poursuite et guerre de son père;
Ou pour oster à son époux Jason
Cruelle fille au malheureux Créon,
Que toy cherchant ma défaite et ruine,
Lorsque, plourant, ta fourbe m'achemine
Dedans le parc des lions rugissans,
Mais plus que toy, vers moy, doux et plaisans.
Tu voyois bien que ma cause étoit bonne;
Mais ne voulois, ô fière Tisiphone,
Le reconnoistre, et aimois mieux me voir
Mort et défait que me donner espoir

De récompense, ou de quelque allégresse,
En te suivant comme dame et maistresse.
J'étois aveugle, aveugle et sans esprit,
Et sans raison aveuglément conduit
Sous ton plaisir, mais ores je dissipe
Tout ton effort, et sage m'émancipe
De ta puissance, ayant pour ma clarté
Pris le rayon perdu de liberté.
Je te renonce, ô perverse adversaire!
Et plus de toy je n'ai aucun affaire.
J'abhorre et fuis ces yeux clairs et lascifs,
Jadis de moy cruels et fugitifs;
Et le parlé miellé de ta bouche
A mon oreille aucunement ne touche.
Tes ris me sont autant de traits poignans,
Et tes douceurs mille glaives tranchans;
De tes soupirs le vent ainsi m'étonne,
Que de Jupin les éclats quand il tonne;
Et t'approcher me seroit aussi dur
Que m'en aller dans le manoir obscur
Où le Thébain, pour l'amour de sa dame,
Alla sonnant, vestu de corps et d'ame.
Va donc, cruelle, et cherche un autre objet
De tes desseins, et un autre sujet
De ton venin et feinte hipocrisie;
Car autre voye ay-je à présent choisie,
Où ne pourray, en aimant, m'égarer;
Où je sçauray sagement dévorer
Tous les ennuis, la tristesse importune,
Et les effrois que bastit la fortune;

Où, assuré, je ne craindray l'ardeur
D'un œil lascif, ni la foible vigueur
De l'archerot, que pensois indomptable,
Et lequel j'ay, d'une force admirable,
Sur toy, en toy, battu et terrassé,
Tant que du tout je le voy trépassé,
Pourry, défait, sans honneur et sans gloire,
Loing rejeté de mon cœur et mémoire.
Tu gémiras, alors que je riray,
Et poursuivras, alors que je fuiray;
Je te verray en ma grande liesse,
Pleine d'ennuy et de pâle tristesse,
Car tu seras la proye de l'amour,
Et en mon cœur lors ne fera séjour
(Non plus qu'il fait) l'amour, ni son bandage,
Toy, ni tes yeux, ni ton plaisant visage,
Et ne pourras te vanter désormais
Que pour toy j'aye au cœur ou guerre, ou paix.
Je jouiray désormais de mon aise,
Avilissant et les brandons et braise
Que jusqu'ici je donnois sottement
A Cupidon en mon aveuglement;
Et je renvoye et les desirs et peines,
Et les desseins des poursuites plus vaines
Que j'ay pour toy fait. Encor te dirai
Que mille fois plustost je choisirai
De repasser en l'Afrique stérile,
Pour y combattre, et avoir file à file
Cent mille noirs en barbe, avec leurs dards
M'environnant, enclos de toutes parts,

Qu'onc d'un clin d'œil je regarde ta face,
En te faisant tant peu que soit de grace,
Et croire peux qu'encore, après la mort,
Me ressentir je veux de ce grand tort
Que tu m'as fait, et te serai sans cesse,
Si me survis, de nuit, parmi la presse
Des songes vains, ramenant à tes yeux
La mort, l'effroi, les assauts furieux,
Sacs et combats, et mortelles conquestes,
Et le péril des ravissantes bestes.
Ainsi, vivant, mourir je te ferai,
Et reposer pas ne te laisserai,
Tant que, vaincue enfin de ceste oppresse,
D'ennuy chargée, et de grande détresse,
Vienne, pleurant, sans amour et sans cœur,
Gouster la mort, son effort et rigueur.

ROLAND BETHOLAUD.

Roland Betholaud, qui a pris en tête de ses poésies latines, imprimées à Paris en 1576 (*in*-8°, *apud Feder. Morellum*), le titre de jurisconsulte à Limoges, n'est connu, comme poète françois, que par deux églogues sur le tombeau de Jean Salmon Macrin, poète latin, valet de chambre de François Ier, né à Loudun en 1490, mort en 1557, et par quelques sonnets, épigrammes et autres productions diverses, imprimées à Bourges en 1558, *in*-8°, par Jean Hantet. Les deux églogues de Betholaud sont adressées à Scévole de Sainte-Marthe.

ÉGLOGUE

SUR LE TOMBEAU DE SALMONIUS MACRINUS.

MENALCAS, TITYRE.

MENALCAS.

Puisque seuls en ce bois nous nous sommes tous deux
D'aventure trouvés, il est bon, si tu veux,
Mon Tityre, qu'assis sous l'épaisse coudrette
Qui se joint à l'ormeau, nous enflions la musette
Pour chanter nos amours, et celles qui nous ont
Engravé la tristesse et le deuil sur le front.

TITYRE.

Las! une autre douleur, beaucoup plus ennuyeuse,

M'efface de l'esprit la tristesse amoureuse.

MENALCAS.

Ton Marsye écorché ne te tourmente pas.

TITYRE.

De Marsye écorché je fais bien peu de cas,
Et d'autres de long-temps ont revengé l'injure
Que me fit quelquefois son amitié parjure.
C'est une autre douleur qui fait qu'ores j'appan
Ma flûte de bon cœur aux faunes et à Pan.
Je te disois un jour que la voix enrouée
De Marsye écorché fut tout ainsi louée
Par Macrin, qui l'ouyt, qu'un si sot méritoit.
Ménalque, ce Macrin, qui naguères étoit
L'honneur de mon Loudun, par la Parque ravie,
Dedans l'air, en mourant, a soupiré sa vie.
Pourquoy, s'il te souvient de ses belles chansons,
Ménalque, en ma faveur, fay rebruyre les sons
De ta voix lamentable, et ta flûte nouvelle :
Fasse la sienne plus, s'elle peut, immortelle.
Tu ne seras tout seul à venger de l'oubly,
Et de l'enfer hydeux, Macrin ensevely.
Le sçavant Léonic y emploie sa peine,
Et je suis assuré que la divine veine
De mon Roger aymé à Macrin ne faut pas,
Dont il a le premier entendu le trépas.
Cher Macrin, de ma part tu auras à cette heure
Ces larmes que pour toy miserable je pleure,
Et ces vers douloureux que mes justes regrets
Font voir derrière nous, gravés dans le cyprez.

O ciel, pere de tout, et vous, ondes coulantes,
Dont toute chose naît; toy, des ames vivantes,
Air serein, seul auteur; terre, mère des corps,
Prenez ces petits vers; et si les hommes morts,
Leur premier sentiment, comme nous, ont encore,
Envoyez à Macrin ce peu dont je l'honore.
Et toy, mon cher Macrin, si encore tu sens,
Saintement reposant, ce que font les vivans,
Si du monde meilleur quelque part la plus belle,
Dans le ciel éternel a ton ame éternelle,
Regarde de bon œil ces miens humbles fredons
Que tu as, les oyant, quelque fois trouvé bons.
Autant longue que belle.ayant vécu ta vie,
Voyre autant qu'honorable et seure de l'envie,
Tu fais pleurer les yeux des bergers larmoyans,
Non moins que si la Parque, en la fleur de tes ans,
Te coppant le filet, t'eût coppé l'espérance
D'être, comme on te voit, des premiers de la France.
Les nymphes t'ont pleuré à l'envy des neuf Sœurs.
(Les coudres et les eaux en témoignent les pleurs.)
Quand ton fils, se jettant sur ton corps pitoyable,
Disoit les cieux cruels, et Jupiter coupable
D'un trop lâche forfait. Le simple pastoureau
A, sans guide, lâché par les champs le troupeau.
Le troupeau se plaignant, a ta mort regrettée,
Sans que de tout le jour il ait l'herbe goustée,
Ny touché tant soit peu la liqueur des ruisseaux.
Les épaisses forêts, les sauvages coupeaux
Des plus horribles monts hautement retentissent,
Ou même les lions de Carthage rugissent

Pour le deuil de ta mort. Macrin, tu savois bien
Accoupler en nos champs le tygre arménien,
En l'honneur de Bacchus, renouveller sa danse,
Ses thiases vineux, et recouvrir sa lance
De feuillars tout autour. Macrin, tu nous montrois,
Pour tromper nos ennuys, d'assembler à la voix
(Alors que des bergers la fortune se joue)
Les tuyaux de Sicile, et ceux-là de Mantoue.
Tu n'as laissé languir d'un séjour paresseux
Ny ta race, ny moy, ne Macrin, ne tous ceux
Que la muse appeloit à boire en Hypocrène
Les meilleures liqueurs de la sainte fontaine.
Pour nous donner courage,, après avoir chanté,
Tu nous récompensois du loyer mérité,
Comme la grappe honore une vigne tortisse,
Et la vigne un ormeau, le troupeau la genisse,
Et les bleds le beau champ; ainsi, quand tu vivois,
Tu fus l'honneur des tiens, et l'honneur de nos bois,
Après que le ciseau de la Parque meurtrière
T'eut fait perdre en mourant notre belle lumière,
Palès quitta nos champs aussitôt qu'Apollon.
En lieu d'orge semé, maintenant le sillon
Jette l'aveneron et la fogère druë,
La malheureuse yvraye et la triste seguë :
En lieu de violette et de rouge narcis,
De paquerette blanche, et de rose et de lys,
La ronse, le chardon, la groseille et l'ortie
Tiennent de nos jardins la meilleure partie,
Pastoureaux, ombragez les fontaines de fleurs,
Sur la terre semez les flairantes odeurs,

Elevez un tombeau à Macrin, qui souhaite
Que, pour l'amour de luy, telle chose soit faite,
Et que sus le tombeau l'on engrave cecy:
Je, Macrin, suys bien mort, et tu mourras aussi;
Car, contre le destin et la mort outrageuse,
De rien ne m'a servi ma verve harmonieuse.
Adieu donque, Macrin, Apollon perruquier
Te fait un beau présent de l'odeur du laurier;
Les faunes ont cueilli tout ce qu'ils pouvoient prendre
De meilleur pour t'offrir, de l'arbre le fruit tendre,
Du froment espigé les grains et le tuyau.
Palès verse du lait sur ton sacré tombeau,
Les nymphes du miel roux, et Flore des guirlandes.
Encore des neuf sœurs un honneur tu demandes,
Chère ame, le plus grand qu'elles puissent donner
Aux hommes qui sont morts, des vers pour résonner
Dans leur temple divin, sur leur harpe d'ivoire,
De Macrin Loudunois l'immortelle mémoire.
Les Muses savent bien combien tu méritas
De lauriers verdoyans, alors que tu chantas
La mort de Gelonis de voix sicilienne,
Si bien qu'elles ploroient ta fortune et la sienne.
Elles le savent bien, car dessus Hélicon
On n'entend que sonner la gloire de ton nom:
Même quand nous dormons au fond de la vallée,
Ou dans une caverne à l'écart recelée,
Elles soufflent dans nous je ne sais quelle ardeur
Qui nous fait si petits rechanter la grandeur
D'un berger si savant, et sa chaste compagne,
Qu'entre les bienheureux ores il accompagne.

Macrin, nous te chantons en nos hautes forez,
Où le fan, le bouleau, le chêne et le cyprez,
La brebis et le bœuf, et la chevre barbue,
Surpassent de leurs cris la hauteur de la nue;
Car plutôt le poisson dans la terre naîtra,
Le lion dans la mer, le doux miel coulera
D'un arbre venimeux; pesle mesle brouillée
Toute saison aura la lumière troublée,
Ou l'hyver donnera une large moisson,
Et l'olive en esté cueillera le Gascon,
L'automne se fardant de l'émail de la prée,
Et le gay ké nouveau de la grappe pourprée :
Cela viendra premier, mon Macrin, que nos bois
Cessent onq de chanter à l'accord de ma voix.

MENALCAS.

Poursuy doncques, Tityre, et retourne despendre
Ta flûte de l'ormeau, qui, content de la rendre,
Humble, baisse la tête, afin que désormais
Il entende sonner Macrin mieux que jamais.
Pan aussi ne veut pas que ta verte jeunesse
Cesse de la sonner pour aucune tristesse,
Et quand tu la marie à ta sainte chanson,
Il me semble, écoutant l'accord d'un si doux son,
Que, lassé du labeur, je dors sur les fleurettes,
Embrassant, mais en vain, mes amours tendrelettes,
Ou qu'au mois le plus chaud, quand je suis altéré,
Je bois dans un ruisseau qui traverse le pré,
Une onde argentelette, et que j'oy le murmure
De l'eau, qui ne peut voir dessécher la verdure.
O bien heureux berger, dont la voix fait si bien

De ton heureux Macrin le ton chalcidien :
Tu seras en son lieu, même j'ose bien dire
Que Macrin, de son gré, donne l'herbe à Tityre :
Toutefois je veux bien, en faisant mon devoir,
Étendre à son honneur tout mon humble pouvoir;
Mais je voudrois avoir le miel même d'Hymete,
Qui couloit de la bouche à ce docte poète.
Macrin émerveillé va là haut regardant
Le sourcilleux Olimpe et le soleil ardent,
Ayant dessous ses pieds les astres et les nues;
De là vient que çà bas les forez chevelues,
Et le reste des champs, et les satyres nus,
Les pans et les bergers, et les faunes cornus,
L'air remplissent de joye, avecques les Naïades
Qui sortent de leurs eaux, se mêlant aux Driades.
Le loup ne fait point peur à la simple brebis,
Ny le cerf ne craint point qu'il se voye surpris
Dans les retz du veneur, qui le laisse folâtre
Librement, comme il veut, aux campagnes esbattre.
Les terres, les rochers et les bocages verds,
Pour l'amour de Macrin retentissent des vers.
Echo, comme elle peut, de sa langue nouée,
Dit qu'on garde à Macrin une fête chommée;
Car Macrin est un dieu, Tityre, c'est un dieu.
O Dieu, soys nous heureux! voicy dans ce beau lieu
J'élève quatre autels, deux à toy, deux encore
A Phébus; car autant l'un que l'autre j'honore.
Tu auras de lait frais deux houles écumans,
Et deux pots d'huile gras de ma part tous les ans.
Surtout du bon Bacchus la liqueur savourable,

Éjouissant nos cœurs à ta fête honorable,
D'un vin nouveau d'Anjou le nectar j'espandray;
Puis dansant, par les mains Corydon je prendray,
Qui contrefera Pan, avec Alphesibée,
Trépignant comme nous dessus l'herbe foulée.
Nous te ferons des vœux, tout ainsi qu'à Bacchus,
Tout ainsi qu'à Cérès, quand nous irons tous nuds,
Humblement revoyant ta terre environnée,
Afin d'avoir encore une fertile année;
Car, tant que le dauphin en la mer se plaira,
Et tant que le sanglier les coupeaux aimera,
L'esté chaud les épis, l'automne la vendange,
Macrin, les pastoureaux chanteront ta louange.

TITYRE.

Je ne sçais quel présent je te puisse donner,
Pour avoir si bien fait ton devoir de sonner,
Car j'ai moins de plaisir au doux bruit de l'haleine
Dont Zéphire au printemps nous évente la plaine,
Et ne suis point si aise à entendre frapper
Des flots s'entre suyvans les rives de la mer,
Ny d'ouyr murmurer la rivière coulée
Sur la terre pierreuse, au cœur d'une vallée.

MENALCAS.

Je te donne premier ce petit chalumeau
Qui m'apprit à chanter à l'ombre d'un ormeau,
Et si m'apprit encor ton amour Galathée.

TITYRE.

Prens ma flûte pour toy, car tu l'as méritée;
Damete l'eut premier, et depuis Corydon,
Qui m'en fit héritier, mais je t'en fais un don.

JACQUES DU FOUILLOUX.

Jacques du Fouilloux, gentilhomme poitevin, né à la terre du Fouilloux, au pays de Gastine en Poitou, mourut sous le règne de Charles ix, auquel il avoit dédié sa *Venerie, ou Traité de la chasse du cerf, du sanglier, du lievre,* etc. Cet ouvrage, l'un des plus estimés en ce genre, et que Buffon cite très souvent dans son *Histoire naturelle,* est en prose et en vers; il en existe plusieurs éditions. La plus ancienne paroît être celle de 1562 (Poitiers, *in*-4°, Marnefs et Bouchet frères). Claude Cramoisy en donna une, *revue et augmentée,* en 1628 (Paris, *in*-4°). Les meilleurs morceaux de la *Venerie* de du Fouilloux sont *le Blason du veneur,* qui se trouve à la fin du vingt-unième chapitre; — le vingt-huitième chapitre, qui a pour titre: *Comme il faut faire son rapport ayant veu le cerf,* etc.; — et enfin, *l'Adolescence de Jacques du Fouilloux,* petit poëme rempli d'intérêt.

L'ADOLESCENCE DE JACQUES DU FOUILLOUX,

ESCUYER, SEIGNEUR DUDIT LIEU EN GASTINES, PAYS DE POICTOU.

PENDANT le temps que le noble François
Faisoit ployer la France sous ses loix,
Tendre orfelin, sortant de la tetine,
Transporté fus dehors de ma Gastine
Dans un pays de bois et de rochers,
Lieu bien hanté de cerfs et de sangliers:
En servitude en ce lieu fus long temps;
Et à Linieres, où ne perdy mon temps,
Ains evitant sans cesse la paresse,
A ce plaisir exerçay ma jeunesse,
Qui est commun aux princes et seigneurs,
Comme avoient fait tous mes predecesseurs:
Car volontiers nostre genealogie
Les filles ayme, armes et venerie.
Or fu-je esclave environ de quinze ans,
N'ayant encore emotion et sens.
Quand j'eus vingt ans, il me print une envie
M'emanciper, vivre à ma fantasie;
Comme un sanglier à trois ans se depart,
L'homme à vingt ans se met aussi à part.
De bon matin m'en allay de ce lieu,
N'oubliant rien, sinon à dire adieu:
Prens mon limier, m'en vois à l'adventure,
Et ma bouteille attachee à ceinture.

Tant cheminay par forests et bocages,
Que rencontray du cerf dans les gaignages,
A la bourdaine alors il viandoit,
La jette aussi dans la taille eruçoit :
Puis il s'en va tout le long d'un chemin,
Faisant sa ruze à l'esgail du matin.
  Apres fy tant de mon chien Tire-fort,
Que le rendy d'asseurance en son fort,
Où le brisay pour prendre les devants;
A son ressuy de mon chien eu les vents.
  Je le trouvay d'une enceinte sorty,
Et d'une biche il s'estoit departy :
Le frappe à route, et me mets sur les vois;
Du chien, de moy, eussiez ouy la voix;
Sus, Voilecy, allez, vay en avant:
Par la fumee il s'en va de bon temps:
    Voilecy par les portees,
    Voilecy par les foulees,
    Voilecy aller le cerf,
    Voilecy aller le cerf,
    Aroute à luy valet
    Sus apres luy valet.
Par les forests maint escot resonnoit
Par la faveur d'Echo qui respondoit.
  Or venoit-il ce gentil vent de mer,
Qui me rendoit le corps et pied leger;
Et si sentois la fleur de l'aubespine
Que ce doux vent apportoit de Gastine.
Apres mon cerf me mis par les campagnes,
Où le brisay au pied de deux montagnes.

Dessus un tronc, regardant ma bouteille,
Prenant repos une heure je sommeille;
On oyoit là le vent cytharizer,
Qui me donnoit un aguillon d'aimer,
Comme de voix doucettes et menuës,
Et me sembloit qu'elles venoient des nuës.
Je m'esveillay, et reprenant mes voix,
Je rencontray le cerf sortant des bois:
Tant le suivy par rochers et espines,
Que le rendy aux forests de Gastines;
Et le voyant d'entree viander,
Par là jugeay qu'il devoit demourer,
Où le brisay aux genests de verdure,
En le laissant reposer à nature.
Quand je senty du genest les douceurs,
Soudain m'endors dedans ces douces fleurs:
En sommeillant ouy sur un rocher,
Un chant divin, qui me vint allecher:
De m'approcher je ne craigny mes peines,
Afin d'ouyr ces gentilles serenes,
Qui de chansons doucement entonnees
Resjouyssoient montagnes et vallees.
Quand j'advisay ce gay trouppeau assis
Sur un rocher voir paistre ses brebis,
Chacune ayant dessus son beau tetin
Gentillement la quenouille de lin;
Il me sembla apres ce mien reveil,
Voyant leur face, aviser le soleil.
J'en choisi une, où mon cœur eut desir
Soudainement de prendre son plaisir.

Or faisoit-il une pluye doucette
Qui luy rendoit la couleur vermeillette.
Là elle estoit en un lieu à souhait,
Plein tout au tour de fleurs de serpoulet.
Chantant ainsi à qui chanteroit mieux,
Un chant si doux qui transperçoit les cieux,
M'approchant pres pour mieux les regarder,
Soudain fus prins de l'aiguillon d'aimer,
Voyant la gaye et mignonne bergere
Ayant le tein et la couleur si clere;
Car point n'avoit de fart ne de civette,
Mais tout ainsi que nature l'a faicte.

Point de tourets n'avoit à son sommeil,
Fors seulement la clarté du soleil :
Elle n'estoit point cherement enfermée,
Ains aux fureurs des vents abandonnée.
Point elle n'avoit ambre, musc, ni odeurs;
Sa douce haleine luy servoit de senteurs.
Point ne portoit fleur, benjoyn, gnacelle;
Oncques parfuns elle ne porta sur elle:
Mais elle alloit, quand le temps estoit gay,
Entre les fleurs et rosée de may.
Point ne portoit gans de chamois, mitaines;
Ains en tout temps a descouvert ses veines.
Ne portoit point de calçons ne patins,
L'esgail lavoit ses pieds tous les matins :
Point ne trompoient le monde ses cheveux;
Mais les siens vrais luy tomboient sur les yeux.
Pour se coëffer ne luy faut point d'empois,
De mirouër ny de teste de bois;

N'avoit carquans, velours, ne chapperons,
Qu'un couvre-chef tout plié à grillons;
Ny busc encor de soye violette,
Qu'un godillon de simple laine verte.
Elle n'avoit, au lieu de faux manchons,
Qu'un linge blanc, sur les petits bras blonds:
Ny jazerans, anneaux, ne bracelets,
Sur son gent corps, et ses testins refaits.
D'eau de mourron, de febve, ne salive
Ne se fardoit, fors que de claire eau vive:
Eau de gourgoude à elle point ne touche
Pour adoucir son visage et sa bouche.
Point ne portoit de ce liege semelle
Pour amoindrir son seing et sa mammelle:
Vasquine nulle, et ni aucun pliçon
Elle ne portoit, ce n'estoit sa façon.
Point ne prenoit vin blanc pour se baigner,
Ne drogue encor pour son corps alleger;
Mais s'en alloit esbatre sur l'herbette,
Dedans les prez, au long de la Viette.
Nourrie estoit non delicatement;
Des elements estoient son aliment:
Car le soleil, qui rend par tout splendeur,
La contentoit, et nourrissoit son cœur,
En luy rendant le devoir de nature,
Contente estoit de telle nourriture,
Et sa beauté en rien n'amoindrissoit;
Mais au contraire en beauté reluysoit,
Qui me rendoit un amoureux desir
D'un jour me voir pres d'elle à mon plaisir.

Quant je l'eu veuë à mon gré longuement,
Mon cœur d'un feu fut espris vivement,
Appercevant la beauté du visage,
Et son parler, qui sentoit son ramage.
Or j'estois là caché pres d'un rocher,
Et ne m'osois de plus pres approcher;
Car mon esprit estoit en grand pensee
Si droit à elle m'en irois d'arrivee.
Mon cœur me dit : Ne te haste d'aller;
Elle pourra de ce roc devaller;
Lors approcher tu pourras à l'emblee,
Et à ton gré voir toute l'assemblee.
Ce que j'ay fait, ayant la patience,
En attendant l'heure de jouyssance.
Bien tost apres, comme estois en propos
Voir la bergere, tout vint bien à propos :
Au ciel ouy grand tempeste et tonnerre ;
Soudain je vy la nymphe sur la pierre,
Chantant un chant si haut et amoureux,
Qu'esclarcir fist le soleil et les cieux.
Mon cœur alors commença l'ouverture,
Le sang esmeu domina sur nature.
Me hazarday pour aller droit à elle;
Mais elle eut peur, la gentille pucelle,
Et droit s'en va où estoient ses compagnes:
Puis je descens tout au pied des montagnes;
En grand tristesse, environ de trois jours,
Je fu ainsi sans d'elle avoir secours.
Au bout du temps, ouy une musette
Dedans un pré sur la menuë herbette:

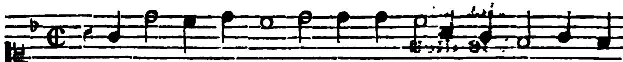
Vers le rocher je tourne le visage,
Si je verrois les brebis au gangnage.
 Lors j'advisay la gentille fillette,
Qui escoutoit le son de la musette.
Vous eussiez veu chacune s'approcher
De ce sonneur : il commence à marcher;
Tousjours sonnant, doucement les attire,
Mene la danse, et apres se retire,
Prenant plaisir voir faire petits saux
Aux gays bergiers, dansans bransles nouveaux
Sur la Viette, riviere de renom,
Qui en Gastine a sur toutes le nom;
Où font sejour des serenes facondes,
Et de leur chant resjouyssent les ondes.
 D'ouyr le chant je fus tant resjouy,
Qu'incontinent mis tristesse en oubly :
Tant fus joyeux d'entendre leur musique,
Que fis clameur du pays magnifique.
Noble pays, qui sur toute la France
Avez produit des filles d'excellence,
On ne sçauroit en aucun jeu de pris
Autres trouver qui emportent le prix,
Soit à chanter et danser par mesure;
Car ces dons là procedent de nature.
 Je voy les roys et princes estrangers
Estre apprentifs de vos bransles legers.
 Or ne desplaise au Tybre, ny au Rosne,
Ny au grand Nil, ny aussi à la Saune;
Fleuves qui ont par l'univers grand bruit;
Car la Viette apporte plus beau fruit.

D'un Simoïs et Xante de renom
Nostre Viette a surmonté le nom ;
Digne d'avoir ses sources immortelles,
Puis que ses eaux nourrissent les pucelles.
Or, chantez donc, et dansez les fillettes,
Vostre doux chant excede les musettes.
Chere Gastine, avant la mort me donne
Le coup du dart, qu'avant je t'abandonne.
Donques j'estois mussé dans des espines
Pour contempler leur façon et leurs mines.
Au coing du roc, au bout de la prairie,
Estois tout coy pour voir la bergerie.
Là se prenoit entre eux tant de soulas,
Tant à danser qu'inventer autres esbats,
Qu'il n'est possible aux vivans curieux
Plus en avoir, sans le transport des cieux.
Pendant le temps qu'estois en ce plaisir,
Voyant la nymphe où estoit mon desir,
Vous conteray au long, de point en point,
Qu'il m'arriva, dont fus en piteux point :
Ma robbe estoit de bonnes peaux de loups;
Qui me venoit assez mal à propous;
Car un faux loup ravit une brebis :
Lors les bergiers firent de si hauts cris,
Que j'eu frayeur, et du lieu me desparts.
Voicy venir matins de toutes parts,
Courans au bruit, et m'ont tranché chemin,
M'ont attrapé ; chacun prend son lopin
De mon habit, et l'ont mis à l'envers.
J'advisay lors mes genoux descouvers,

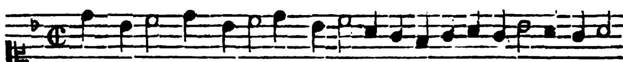
Dont m'escriay à haute pleine teste.
Voyant ma robbe, ils me prenoient pour beste:
Maint aiguillette arrachent de l'eschine,
Qui me causoit faire piteuse mine:
Mais Dieu voulut que la douce fillette
Ouyt mon cry, et court toute seulette;
Et me voyant tout rompu, vint descendre,
Prent sa quenouille, et aide à me defendre.
En elle alors mon cœur fut imprimé;
Et bien joyeux d'estre ainsi delivré,
D'elle m'aproche, et près d'elle rangé,
Je me sentis de beaucoup soulagé:
Car le doux vent de sa souëfve haleine
M'amoindrissoit de mes playes la peine.
En souspirant commence à l'embrasser,
Et doucement son visage baiser,
Vous merciant la gentille fillette
Dont vous m'avez esté amie parfaicte:
En cheminant tenois sa blanche main,
Parlant à moy d'un cœur doux et humain.
En me disant: Y sceu priqueu marrie
De vostre enneu, et gronde fascherie;
Igle vouz-ant pardingue foit grand mau
Que fusiant morts les chens qui sont itau.
So vou plaiset de venir chez mon pere,
Y vou donrai de vin a bonne chere.
Je luy respons: Ma douce et grande amie,
De bien bon cœur humblement vous mercie;
Et pour autant que j'ay fort bon vouloir
De vous aimer, et vostre grace avoir,

Je vous supplie de prendre cependant
Du bon du cœur ce mien petit present.
  Sur ces propos, jettay sur la verdure
Deux beaux anneaux lacez d'une ceinture :
Elle commence adonc à soy cliner,
Et les anneaux en son blanc sein serrer.
  Il estoit temps d'emmener ses aigneaux ;
Car desja lors s'en alloient à troupeaux
De tous costez ses compagnes ; si bien
Que n'eusmes point de plus parler moyen.
Prenant congé, me presente la main,
Me promettant revenir lendemain.
  Sur cest adieu de moy s'est separee,
Où la cogneu du dart d'amour frappee ;
Car s'en allant, souvent tournoit sa face,
En me disant de si fort bonne grace :
S'ra tou demoin environ de dix houre,
Ne faillé pas de vous trouver à l'houre,
E da bon ser, adé, adé vous dy :
Or, adieu donc la belle fille aussi.
  Lors attendant l'heure de la promesse,
Par les boquets me pourmenois sans cesse,
En escoutant le doux chant des oiseaux,
Qui resonnoient à l'entour des ruisseaux,
Où je songeois és mignardises vaines
Qu'incessamment font les dames mondaines,
Pour decevoir leurs maris et amis
Du deceptif langage d'Amadis,
Ne monstrant rien de leurs corps que la langue,
Langue d'aspic, pour dresser leur harangue,

Et leur fournaise aussi puante que souffre :
Maudit soit-il qui dira bien du gouffre.
Mais les troupeaux des bergeres vivans
Au clair soleil, et aux cieux reluysans,
Sont à aimer, tant pour leur doux langage,
Que leurs banquets de fruict et de laictage,
Entretenant une beauté certaine,
Et de leur bouche alenant douce aleine.
Lors, quand je vy qu'il estoit pres de l'heure,
M'en allay voir des brebis la demeure,
Sur un costeau en un petit pasty,
Pres d'un rocher la bergere attendy.
Tantost l'ouy ses brebis erodans,
Qui de sa voix faisoit de plaisans chants ;
Car la coustume est ainsi en Gastines,
Quand vont aux champs de hucher leurs voisines,
Par mesme chant que mets cy en musique,
Rendant joyeux tout cœur melancolique :



Et o lou valet, o lou valet, lou valet, de re lo.



Lou valet, lou valet, lou valet, la la a a let.

Après qu'elle eut son doux chant achevé,
D'elle me suis de bien pres approché,
L'entretenant de parolle joyeuse,
Luy promettant un jour la faire heureuse.
Elle fut prompte à me prester l'oreille,
Son petit cœur souspirant à merveille.

Lors la priay dans les genets nous seoir,
Entre nous deux se rangea bon vouloir.

. . . .

Je fus ainsi quelque espace de temps
Avec bergers, me donnant du bon temps,
Qui sont joyeux, et n'ont autre sommeil,
Quand le bruit court, que trouver le preveil,
Là où se voit de Gastines les perles,
Plus plaisantes et resjouyes que merles,
Tant bien dansans au son des cornemuses:
En ce plaisir souvent ell' font leurs muses
D'esprit ramage, et cœur en gayeté,
En conspirant toute joyeuseté.
Là vous verrez ces jolis bacheliers
Faire gambade, et des saux à milliers,
Jettant œillade, et aussi regards maints
Dessus les filles, et qui n'en font pas moins.

Voila comment, sans aimer à moitié,
Les deux amans ont pris leur amitié :
Priant le dieu de tous vrais amoureux
Qu'ainsi que moy soient en Gastine heureux.

FRANÇOIS LE DUCHAT.

François Le Duchat, né à Troyes en Champagne, s'étoit déjà fait connoître, comme poète latin, par un recueil de vers imprimé à Paris, en 1553, *in*-8°, chez Caveillier, sous le titre de *Lucii Francisi Ducatii, trecœi, prœludiorum libri tres*, lorsqu'il mit au jour sa traduction de l'*Agamemnon* de Sénèque. On trouve à la suite de cette traduction, qui est en vers héroïques, l'*Histoire de Lucrèce forcée*, en vers lyriques, tirée du second Livre des *Fastes* d'Ovide, et l'*Idole vengeur*, imitation de Théocrite. La Croix du Maine attribue au même poète une tragédie de *Suzanne;* mais ce biographe n'est pas certain qu'elle ait été imprimée.

La famille de Le Duchat a produit plusieurs hommes distingués dans les lettres. Parmi ses descendants, qui, pour la plupart, prirent le nom de Duchat, mérite d'être cité Yves Duchat, auteur d'un ouvrage grec qui a pour titre *Histoire de la guerre entreprise par les François, pour la conquête de la Terre-Sainte, sous Godefroy de Bouillon* (Paris, 1620, *in*-8°, Jean Petitpas), dont il donna lui-même une traduction françoise. Étienne Duchat, médecin; Timothée Duchat, pasteur de l'église françoise de Berne, et plusieurs autres du même nom, jouirent aussi de quelque réputation, comme littérateurs.

FRAGMENT DE LA TRAGÉDIE D'AGAMEMNON.

CHOEUR DES PHILOSOPHES GRECS.

Aux cours la laide Bellonne
Se trouve le bras sanglant,
Aux cours Erynne espoinçonne
L'ambition du plus grand.
Erynne tousjours connuë
Des maisons, qui, sur la nuë,
Fières, ont levé le front,
Qu'une heure a mises à fond.
Bien que la Guerre mutine,
Ou la Fraude n'y soit pas,
La Grandeur fond et se mine
Soubs son fais, et tombe bas,
De soy-mesme acravantée;
Et la Fortune eventée
Ne peut long-temps sur son dos
Porter un fardeau si gros.
La nef, qu'un bon vent enléve,
Craint, douteuse, son beau temps.
Plus haut une tour s'éléve,
Plus est battue des vents.
Dans la forest ombrageuse,
La tige est plus dangereuse
A rompre et prendre le saut,
Qui a le faiste plus haut.
La Fortune rien ne léve,

Que pour enfin l'abaisser.
L'humaine gloire est plus bréve
Que le temps. On voit passer
Toute chose à son contraire.
Heureux qui peut se retraire
Au moyen, et pres du bord
Singlant, tousjours nage au port!

FRAGMENT DE L'IDOLE VENGEUR.

La rose au matin belle, au soir pasle flétrit;
Le beau lys chet soudain, et, cheu, soudain pourrit;
Le teint change soudain aux blanches giroflées;
La blanche neige aussi coule aux moites vallées,
Fondue incontinent; et la beauté tousjours,
Non plus que la jeunesse, aux belles n'a son cours.

ÉTIENNE DE LA BOETIE.

Étienne de La Boetie, conseiller au parlement de Bordeaux, naquit le 1er novembre 1530, à Sarlat, en Périgord, d'une famille noble. Scévole de Sainte-Marthe, Michel Montaigne, dans ses *Essais* et dans ses lettres, et de Thou (*Hist.* Liv. 35), font de lui le plus grand éloge. Voici ce qu'en dit de Thou : « Il s'appli-« qua principalement à la morale et à la politique; il « avoit une prudence rare et beaucoup au-dessus de « son âge; il auroit été capable des plus grandes affaires « s'il n'eût pas vécu éloigné de la cour, et si une mort « prématurée n'eût pas empêché le public de recueillir « les fruits d'un si sublime génie, etc. »

Il n'avoit pas plus de seize à dix-huit ans lorsqu'il composa son *Ante noticon, ou Traité de la Servitude volontaire,* qu'on trouve inséré dans le troisième volume des Mémoires de Charles IX. Cet ouvrage respire d'un bout à l'autre l'amour de la liberté. C'est ce qui a fait faire à Baillet l'observation qu'il n'y auroit rien à redire à ce sujet, « si La Boetie avoit été quelque Athé-« nien du temps de Xercès ou de Philippe, ou bien « quelque Romain vivant sous Sylla ou César. »

Étienne de La Boetie connoissoit parfaitement le grec et le latin, et a composé des vers dans ces deux langues. Il mourut le 9 août 1563, dans la trente-troisième année de son âge, laissant, par testament, ses livres et ses écrits à Michel Montaigne, qui l'avoit

honoré de son amitié, et qui ne le quitta presque pas dans les derniers instants de sa vie.

C'est à Montaigne que nous devons l'édition de 1571, portant en titre : *la Ménagerie de Xenophon; les Regles de mariage de Plutarque; Lettre de consolation de Plutarque à sa femme; le tout traduit du grec en françois par feu M. Estienne de La Boetie, conseiller du roy en sa court de parlement de Bordeaux; ensemble quelques vers latins et françois de son invention; item, un Discours sur la mort du seigneur de La Boetie par M. de Montaigne.*

Cette collection ne contient point les poésies françoises de La Boetie, quoiqu'elles y soient annoncées. Ce ne fut qu'en 1572 que Montaigne les fit imprimer; elles se composent de la *Traduction des Plaintes de Bradamant, au XXXII chant de Loys Arioste*; d'une longue chanson, et de vingt-cinq sonnets en faveur d'une jeune personne que notre poète épousa peu de temps après, et qui sentent, dit Montaigne, *je ne sçai quelle froideur maritale.* Aussi donne-t-il la préférence à vingt-neuf autres sonnets, fruit de la première jeunesse de La Boetie, qu'il fit imprimer depuis au chapitre vingt-huitième de ses *Essais* (édition de 1588).

SONNET.

Quoi ? qu'est-ce ? O vents ! ô nues ! ô l'orage !
Quand vers m'amie Amour me fait aller,
Les bois, les monts, vous semblez ébranler,
Et contre moi vous poussez votre rage !

Ores mon cœur s'embrase davantage.
Allez, allez faire peur au marchand,
Qui dans la mer les trésors va cherchant :
Ce n'est ainsi qu'on m'abat le courage.

Quand j'ois les vents, leur tempeste et leurs cris,
De leur malice en mon cœur je me ris.
Me pensent-ils pour cela faire rendre ?

Fasse le ciel du pire, et l'air aussi !
Je veux, je veux, et le déclare ainsi,
S'il faut mourir, mourir comme Léandre.

SONNET.

Ce n'est pas moi que l'on abuse ainsi :
Qu'à quelque enfant ces ruses on employe,
Qui n'a nul goût, qui n'entend rien qu'il oye :
Je sçais aimer, je sçais haïr aussi.

Contente-toi de m'avoir jusqu'ici
Fermé les yeux ; il est temps que j'y voye,
Et que meshui, las et honteux je soye
D'avoir mal mis mon temps et mon souci.

Oserois-tu, m'ayant ainsi traité,
Parler à moi jamais de fermeté ?
Tu prends plaisir à ma douleur extresme ;

Tu me défends de sentir mon tourment ;
Pourtant tu veux que je meure en t'aimant !
Si je ne sens, comment veux-tu que j'aime ?

SONNET.

O cœur léger ! ô langage trompeur !
Puis-je endurer encor tant d'artifice ?
O bonté creuse ! ô couverte malice !
Traistre beauté ! vénimeuse douceur !

Ton doux souris ne cachoit que rigueur !
Et moi, trop simple, il falloit que j'en fisse
L'essai sur moy, et que tard je comprisse
Ton parler double, et tes chants de chasseur !

Depuis le jour que j'ai pris à t'aimer,
J'eusse vaincu les vagues de la mer :
Qu'est-ce meshui que je pourrois attendre ?

Comment de toi pourrois-je estre content ?
Qui apprendra ton cœur d'estre constant,
Puisque le mien ne le lui peut apprendre ?

SONNET.

SUR LES DEUX SONNETS PRÉCÉDENS.

O vous, maudits sonnets, vous qui prites l'audace
De toucher à ma dame! ô malins et pervers,
Des Muses le reproche, et honte de mes vers!
Si je vous fais jamais, s'il faut que je me fasse

Ce tort, de confesser vous tenir de ma race,
Lors, pour vous, les ruisseaux ne furent pas ouverts
D'Apollon le doré, des Muses aux yeux verts;
Mais vous reçut naissans Tysiphone en leur place.

Si j'ai onc quelque part à la postérité,
Je veux que l'un et l'autre en soit déshérité;
Et si au feu vengeur dès or' je ne vous donne,

C'est pour vous diffamer. Vivez, chétifs, vivez;
Vivez aux yeux de tous, de tout honneur privés;
Car c'est pour vous punir, qu'ores je vous pardonne.

SONNET.

Hélas! combien de jours! hélas! combien de nuits
Ai-je vécu banni d'où mon cœur fait demeure!
C'est le vingtieme jour que banni je demeure!
Mais je passe, en vingt jours, plus d'un siecle d'ennuis.

Je n'en veux mal qu'à moi, fortuné que je suis!
Si je soupire et plains, si je lamente et pleure,

C'est que je m'éloignai, laissant à la malheure
La beauté qu'oublier nullement je ne puis.

Ma face, qui déjà de rides labourée,
Par les ennuis soufferts, se voit décolorée,
Me fait rougir de honte. O douleurs inhumaines!

Vous faites grisonner mon poil devant le temps!
Combien que je sois jeune, au compte de mes ans,
Las! je suis déjà vieil, au compte de mes peines!

SONNET.

Enfant aveugle né, c'est bien grande prouesse,
Venir en trahison des fleches nous tirer!
N'as-tu d'autre plaisir que venir déchirer
Les cœurs mal assurés de la simple jeunesse?

Ta mere, qui tout nu sans vergogne te laisse,
Montre bien qu'on se doit loin de toi retirer.
O que sot est celui qui se laisse attirer
A ton enfance, vieille, et double, et tromperesse!

Meurtrier, larron, pipeur, fai-moi, fai hardiment,
Fai du pis que pourras; redouble mon tourment:
Je veux te défier, et ne veux plus me plaindre.

Quel mal peux-tu me faire, ô cruel sans merci!
Que je n'aie enduré? Je suis tant endurci,
J'ai déjà tant souffert, que rien je ne dois craindre.

ROBERT ÉTIENNE.

La famille des Étienne, natifs de Paris, s'est rendue également célèbre dans l'imprimerie et dans les lettres. Celui dont il est ici question naquit vers 1530, et étoit fils d'Étienne (Robert Ier), et frère de Henri et de François Étienne, tous habiles imprimeurs, et plus encore distingués par leur grande érudition. Ayant refusé de suivre l'exemple de son père, qui, après avoir embrassé le calvinisme, s'étoit retiré à Genève, le jeune Robert fut déshérité; mais, pour le dédommager de cette perte, Charles IX lui accorda, en 1563, le titre et la qualité d'imprimeur du roi. Il le chargea encore, par des lettres patentes du 5 juin 1569, d'aller en Italie et autres pays, pour y recueillir des manuscrits et des livres rares.

Robert Étienne possédoit parfaitement le grec et le latin, et a laissé quelques pièces dans ces deux langues. Il mourut à Paris en 1588.

Ses poésies françoises se composent de quelques sonnets et de quelques odes, de plusieurs stances sur la mort de Christophe de Thou, etc., d'une petite pièce sur la mort de Ronsard, de deux *Discours en vers*, l'un sur le voyage de M. le duc de Joyeuse en Auvergne, l'autre sur la victoire que ce même duc remporta en Anjou, et enfin d'une longue *ode pindarique* sur le même sujet.

On remarque dans plusieurs de ces pièces de la facilité, du sentiment, et parfois même de la correction

dans le style. Cependant, le peu d'importance des productions poétiques de Robert Étienne auroit pu nous détourner de les admettre dans ce recueil, si nous avions pu oublier « que la France, comme l'a dit de « Thou, doit plus à la famille des Étienne pour avoir « perfectionné l'imprimerie, et avoir créé tant d'ex- « cellents livres, qu'aux plus grands capitaines pour « avoir étendu ses frontières. » Si cet éloge semble exagéré aujourd'hui, il ne devoit paroître que juste, rapproché de ce temps où François Ier étant venu voir l'imprimerie de Robert Étienne (Robert Ier), au moment où ce célèbre imprimeur corrigeoit une épreuve, ne voulut point l'interrompre, et attendit qu'il l'eût achevée.

PRIÈRE A DIEU, POUR LA NOUVELLE ANNÉE.

O Dieu, nous te prions, au retour de l'année,
Que tu veuilles en grace avec nous retourner,
Et faire en ce pays le bonheur séjourner,
Par une heureuse paix qui nous soit tost donnée !

Appointe des François la querelle intestine,
Et fais cesser la guerre avecques l'an passé !
Garde-nous de famine, et bien loin soit chassé
Le mal contagieux, dont la mort est voisine !

Ce jour, que le soleil son chemin renouvelle,
Viens rajeunir nos cœurs envieillis au péché ;
Ne laisse rien en nous de sale et de taché,
Et purge nos esprits par ta flamme immortelle !

Donne que les saisons, d'une suite réglée,
Marchent l'une après l'autre en leur temps limité,

Que le printemps finisse au retour de l'été,
Et que l'automne cesse au temps de la gelée!

Donne au printemps des fleurs, et des fruits à l'automne;
Ne permets que l'hiver soit plus froid qu'il ne faut!
De trois mois de l'été modere aussi le chaud!
Bref, que toute l'année en sa course soit bonne!

C'est ores que tu dois, pauvre France affligée,
Une telle priere à ton Dieu présenter,
Et toute larmoyante à ses pieds te jetter,
Si des maux que tu sens tu veux être allégée.

L'an n'aura pas encor sa carriere accomplie,
Que tu verras de Dieu tes desirs exaucés:
Tes malheurs finiront avec les ans passés,
Et la paix te rendra de tout bonheur remplie.

De mes ans, ô grand Dieu! prolonge la carriere,
Jusqu'au jour que la paix je verrai de retour!
Après, si tu le veux, quand j'aurai vu ce jour,
Que l'extresme sommeil me ferme la papiere!

Nous desirons assez d'amender nostre vie;
Mais, sans ta volonté, notre desir est vain:
Et n'étant soutenus de ta puissante main,
Nous perdons aussi-tost de bien faire l'envie.

Comme un petit enfant, que sa nourrice laisse,
Ne sçauroit faire un pas qu'il ne tombe toujours,
Nous en sommes ainsi, bon Dieu! si ton secours
Ne renforce au besoin de nos sens la foiblesse!

Mais une fois munis de ta faveur propice,
Lorsque ta sainte grace aura place en nos cœurs,

Du monde et de la chair triomphans et vainqueurs,
Nous pourrons sûrement faire la guerre au vice.

Enfin, par ton secours remportant la victoire,
D'une paix éternelle au ciel nous jouirons;
Et rendus bienheureux, sans fin nous bénirons
Ton amour, ta bonté, ta puissance et ta gloire.

L'HYMNE DES INNOCENS.

Enfançons innocens, que l'ire immodérée
Du tyran des Hebreux en maillot fait meurtrir,
Vous ressemblez aux fleurs que Zéphire et Borée
Font, d'haleine contraire, épanir et flétrir.

Quel crime avoit commis votre jeunesse tendre,
Pour vous voir en naissant au meurtre condamnés?
Ce qui vous fait mourir, vous dut plutost défendre,
Et votre seul forfait, hélas! c'est d'estre nés.

Ah! barbare assassin, si quelque amour te touche,
Avant que de vouloir ces enfans affoler,
Vois le ris amoureux de leur petite bouche,
Et leurs bras tremblottans qui viennent t'accoller.

Si l'amour n'adoucit ta poitrine meurtriere,
Au moins ne sois contre eux ému d'inimitié:
Mais je te prie en vain; car jamais la priere
Ne pénetre une oreille indocile à pitié.

Pour rendre un jour sur eux ta colere assouvie,
Laisse croistre leurs corps, et leur voulant oster,
Par trop de cruauté, l'usage de la vie,
Donne-leur, pour le moins, loisir de la gouster.

Entends les piteux cris de leurs meres, qui viennent
Leur mamelle et leur flanc pour leur défense offrir:
Si c'est d'elles, sans plus, que leur naissance ils tiennent,
Pour leur vie, à bon droit, elles doivent souffrir.

Je plains votre portée, ô brebis langoureuses!
Qui voyez égorger vos agneaux tendrelets:
Mais plutôt par leur sang, vous êtes bienheureuses;
Car pour l'agneau de Dieu, meurent vos agnelets.

Meres, cessez vos cris, et soyez consolées:
Voyant vos nourriçons de vos mains enlevés;
Car de votre giron leurs ames sont volées
Dans le sein d'Abraham, le pere des sauvés.

Vos fils ne furent nés pour en ce monde vivre,
Le ciel, qui les aimoit, les en tira soudain.
O meres! désormais, desirez de les suivre,
Et voyez que des cieux ils vous tendent la main.

Celui qui les immole, aime tant le carnage,
Que de sa propre race, au meurtre il s'est baigné:
Si ses enfans meurtris n'ont évité sa rage,
Comment eust-il le sang des vostres épargné?

Mais ce troupeau timide, ô tyran sanguinaire!
Son sang, au dernier jour, demander reviendra;
Et l'enfant dont en vain tu te rends adversaire,
Des enfans contre toi la querelle prendra;

Leur bouche ore muette, alors sera diserte;
Leur corps foible et petit, deviendra grand et fort:
Ils verront en profit se convertir leur perte,
Et en heur permanent leur passagere mort.

MADELEINE DES ROCHES.

Quelques écrivains ont prétendu que cette femme célèbre, qui fut d'abord connue sous le nom de Madeleine Neveu, avoit épousé le sieur Fradonnet, seigneur des Roches : mais elle fait connoître, dans une épitaphe composée en l'honneur de son mari, qu'il s'appeloit François Éboissard, seigneur de la Villée. Madeleine des Roches savoit le grec, le latin et l'italien ; sa maison étoit le rendez-vous de tous les beaux esprits : c'étoit chez elle que se réunissoient, pendant les grands jours de Poitiers, les savants que ces assemblées solennelles attiroient dans cette ville.

Cette femme, également recommandable par ses vertus et par ses talents, ne fut pas très heureuse, s'il faut en juger par quelques passages de ses poésies. Restée veuve de bonne heure, elle n'eut d'autre consolation qu'une fille unique, Catherine des Roches, dont nous parlerons bientôt, qu'elle nourrit elle-même, et dont elle cultiva avec soin les heureuses dispositions.

Madeleine des Roches mourut de la peste en 1587, à Poitiers, où elle avoit reçu le jour vers 1530.

La dernière édition de ses Œuvres, qui est de 1604, se compose de deux parties; l'une est intitulée *premières Œuvres*, et l'autre *secondes Œuvres*.

Le premier recueil commence par une *Epître à sa fille*, où, après avoir parlé de ses peines et de ses chagrins, elle se félicite de ce que cette jeune personne

partage ses goûts et ses inclinations. Cette épître est suivie de neuf odes, de trente-six sonnets, et de trois épitaphes, parmi lesquelles se trouve celle de son mari.

C'est à sa fille qu'est adressé le second recueil : il contient deux odes, quelques sonnets, plusieurs quatrains, des stances au roi, et d'autres stances *aux poètes chante-puce*, qui effectivement avoient pris pour sujet de leurs chants une puce que Pasquier avoit découverte sur le sein de mademoiselle des Roches pendant la tenue des grands jours de Poitiers, en 1579. On a imprimé à Paris, en 1582, un recueil *in*-4° de toutes les pièces composées à ce sujet, auquel nous pourrions même encore aujourd'hui reprocher trop de légèreté.

ODE.

Ainsi que la lumière
Dompte l'obscurité,
La science est premiere;
Mais tout est vanité.

Ce qui fut vraisemblable,
Selon l'antiquité,
Se contera par fable
A la postérité.

Notre principe est songe,
Notre naistre malheur,
Notre vie un mensonge,
Et notre fin douleur.

Qui dresse l'édifice,
Qui le rend plus tortu;
Qui embrasse le vice,
Qui aime la vertu.

Qui chemine en ténebre,
Qui aime la clarté;
Qui joint son jour funebre
A sa nativité.

Les fleuves, par leurs courses,
De grands se font petits,
En reprenant leurs sources
Dans le sein de Thétis.

L'inconstance est plus ferme
Qu'on ne sçauroit penser;
Toute chose a son terme,
Et ne le peut passer.

SONNET

SUR LA MORT DE SON AMIE.

Las! où est maintenant ta jeune bonne grace
Et ton gentil esprit, plus beau que la beauté?
Où est ton doux maintien, ta douce privauté?
Tu les avois du ciel, ils y ont repris place.

O misérable, hélas! toute l'humaine race
Qui n'a rien de certain que l'infélicité!
O triste que je suis! ô grande adversité!
Je n'ai qu'un seul appui en cette terre basse.

O ma chere compagne et douceur de ma vie,
Puisque les cieux ont eu sur mon bonheur envie,
Et que tel a été des Parques le décret,

Si, après notre amour, le vrai amour demeure,
Abaisse un peu tes yeux de leur claire demeure,
Pour voir quel est mon pleur, ma plainte et mon regret!

SONNET.

Quelqu'un mieux fortuné dira, de ma complainte,
Mes douloureux soupirs et mon gémissement :
Celle-ci n'eut jamais que mal contentement;
On ne voit que rigueur en ses écrits dépeinte.

Est-ce une histoire vraie ou une fable feinte?
Se veut-elle exercer sur un triste argument?
Ah! croyez que mes maux me font plus de tourment
Cent et cent mille fois que je ne fais de plainte.

Par le repos perdu, j'ai la raison blessée;
J'ai le discours rompu, la mémoire offensée;
La crainte me poursuit et fait mes pleurs couler.

Le feu de mon esprit perd sa douce lumiere,
Et ne me reste plus de ma forme premiere,
Sinon que j'aime mieux écrire que filer.

ODE.

Nos parens ont de louable coutume
Pour nous oster l'usage de raison,
De nous tenir closes dans la maison,
Et nous donner le fuseau pour la plume.

Traçant nos pas selon la destinée,
On nous promet liberté et plaisir :
On nous promet ; et c'est le déplaisir
Qui nous remet sous les loix d'Hyménée.

Il faut soudain que nous changions l'office
Qui nous pouvoit quelque peu façonner,
Ou les maris ne nous feront sonner
Que l'obéir, le soin et l'avarice.

Quelqu'un d'entr'eux, ayant fermé la porte
A la vertu, nourrice du sçavoir,
En nous voyant craint de la recevoir,
Dès qu'il lui voit habits de notre sorte.

Mon Dieu ! mon Dieu ! combien de tolérance
Que je ne veux ici ramentevoir !
Il me suffit aux hommes faire voir
Combien leurs loix nous font de violence !

Les plus beaux jours de nos vertes années
Semblent les fleurs d'un printemps gracieux,
Pressé d'orage et de vent pluvieux,
Par qui soudain leurs couleurs sont fanées.

Au temps heureux de ma saison passée,
J'avois bien l'aisle unie à mon costé;
Mais, en perdant ma jeune liberté,
Avant le vol, ma plume fut cassée.

Je voudrois bien aux Muses faire hommage,
Et, par écrits, mes peines soupirer;
Mais quelque soin m'en vient toujours tirer,
Disant qu'il faut ne songer qu'au ménage.

L'Agrigentin du sang de Stésychore
A dignement honoré le sçavoir;
Qui envers nous feroit mesme devoir,
Pareil miracle il reverroit encore.

Dames, faisons ainsi que l'immortelle,
Dont en hiver la fleur ne dépérit;
Quand la nature enfante un bon esprit,
L'étude encor l'enrichit de plus belle.

CATHERINE DES ROCHES.

Catherine des Roches étoit fille unique de Madeleine des Roches, qui l'aimoit tendrement. Douée des mêmes qualités que sa mère, ses connoissances étoient encore plus étendues; du moins sa diction a plus de clarté, et sa versification est plus correcte. L'attachement qu'elle avoit pour sa mère lui fit refuser tous les partis qui se présentèrent. La mère et la fille désiroient de ne pas se survivre : descendre ensemble dans le tombeau étoit l'objet de tous leurs vœux, qui furent trop tôt exaucés. Atteintes toutes deux de la peste, elles moururent le même jour à Poitiers.

C'est à la suite des productions de Madeleine des Roches que furent imprimées celles de Catherine, sa fille, dans l'édition de 1604. Elles consistent en six dialogues philosophiques, mêlés de vers françois; ces pièces ne manquent ni d'esprit, ni de raisonnement;— en une *chanson des Amazones*, précédée d'un petit nombre de vers au sujet d'une *mascarade d'Amazones*, et suivie d'un sonnet à sa *quenouille;* d'une épître au roi Henri III; de *l'hymne de Léan;* de l'imitation de quelques passages des livres de Salomon; de *l'Agnodice, ou l'ignorance bannie de chez les femmes;* d'un parallèle entre le sommeil et la mort; d'une tragi-comédie de *Tobie*, en un acte, et de quelques autres pièces, qui terminent les *premières Œuvres*.

Les *secondes Œuvres* contiennent : une traduction des vers dorés et des énigmes de Pythagore, une Ber-

gerie, quelques chansons morales, des sonnets, des quatrains, l'épitaphe du fameux Turnèbe, et deux dialogues qui ont pour objet de prouver que les femmes peuvent retirer de grands avantages de l'étude.

L'AGNODICE,

OU L'IGNORANCE BANNIE DE CHEZ LES FEMMES.

Il n'y a passion qui tourmente la vie
Avec plus de fureur que l'impiteuse envie :
De tous les autres maux on tire quelque bien ;
L'avare enchaisné d'or se plait en son lien ;
Le superbe se fond d'une douce allégresse,
S'il voit un grand seigneur qui l'honore et caresse ;
Le voleur, épiant sa proie par les champs,
Sourit à son espoir, attendant les marchands ;
Le gourmand prend plaisir au manger qu'il dévore,
Et semble, par les yeux, le dévorer encore ;
Le jeune homme, surpris de lascives amours,
Compose en son esprit mille plaisans discours ;
Le menteur se plaist fort s'il se peut faire croire ;
Le jureur, en bravant, croit augmenter sa gloire ;
Mais, ô cruelle envie, on ne reçoit par toi
Sinon le déplaisir, la douleur et l'émoi !
A celui qui te loge, ingrate et fiere hostesse,
Tu laisses, pour payement, le deuil et la tristesse.
C'est par toi que tombé sous le bras fraternel,
Le pauvre Abel mourut, invoquant l'Eternel.
Depuis, en te coulant aux autres parts du monde,
Tu semas sur la terre une race féconde

En ires et forfaits, fureurs et cruautés,
Par qui les vertueux vivent persécutés;
Mais sur tous autres lieux c'est la contrée attique
Qui témoigne le plus de ta puissance inique,
Non point pour Théséus, de ses parens trahi;
Pour le juste Aristide, injustement haï;
Ni pour ce Thémistocle, allant chercher la terre
D'un roi que tant de fois il poursuivit en guerre;
Ni pour voir Miltiade à tort emprisonné;
Pour Socrate non plus, qui meurt empoisonné;
Mais pour toi, Phocion, qui n'eus pas sépulture,
Au pays tant aimé, où tu pris nourriture.
Une dame étrangere, ayant la larme à l'œil,
Reçut ta chere cendre et la mit au cercueil:
Honorant tes vertus de louanges supresmes,
Elle cacha tes os dedans son foyer mesmes,
Disant d'un triste cœur, humble et dévotieux:
Je vous appelle tous, ô domestiques dieux,
Puisque de Phocion l'ame s'est retirée
Pour aller prendre au ciel sa place préparée,
Et que ses citoyens, auteurs de son trépas,
L'ayant empoisonné, ores ne veulent pas
Qu'il soit enseveli dedans sa terre aimée,
Se montrant envieux dessus sa renommée;
Puisque mort il éprouve encor leur trahison,
Aimons ce qui nous reste, honorons sa prison.
L'Envie, regardant cette dame piteuse,
Dans soi-mesme sentit une ire venimeuse,
Roulant ses deux grands yeux, pleins d'horreur et d'effroi,
Ah! je me vengerai, ce dit-elle, de toi.

Hé! tu veux donc aider, sotte, tu veux défendre
Phocion, dont je hais encor la morte cendre :
Sache qu'en peu de temps je te ferai sentir
De ton hastif secours un tardif repentir;
Car, en dépit de toi, j'animerai les ames
Des maris, qui seront les tyrans de leurs femmes,
Et qui, de s'illustrer leur ostant le pouvoir,
Leur défendront toujours l'étude et le sçavoir.
Aussi-tost qu'elle eut dit, aux hommes elle inspire
Le desir d'empescher leurs femmes de s'instruire.
Ils veulent effacer de leur entendement
Les lettres, des beautés le plus digne ornement;
Et ne voulant laisser chose qui leur agrée,
Leur ostent le plaisir où l'ame se recrée.
Que ce fut à l'Envie une grand'cruauté
De martirer ainsi cette douce beauté!
Les dames aussi-tost se trouveront suivies
De fievres, de langueurs et d'autres maladies;
Mais sur-tout la douleur de leurs enfantemens
Leur faisoit supporter d'incroyables tourmens,
Aimant trop mieux mourir que d'estre peu honteuses,
Contant aux médecins leurs peines langoureuses;
Les femmes, ô pitié! n'osoient plus se mesler
De s'aider l'une l'autre; on les faisoit filer.
En ce temps il y eut une dame gentille,
Que le ciel avoit fait belle, sage et subtile,
Qui, piteuse de voir ces visages si beaux
Promptement engloutis des avares tombeaux,
Sous les habits d'un homme apprit la médecine;
Elle apprit la vertu des fleurs, feuille et racine;

Mais les dames, pensant que ce fut un garçon,
Refusoient son secours d'une étrange façon;
L'on connoissoit assez, à leurs faces craintives,
Qu'elles craignoient ses mains comme des mains lascives.
Agnodice, voyant leur grande chasteté,
Les estima beaucoup pour cette honnesteté:
Lors, découvrant du sein ses blanches pommes rondes,
Et de son chef doré les belles tresses blondes,
Montre qu'elle étoit fille, et que son gentil cœur
Les vouloit délivrer de leur triste langueur.
Les dames, admirant cette bonté naïve,
Et de son teint douillet la blanche couleur vive,
Et de son sein poupin le petit mont jumeau,
Et de son chef sacré l'or crespelu tant beau,
Et de ses yeux divins les flammes ravissantes,
Et de ses doux propos les graces attirantes,
Baiserent mille fois et sa robe et son sein,
Recevant le secours de son heureuse main.
On voit en peu de temps les femmes et pucelles
Reprendre leur teint frais et devenir plus belles;
Mais l'Envie en frémit; un furieux serpent,
Qu'elle tient en sa main, son noir venin répand:
Son autre main portoit une branche épineuse;
Son corps étoit plombé, sa face dépiteuse,
Sa teste sans cheveux, où faisoient plusieurs tours
Des viperes hideux, qui la mordoient toujours:
Traisnant autour de soi ses furieuses rages,
Elle s'en va troubler les chastes mariages;
Car le repos d'autrui lui est propre malheur.
Elle dit qu'Agnodice oste aux maris l'honneur.

Les maris furieux saisirent Agnodice
Pour en faire à l'envi un piteux sacrifice.
Hélas! sans la trouver coupable d'aucun tort,
Ils l'ont injustement condamnée à la mort!
La pauvrette, voyant le malheur qui s'appreste,
Découvrit promptement l'or de sa blonde teste;
Et montrant son beau sein, agréable séjour
Des Muses, des Vertus, des Graces, de l'Amour,
Elle baissa les yeux, pleins d'honneur et de honte;
Une vierge rougeur en la face lui monte,
Disant que le desir qui la fait déguiser
N'est point pour les tromper, mais pour autoriser
Les lettres, qu'elle apprit, voulant servir leurs dames;
Montrant à les guérir, non à les rendre infames.
Les hommes tous ravis, sans parler ni mouvoir,
Attentifs seulement à l'ouïr et la voir,
Comme l'on voit, par fois, après un long orage,
Rasserener les vents et calmer le rivage,
Se trouvant tout ainsi vaincus par la pitié,
Rapaisent la fureur de leur inimitié;
Faisant à la pucelle une humble révérence,
Ils lui vont demander pardon de leur offense.
Elle, qui ressentit un plaisir singulier,
Les supplia bien fort de faire étudier
Les dames du pays, et leur laisser la gloire
Que l'on trouve à servir les filles de Mémoire.

L'Envie, connoissant ses efforts abattus
Par les faits d'Agnodice et ses rares vertus,
A poursuivi depuis, d'une haine immortelle,
Les dames qui étoient vertueuses comme elle.

CHANSON DE CHARITE A SINCERO.

Quand je suis de vous absente,
Sincero, mon beau soleil,
Je n'ai rien qui me contente,
La nuit je perds le sommeil :
Le jour je fuis la lumiere ;
Et mes tristes yeux enclos
Prisonniers de la paupiere,
Ne sont jamais en repos.

Je n'aime de la prairie
Le bel émail précieux,
Ni la campagne fleurie
Ne sçauroit plaire à mes yeux :
Je suis tant mélancolique,
Que les plus gracieux sons
Et la plus douce musique
M'ennuyent de leurs chansons.

Je ne veux ouïr personne
Pour discourir ou parler ;
Je n'entends rien qui resonne,
Que ma plainte dedans l'air.
Mes compagnes qui s'ennuyent
De mon amoureux émoi,
Toutes dépites s'enfuient,
Et se retirent de moi.

Jamais on ne me voit rire,
Jamais on ne m'oit chanter ;

Incessamment je soupire,
Et ne fais que lamenter;
Je n'ai bien, plaisir ni joye :
Sincero, mon cher souci,
Jusqu'à ce que je vous voye,
Je serai toujours ainsi.

IMITATION.

Damon étoit auprès de sa chere Philis,
A l'ombre d'un laurier, dessus l'herbe fleurie:
Philis pile les fleurs de ses beaux doigts polis,
Et de ses doux regards renfleure la prairie.

Cependant ils contoient d'agréables discours,
Témoignant la douceur du feu qui les enflamme:
A l'entour volletoient mille petits Amours;
L'amour est dans leurs yeux ainsi que dans leur ame.

Alcidas tout auprès, contre un orme caché,
Épiant leurs propos, à grand peine respire:
Il sembloit estre un arbre, à un arbre attaché,
En écoutant Philis, qui lors commence à dire :

Douce ame de mon ame, il y a si long-temps
Que je n'ai vu tes yeux, qui me tiennent ravie!
Eh! sans te voir, un jour me dure plusieurs ans;
En t'éloignant de moi tu emportes ma vie.

Que veut dire Ergasto, de t'envoyer ainsi
Errant deçà, delà, pour le fait du ménage?

Ha! pere trop cruel, qui des tiens n'as souci,
Et qui ne crains jamais que l'on leur fasse outrage!

Damon répond ainsi : Je jure par tes yeux
Et par les doux propos de ta bouche tant belle,
Qui me touchent l'esprit de leurs sons gracieux,
Que, loin de toi, je sens une peine cruelle.

Quand mon pere vieillard m'envoye en quelque lieu,
Ceux qui sont près de moi craignent tous que je meure;
Et je ne puis, hélas! mesme te dire adieu,
En délaissant mon cœur qui dans ton sein demeure!

Philis lui dit encor : Te vis-je pas un jour,
Parlant avec Nisa d'une façon privée?
Je crois que tu tenois certain propos d'amour,
Qui fut interrompu, me voyant arrivée.

Nisa est bien aimable, et tu as autrefois
Senti, pour sa beauté, une amoureuse playe,
J'ai peur que, te voyant seulet dedans le bois,
Damon, de te reprendre encor elle n'essaye.

Bon Dieu! ce dit Damon, comment as-tu pensé
Que j'aime autre que toy, ô ma chere ennemie?
Te laissant pour Nisa, je serois insensé,
Non vaincu de l'amour, mais bien de la folie.

Elle vint, l'autre jour, ayant l'accoustrement
D'une nymphe des bois pour décevoir ma vue:
D'elle je m'approchai, mais fort innocemment,
Et m'en allai si-tost que je l'eus reconnue.

Dis-moi la vérité, ce lui répond Philis;
Aussi-bien de ce fait je suis assez certaine :
Qui lui donna ce vase et ces traits si jolis,
Et ce bel arc bruni, dont elle est si hautaine?

Tu as fait ce présent, c'est toi qui l'as donné;
D'un autre que de toi ne vient un tel ouvrage.
Ah! parjure Damon, je te vois étonné!
La rougeur, la pasleur te couvrent le visage!

Damon nia cecy, affirmant que Pyton
Avoit donné le tout avecque sa promesse
De l'épouser bientost : les noces, ce dit-on,
Se font au premier mois avec grande allégresse.

En les voyant d'accord, Alcidas fut content :
Il les vit d'un ruisseau chercher le frais rivage;
Au pere de Philis il courut à l'instant,
Et les fit assembler par un doux mariage.

LE SOMMEIL ET LA MORT.

Rien n'est plus différent que le somme et la mort,
Combien qu'ils soient issus de mesme parentage;
L'un profite beaucoup, l'autre fait grand dommage;
De l'un on veut l'effet, de l'autre on craint l'effort.

Le sommeil, respirant mille petits zéphirs,
Caresse doucement le dormant en sa couche;
Et la mort, ternissant une vermeille bouche,
Etouffe pour jamais ses gracieux sôupirs.

Ne m'abandonne point, ô bienheureux sommeil!
Mais viens toutes les nuits abaisser la paupiere
De ma mere et de moi; fais que la nuit derniere
Ne ferme de long-temps nos yeux au clair soleil!

Ainsi soit pour jamais le silence sacré
Fidele avant-coureur de ta douce présence!
Ainsi l'ombreuse nuit révere ta puissance!
Ainsi les beaux pavots fleurissent à ton gré!

JACQUES DE ROMIEU.

Jacques de Romieu, secrétaire ordinaire de la chambre du roi, étoit un gentilhomme du Vivarais. Les circonstances de sa vie, l'époque de sa naissance et celle de sa mort sont également inconnues.

Le recueil de ses poésies, imprimé à Lyon en 1584, contient : un éloge du Vivarais, quelques chansons, des odes, des élégies, des hymnes, des épithalames, des sonnets, une pièce de vers sur la mort de Cicéron, une autre sur celle de Décius se dévouant pour le salut de sa patrie, et enfin une satire contre les femmes, adressée à Perrinet des Aubers, son oncle, homme d'esprit, et qui cultivoit en paix les lettres dans le Vivarais.

CHANSON IMITÉE DE CATULLE.

Vivons, ma maistresse, vivons,
Et l'Amour jusqu'au bout suivons;
Fuyons des vieillards trop séveres
Les rumeurs; aimons passe-temps
Et cueillons de notre printemps
Le fruit, loyer de nos miseres.

Le soleil toujours va et vient;
Aux saisons autant en advient;

Mais, quand notre brieve lumiere
A fait son cours soudainement,
Nous ne pouvons aucunement
La rappeller en la carriere.

Sus donc! mignonne, accolle-moi,
Et soulage mon long émoi
D'un baiser, qui mille en attire
Cent et cent, mil et mil après
Qui s'entresuivent de bien près,
Cependant que vif je respire.

Puis, quand nous aurons fait amas
De tant de gracieux appas,
Que le ciel benin nous assemble,
Afin que l'on ne sçache point
Le nombre de ce qui m'époint,
Nous confondrons le tout ensemble.

SONNET.

Un mieux appris en l'art de l'aonide bande,
Qui aura vu les Sœurs et le dieu Delien,
Sur le tertre jumeau du mont Pégasien,
S'ombragera le front de la verte guirlande.

Moi, à qui seulement une dame commande,
Indigne de toucher un rameau cynthien,
Je me contenterai du myrthe Paphien,
Craintif à m'approcher d'une gloire si grande.

L'une pourroit tromper mon honneste desir;
Mais l'autre assurément me vient jeune saisir,
Pour honorer le front de ma tendre jeunesse.

N'allons donc pas chercher l'honneur des monts cornus,
Puisque sommes guidés d'une belle Vénus:
Assez est honoré qui l'est d'une déesse.

SONNET.

Le courtisan aime la cour;
Le laboureur le labourage;
Le furieux aime la rage,
Et l'amant à faire l'amour:

Le clair-voyant aime le jour;
Le chassieux aime l'ombrage;
Le bon cœur aime le courage;
Le casanier aime séjour:

Le docteur aime la doctrine;
Le médecin la médecine;
Le preneur aime le donneur:

Le vieillard aime la vieillesse;
Le jeune encore la jeunesse;
Et moi de mon pays l'honneur.

MARIE DE ROMIEU.

La vie de Marie de Romieu n'est pas plus connue que celle de Jacques de Romieu. Son amour pour les lettres et ses écrits lui donnèrent quelque réputation dans le seizième siècle. Suivant Lacroix du Maine, elle vivoit encore en 1584.

En réponse à la satire contre les femmes, que son frère avoit faite, elle composa une pièce de vers intitulée *brief Discours*, où elle avoit pour objet de prouver que *l'excellence de la femme surpasse celle de l'homme*. Madeleine et Catherine des Roches ne sont pas oubliées parmi les femmes qu'elle cite comme exemple, et qu'elle a choisies dans tous les temps. Marie de Romieu ne craignit pas d'adresser cet ouvrage à son frère lui-même, avec une épître en prose, qui atteste que la différence de leurs opinions n'altéroit point les sentiments qu'ils avoient l'un pour l'autre. Jacques de Romieu fit imprimer lui-même cette réponse (Paris, 1581), avec toutes les pièces qu'il possédoit de sa sœur, savoir: deux odes, vingt-cinq sonnets, une églogue amoureuse, une *élégie en faveur du seigneur Gratian Maissonnier, son cousin, passionné de l'amour chaste et honnête de Lucresse;* une *épitaphe ou élégie funèbre de Jean Chastelier*, etc.; l'*Eloge du Rien*, imitation du latin de Jean Passerat; une *Complainte de la mort de Jésus-Christ*, quelques stances, etc.

HYMNE DE LA ROSE.

A MARIE-FRANÇOISE DE LA ROSE.

Je veux chanter ici la beauté de la rose,
Qui de toutes les fleurs la beauté tient enclose;
Puis la rose je veux à la Rose donner,
A toi, Rose, qui peux tout un monde étonner,
Et ravir les esprits d'un singulier bien dire,
Qui, à ta volonté, doctement les attire.
Au-dedans d'un jardin, s'il y a rien de beau,
C'est la rose cueillie au temps du renouveau :
L'aube a les doigts rosins; de roses est la couche
De la belle Vénus, et teinte en est sa bouche;
En Paphos, sa maison est remplie toujours
De la suave odeur des roses, fleur d'amour.

La rose est l'ornement du chef des damoiselles;
La rose est le joyau des plus simples pucelles :
De roses est semé des Charites le sein;
De son parfait parfum, le ciel même en est plein,
Et Bacchus, deux fois né, ce Bassar vénérable
De roses et de vin garnit toujours sa table.

Quand le jour aviendra de mon dernier vouloir,
Je veux, par testament, expressément avoir
Mille rosiers plantés près de ma sépulture,
Afin que, grandissans, ils soient ma couverture :
Puis l'on mettra ces vers, engravés du pinceau,
En grosses lettres d'or, par dessus mon tombeau :

Celle qui gist ici, sous cette froide cendre,
Toute sa vie aima la rose fraische et tendre;
Et l'aima tellement, qu'après que le trépas
L'eust poussée à son gré aux ondes de là-bas,
Voulut que son cercueil fust entouré de roses,
Comme ce qu'elle aimoit par dessus toutes choses.

ÉPITAPHE ou ÉLÉGIE FUNEBRE

DE FEU MESSIRE JEAN CHASTELIER, CHEVALIER, SEIGNEUR DE MILIEU, CONSEILLER DU ROI EN SON CONSEIL D'ÉTAT, ET INTENDANT DE SES FINANCES.

Pleurez, mes yeux, pleurez pour peindre mes douleurs,
Et que de vous sorte un ruisseau de pleurs!
Et toi, mon cœur, fends-toi d'une douleur profonde;
Las! je voudrois le suivre en l'autre monde!

Trop cruelle Atropos! ha! je suis hors de moi,
Tant son trépas me cause un grand émoi!
Mais quoi! mes yeux, mon cœur, toute chose naissante,
Est ici-bas mortelle et périssante!

Le temps amene tout; le pape, et l'empereur,
Meurt aussi bien que le lourd laboureur:
C'est un arrest donné, que toute chose née
Est, à la fin, à la mort destinée.

Après que le printemps, plaisant et amoureux,
A fait son cours, vient l'été chaleureux;
Après le chaud été, l'automne; après arrive
Le froid hiver qui nous met à la rive

Du nautonnier Caron. Rien ne peut secourir
    Nos fresles corps, condamnés à mourir.
Ainsi ce bon seigneur a passé sa jeunesse
    Et son avril, automne et sa vieillesse

Au service de Dieu, et de son chrétien roi;
    Virilement il est mort pour la foi.
Cependant qu'il étoit en son âge plus tendre,
    On le faisoit aux écoles apprendre,

Apprendre la vertu qui nous conduit aux cieux,
    D'humains mortels nous faisant demi-dieux.
Falloit-il discourir d'une histoire payenne,
    D'un fait tiré d'une page chrétienne,

De l'art de bien parler et de l'art curieux
    De bien ranger le soldat vicieux,
Du mouvement des cieux, de la philosophie,
    Des saintes loix, de la théologie?

Falloit-il discourir des astres et des cieux,
    Où il est ore assis au rang des dieux?
De tout il raisonnoit, et sur-tout de la guerre;
    Témoin sera la Piémontoise terre.

Hélas! faut-il qu'il ait, en l'âge jà grison,
    Laissé Thurin et toute sa maison
Pour venir aborder à la rive de Sône,
    Qui se marie au large flot du Rhône?

Rhône qui quelquefois fera bruire mes vers
    Dans quelque coin de ce grand univers,
Et possible la mer, où arrive son onde,
    Les répandra puis après par le monde.

Dieu! quel mal imprévu vient lui serrer le cœur,
Qui ne vit plus qu'en travail et langueur?
Pour se faire guérir, ce personnage noble
Se fait en vain apporter à Grenoble.

Comme son dernier jour est déjà près d'éclore,
On lui vient dire au matin, sur l'aurore :
Monsieur, ores le fort de la Meure se rend.
Loué soit Dieu! dit-il en soupirant.

Ainsi rendit content et l'ame et la parole;
Son corps demeure, et l'ame au ciel s'envole.
L'homme est né pour mourir; mais c'est un grand honneur,
En bien vivant, de mourir au Seigneur.

Voilà sa belle fin; car une belle vie
D'un beau mourir d'ordinaire est suivie.
Dame, au cœur généreux, c'est trop jetter de pleurs;
Il faut cesser ces larmes et douleurs;

Il faut vous souvenir que le ciel nous ameine,
Quand il lui plaist, hors de la vie humaine;
Et que le ciel enfin, qui les rois fait mourir,
Ainsi que nous, doit lui-même périr.

Ame, qui maintenant jouis d'un si beau lieu,
Etant assise auprès de ton grand Dieu,
Reçois ce mien soupir jusqu'à tant que je meure
Et t'aille voir là-haut en ta demeure.

JEAN-ANTOINE DE BAÏF.

Jean-Antoine de Baïf, l'un des membres de la *Pléiade françoise*, naquit à Venise, en 1532, de Lazare de Baïf, alors ambassadeur de François Ier. Lazare, qui avoit cultivé les lettres avec succès, ne négligea rien pour donner à son fils une éducation soignée. Antoine de Baïf étudia le latin sous Étienne et Bonamy, et la langue grecque sous Nicolas Vergèce, Grec de nation; enfin, Jean Dorat l'instruisit sur l'art poétique, et il eut Ronsard pour condisciple. On dit qu'animés d'une égale ardeur pour l'étude, ils se partageoient entre eux les heures de la nuit; Ronsard travailloit jusqu'à deux heures du matin, et Baïf depuis le moment où son ami se couchoit, jusqu'au jour. C'est ainsi que le jeune Baïf répondoit aux vues de son père, lorsqu'il eut le malheur de le perdre. Il n'avoit alors que quinze ans. Cependant son mérite naissant le fit bientôt distinguer de Charles IX, qui lui donna la charge de secrétaire de sa chambre, et lui accorda quelques gratifications qui le mirent à même d'aller visiter sa ville natale. Il fit deux voyages en Italie, et mourut en 1591.

Jean-Antoine de Baïf fut le poète le plus fécond de son temps. Ses poésies forment un recueil très volumineux, qui n'a peut-être jamais été lu en entier, même par ses contemporains. Nous nous bornerons à indiquer rapidement le titre des pièces.

Le premier volume se compose des *Œuvres en*

rime, qui contiennent une épître à Charles IX; le *premier des Météores*, espèce de traité de physique et d'astronomie, dédié à Catherine de Médicis; les *Présages d'Orphéus sur les tremblemens de terre;* le *Lorier*, etc. — Le Livre second renferme une épître au comte de Retz; l'*Hippocréne* en vers *baïfins* ou métriques; les *Muses*, ou l'éloge de la poésie; l'*Ambassade de Vénus*, imitation de Bembo. — Le troisième Livre: une satire contre un de ses détracteurs; *Amymone*, pièce galante adressée à Ronsard; une *Remonstrance sur la prise de Calais.* — Le quatrième Livre: le *Meurier, ou la fable de Pyrame et Thisbé; Hélène;* les *Cartels; Salmacis;* la *Contre-Etrenne;* la *Furie Mégère;* les *Entremets de la tragédie de Sophonisbe;* une épître à *Nicolas Nicolaï*, sur ses voyages; les *Dithyrambes pour la pompe du bouc de Jodelle;* l'*Aurore;* ce premier volume se termine par cinq Livres de poésies diverses.

On trouve dans le second volume: les *Jeux de Jean-Antoine de Baïf;* une traduction de l'*Antigone* de Sophocle; le *Brave*, espèce d'imitation du *Miles gloriosus* de Plaute; l'*Eunuque*, autre imitation de Térence; le *Devis des dieux*, traduction libre de quelques dialogues de Lucien. — La seconde partie renferme, sous le titre de *Passe-temps*, un grand nombre d'épîtres, de chansons, de stances, d'épigrammes, de quatrains, etc. Cette partie est divisée en cinq Livres.

Il faut ajouter aux productions d'Antoine Baïf un Livre de *Pseaumes et Chansons spirituelles;* une traduction du *Manuel d'Epictete;* deux traités de Plutarque, de l'*Imagination* et de la *Superstition*, etc.; les *Etrennes de poésies françoises*, en vers métriques: ce

sont des traductions d'Hésiode, de Pythagore et de Naumaque; enfin, les *Mimes, Enseignemens et Proverbes*, etc., etc.

Duverdier prétend que Jean-Antoine de Baïf fut le premier qui introduisit en France l'usage des vers métriques, c'est-à-dire mesurés et cadencés comme les vers grecs et latins. Cependant Nicolas Rapin lui disputa cette invention, et Pasquier, dans ses *Recherches de la France*, l'attribue à Jodelle.

Baïf avoit du goût pour la musique; il forma une société qu'on peut regarder comme l'origine de l'Académie royale de musique. On faisoit chez lui des concerts assez bons pour le temps, et qui furent souvent honorés de la présence de Charles IX et de Henri III. C'est par là que commencèrent les divertissements, les mascarades et les ballets, qui firent ensuite les plaisirs de la cour, jusqu'à Louis XIV.

A SON LIVRE.

Rimes, sortez de la poussiere,
Et vous découvrez en lumiere,
En beau papier bien imprimé;
Vous qui naguere mal tracées,
Giziez dans la poudre laissées,
Faites un gros livre estimé.

Les uns diront que tu es rude,
D'autres que tu sens plus l'étude
Que la cour, tant tu es divers!
Laisse-toi blasmer et redire,

A qui ne voudra point s'instruire
Par la lecture de tes vers.

Tel louera ce que moins je prise,
Et tel ce que plus j'autorise,
En se moquant méprisera.
Jupiter ou pleuve ou ne pleuve,
Toujours quelque fascheux se treuve,
Qui du temps présent se plaindra.

Dis que je suis du bon Lazare
Fils naturel, qui ne m'égare
De la trace de sa vertu,
Afin qu'autant qu'on me retranche
D'une part, à mon ame franche
On rende l'honneur qui est dû.

Dis que pauvreté ni l'envie
N'ont sçu tant abattre ma vie,
Que mon los ne soit apparu,
Et que volant d'assez haute aisle,
Pour trouver la gloire immortelle,
Devant les grands j'ai comparu.

Pour un qui, mené d'ignorance,
Ou d'une maligne méchance,
Voulut amoindrir mon renom,
Dix sçavans, et francs de rancune,
Ont dite ingrate ma fortune,
Qui ne répondoit à mon nom.

DIVERS AVIS AUX DAMES.

Vous faites refus de votre aise,
Et pourchassez votre malheur :
Gardez qu'un jour ne vous déplaise,
Ce qui plaist tant à votre cœur.

Vous faites bien fort de la fine :
Vous éprouvez, vous refusez,
Et mille amans vous abusez.
Gardez-vous qu'un ne vous affine.

Les fleurs de votre primevere
Vous n'avez pas laissé fleurir,
Ni vos fruits en été mûrir :
L'hiver vous ne sçaurez que faire.

Que vous estes bien déplorable
De ne sçavoir le bien choisir !
Fuyez le plaisir misérable,
Qui n'apporte que déplaisir.

Toutes vos ruses, jusqu'ici,
Ont bien sçu les hommes surprendre;
Mais gardez-vous qu'en voulant prendre,
Vous ne vous trouviez prise aussi.

Tel tient la bride et la courroye,
Qui vuidera bientost l'arçon :
Tel rit, gaudit, et n'a que joye,
Qui dira piteuse chanson.

Où fuyez-vous, pauvre étrangere,
Cherchant à votre ame repos?
Pensez-vous estre assez légere
Pour un qui porte aisles au dos?

Faisant les fautes, apprendrez;
Vous couvrant, serez découverte:
Vous prendrez ceux que vous perdrez;
De ceux que prendrez ferez perte.

Vous vous plaignez des inconstans
Dont la flamme, tost allumée,
Ne dure que bien peu de temps:
Aimez, si voulez estre aimée.

SIXAIN.

Chacun son heur forge à sa mode;
Pas un de tous ne s'accommode,
Faute de borner son desir;
Quand l'un finit, l'autre commence:
Nous cherchons, en la jouissance
D'un plaisir, un autre plaisir.

SIXAIN

Tant va le pot à l'eau, qu'il brise;
Tel est loué, qui peu se prise;
Tant vente qu'il pleut à la fin;
Qui venge sa honte l'augmente;
Tel souffre assez qui ne s'en vante;
Qui rit au soir, pleure au matin.

LE CHUCAS.

(LE GEAI.)

FABLE. [1]

Au temps jadis les oiseaux demanderent
D'avoir un roi, puis entre eux accorderent
De décerner la couronne à l'oiseau
Que Jupiter jugeroit le plus beau.
Ains que venir au lieu de l'assemblée,
Tous les oiseaux vont à l'eau non troublée
Des ruisselets se mirer et baigner,
Et leur pennage agenser et peigner.
Le noir chucas, qui n'a point d'espérance,
Sans quelque dol, d'avoir la préférence,
Va cauteleux loin à val des ruisseaux,
Sur qui flottoient maintes plumes d'oiseaux,
Qui au-dessus voguoient, et par malice
Il s'embellit d'un nouvel artifice.
En lieu secret, dans un vallon ombreux,
Dans le courant qui n'étoit guere creux,
Sur un caillou s'assied, et au passage
Guette et retient le plus beau du pennage
De tous oiseaux, qui plus haut se lavoient,
Près de l'endroit d'où les eaux dérivoient;
Prend le plus beau, plume à plume le trie,
Avec le bec ouvrier s'en approprie,

[1] *Le Geai paré des plumes du Paon*, La Fontaine, Livre IV, Fable 9.

Le joint, l'ordonne, et l'accoustre si bien,
Que d'arrivée il semble du tout sien.
  Ainsi vestu des plumes empruntées,
S'orgueillissant des pennes rejettées
D'autres oiseaux, il court impudemment
Où s'attendoit le sacré jugement.
Il y paroît; lors toute l'assemblée
De grand merveille est ravie et troublée,
Voyant briller son pennage éclatant
De cent couleurs, et lui vont souhaitant
Dedans leur cœur, de rencontre premiere,
La royauté. Jupiter n'eust plus guere
Tenu sa voix, et l'alloit déclarer
Roi des oiseaux, sans pouvoir réparer
Ce qu'il eust dit; son arrest ferme et stable
A tout jamais étant irrévocable.
Dont le chucas pour jamais s'en alloit
Roi des oiseaux. Jupiter y penchoit
Sans la cheveche. Elle qui ne se fie
En ses bons yeux, et ne se glorifie
En sa beauté, s'approche du chucas,
L'épluche bien. O le merveilleux cas!
Elle apperçoit la plume qui est sienne,
Crie et la prend : chacun de vous s'en vienne
A ce larron, chacun reconnoistra
Ce qui est sien; le beau roi devestra
De sa beauté. La cheveche écoutée
A grand risée à ce peuple apprestée.
Chacun y vient, sa plume reconnoist,
Du bec la tire, et le chucas devest.

Le fin larron dépouillé du plumage
Qu'il a d'autrui, par la cheveche sage,
De tout honneur demeura dénué,
Et son orgueil en mépris fut mué.

SONNET.

ÉPITAPHE DE FRANÇOIS OLIVIER, CHANCELIER DE FRANCE.

Ici gist Olivier, honneur de la justice,
De qui le grave front, ceint de sévérité,
Fut l'appui de vertu, de droit, de vérité;
La ruine du faux, de l'injure et du vice;

Que nul vivant n'a vu corrompu d'avarice,
Dont faveur n'a jamais ébranlé l'équité,
Ni crainte d'un plus grand n'a fait qu'il ait quïtté,
Pour lui complaire en rien, le dû de son office.

Son corps, qui fut ici, tant qu'il vit ce beau jour,
D'une ame très-divine honorable séjour,
Est demeuré dans terre; au ciel l'ame est allée.

Dites, ô nobles cœurs, qui sa mort soupirez,
Qu'Olivier se mourant, et vous ne mentirez,
Justice, avec son ame, au ciel est revolée.

SONNET.

A M. DE SAUVE, SECRÉTAIRE D'ÉTAT.

Fizes, en qui l'honneur a pris sa demeurance,
La vertu, sa retraite, ô que je voudrois bien
Voir les bons, honorés par ce nouveau moyen,
Recueillir le doux fruit de si belle ordonnance!

Nagueres tous les biens, sans nulle pourvoyance,
On souloit élargir : souvent les gens de bien,
Et qui plus méritoient, malheureux n'avoient rien,
Et qui moins le valoit en avoit abondance.

La mere de mon roi qui, en tout, se propose
D'élever le vrai bien sur le vice abattu,
A fait qu'avecque choix des bienfaits on dispose.

O sagesse admirable et mode non commune,
Qui ruine le mal, rétablit la vertu,
Et fait que la raison commande à la fortune!

SONNET.

DU COMTE DE BRISSAC.

Brissac, le vaillant fils d'un sage vaillant pere,
Pouvoit bien, casanant, du labeur paternel
Cueillir l'aise et le fruit; mais n'aimant rien de tel,
Haït le mol repos comme dure misere:

Et tenant de vertu le sentier non vulgaire,
Brave, se couronna d'un laurier éternel,
Qui se vend pour la mort, quand, jeune colonel,
Ouvroit aux vieux soldats le chemin de bien faire :

Quand devant Musidan, Musidan l'execré,
Après mille hasards encourus de son gré,
Gagna si beau loyer en perdant sa jeunesse.

Pleurons notre dommage, et louons son bonheur;
Car jeune, en bien mourant, seul il a plus d'honneur
Qne mille bien vaillans, qui sont morts en vieillesse.

ÉPITAPHE DE RABELAIS.

O Pluton, Rabelais reçoi,
Afin que toi, qui es le roi
De ceux qui ne rient jamais,
Tu ais un rieur désormais.

LE LOUP ET L'ENFANT.

FABLE.[1]

Un loup, ayant fait une queste
De toutes parts, enfin s'arreste
A l'huis d'une cabane aux champs,
Au cri d'un enfant que sa mere
Menaçoit, pour le faire taire,
De jetter aux loups ravissans.

[1] *Le Loup, la Mère et l'Enfant*, La Fontaine, Liv. IV, Fab. 16.

Le loup, qui l'ouït, en eut joye,
Espérant d'y trouver sa proye.
Et tout le jour il attendit
Que la mere son enfant jette;
Mais le soir venu, comme il guette,
Un autre langage entendit :

Car la mere qui, d'amour tendre,
En ses bras son fils alla prendre,
Le baisant amoureusement,
Avecques lui la paix va faire,
Et le dorlotant pour l'attraire,
Lui parle ainsi flatteusement :

Nenni, nenni, non, non, ne pleure;
Si le loup vient, il faut qu'il meure;
Nous tuons le loup s'il y vient.
Quand ce propos il ouït dire,
Le loup grommelant se retire :
Céans l'on dit l'un, l'autre on tient.

A MONSEIGNEUR LE DUC D'ANJOU,

EN LUI DÉDIANT LE LIVRE DE SES AMOURS.

Prince, grand duc, ô de rois fils et frere,
Qui, jeune d'ans, portes un front sévere,
De quel visage osé-je présenter
Ce que l'Amour m'a fait jeune chanter
En vers rimés, à toi qui, d'avant l'âge,
Preux, courageux, vaillant, constant et sage,

Victorieux, éprouvant ta vertu,
Plus d'une fois en guerre as combattu?
Quelque beau chant de plus d'une victoire
Te sieroit mieux, qui célébrast ta gloire,
Qu'indignement ceci te dédier,
Où l'on me voit mes fautes publier.
Mais quant à part et je prise et je pense
Que vaut l'Amour, et quelle est sa puissance,
Eh! qui pourroit choisir et mettre au jour
Un argument plus digne que l'Amour?
Amour lui seul est l'ame du grand monde
Qu'il entretient; par lui la paix abonde;
Il est par-tout; il remplit les bas lieux,
La terre et l'eau, voire emplit les haut cieux.
C'est par l'Amour que l'ame généreuse
Exercera la vertu valeureuse;
C'est par l'Amour que, d'un brave renom,
L'homme de prix honorera son nom.
L'un en suivant l'instinct de sa nature,
Comme il est né, manîra la peinture,
L'autre un autre art; l'un tranche les guerets;
L'autre, chasseur, trotte par les forests;
Tout par Amour. Divers Amours regentent
Les cœurs humains, qui à part se contentent,
C'est par Amour que les arts se parfont,
Que les vaillans et les savans se font.
Qui mit à chef l'emprise tant chantée,
Que fit la nef par Argus charpentée,
Suivant l'avis de la sage Pallas,
Sinon amour? Princesse, tu bruslas;

Tu vis Jason ; et la toison dorée
Au roi ton pere encor fut demeurée ;
Mais la beauté du Grégeois te navra ;
Mais l'Amour fit que par toi recouvra
La laine d'or. Qui a fait devant Troye,
Ains qu'elle fust des ennemis la proye,
Tant de beaux faits ? qui fit connoistre Hector,
Preux et vaillant, pour bien disant Nestor,
Ajax hardi, Ulysse caut et sage,
Patrocle bon, Achil' de grand courage,
Sinon l'Amour ? d'Helene la valeur,
Des combattans aiguillonnoit le cœur.
Vous faisiez bien, Troyens, de la défendre,
Et vous, Grégeois, de vous la faire rendre :
Tu n'avois tort, Pâris, de la garder,
Ni Ménélas de la redemander.
Orphée, épris de pointure amoureuse,
Aime Eurydice, hélas ! bien malheureuse !
Qui d'Aristé les rages échappant,
N'évite pas le venin du serpent.
Elle est déjà dans l'obscure contrée
Du noir Pluton ; Orphée a l'ame outrée ;
D'un nouveau chant il flatta les enfers,
Non coutumier d'ouïr de si beaux vers.
Il rencontra cent fantosmes terribles,
Se présentant en cent formes horribles,
Qui contre lui ne devoient attenter,
Tant les sçavoit doucement enchanter !
Il tira pleurs des yeux des Euménides,
Donna repos aux cruches des Bélides ;

Les Manes durs emplit de passion,
Et arresta la roue d'Ixion.
Ainsi qu'il veut, il obtient sa demande;
Et des enfers la princesse commande
Qu'Eurydicé repasse le trépas,
Pourvu qu'Orphé ne la regarde pas.
Ils étoient jà, tout contre la lumiere,
Hors des dangers : Eurydice derriere
Suivoit l'amant, qui, d'amour transporté,
Se retourna. Là, lui fut emporté
Son Eurydice, hélas ! évanouie,
Et tout soudain une voix fut ouïe :
Quelle fureur ! quel malheur trop apert,
Et toi et moi, misérables, nous perd ?
O pauvre Orphé ! las ! la Parque cruelle,
Las ! derechef en arriere m'appelle :
Un dur sommeil couvre mes yeux flotans :
Envain à moi tes deux bras tu étens;
Envain à toi, moi qui ne suis plus tienne,
J'étends mes bras ! N'attends que je revienne.
Amant, adieu, adieu, pour tous adieux :
Va-t'en au jour; je demeure en ces lieux.
Hésiodès, après lui, d'une belle
Fut amoureux : mesme, quittant pour elle
Son doux pays, a dans Ascre habité,
Séjour fascheux, et l'hiver et l'été.
Homere aussi, cette ame valeureuse,
Jeune sentit la fureur amoureuse;
Et ne se put de sa flamme exempter,
Qui lui donna matiere de chanter.

De-là, prenant la belle couverture
De Calypso, découvre sa pointure
Sous un nom feint, et de Circé parlant,
Un autre amour il alloit révélant.
Tel fut Homere. O beauté bien heurée,
Qui de tel poëte a l'ame enamourée,
Qui lui apprit à chanter les chansons
Dont aujourd'hui l'on adore les sons!
Divin esprit, ta sainte muse donne
Ce qui avint à ta propre personne,
A ton Ulysse, à qui tu fais jouer
Ce que n'osois toi vivant avouer.
Les bons fruitiers, en la saison nouvelle,
Poussent dehors une fleurison belle :
La fleur se passe ; et le verdoyant fruit
Grossit l'été ; l'automne le produit
Mûr et parfait. C'est tout ainsi de l'age
De nous humains, qui changeons de courage,
Divers en mœurs, par nos quatre saisons.
En la primeur des ans, nous produisons
Les fleurs d'Amours ; et qui lors ne les porte,
En son automne aucun fruit ne rapporte ;
Faute d'Amour, stérile, sans porter,
L'on voit souvent tel esprit avorter,
Et ne faut pas rejetter la parole
Des anciens, comme vaine et frivole,
Quand ils ont dit : Qui jeune abhorrera
Le jeu d'Amours, vieil en rafollera.
Bellay chanta, soit ou feinte ou naïve,
Sa prime ardeur, sous le doux nom d'Olive,

Le choisissant de Pétrarque à l'envi,
Qui du bel œil de Laure fut ravi.
Ronsard depuis, dès sa jeunesse tendre,
Portant gravé le beau nom de Cassandre
Dans sa mémoire, en beau style divers,
Hauts et bruyans en a sonné des vers.
Belleau gentil, qui, d'exquise peinture,
Soigneusement imites la nature,
Tu consacras de tes vers la pluspart,
De Cythérée au petit fils mignard.
Tout maintenant, d'une chanson d'élite,
Desportes dit les graces d'Hippolyte,
Après avoir en la fleur de ses jours,
D'une Diane honoré les amours.
Et moi, qui fus nourrisson de la France,
Quand à peine je sortois de l'enfance,
Et ne portois nulle barbe au menton,
Aux premiers traits, que l'enfant Cupidon
A décochés dans ma chaude poitrine,
Je découvris, sous le nom de Méline,
Mes premiers feux, or dedans Orléans,
Or dans Paris, coulant mes jeunes ans.
Fuyant depuis les assauts de l'envie,
Qui de tout temps a guerroyé ma vie,
Quittai ma Seine, avec mon Tahureau,
(Toujours le miel coule sur le tombeau
Du jeune amant! que les vermeilles roses,
Au doux printemps, y fleurissent écloses!)
Il m'attira, sur les rives du Clain,
Pour compagnon : là, je fus pris soudain

Par les attraits d'une fille sçavante,
Que sous le nom de Francine je chante,
Nom qui n'est feint, et sous qui le souci,
Que j'ai chanté, n'étoit pas feint aussi.
L'éloignement, avec la médisance,
A dans son cœur détruit la confiance,
Et les pensers de nos communs plaisirs,
Doux nourrissiers des amoureux desirs.
Quand je connois que l'amour que je porte
Est déplaisant, je lui ouvre la porte:
L'amour s'envole, et je n'en sois blasmé:
Aimer ne puis, si je ne suis aimé.
Sortant ainsi de telle servitude,
Libre je vis, fuyant l'ingratitude,
Tant que je puis. Sans desir mutuel,
Quel amour peut être perpétuel?
Voilà pourquoi les poëtes du vieil age
Feignoient qu'Amour, le petit dieu volage,
Tant qu'il fut seul, sans frere en ces bas lieux,
Ne grandissoit comme les autres dieux:
Sur quoi Vénus, allarmée, alla prendre
L'avis certain de Thémis, pour apprendre
A quoi tenoit que son fils ne croissoit,
Et que toujours enfant il paroissoit.
Donne à ton fils Amour, répond l'oracle,
Un frere Amour, et tu verras miracle;
Lui, que tu vois seul demeurer enfant,
Tu le verras, Vénus, devenir grand.
Ainsi, qui veut qu'un bon amour prospere
De mieux en mieux, lui faut donner un frere,

Son contr'amour. Qui me consultera,
S'il n'est aimé, d'aimer se gardera.
A vous, Henri, mon prince, ce mien livre
Je viens offrir. Ainsi puisse-t-il vivre
Plus de mille ans, portant de votre nom
L'honneur au chef; et votre haut renom
Puissé-je ainsi, d'age en age répandre,
Et vos vertus tout-par-tout faire entendre!
Laissez venir, ô grand chef des guerriers,
Mon petit myrthe au pied de vos lauriers!

SIXAIN.

Trop de miel mangé s'amertume:
Qui trop à jouir s'accoutume,
Gaste du plaisir le plaisir:
Ce que l'on cherche, on ne rencontre;
Qu'on n'y pense plus, il se montre:
Hastif se repent à loisir.

A SOI-MÊME.

IMITATION DE MARTIAL.

Baïf, si tu veux sçavoir
Quel avoir
Pourroit bienheureux te rendre,
En ce douteux vivre-ci,
Ois ceci,
Et tu le pourras apprendre.

O chétif! cet heur, hélas!
Tu n'as pas!
Hé! ta fortune est trop dure!
Mais ce qu'on ne peut changer
Est léger,
Si constamment on l'endure.

Un bien tout acquis trouver;
N'éprouver,
Pour l'avoir, aucune peine:
Un champ ne trompant ton vœu:
D'un bon feu,
Ta maison toujours sereine:

N'avoir que faire au palais,
Ni aux plaids:
Loin de cour; l'esprit tranquille;
Les membres gaillards et forts,
En un corps
Bien sain, dispos et agile:

Cette simplesse entre gens,
Se rangeans
Sous une amitié sortable:
Un vivre passable et coi
A requoi,
Sans trop surcharger la table:

Passer gayement les nuits,
Hors d'ennuis;
Toutefois n'estre pas ivre:
Un lit qui ne te déçoit,

Mais qui soit
Chaste, et de noises délivre:

Estre content de ton bien,
Et plus rien
Ne desirer, ni prétendre;
Sans souhaits, sans crainte aussi,
Hors souci,
Ton heure derniere attendre.

DE BAVIN.

Bavin, qui ne voit guere clair,
N'a point de la clarté de l'air,
Lorsqu'il fait beau, la jouissance.
Du verd gai la réjouissance
N'est pour lui: les prés fleurissans
Des herbes s'épanouissans,
Au renouveau ne lui agréent:
Les champs dorés ne le recréent,
Alors que, plus blonde, Cérès
Fait hérissonner ses forests.
Il a belles tapisseries;
Il a fort rares pierreries,
Riches meubles en sa maison,
Des pieces d'or à grand'foison,
Des plus exquises pourtraitures
En images et en peintures;
Sa femme est laide, autant que beaux
Sont, à les voir, tous ces joyaux:

Or malheureux en mille choses,
D'avoir ses prunelles forcloses,
Bavin est heureux en un point :
C'est que sa femme il ne voit point.

L'HYMNE DE LA PAIX.

A LA REINE DE NAVARRE.

Je veux louer la Paix : c'est la Paix que je chante,
La fille d'Amitié, dessus tout excellente.
Amitié nourrit tout : tout vit par amitié ;
Et rien ne peut mourir que par inimitié.
La Concorde et l'Amour sont l'appui de la vie,
Et l'effroyable Mort vient de haine et d'envie.
Paix, fille d'Amitié, tout par toi refleurit ;
Les Arts sont en honneur : la Vertu se nourrit ;
Le Vice est exilé ; alors sans nul dommage,
Sans meurtre et sans danger le marchand fait voyage ;
Alors le laboureur, au labeur prend plaisir,
Quand le champ non ingrat répond à son desir ;
L'ennemi fourageur, son bestail ne ramene,
Et pillant ne ravit le doux fruit de sa peine :
Le vin est à qui fait des vignes la façon ;
Et qui fait la semaille, enleve la moisson ;
Et Cérès et Bacchus, et Palès et Pomone,
Font que parmi les champs grande planté foisonne
De fruits et de bestail : par-tout regne le jeu,
Et le gentil Amour chauffe tout de son feu.

Par-tout épand ses fruits la corne d'abondance:
Sous l'ombrage l'on voit s'égayer à la danse,
Trépignant pesle-mesle, et filles et garçons,
Tantôt au flageolet, et tantôt aux chansons.
Quand Saturne fut roi, sous une saison telle,
La Paix avoit son regne, et le nom de querelle
Pour lors n'estoit connu : ni l'homicide fer
N'avoit été tiré des abymes d'enfer.
Mais Erynnis commande, on obéit au vice;
L'ambition des grands, et la gloute avarice,
Font qu'il tente les rois, de rancueur animés,
Pour se trouver aux champs, camp contre camp armés.
O la pitié de voir la flamme qui saccage,
Dévorant sans merci les maisons d'un village!
De voir dans le fauxbourg, le pauvre citoyen,
Qui ne pardonne pas au logis qui est sien!
O la pitié de voir labourer une ville!
O la pitié de voir la campagne fertile,
Faite un hideux desert! voir hommes et chevaux,
Pesle-mesle entassés! voir de sang les ruisseaux!
Et quel plaisir prends-tu, race frelle et chétive,
De te hâter la mort, qui jamais n'est tardive;
Sinon, quand te donnant mille maux envieux,
Tu fais le vivre tel, que le mourir vaut mieux?
Ta sotte outrecuidance, et ta folle avarice,
Redoublent ton malheur, faisant de vertu vice.
O de la bonne terre inutile fardeau,
Qui dois en peu de jours t'engloutir au tombeau!
O rois! pensez à vous; et puisque Dieu vous donne
Le beau don de la paix, chacun de vous s'adonne

A l'aimer et garder; qui premier l'enfreindra,
Qu'il tombe à la merci du roi qu'il assaudra.
Que de son ennemi son pays soit la proye :
Qu'en son trône royal jamais ne se revoye :
Jamais ceux de son sang n'y puissent revenir,
Puisque la bonne paix il n'a sçu maintenir.

SIXAIN.

Pardonner au mal, c'est mal faire.
Qui à propos ne se peut taire,
Parler à propos il ne sçait.
N'a point d'ami, qui par trop s'aime :
Qui sert autrui, se sert soi-mesme :
Plaisir reçoit, qui plaisir fait.

SIXAIN.

Du bonheur vient la nonchalance;
De nonchalance, l'ignorance;
D'ignorance part le mépris;
Du mépris, sourd la félonie;
De félonie, tyrannie;
Du tyran la mort est le prix.

AU SIEUR SABATIER, COMMIS A L'ÉPARGNE.

Sabatier, adieu liberté :
L'an revient ; reviens à ta charge :
Il faut résider arresté,
Sans courir au loin, ni au large.

Tu t'es assez repatrié ;
Viens le cou sous le joug remettre,
Pour tout un an estre lié,
A contre-payer et promettre.

Quiconque l'Épargne nommas,
Tu ne sçavois nommer les choses :
Car, sous tel nom, caché tu as
Tout le rebours que ne proposes.

En l'Épargne, on n'épargne rien :
Toute somme, avant qu'on l'apporte,
A déjà tout prest le moyen,
Par où vient qui soudain l'emporte.

Qu'est-ce de l'or et de l'argent ?
Qui les thésaurise en est pasle.
Du prince à donner diligent,
Vive la grace libérale !

Vive mon roi ! qui, libéral,
Ses beaux présens ne me refuse :
Vivez, ô noble sang royal !
Qui daignez honorer ma muse !

Vos noms loués on bénira
Mille et mille ans dedans mon livre:
Votre siecle heureux on dira,
Quand vivoient qui vous faisoient vivre.

LA REINE, SUR LA MORT DU ROI HENRI.

Si j'eusse eu le pouvoir, ainsi que le courage,
De laisser ici-bas ce terrestre fardeau,
Et faire avecque vous ou pour vous le voyage,
Qu'un chacun trouve laid, qui me semble si beau,
Que mon heur seroit grand! Mais, puisque Dieu tout sage,
Refusant mon desir, me défend le tombeau,
Autant qu'il m'est permis, soit que je vive ou meure,
Je vous honorerai des larmes que je pleure.

LE CALCUL DE LA VIE.

Tu as cent ans et davantage:
Mais calcule de tout ton âge
Combien en eut ton créancier,
Combien tes folles amourettes,
Combien tes affaires secrettes,
Combien ton pauvre tenancier,

Combien tes procès ordinaires,
Combien tes valets mercenaires,
Combien ton aller et venir:
Ajoute aussi tes maladies,

Ajoute encore tes folies,
Si tu pouvois t'en souvenir:

Et tout cela qui, sans usage,
S'en est allé pour ton dommage:
Si tout cela tu en rabas,
Te verras avoir moins d'années
Que tu ne t'en étois données,
Et que tout jeune tu t'en vas.

DIXAIN.

Tandis que j'étois en jeunesse,
Je fus pauvre, et je n'avois rien;
Et maintenant, sur ma vieillesse,
Je suis riche, et j'ai trop de bien.
O vrai Dieu! en tous temps combien
Suis malheureux! Quand je pouvois
Jouir des biens, je n'en avois;
Et quand je n'ai plus la puissance,
Ni l'âge pour la jouissance,
Riche, mais en vain, je me vois.

STANCES.

Sus! sus! amis, l'an recommence;
Et ma fortune autant s'avance,
Comme elle s'avançoit antan;
Autant comme un an, vaut une heure:
Qui peut rire, il est fol qui pleure:
As-tu nom Pierre? j'ai nom Jean.

Entre les badins, je badine;
Entre les devins, je devine:
A chacun je rive son clou:
Je remets vieux mots en usage:
Les sages me tiennent pour sage:
Entre fous, je passe pour fou.

STANCES.

Sous le soleil, rien n'a durée;
Nulle chose n'est assurée;
Tout se change, tout s'entresuit:
Faut mourir, qui a pris naissance:
Celui finira, qui commence:
L'un achevé, l'autre on poursuit.

L'un montre ce que l'autre cache:
L'un l'a planté, l'autre l'arrache:
Ce qu'avons de grand soin dressé,
Nous renversons par un caprice:

Nous levons un neuf édifice,
Abattons le vieil délaissé.

Maintenant nous serrons à peine
Ce qu'un jour la dépense vaine,
En le perdant, nous vient oster.
S'il faut pleurer, faut soudain rire :
Qui de deuil les cheveux se tire,
De joye après ira sauter.

FABLE.

TROIS bœufs, dedans un pasturage,
Paissoient d'accord, et nul outrage
De beste qui fust n'enduroient,
Tant qu'ils vécurent en concorde.
Entre eux se fourre la discorde :
Loups et lions les dévoroient.

ÉTIENNE JODELLE.

Étienne Jodelle, seigneur de Limodin, étoit encore un des membres de la *Pléïade françoise*. Il naquit à Paris en 1532, d'une famille noble, et se distingua de bonne heure par ses talents poétiques; à peine âgé de dix-sept ans, il étoit déjà en réputation.

Jodelle s'attacha particulièrement à l'étude des poètes dramatiques qui ont fait la gloire d'Athènes et de Rome. S'il n'a point atteint le but qu'il s'étoit proposé, ses essais, tout imparfaits qu'ils étoient, ont du moins ouvert la carrière théâtrale. On ne jouoit alors que de mauvaises parades, connues sous le nom de *Farces pieuses*, auxquelles se rattachoient les idées d'une dévotion aveugle. Dans de pareilles conjonctures, entreprendre de réformer le théâtre, c'étoit entreprendre de le créer; il ne falloit pas moins de courage que de génie pour une pareille entreprise : Jodelle osa la tenter.

Il composa, sur le modèle grec, sa tragédie de *Cléopâtre captive*, dont le sujet est tiré de l'histoire. Ses amis en furent enchantés : ils le pressèrent de la faire représenter; mais la difficulté étoit de trouver des acteurs. La pièce fut jouée par l'auteur lui-même et quelques uns de ses amis. Remi Belleau et Jean de la Péruse remplirent les principaux rôles dans la cour de l'hôtel de Reims, où l'on avoit fait dresser un théâtre. Toute la cour assista à cette représentation, la

pièce fut couverte d'applaudissements ; Henri II en fut si satisfait, qu'il fit compter à Jodelle cinq cents écus de son épargne. De pareils succès l'enhardirent; il fit jouer, peu de temps après, et dans le même lieu, à la suite de sa *Cléopâtre*, une comédie intitulée *Eugène ou la Rencontre*, dont tous les caractères étoient françois. Cette pièce ne fut pas moins applaudie que la première. Enfin il donna *Didon se sacrifiant*, autre tragédie qui fut représentée avec le même succès.

S'il faut en croire l'éditeur des Œuvres de Jodelle, ce poète étoit doué d'une facilité étonnante. « La plus « longue et difficile tragédie ou comédie, dit-il, ne l'a « jamais occupé à la composer et escrire, plus de dix « matinées, mesme la comédie d'*Eugène* fust faicte en « quatre traites. »

Jodelle fit jouer encore, le 17 février 1558, une espèce de *Mascarade* à l'Hôtel-de-Ville, en présence de Henri II; mais ce divertissement fut mal exécuté, et ne réussit pas.

Le roi honora Jodelle de ses bienfaits: mais ce poète, qui faisoit consister la philosophie à vivre dans les plaisirs, et à dédaigner la grandeur, négligea de faire sa cour, ou plutôt ne connut pas cet art, encore plus ancien que celui de la tragédie, et mourut presque dans la pauvreté au mois de juillet 1573, à l'âge de quarante-un ans. Théodore-Agrippa d'Aubigné a fait les vers suivants sur la mort de Jodelle :

Jodelle est mort de pauvreté;
La pauvreté a eu puissance
Sur la richesse de la France.
O dieux! quels traits de cruauté!
Le ciel avoit mis en Jodelle
Un esprit tout autre qu'humain :

La France lui nia le pain,
Tant elle fut mère cruelle.

Charles de La Mothe recueillit et publia les poésies de Jodelle (Paris, 1574, *in*-4°), sous le titre d'*Œuvres et Meslanges poëtiques.* On y trouve les tragédies de *Cléopâtre* et de *Didon; Eugène*, comédie; les *Amours*, en quarante-sept sonnets; les *Chapitres d'Amours;* une *Ode;* une *Epithalame de madame Marguerite, sœur du roy;* le *Contre-Amours*, en sept sonnets; une *Élégie, en vers mesurés, à la France;* un *Discours contre l'arrière-Vénus;* un grand nombre de sonnets sur divers sujets; l'*Hyménée du roy Charles IX; une Ode sur la naissance de Madame, fille du roy*, etc.; une *Epître à Marguerite, sœur du roy Henri II, devant qu'elle fust mariée;* cinq *Odes*, etc.; un *Discours de Jules-César avant le passage du Rubicon;* les *Tombeaux*, etc.

Les poésies de Jodelle furent très estimées de son temps; on trouvoit de l'élégance et de la majesté dans son style, de l'élévation dans ses idées, et de l'harmonie et de la gravité dans sa versification; cependant le cardinal Du Perron étoit loin de partager l'opinion générale à ce sujet; il prétendoit que ce poète faisoit des vers de *pois pillés*, mauvaises farces qui divertissoient la populace. On accorde généralement plus de mérite aux poésies latines de Jodelle; le style en est assez pur et coulant. Ce poète avoit aussi du goût pour les arts, et il cultivoit avec succès l'architecture, la peinture et la sculpture.

TRAGÉDIE DE CLÉOPATRE.

ACTE III.

OCTAVIEN, CLÉOPATRE, LE CHOEUR, SELEUQUE.

OCTAVIEN.

Voulez vous donc vostre fait excuser?
Mais de quoy sert à ces mots s'amuser?
N'est-il pas clair que vous tachiez de faire,
Par tous moyens, Cesar vostre adversaire,
Et que vous seule attirant vostre ami,
Me l'avez fait capital ennemi,
Brassant sans fin une horrible tempeste
Dont vous pensiez écerveler ma teste?
Qu'en dites vous?

CLÉOPATRE.

O quels piteux alarmes!
Las! que dirois-je! he, ja pour moy mes larmes
Parlent assez, qui non pas la justice,
Mais de pitié cherchent le benefice.
Pourtant, Cesar, s'il est à moy possible
De tirer hors d'une ame tant passible,
Ceste voix rauque à mes souspirs meslee,
Escoute encor l'esclave desolee,
Las! qui ne met tant d'espoir aux paroles
Qu'en ta pitié, dont ja tu me consoles.
Songe, Cesar, combien peult la puissance
D'un traistre amour, mesme en sa jouyssance,

Et pense encor que mon foible courage
N'eust pas souffert sans l'amoureuse rage,
Entre vous deux ces batailles tonnantes,
Dessus mon chef à la fin retournantes;
Mais mon amour me forçoit de permettre
Ces fiers debats, et toute aide promettre,
Veu qu'il falloit rompre paix et combatre,
Ou separer Antoine ou Cleopatre
Separer, las! ce mot me fait faillir,
Ce mot me fait par la Parque assaillir;
Ah ah, Cesar, ah.

OCTAVIEN.

Si je n'estois ore
Assez bening, vous pourriez feindre encore
Plus de douleurs, pour plus bening me rendre;
Mais quoy, ne veux je à mon merci vous prendre?

CLÉOPATRE.

Feindre, helas! oh.

OCTAVIEN.

Ou tellement se plaindre
N'est que mourir, ou bien ce n'est que feindre.

LE CHOEUR.

La douleur
Qu'un malheur
Nous rassemble,
Tel ennuy
A celuy
Pas ne semble,

Qui exempt
Ne la sent;

Mais la plainte
Mieux bondit,
Quand on dit
Que c'est feinte.

CLÉOPATRE.

Si la douleur en ce cœur prisonniere
Ne surmontoit ceste plainte derniere,
Tu n'aurois pas ta pauvre esclave ainsi;
Mais je ne peux égaler au soucy,
Qui petillant m'écorche le dedans,
Mes pleurs, mes plaints et mes souspirs ardens.
T'esbahis tu si ce mot separer
A fait ainsi mes forces retirer?
Separer, dieux! separer je l'ay veu,
Et si n'ay point à ces debats pourveu!
Mieux il te fust, ô captive ravie,
Te separer mesme durant sa vie!
J'eusse la guerre et sa mort empeschee,
Et à mon heur quelque atteinte laschee,
Veu que j'eusse eu le moyen et l'espace
D'esperer voir secrettement sa face;
Mais, mais cent fois, cent, cent fois malheureuse,
J'ay ja souffert ceste guerre odieuse,
J'ay, j'ay perdu, par ceste estrange guerre,
J'ay perdu tout, et mes biens et ma terre;
Et si ay veu ma vie et mon support,
Mon heur, mon tout, se donner à la mort,
Que tout sanglant, ja tout froid et tout blesme,
Je rechauffois des larmes de moy mesme,
Me separant de moy mesme à demy,

Voyant par mort separer mon amy.
Ha dieux, grands dieux! Ha grands dieux! Qu'est cecy

OCTAVIEN.

Quoy? la constance estre hors de soucy?

CLÉOPATRE.

Constante suis, separer je me sens;
Mais separer on ne me peut long temps:
La palle mort m'en fera la raison,
Bien tost Pluton m'ouvrira sa maison,
Où mesme encor l'éguillon qui me touche
Feroit rejoindre et ma bouche et sa bouche;
S'on me tuoit, le dueil qui creveroit
Parmy le coup plus de bien me feroit,
Que je n'aurois de mal à voir sortir
Mon sang pourpré et mon ame partir;
Mais vous m'ostez l'occasion de mort,
Et pour mourir me deffaut mon effort,
Qui s'allentit d'heure en heure dans moy,
Tant qu'il faudra vivre maugré l'esmoy:
Vivre il me faut, ne crains que je me tue,
Pour me tuer trop peu je m'esvertue;
Mais puisqu'il faut que j'allonge ma vie,
Et que de vivre en moy revient l'envie,
Au moins, Cesar, voy la pauvre foiblette,
Qui à tes pieds et de rechef se jette;
Au moins, Cesar, des goutes de mes yeux
Amolly toy, pour me pardonner mieux:
De ceste humeur la pierre on cave bien,
Et sus ton cœur ne pourront elles rien?
Ne t'ont donc peu les lettres esmouvoir,

Qu'à tes deux yeux j'avois tantost fait voir,
Lettres je dy de ton pere receuës,
Certain tesmoin de nos amours conceuës?
N'ay-je donc peu destourner ton courage,
Te descouvrant et maint et maint image
De ce tien pere à celle-là loyal,
Qui de son fils recevra tout son mal?
Celuy souvent trop tost borne sa gloire,
Qui jusqu'au bout se vange en sa victoire.
Prens donc pitié, tes glaives triomphans
D'Antoine et moy pardonnent aux enfans.
Pourrois tu voir les horreurs maternelles
S'on meurdrissoit ceux que ces deux mammelles
Qu'ores tu vois maigres et déchirees,
Et qui seroient de cent coups empirees,
Ont allaicté? Orrois tu mesmement
Des deux costez le dur gemissement?
Non, non, Cesar, contente toy du pere,
Laisse durer les enfans et la mere
En ce malheur, où les dieux nous ont mis.
Mais fusmes nous jamais tes ennemis
Tant acharnez que n'eussions pardonné,
Si le trophee à nous se fust donné?
Quant est de moy, en mes fautes commises,
Antoine estoit chef de mes entreprises.
Las! qui venoit à tel malheur m'induire?
Eussé-je peu mon Antoine esconduire?

OCTAVIEN.

Tel bien souvent son fait pense amender
Qu'on veit d'un gouffre en un gouffre guider,

Vous excusant, bien que vostre advantage
Vous y mettiez, vous nuisez d'avantage
En me rendant par l'excuse irrité,
Qui ne suis point qu'ami de verité.
Et si convient qu'en ce lieu je m'amuse
A repousser ceste inutile excuse,
Pourriez vous bien de ce vous garentir,
Qui fit ma sœur hors d'Athenes sortir,
Lors que craignant qu'Antoine son espoux
Plus se donnast à sa femme qu'à vous,
Vous le paissiez de ruse et de finesses,
De mille et mille et dix mille caresses?
Tantost au lict exprés emmaigrissiez,
Tantost par feinte exprés vous pallissiez,
Tantost vostre œil vostre face baignoit
Dés qu'un ject d'arc de luy vous esloignoit,
Entretenant la feinte et sorcelage,
Ou par coustume, ou par quelque breuvage.
Mesme attiltrant vos amis et flatteurs,
Pour du venin d'Antoine estre fauteurs,
Qui l'abusoyent sous les plaintes frivoles,
Faisant ceder son proffit aux paroles.
Quoy? disoient ils, estes vous l'homicide
D'un pauvre esprit qui vous prend pour sa guide?
Faut-il qu'en vous la noblesse s'offense,
Dont la rigueur à celle là ne pense,
Qui fait de vous le but de ses pensees?
O qu'ils sont mal envers vous addressees!
Octavienne a le nom de l'espouse,
Et ceste ci, dont la flame jalouse

Empesche assez la viste renommee,
Sera l'amie en son pays nommee :
Ceste divine, à qui rendent hommage
Tant de pays joints à son heritage.
Tant peurent donc vos mines et addresses,
Et de ceux là les plaintes flatteresses,
Qu'Octavienne et sa femme et ma sœur,
Fut dechassee et dechassa vostre heur.
Vous taisez vous, avez vous plus desir
Pour m'appaiser d'autre excuse choisir ?
Que diriez vous du tort fait aux Romains?
Qui s'enfuyoient secrettement des mains
De vostre Antoine, alors que vostre rage
Leur redoubloit l'outrage sus l'outrage ?
Que diriez vous de ce beau testament
Qu'Antoine avoit remis secrettement
Dedans les mains des pucelles vestales?
Ces maux estoyent les conduites fatales
De vos malheurs; et ores peu rusee
Vous voudriez bien encore estre excusee.
Contentez vous, Cleopatre, et pensez
Que c'est assez de pardon, et assez
D'entretenir le fuseau de vos vies,
Qui ne seront à vos enfans ravies.

CLÉOPATRE.

Ore, Cesar, chetive je m'accuse,
En m'excusant de ma premiere excuse,
Recognoissant que ta seule pitié
Peut donner bride à ton inimitié,
Que ja pour moy tellement se commande,

Que tu ne veux de moy faire une offrande
Aux dieux ombreux, ny des enfans aussi
Que j'ay tourné en ces entrailles cy.
De ce peu donc de mon pouvoir resté
Je rens, je rens grace à ta majesté;
Et pour donner à Cesar tesmoignage,
Que je suis sienne et le suis de courage,
Je veux, Cesar, te deceler tout l'or,
L'argent, les biens que je tiens en thresor.

TRAGÉDIE DE DIDON.

ACTE V.

DIDON, BARCE, LE CHOEUR.

DIDON.

Mais où me porte encor ma fureur, qui me garde
De me dépestrer d'elle? et quel mal'heur retarde
Mes secourables mains, qui allongeans d'une heure
Mon miserable fil, font que cent fois je meure?
Plus cruels sont les coups dont l'amour éguillonne,
Que ceux là que la dextre homicide nous donne.
Mais quoy? mourrons nous donc tellement outragees?
Mourrons nous, mourrons nous sans en estre vengees?
Le mechant a singlé dés que l'aube esveillee
Par ma veuë tousjours sans repos decillee
S'est descouverte au ciel, la pauvre aube je cuide
Qui prent pitié de moy; j'ai veu le port tout vuide,
J'ay, j'ay veu de ma tour, sous le clair des estoiles,

Les vens qui se jouoyent de ses traistresses voiles.
Se jouër de la foy lâchement parjuree,
Se jouër de l'honneur de moy desesperee.
Se jouër du repos d'une parjure veufve,
Se jouër du bon heur de ma Carthage neufve,
Et qu'on verra bien tost se jouër de ma vie,
Par qui sera soudain ceste flotte suivie,
Las, las ! sera ce ainsi ? Toy, bruslante poitrine,
Faut-il que dedans toy tout le mal je machine
Contre moy seulement? Vous, vous, cheveux coulpables
Que je rompts à bon droit, serons nous miserables
Tous seuls, sans qu'aucun mal sente le mechant mesme,
Qui vous fait arracher et enrager moymesme?
Jupiter, Jupiter, ceste gent tromperesse
Doncques se mocquera d'une royne et hostesse?
Sus Tyriens, sus peuple, au port, au port, aux armes,
Portez les feux, courez, changez le sang aux larmes,
Jettez vous dans la mer, accrochez moy la troupe,
Que d'un bouillant courage on me brusle, on me coupe
Ces villains par morceaux, que tant de sang s'écoule,
Que jusques à mes yeux le flot marin le roule!
Que dis-tu? où es tu, Didon? quelle manie
Te change ton dessein, pauvre royne ennemie
De ton heur? Il falloit telle chose entreprendre
Quand tu donnois les loix; tes forfaits t'ont peu rendre
Toymesme sans pouvoir et ton peuple sans crainte.
 Celuy qu'on dit porter, ô mal'heureuse feinte,
Les dieux de son païs, dans son navire, emporte
Tout ce qui te rendoit dessus ton peuple forte.
N'ay-je peu dechirer son corps, dans la marine

Par pieces les jettant, tuer sa gent mutine,
Son Ascaigne égorger, et servir à la table,
Remplissant de son fils un pere detestable;
Mais quoy? me diroit-on, la victoire incertaine
M'eust esté; c'est tout un, de mon trespas prochaine
Qu'est-ce que j'eusse craint? j'eusse porté les flames
Dedans tout leur cartier, j'eusse ravy les ames
Au pere, au fils, au peuple, et ja trop depitee
Contre moy je me fusse au feu sur eux jettee;
Mais, puis que je n'ay peu, toy soleil, qui regardes
Tout cecy; toy Junon, qui las! si mal me gardes,
Coulpables de mes maux; toy Hecate hurlee
De nuict aux carrefours; vous bande eschevelee,
Qui pour cheveux portez vos pendantes couleuvres,
Et dans vos mains les feux vengeurs des laches œuvres:
Vous, dy-je, tous les dieux, de la mourante Elise
Recevez ces mots cy, et que l'on favorise
A la derniere voix qu'à peine je desserre:
Si l'on permet jamais ce meschant prendre terre,
Que tout peuple sans fin le guerroye et dedaigne,
Que banni, que privé des yeux de son Ascaigne,
En vain secours il cherche, et que sans fin il voye
Renaistre sur les siens les ruines de Troye;
Quand mesme maugré soy il faudra qu'il flechisse
Sous une injuste paix, qu'alors il ne jouisse
De regne ny de vie, ains mourant à grand peine
Au millieu de ses jours, ne soit en quelque areine
Qu'enterré à demi. Quant à sa race fiere,
Qui sera, je ne sçay (et la fureur derniere
Prophetise souvent), ainsi que luy traistresse,

Qui par dol se fera de ce monde maistresse,
Qui de cent pietez, ainsi que fait Enee,
Abusera la terre en ses loix obstinee,
Et qui tousjours feindra pour croistre sa puissance
Avec les plus grands dieux avoir fait alliance,
S'en forgeant bien souvent de nouveaux et d'estranges,
Pour croistre avec ses dieux ses biens et ses loüanges.
Qu'on ne la voye au moins en aucun temps paisible,
Et que, quand peuple aucun ne luy sera nuisible,
Elle en vueille à soymesme, et que Rome grevee
De sa grandeur, souvent soit de son sang lavee;
Que sans fin dans ses murs la sedition regne,
Qu'en mille et mille estats elle change son regne,
Qu'elle face en la fin de ses mains sa ruine,
Et qu'à l'envi chacun dessus elle domine,
Se voyant coup sur coup saccagee, ravie,
Et à mille estrangers tous ensemble asservie.
Quant à vous, Tyriens, d'une eternelle haine
Suivez à sang et feu ceste race inhumaine;
Obligez à tousjours de ce seul bien ma cendre,
Qu'on ne vueille jamais à quelque paix entendre.
Les armes soyent tousjours aux armes adversaires,
Les flots tousjours aux flots, les ports aux ports contraires:
Que de ma cendre mesme un brave vengeur sorte,
Qui le foudre et l'horreur sur ceste race porte:
Voila ce que je dy, voila ce que je prie,
Voila ce qu'à vous, dieux, ô justes dieux, je crie.
Mais ne voici pas Barce? il faut que je l'empesche,
Et que seule de soy desor' je me dépesche
De l'esprit ennuyeux. Barce, chere nourrice,

Va et lave ton chef; il faut que je finisse
Ce que j'ai commencé; cherche moy ce qui reste
Pour parfaire mes vœus contre la mort moleste;
Puis appellant ma sœur, qu'on la lave et couronne,
M'apportant tout cela, que la prestresse ordonne.
Va donc.

BARCE.

A moy, ô royne, à moy donques ne tienne
Qu'on ne voye soudain la delivrance tienne;
Mais quelle couleur, dieux! toutes sacrifiantes,
Rendent elles ainsi leurs faces effroyantes?
Quoy que soit, je crains tout, las! vieillesse chetive!
Comment se fait que tant par tant de maux je vive?

DIDON.

C'est à ce coup qu'il faut, ô mort, mort, voici l'heure,
C'est à ce coup qu'il faut que coulpable je meure;
Sus mon sang, dont je veux sur l'heure faire offrande,
Qu'on paye à mon honneur tant offensé l'amende;
J'ay tantost, dans l'espais du lieu sombre et sauvage,
Pres l'autel où je tiens de mon espoux l'image,
Entendu la voix gresle et receu ces paroles:
Didon, Didon, viens t'en! O amours, amours foles,
Qui n'avez pas permis qu'innocente et honneste
Je revoise vers luy, mais ja ma mort est preste.
Pour t'appaiser, Sichee, il faut laver mon crime
Dans mon sang, me faisant et prestresse et victime;
Je te suy, je te suy, me fiant que la ruse,
La grace et la beauté de ce traistre m'excuse
La grand pile qu'il faut qu'à ma mort on enflame,
Desteindra de son feu et ma honte et ma flame.

Et toy, chere despouille, ô despouille d'Enee,
Douce despouille, helas! lors que la destinee
Et Dieu le permettoient, tu recevras ceste ame,
Me depestrant du mal qui sans fin me rentame.
J'ay vescu, j'ay couru la carriere de l'âge
Que Fortune m'ordonne, et or' ma grand' image
Sous terre ira; j'ay mis une ville fort belle
A chef, j'ay veu mes murs vengeant la mort cruelle
De mon loyal espoux, j'ay puni, courageuse,
Mon adversaire frere; heureuse, ô trop heureuse,
Helas! si seulement les naus dardaniennes
N'eussent jamais touché les rives libyennes.
Sus donc allons, de péur que le moyen s'enfuye;
Trop tard meurt celuy-là qu'ainsi son vivre ennuye.
Allons et redisons sur le bois la harangue,
Arrestant tout d'un coup et l'esprit et la langue.

LE CHOEUR.

Dy nous, Barce, où vas tu?

BARCE.

Au chasteau je retourne.

LE CHOEUR.

La royne y vient d'entrer, et comme le vent tourne
Les fueillars dans les bois, lors que libre il s'en joüe,
L'amour, comme il luy plaist, en cent sortes la roüe.
A qui n'eust point fendu le cœur d'impatience,
Voyant tantost de loing changer ses contenances?
Ores nous la voyons les paupieres baissees
Resver à son tourment; ores les mains dressees
De je ne sçay quel cris, desquels elle importune
Et les dieux peu soigneux, et l'aveugle Fortune,

Faire tout retentir; ores un peu remise
Se racoiser, et or' de plus grand' rage éprise,
Se battre la poitrine, et des ongles cruelles
Se rompre l'honneur sainct de ses tresses tant belles;
Le pleur m'en vient aux yeux. O quel hideux augure,
Pour de nos murs nouveaux tesmoigner l'avanture!

BARCE.

Si est-ce que je vois vers elle en esperance,
Que bien tost de ses maux elle aura délivrance.

LE CHOEUR.

L'amour qui tient l'ame saisie,
N'est qu'une seule frenaisie,
Non une deité;
Qui, comme celuy qui travaille
D'un chaud mal, poinçonne et tenaille
Un esprit tourmenté.

Celuy dont telle fievre ardente
La memoire et le sens tourmente,
Souffre sans sçavoir quoy;
Et sans qu'aucun tort on luy face
Il combat, il crie, il menace,
Seulement contre soy.

Son œil de tout objet se fasche,
Sa langue n'a point de relasche,
Son desir de raison.
Ore il cognoist sa faute, et ore
Sa peine le raveugle encore;
Fuyant sa guarison.

Tel est l'amour, telle est la peste,
Qu'il faut que toute ame deteste;
Car lors qu'il est plus doux
Il n'apporte que servitude,
Et apporte, quand il est rude,
Tousjours la mort sur nous.

BARCE.

O moy pauvre, ô ciel triste, ô terre, ô creus abysmes!
Quand est-ce qu'icy bas pareil horreur nous vismes?
Que suis-je? où suis-je? où vois-je? est-ce la dont l'offrande
Que l'homicide Amour pour s'appaiser demande?
O crime! ô cruauté! ô meurdre insupportable
Que l'amour a commis!

LE CHOEUR.

Quel trouble espouventable
T'a fait si tost sortir, ô Barce, quelle injure
Peut encor conspirer la fortune plus dure?

BARCE.

Quelle, quelle, grands dieux! estes vous donc absentes?
Estans seures au port, riez vous des tourmentes?
La roine s'est tuee, au moins avec sa flame,
Par un coup outrageux les restes de son ame,
Sanglotant durement à grand force elle pousse :
Voila la fin qu'apporte une amorce si douce.

LE CHŒUR.

O jour hideux, ô mort horrible, ô destinee
Cent à cent fois meschante, ô plus meschant Enee!
Mais comment? comment, Barce, helas!

BARCE.

Sous une feinte

Qu'elle a fait de vouloir rendre sa peine esteinte,
Par l'heur d'un sacrifice elle a couvert l'envie
De chasser aux enfers ses travaux et sa vie;
Sur un amas de bois, feignant, par vers tragiques,
D'enchanter ses fureurs, elle a mis les reliques
Qu'elle avoit de ce traistre, un pourtrait, une espee,
Et leur coulpable lict. Or, afin que trompee
Avec Anne je fusse, ailleurs on nous envoye;
Lors seule dans son sang ses flammes elle noye,
S'enferrant du present que luy fist le parjure.
Anne court à son cri, qui presque autant endure;
Voyant mourir sa sœur, son vivre elle dédaigne,
Et de la mort veut faire une autre mort compagne.
Est-ce ainsi donc, ô sœur, que ta feinte nous trompe,
Verray-je que sans moy ta propre main te rompe
Le filet de ta vie? Est-ce ici le remede?
Est-ce le sacrifice à qui ton tourment cede?
Sont-ce les vœus, les vers dont tu m'as abusee?
Es-tu tant contre nous et contre toy rusee?
Ainsi sa sœur en vain lave et bousche sa playe.
Elle s'oyant nommer, tant qu'elle peut s'essaye
De souslever son chef, qui tout soudain retombe,
Ne cherchant qu'à changer son lict avec la tombe.
O piteux lict mortel! ô que d'horrible rage
Le soleil à ce jour a traîné sur Carthage!

LE CHOEUR.

Arrachez voz cheveux, Tyriens; qu'on maudisse
De mille cris enflez l'amoureuse injustice;
Rompez vos vestemens;
Escorchez vostre face, et soyez tels qu'il semble

Que l'on voye abysmer vous et Carthage ensemble;
Redoublez vos tourmens.

Redoublez les tousjours, et que la mort cruelle
De la roine mourante, en vos cœurs renouvelle
Mille morts desormais.
Pleurez, criez, tonnez, puis que si mal commence
L'heur de Carthage. Il faut, ô peuple, qu'on la pense
Malheureuse à jamais.

BARCE.

Mais que sejournons nous ? sus, sus, ô pauvre bande,
Bande, las ! sans espoir, allons, et ceste offrande
Arrousons de nos pleurs et souffrons tant de peine,
Qu'avec elle le dueil presque aux enfers nous meine ;
Nul vivant ne se peut exempter de furie,
Et bien souvent l'amour à la mort nous marie.

SONNET.

Il faut qu'un cours du ciel étrangement contraire
Au climat de la Gaule, et qui oncques, je croi,
Autre part ne s'est vu tel qu'au vrai je le voi,
Vienne en nos faits, ainsi qu'en un jouet, se plaire.

Tout ce que chaque état veut et doit et croit faire,
Se fait mesme au rebours : quand on pense du roi
Retrancher la dépense, on voit venir de quoi
Rengager, rembrouiller, déplorer son affaire.

Plus la noblesse veut ménager, plus se croist,
Par pompe, son fardeau : mainte grandeur décroist,
Voire et se fait vilaine, en pensant faire gloire

D'avarice et d'acquet : plus se croist la foison
D'officiers et d'édits, moins se fait de raison;
Plus de Dieu l'on dispute, et moins l'on en fait croire.

SONNET.

AU ROI CHARLES IX.

MARS, en guerre effroyable, en ses combats tempeste:
Vénus, plus douce, tire en l'amour notre cœur,
Forcé dessous les loix de son enfant vainqueur;
Et Diane, ses serfs en la chasse conqueste.

Mars te vit en naissant, et souffla dans ta teste
Je ne sçais quoi, qui doit du monde estre la peur;
Et Vénus t'inspira le meilleur de ton heur;
Diane, par les bois, t'accoutume à la queste.

Sous Mars, tout ce grand monde au joug asserviras;
Sous Vénus, tous les cœurs du peuple raviras;
Et pour d'ici chasser le mal qui nous menace,

Tout ce rond spacieux te servira de bois;
Voire! et pourras en tout ce que peuvent les trois,
Mars, Vénus et Diane, en guerre, amour et chasse.

CLAUDE DE PONTOUX.

Claude de Pontoux naquit à Châlons en Bourgogne, d'une famille noble. Envoyé dans une université, il y fit de grands progrès dans la langue grecque. Il étudia ensuite la médecine et fut reçu docteur; mais il paroît qu'il n'exerça pas cette profession. Les guerres civiles l'ayant obligé de se retirer à Dole en Franche-Comté, il y devint éperdument amoureux d'une jeune personne, qu'il célébra sous le nom d'*Idée*, et pour laquelle il composa la plus grande partie de ses poésies, au nombre desquelles se trouvent plusieurs sonnets en italien.

En 1571 il célébra, comme tant d'autres poètes de cette époque, la magnifique entrée de Charles IX dans Paris, et le couronnement de la reine Élisabeth d'Autriche, sa femme, dans un poëme en vers héroïques, qui a pour titre *Chant poétique, plein de jouissance et d'allégresse;* cette production n'a d'autre mérite que l'exactitude des faits.

Claude de Pontoux se retira à Châlons, et y mourut en 1579, dans un âge peu avancé.

Son premier ouvrage est une traduction de la *Harangue de saint Bazile-le-Grand à ses jeunes disciples*, etc., qui parut en 1552. Sa *Rhétorique gaillarde;* ses *Harangues lamentables sur la mort de divers animaux;* et ses huitains sur les *figures du Nouveau-Testament* furent imprimés en 1570.

Il publia, six ans après, sa *Gélodacrie amoureuse, contenant plusieurs aubades, chansons gaillardes, pavanes, branles*, etc., etc. Il nous apprend pour quel motif il avoit donné à cet ouvrage le titre de *Gélodacrie*, composé des deux mots grecs qui signifient *ris* et *larmes, parce qu'en amour*, dit-il, *il y a des ris et des pleurs*.

Enfin, il s'occupoit à revoir ses autres poésies et à les mettre en ordre, lorsque la mort vint le surprendre. Il se fit apporter, à sa dernière heure, les sonnets qu'il avoit composés pour son *Idée*, au nombre de trois cents à peu près, et les recommanda à l'un de ses amis, comme le dépôt le plus précieux, en lui faisant promettre de les faire imprimer. En effet, ils furent imprimés quelque temps après. L'éditeur, par un zèle inconsidéré, y joignit toutes les pièces qu'il put se procurer; des odes, des chansons, une *Elégie funèbre sur le décès de madame Isabelle de France, royne d'Espagne ;* une autre *Elégie des misères de ce temps*.

CHANSON IMITÉE DE PÉTRARQUE.

Béni soit l'œil noir de ma dame,
Par qui j'eus l'amoureuse flamme!
Béni soit qui l'amour trouva!
Bénis soient l'amorce et la meche,
Le carquois, et l'arc et la fleche,
Et qui premier les éprouva!

Ce petit dieu qui fait la guerre
Aux cœurs est ores sur la terre,
Dedans tes yeux se promenant,
Et de là son trait il décoche
A celui-là qui s'en approche,
Comme j'éprouve maintenant.

Tu es toute ma confiance,
Tu es toute mon alliance,
Tout mon espoir et tout mon bien :
Sans toi je ne puis l'amour suivre;
Sans toi, hélas! je ne puis vivre;
Sans toi, hélas! je ne puis rien.

En toi j'ai mis mon assurance;
En toi j'ai mis mon espérance;
En toi j'ai mis tout mon confort;
En toi j'ai mis ma douce envie;
En toi j'ai mis toute ma vie;
En toi j'ai mis toute ma mort.

Tu es seule ma renommée;
Tu es seule ma bien-aimée;

Tu es seule mon doux émoi;
Tu es seule qui me récrée;
Tu es seule, ma Cythérée,
Que j'aime beaucoup plus que moi.

Plutost l'hiver n'aura froidure,
Plutost l'été n'aura verdure,
Plutost n'éclairera le jour,
Plutost la mer sera sans onde,
Plutost abismera le monde,
Que je délaisse ton amour.

Celui qui n'aime en sa jeunesse,
Il faut qu'il aime en sa vieillesse :
Mais, hélas! vieillesse ne peut;
Et la jeunesse suffisante
Ne sçait, quand le temps se présente,
Jouir de ce point qu'elle veut.

Et puis, l'occasion passée,
Nous ne pouvons notre pensée
De deuil et regret garantir :
Mais quand ne peut estre rendue
La joie d'une heure perdue,
Il n'est temps de s'en repentir.

L'occasion toute pelée
Est parderriere, et chevelée
Pardevant, où ses poils sont tous :
Il nous la faut doncques attendre
Pardevant, pour soudain la prendre
Quand elle se présente à nous.

SONNET.

Il étoit nuit, et la brune courriere
Jà ses chevaux au timon attelloit;
Phœbus déjà doucement sommeilloit
Dans le giron de Thétis mariniere,

Quand un desir d'aller voir ma guerriere
Saisit mon cœur : mais voyant qu'elle alloit
Accompagnée au lieu où l'on balloit,
J'acoste une autre, et la laisse derriere.

La fiere alors s'enjalousa bien fort,
Si que depuis n'ai sçu, par nul effort,
D'elle arracher un brin de courtoisie.

Maudit Amour, n'avois-tu la beauté
Assez déjà muni de cruauté,
Sans l'accoupler encor de jalousie?

SONNET.

Si j'ai du bien, hélas! c'est par mensonge,
Et mon tourment est pure vérité;
Car en veillant je n'ai qu'austérité,
Et n'ai douceur qu'en dormant et en songe.

Je sens le jour un souci qui me ronge;
Je sens la nuit une félicité;
Le jour m'est mal, et bien l'obscurité,
Où sommeillant, en joie je me plonge.

La lune m'aide, et me nuit le soleil;
Entre mes bras j'ai ma dame au sommeil,
Et le réveil la fait trouver absente.

O pauvres yeux! où estes-vous réduits?
Clos, vous voyez tout ce qui vous contente;
Étant ouverts, ne voyez rien qu'ennuis!

SONNET.

Devant un huis mignarder une lyre;
Estre au hasard de se faire étriller,
Et bien souvent jusqu'aux os se mouiller;
Craindre, espérer, pleurer quand il faut rire:

Vivre et mourir en soulas et martyre;
D'un coup de bec se laisser engeoler;
Estre béant lorsqu'il convient parler;
Laisser le bon, pour le mauvais élire:

Souffrir le froid, le chaud, la soif, la faim;
Perdre ses pas et sa jeunesse en vain,
Son bien, son temps, or' en deuil, or' en joye:

Veiller la nuit, et tout le jour courir;
Bref, pour tout bien, rien que mal n'encourir,
Sont les plaisirs que l'Amour nous octroye.

SONNET.

Plutost ardra cette machine ronde,
Plutost au ciel repaistront les chevreaux,
Plutost les chiens seront pris des levreaux,
Plutost sans eau sera la mer profonde,

Plutost les cieux n'envousteront le monde,
Plutost en l'air voleront les taureaux,
Plutost les loups deviendront pastoureaux,
Plutost le plomb nagera dessus l'onde,

Plutost le Nil la France arrosera,
Plutost le Doux l'Europe abismera,
Plutost la Sône abbreuvera le Parthe,

Plutost iront les eaux encontre mont,
Plutost choira d'Olympe le grand mont,
Que votre amour de mon cœur se départe.

CLAUDE GAUCHET.

Claude Gauchet, aumônier de Charles IX et prieur de Beaujour, étoit de Dammartin. Nous avons de lui un poëme sur la chasse, qui a pour titre les *Plaisirs des champs, divisés en quatre Livres, selon les quatre saisons de l'année.* Ce poëme, dédié à l'amiral de Joyeuse, fut imprimé pour la première fois en 1583. Gauchet, qui vivoit encore en 1604, mais qui devoit être fort avancé en âge, en publia une seconde édition, dont il fit hommage à Hercule de Rohan, duc de Montbazon, grand veneur de France (Paris, Abel l'Angelier, 1604, *in*-4°). Cette édition est beaucoup plus complète que la précédente.

DESCRIPTION D'UN GRAND ORAGE.

Haut et bas, dans le ciel, un tonnerre grondant
Du ponant au mydi scillonnoit tout ardant :
Le ciel n'estoit que flamme, et l'humaine prunelle,
Voyant briller l'esclair de course tant isnelle,
Perd presque son office, et le cœur tremblotant,
Au moins peureux fremit lors qu'il vient esclattant.
En l'ær deçà, delà les nües enfumées,
D'un choc horrible et dru se heurtent enflammées,
Jettans espoissement telle lavasse d'eaux,
Qu'ils font presque une mer des plus petits ruysseaux.

Des montaignes on void les superbes ravines
Tirer d'un roide cours mille et mille ruynes;
Da-mont les arbres grands ils portent de fureur,
Et, d'un autre costé, l'espoir du laboureur.
Les troupeaux qui paissoient par la fertille prée
S'en alloient à vau l'eau poussez de l'onde trée;
Les pigeons en grand' trouppe, intimidez du son
Et du lavas qui vient, regaignent leur maison;
Et le berger, trempé jusques à la chemise,
Effrayé du degast, le laboureur advise
Du mechef advenu, et luy dict, palissant,
Comme l'eau porte aval le troupeau perissant.
D'autre part le chartier, laissant le labourage,
Chassé de peur et d'eau, s'en recourt au village;
De ce qui est aux champs, soyent chevres, soyent taureaux,
A peine est rien sauvé de la fureur des eaux.
  Cependant, enfermés dedans la fresche salle,
De l'orage estonnez, peincts d'une couleur palle,
Nous en creignons la fin, regardants bien souvent
Par un guichet ouvert si s'appaise le vent.
  Jusques à cinq du soir nous dura cest orage,
La pluye grosse et roide, et palle le visage:
A la fin nous oyons peu à peu les oyseaux
Annoncer le beau-temps parmy les arbrisseaux.
Les nües cependant s'eslongnent et font place
Au soleil, qui par fois monstre sa belle face
Et ses rais desirez : à l'heure nous sortons
En grand' peine à la court; de là nous transportons
Hors de l'enclos, pour voir les grands eaux par la plaine,
Qui s'escoullent dans Marne, avecques la fonteine.

Nous sortons hors la court, où l'on voit abbatus
Les seigles et les bleds, de la gresle battus.
Par la campaigne basse, au jardin, languissante,
Panche maint belle fleur, que la pluye nuysante
Fait ployer contre-bas : par tout sont les carreaux
Et les compartiments renversez par les eaux;
Les prunes çà et là par la terre espandues;
Les cerises aussi, d'autre-part abbatues,
Couvrent tout l'environ; les roses et boutons,
Avecq' les autres fleurs, en vain nous regrettons:
Mainte branche se void rompuë et esclatee,
Maint bon arbre abbatu, et mainte fleur gastee.
Le jour d'après le vent s'abbat, et dans les cieux
Phœbus luit clair et beau; le souffler gracieux
D'un zephir seullement respire par la plaine,
Qui d'un bransle mignard les arbrisseaux demaine,
Les feuilles et les fleurs, et du jour de devant
Les nuages espois s'en vont avau le vent :
Tout est tranquille aux champs; seullement aux vallees
Demeurent quelques eaux qui ne sont escoulees,
Qui causa que ce jour nous ne peusmes chasser,
D'autant que, par endroictz, on ne pouvoit passer
A pied ny à cheval, pour la grand' eau qui baigne,
Et limonneuse rend la fertile campaigne :
Ce jour là, sans sortir, nous passâmes le temps
Au tarot et au flux, et autres passe-temps.

LA CHASSE DU CERF.

AU ROY.

Sire, si ta grandeur, ta vertu, ta vaillance
Font trembler et troubler l'espagnolle arrogance,
Et de sa main tomber, et de son cœur haultain,
Le cruel coustelas et le vouloir mutin;
Que le Turcq, que l'Indois, que le Scite et le Perse,
Et tout où l'Ocean roulle son onde perse,
Admire, honore, creind : il ne faut s'estonner
Si la plume des mains me chet, voulant sonner
Quelque chose qui vienne entre tes mains royalles:
Mais veu qu'à ta grandeur la douceur tu égalles,
Humble à tes pieds j'auray recours à ta douceur,
Pour à mon entreprise ouvrir un chemin seur.
D'oser trop en cecy, moy-mesmes je m'accuse,
Mais ceste grand' douceur me servira d'excuse,
Qui te rend non moins grand les petits escoutant,
Que quand victorieux tu marches combattant.
Doncq' de ceste douceur qui reluit en ta face,
Escleré, j'oseray presenter ceste chasse
Grossierement tracee aux pieds de ta grandeur;
Trop heureux si tu daigne accepter mon labeur.
Vous qui par les forests plaisamment umbragees,
Dans la senestre l'arc, et vos flesches rangees
Au carquois en écharpe, emplissez les forestz
Et de chiens, et de sons, et d'abois, et de retz,

Et faites, d'un trait d'arc que vostre main décoche,
Culbuter le sanglier, si de vous il approche;
Et des voix de vos chiens vivement ameutez,
Fuir d'effroy les chevreuils et cerfs de tous costez:
Chaussez vos brodequins, prenez l'arc et la fleche,
Troussez vostre surcot, que vos pas il n'empesche,
Et tarde vostre course en broussant par le bois;
Venez accompaigner ce grand roy des François;
Ou bien, si creignez faire aux hommes compaignie,
Du moins suyvez les pas de sa chaste Marie,
Ains une autre Diane, en qui luit tout l'honneur
Et de France, et d'Itale: elle porte bon-heur,
Et, par tout où elle est, tout rid et tout s'esgaye;
Ou si sa majesté si grande vous emaye,
Respectants sa grandeur, au moins prestez faveur
A mes vers esbranlez, pour leur donner saveur,
Et les faire couller d'une si douce veine,
Qu'à les lire tous deux daignent prendre la peine.
Vous aussi, sainctes Sœurs, qui Parnasse habitez,
Guidez toute ma plume, et ma muse excitez
A si bien entonner ceste chasse plaisante,
Que nos deux majestez un jour elle contente.

Sus, sus doncques veneurs, plus ne fault sommeiller:
C'est trop couver les draps; il vous fault esveiller.
Desjà de tous costez l'hironde babillarde
Nous annonce le jour; jà la trouppe gaillarde
Des oyseaux resjouys font resonner les bois,
Les eaux et les vallons de leurs plaisantes voix:
L'aurore au crin d'argent, diligente courriere,
Annonce le lever de la grande lumiere.

Voyez vous ce brouillard qui couvre ces estangs,
Ces prez et ces vallons? c'est signe de beau temps:
La fraischeur de la nuict, d'une tendre rosee,
De nostre vieille mere a la face arrosee;
Jamais ne fit plus beau, l'ær, le vent et les cieux
Ne se sont point monstrez de l'an plus gracieux.
C'est trop couver les draps et la plume molasse
A celuy qui desire estre aujourd'huy de chasse.
Desjà nostre roy prest accuse vos longueurs;
Il vous fault l'assister comme braves picqueurs,
Et faire tant qu'il puisse en vous tous recognoistre
Qu'avez la volonté de luy faire paroistre
Combien vous estes prests de monstrer dans le bois
Vos valleurs, aussi bien qu'en belliqueux exploictz,
Et que vos forts courtautz ont aussi bonne aleine
A picquer un bon cerf qu'à combattre en la plaine.
Nostre prince vaillant brulle d'un beau soucy
D'esclarcir vos vertus en ceste chasse icy.
On tient, en tout pays, pour chose bien certaine
Qu'un bon chasseur ne peut qu'estre bon capitaine.
Ayant de toy congé, tes veneurs sont partis
Avecques leurs limiers, çà et là despartis
Pour s'en aller en queste, à fin qu'ils te rapportent
Quels cerfz ils auront veus, et quelle teste ils portent.
S'ils trouvent cestuy-là marquant dix et huict cors,
Esclame, faulve brun, et bien entier de corps,
Il se fera courir; et, comme chascun pense,
Contre les chiens courants il sera de deffense;
Car de tout ce que peut estre un cerf accomply,
Pour courre longuement cestuy-là est rempli.

Sus, sus doncq à cheval, belle et brave noblesse;
Il faut charmer le soing qui vous poind et vous presse:
Il ne fault desdaigner se charger d'un jambon,
D'un beuveur cervelat assisté d'un flascon.
La chasse ne vaut rien sans un tel attirage:
Cela donne au veneur la force et le courage;
Et lors que le soleil darde son plus grand chault,
Mal est garny celuy à qui cela deffault.
Tout est desjà sus-bout; jà toute chose est preste
Qui duit à bien lancer et bien chasser la beste;
Les barils pleins de vin jà desjà l'on envoye;
Jà les chevaux chargez sont presque à moitié voye
Du buisson de Tillet, où chascun attendra
Les veneurs, ce pendant que nostre roy viendra.
Là estans arrivez, sur la verde herbelette
On mettra le jambon, le pan de costelette,
Le cervelat, l'andouille et la longe de veau,
Poivrée par dessus de vin vieil et nouveau,
Et tout ce qui se peut de viande salee,
Propre se recouvrer pour disner l'assemblee.
Qu'on couple doncq les chiens. Sortez Mirault, Briffault,
Fillault, Margette aussi, Teroane et Pitault:
Voylà pour un relais; et l'autre aura Truelle,
Souillard, Clerault, Hunault, et Bataille, et Rochelle.
Un autre aura Verdault, Sarrasin, et Margault,
Et Broüault ce bon chien, et Guidon, et Fricault;
Et d'un autre relais, et Souillart, et Vistesse,
Gerbault, et Capitaine, et Gaillard, et Duchesse;
Et le cinquiesme aura Bragard, et Billebault,
Joyeuse, Soliman, Rustault, et Barigault.

Nous aurons Caporal, et la bonne Peluë,
Rigault, et Broussebois, Pelault, et Mammeluë,
Mirauldin, et Parfait, et Confort, et Calvin,
Les plus ruzez de tous; lesquels jamais en vain
N'ont couru par les bois, et Gerfault, et Tabourre,
Pour premiers descoupler au son du laissecourre.
Ces douze seulz pourroient, sans ayde et sans support,
Suivre le cerf par tout, et le conduire à mort.
Ainsi doncques, grand roy, ta grand' meute couplee
Se meine où se doit voir toute ton assemblee:
Au carfour de Tillet ensemble bien montez,
Tes officiers se sont du matin transportez,
Où au lieu plus commode en fin tu vas descendre,
Plus proche de l'endroit où tu desire attendre
Le rapport des veneurs, tandis qu'on fait disner
Tes courtautz, pour plus frais après les t'amener.
Ceux qui ont soin des leurs ne bougent de l'estable,
Jusques à tant qu'au bois on te dresse la table.
Là, sur cent mille fleurs, la nape on vient ranger,
Couverte de bons metz tels qu'il te plaist manger:
L'amoureux ær des bois fournist à suffisance
D'appetit dont ailleurs on auroit indigence:
Chascun dit librement ce qui luy vient à gré,
Sans creindre ta grandeur et ton royal degré,
Qui permet tout cela, prenant plaisir à voir
Les seigneurs faire bien de manger leur devoir:
Ils supportent l'un l'autre, et regardent la voye
Gaussants, de se tenir et en paix et en joye:
Gaillardement rangez chascun sur son manteau,
Le faict servir de banc, de chaire et d'escabeau;

Ores sur un costé, or' sur l'autre on se tourne;
La main, à nul de tous, dans le sein ne sesjourne,
Ains, bien appetissé, sur le metz le plus doux
On se jette sans bruit et sans aucun courroux :
Là, l'aure fresche souffle, et, d'aleine douillette,
Modere la chaleur que le soleil te jette.
Si le froid est plus fort, l'amiable soleil
Rechauffe le beau lieu de l'ardeur de son œil :
Des oisillons voisins la musique meslee
Resjouyt, d'autre part, toute ton assemblee :
Ce qui peut en esté se voir de belles fleurs
Te contente le nez, et l'œil de ses couleurs :
Mille petits zephirs volans par le boscage
Esbranlent doucement le verdoyant fueillage.
Bref il semble que l'ær, et la terre, et les cieux,
Pour te favoriser, te rient à qui mieux,
Et que les trois encleins à captiver ta grace,
Ayant à ta venuë ouvert leur belle face :
Tout ce qui est d'oiseaux viennent du fonds du bois
Pretz de ta majesté, l'esgayer de leurs voix,
Qui par leur ravissant et degoisé ramage,
Semblent tous d'une voix te vouloir faire hommage.

Estant à ton dessert, pour faire son rapport,
Voici Thienot venu : J'ai, sire, tout au bord
Rencontré d'un grand cerf: par le pied de la beste,
Je croy qu'il peut porter dixhuict cors en sa teste.
Je tasche à l'approcher pour en juger à l'œil,
Et voir asseurément si, selon nostre vueil,
Il est courable cerf, si que la meute bonne
L'entreprenant, plus d'aise et de plaisir te donne.

J'eschauffe mon limier, et, de court le tenant,
En creinte toutesfois je vas l'entretenant:
Or dedans un taillis à l'œil voyant la trace,
Je luy monstre, et soudain me renverse à la place,
Monstrant qu'il en desire, et qu'il a, de bon vent,
Au nez senti le frais du cerf qui va devant.
Alors, pour l'esbaudir doucement je le flatte,
Le menassant pourtant quand, trop chault, il se haste.
Il tire tant qu'il peut; mais, à force de bras
Et de reins, je retiens qu'il n'advance ses pas;
Si que, se transportant de plain sault sur la voye,
Il ne perde, trop chault, ou ne change sa proye;
Car au commencement l'impatient limier
Cuide, quand il en sent, si tost voir son gibier.
Ardent de plus en plus, il me tire et me meine
Attravers une taille, où il me fit grand peine;
Si j'en voy par le pied, je brise incontinent
Le chien sans fourvoyer va tousjours me menant,
Tournoyant çà et là dans ceste jeune taille,
Où, doutant estre veu par le cerf, je ne faille
A souvent m'arrester, attentif, regardant
Si je pourrois le voir dans la taille broutant;
Car ordinairement l'egail et la rosee
Font que devant qu'aller cercher sa reposee,
Il faict là son ressuy, pas à pas s'amusant
A brouter le bourgeon jeunement verdissant.

Là je m'arreste un peu, creignant qu'il ne demeure
Pour cest effect, aussi n'estoit il que bonne heure
Pour rembuscher un cerf, je jette l'œil par tout,
Traversant le taillis presque de bout en bout.

Enfin je voy de loin bransloter un chesneau
Fort foible et menuet; mon chien tire au cordeau
Et me meine droit là, mais forcé je l'arreste,
Croyant que c'est mon cerf qui, de sa large teste,
Fraie contre l'arbret; sur les pieds me haussant,
Je voy son chef branchu qui beau s'eslargissant
Monstre ses andouillers et sa tige fourchuë
Brunie, bien perlee et jà bien revenuë.
Ayant bien contemplé sa grosseur et grandeur,
Je le juge vieil cerf, je juge sa roideur
Et sa force à courir, par ses longues allures,
Qu'il est en venaison, par les creuses foullures.

Ayant bien veu mon cerf, je ne veux l'empescher
Qu'à son aise sa chambre il ne puisse chercher,
Ains le suyvant de loing, mon chien brullant j'arreste
Qui se transporte, ayant esventé ceste beste.

En fin ayant tourné çà et là par le bois,
Il entre en un taillis en couppe et bien espois,
Où je croy qu'il pourroit pour toute la journee,
Comme la taille estant secrette et destournée,
Assigner son repos; mon limier plein d'ardeur
S'eslance ce pendant d'une vifve roideur,
Et moy de pieds et mains, non sans quelque accrochage,
Je me traine attravers le plus fort du boscage
Pour le suyvre de pretz, or plus va il avant,
Plus il double sa force et bande en se levant,
Ce qui faict qu'ententif à mesure que j'entre,
Je regarde et je voy mon cerf dessus le ventre.
Lors parlant à mon chien je luy crie tout coy,
Sus arriere Souillart, c'est assez je le voy;

Puis le tirant à moy, je m'efforce et travaille
Pour l'arracher du creux de ceste forte taille;
Car il va contre moy tirant si roidement,
Qu'il a presque lancé le cerf presentement.
Dedans ma trompe j'ay recueilli les fumees
Selon mon jugement rondes et bien formees,
Qui monstre que le cerf est grand et vigoureux,
A la course leger et d'un chef plantureux.
Il est en fort beau courre et pressé de la meute,
Dedans ceste forest, pour eviter l'emeute,
Et l'aboy redoublant il despaysera,
Et vers l'autre forest la teste il tournera;
Là c'est tout pays sec, et où la course aysee,
Autant aux bois qu'aux champs pour ce poinct est prisee.
Il est prests la bruyere où, sans plus m'amuser,
Couché dedans son lict l'ay laissé reposer.
Jaquet vint puis apres, qui dans sa trompe porte
Les fumees d'un cerf d'une assez bonne sorte.
Sire, voici, dit-il, d'un haut cerf rencontré
Qui, sorti du gaignage, aux taillis est entré
Pour faire son ressuy; il a rouge pelage,
Le corps court et portant un assez beau branchage,
Mal nourry toutesfois; il merque douze cors
Desjà bien revenus; il a les membres forts,
Le pied court et serré, non à l'autre semblable,
Et, pour en bien parler, il n'est point si courable
Que celuy de Thienot; je l'ay si bien mené
Qu'à cent pas de Long-pont en fin l'ay destourné.
On alloit envoyer les chiens aux advenuës
Pour placer les relais aux places mieux cognuës,

Quand voicy Remondin avecques son limier,
Suant, foible et recreu, du travail coustumier,
Lequel ainsi parla. J'ay, sire, bien à peine
Peu destourner mon cerf par la fascheuse plaine
Prochaine de Viviers; en voyant ses destours
Je croy que ceste nuict il a faict mille tours
Attravers les taillis, dont ma face empiree
D'espines l'on peut voir, ma juppe deschiree;
Que si pour destourner, endurer je devois
Encore autant, jamais limier ne menerois.
J'avois premierement rencontré d'une beste;
Mais je cognu qu'un autre en entreprend la queste,
Lors je me porte ailleurs çà et là traversant,
Si je verrois par pied quelque autre cerf passant.
A la fin mon limier tirant à moy, s'arreste
Et se rabbat au vent de quelque faulve beste
Pres de Villers le Moine; incontinent baissé,
Je regarde que c'est qui peut estre passé.
Là cinq biches je voy de deux grands cerfs menees,
Des deux j'en choisis un, dont les marches formees
Temoignent sa vigueur et sa force à courir,
Et qu'il tiendra long-temps premier que de mourir.
Il passe les brullis, des brullis l'hermitage,
De là les fortz taillis et le desert sauvage
Des monts de Masleval; il repasse de là
Vers la tour Reaulmont, puis retournant delà
Il me meine à Viviers; bref tant il me travaille,
Il me promeine tant et tant de taille en taille,
Que je pensay trois fois, le voyant tant tourner,
Pour en chercher ailleurs ce cerf abandonner;

Pourtant prends-je courage, et resolu j'arreste
De trouver tost ou tard où repose la beste.
Il traverse les champs, où viandant tousjours
Ce qu'il trouve de bon, faict mille et mille tòurs;
A la fin au buisson de Tillet je m'advance,
Et là dedans son lict l'ay laissé d'asseurance.
Il porte vingt et deux, et selon la saison
Il est abondamment chargé de venaison.

La sole de son pied est fort large et fort grande,
Et le pied long ainsi qu'un bon veneur demande,
La pince ronde et grosse, et les os non trenchants,
Cros et court, bas joincté; bref tel que par les champs
Et par les grands forests je le voudrois eslire
Pour en donner plaisir à ta majesté, sire.

Apres avoir à part entendu des veneurs,
La force et la vigueur des deux cerfs les meilleurs,
Tu choisis cestuy-là qui en meute plus belle
Se trouve, à celle fin qu'avecques façon telle
On les puisse chasser, que les chiens ameutez
Et les piqueurs aussi suyvent de tous costez.
Cestuy doncq' est choisi pour autant qu'il te semble
Plus courable, et qu'il est en plus beau courre ensemble;
Là, sur le plus haut mont, à l'aise l'on verra
De bien loing quand le cerf malmené s'en ira.
Tu fais mettre un relais à la croix de Guise;
Il ira là plustost s'il ne void qui luy nuise;
Regnault soit conducteur de ce premier relais,
Et celuy que conduit Guillaume de Calais,
Se tiendra sur le hault, vers le rond de la Reine.
Richard aura pour luy la croix de Bourgfonteine,

Et Jaquet meinera le sien où, avant hier,
Non trop loing du Verdfueil on print le grand sanglier.
Jean Thibault meinera le sien vers les bruieres,
Où d'aller sont souvent les bestes coustumieres.
Du haut du proche mont on peut de tous costez
Voir courir et le cerf et les chiens ameutez.
En fin doncq Remondin qui la peine avoit prise
Pour conduire à bon port ceste noble entreprise,
Prend en main son limier. O sire, advance toy,
Desjà le limier bande et double son aboy.
Remond s'advance apres et pour frapper à route,
Le menant sagement dans la taille se boute:
Il luy lasche du traict sans pourtant le presser,
Ses brisees suyvant pour luy faire lancer;
Il veut faire si bien que, sautant d'où il gist,
Les chiens le puissent voir au sortir de son lict;
Car au chien croist le cœur en poursuyvant sa proye,
Pourveu qu'au nez la sente et que des yeux la voye.
Jà void on le limier tirer si rudement,
Que Remond ne peult plus le tenir nullement;
Il bande, opiniastre, et d'un sourd clabaudage
Des chiens prets à partir il croist la gaye rage;
Chascun reste attentif, et brullant d'aise, void
D'un œil soigneux le chien à vingt pas de l'endroit
Où repose le cerf, et d'une douce creinte
Frissonne, pensant voir le cerf hors de l'enceinte;
S'on void tirer le chien, et par fois se hausser,
L'un pousse de l'espaulle et cuide l'advancer,
Tant le desir le poinct de voir que de s'escousse
Hors sa chambre, le cerf espouvanté se pousse;

Plus approche le chien et plus croist son ardeur,
Tant plus croist son aboy, tant plus croist sa roideur,
Et les chiens genereux, à la voix qu'ils entendent,
Doublent aussi leur voix; en avant ils s'estendent,
Pensants rompre leur couple, et de grand cœur qu'ils ont
Au vallet qui les tient font desgouter le front.
Voici tout en un coup le limier qui forcene,
Et qui, voyant le cerf, se tort et se demene;
Alors un garegare en la forest s'entend,
Qui depuis le Tillet jusqu'à Viliers s'estend;
Remond qui l'aperçoit alaigrement s'advance,
Et avecq' son limier hors sa chambre le lance.
Je croy que le tonnerre et la fouldre qui suyt
Ne viennent point du ciel avecques plus grand bruit
Qu'à l'heure fit le cerf, quand sortant de secousse
En quattre ou cinq grands saults hors sa chambre il se pousse.
Alors à haute voix Remondin va criant
Ha voy-le cy aller, ha voy-le cy fuiant:
Et des l'heure embouchant sa trompe, fait entendre
Que le cerf est sur pieds; aussi tost, sans attendre,
Chascun pousse la sienne, et le gresle sonnant
Va les champs et les bois, et le cerf estonnant,
Qui, par le plus profond de la forest espaisse,
Va fuyant et broussant de la peur qui le presse.
On descouple aussi tost les chiens, premierement
Ceux qui sont coustumiers de dresser sagement
Le reste de la meute; alors, sans plus attendre,
Et Rigault et Calvin descouplez font entendre
Leurs voix ès environs, qui chargeants les premiers
A fin qu'ils dressent mieux, suyvent contents et fiers.

D'une ardente sescousse et rencontrants les voyes,
Redoublent leurs abois par les haultes fustayes.
Apres, apres, apres, les veneurs vont criant;
Puis, embouschants la trompe apres le cerf fuiant,
Sonnent le coup de gresle, et, bien duits, patientent
Jusqu'à ce que les chiens bien ameutez ils sentent,
Qui suyvants les premiers, d'une gaillarde ardeur,
D'un clabaudage dru s'entredonnent bon cœur;
La forest retentit, et les hardes fuitives
Qui sont ès environs en sont toutes creintives;
Le lievre se tient coy, et, bloti dans son lict,
N'oseroit se lever qu'il ne soit toute nuict;
Le loup, bien qu'asseuré, de peur tremble et frissonne,
Oyant le cry, le cor dont tout le bois resonne;
Le regnard cauteleux, n'osant pas se fier
A sa subtilité, rentre dans son terrier;
Le chevreuil montaigneux, de nature creintive,
Eslongne le pays dont ce grand bruit arrive;
Tout ce qui est au bois, entendant le grand bruit
Des trompes et des chiens, plein d'espouvente, fuit.
Le cerf doncques oyant que tel bruit continue,
Esperonné de peur, par sente non cognuë,
Brousse d'un pied leger, cherchant le clair du bois
Pour eslongner le bruit des trompes et des voix.
Toutesfois bien suyvi de chiens roides et vistes,
Qui talonnent de pres et ses pas et ses fuites,
Il court à toute bride; aussi qui veult chasser
Et prendre un cerf bien tost, il le faut harrasser
Des bons chiens de la meute, et donner au descouple
Ceux qui ont meillèur nez et la jambe plus souple;

Car de premier abord estant suyvi de pres,
Les relais en auront bon marché puis apres.
  Les picqueurs cependant, de cœur et de courage,
Gallopent à travers le plus fort du boscage,
Suyvant de pres la meute, et, sans se soucier
De fossé, ny d'estoc, ny d'espineux roncier,
Ils suyvent sans bransler par la premiere sente
Qui dresse celle part où la beste s'absente.
  Si par un hault taillis ils sont contraincts passer
Pour de teste et de cul d'abordee presser,
Le cerf fuiant devant avecques la tortoire,
Les branches, d'une main, ils tourneront arriere.
  Ceux qui sont aux relais, attentifs et soigneux,
Escoutent si la chasse est ou pres ou loing d'eux,
Richard, sans faire bruit, s'eslongne quelque espace
Pour sçavoir quelle part se demeine la chasse,
Enchargeant au vallet de ne point descoupler
Qu'il ne soit revenu, bien qu'il oye appeler
Deux ou trois jeunes chiens, qui d'une ardeur estrange
Transportez, pourroient bien nous donner quelque change,
Mais bien s'il void les vieux apres le cerf passer,
Il pourra son relais sur les voyes dresser;
Car ordinairement, au sortir du descouple,
Les jeunes chiens brullants, et d'une jambe souple
Un peu plus que les vieils, on void outrepasser
Le droit en empeschant les meilleurs de dresser.
  Tandis le cerf fuyant, qui vigoureux se pousse,
Dispos de plus en plus, par le bois saulte et brousse,
Tant que bien loing devant de nos chiens eslongné,
Presqu'il a le relais des bruyeres gaigné;

Il passe à travers champs : les picqueurs bien montez
Suyvent qui prez qui loing, et d'ardeur surmontez
Vont à bride abbatue et la pouldre pilee,
Des pieds de leurs chevaux s'envolle esparpillee.
Le cerf n'entendant plus la meute qui le suit,
Ore' va le galop, ore' à son aise fuit,
Puis se mettant au trot, il entreprend la plaine,
Comme voulant gaigner la forest de Compiaine;
Ore' il se met aux champs, puis, r'entrant dans le bois
Pour faire quelque ruse, il s'arreste par fois;
Puis, s'il entend les chiens, il quiert son advantage
Par un pays bruslé, sablonneux et sauvage,
Comme cognoissant bien qu'en tels lieux destournez,
Bien que la meute soit et sage et de bon nez,
Elle n'en peut sentir, car la terre poudreuse
Couvre tout aussi tost la forme planteureuse
Du cerf viste fuyant, empeschant tout ainsi
D'en revoir par le pied, tous les picqueurs aussi;
Tellement qu'il convient, pour ses ruses deffaire,
Faire des cernes grands, et là, s'il se peut faire,
Toutes les enfermer, alors on pourra bien,
Sans beaucoup de travail, le redonner au chien.
Que si l'un des plus vieux par les vallees coyes,
Où par les lieux plus frais renouvelle les voyes;
Pour redresser les chiens on va criant ainsi :
Vaulecy aller theau, vaulecy, vaulecy.
Au cry voicy Rigault qui de grande vistesse
Et d'aboy redoublé sur les suites redresse;
Qui le void faire ainsi va commençant bien hault
A crier : Il dit vray, voilecy à Rigault.

Ceux qui sont prets des chiens à l'heure les menassent,
Et criants tire à luy, dessus le droit les chassent.
Le plus proche redouble, il fuit là, il fuit là,
Il fuit apres, apres; tant on double celà,
Que les voicy dessus; voilescy de vistesse
Sur les voyes du cerf, courants d'une alaigresse:
Voilescy tous d'accord et de hautaines voix,
R'ameutez se font ouïr bien avant dans le bois.
Le cerf en ce pendant de beaucoup le devance,
Qui frais et vigoureux dispostement s'advance;
Ores il prend le pas, ore' il s'arreste court:
Ore' il va le galop, ores plus viste il court;
Il regarde, il escoute, et creintif de nature
Une voye il choisit qu'il pense la plus seure,
Et cependant les chiens qui vistes vont apres,
Se font entendre à luy l'approchants de plus prets,
Et lors qu'il les a ouï, par la forest espaisse
Il reprend son chemin et la campaigne laisse.
Il recommence à fuir, et plus qu'auparavant
Il va doublant le pas viste comme le vent;
Mais les chiens ameutez si vivement le suivent,
Qu'à deux grands lieux de là sans deffault ils arrivent.
Or il passe poussé de peur et de soubson,
Fuiant espouvanté les abois et le son
Par les lieux plus cachez, ores par les villages,
Ores par les maretz et deserts plus sauvages,
Et loing du laisse-courre, à trois ou quatre lieux,
Il va tirant, fuyant loing du bruit ennuyeux.
  Ayant laissé derriere la plaine de Boursonne,
Il passe par Flori, et puis apres il donne

A cent pas de Long-pont et autant du Verdfueil,
Puis il sort en campaigne où il se void à l'œuil.
Jaquet tandis prestant or' l'une, or' l'autre aureille,
Enfin entend l'aboy qui gaillard le reveille
Et s'approche tousjours; lors sur piedz se haussant,
Il brusle de desir de voir le cerf passant;
Bien stilé toutesfois au mestier de la chasse,
Sans faire bruit aucun il ne quitte sa place,
Tient couvert son relais, et faict si peu de bruit
Que cela ne peut nuire à la beste qui fuit.
S'il entend quelque bruit de broussis dans la taille,
Il cuide voir le cerf ou bien quelque bicheaille
Qui devant est chassée à celle fin qu'au fort
Il les face valloir pour retarder sa mort,
Si que par le moyen de ceste ruse estrange,
Aux chiens bien ameutez il puisse donner change.
Jaquet escoute, et void, et petille, et tressault
Au moindre bruit qu'il oit, qui coup sur coup l'assault
D'une joyeuse peur; or sentant que l'esmeute
Dresse tousjours vers luy par l'aboyante meute,
Il void de tous costez, et plein d'un gay soucy,
Tourne l'œil tantost là, tantost le tourne icy.
Enfin il oit un bruit; à ce bruit il escoute
Et void le cerf passer, qui suyvant une route
Trotte dispostement, monstrant bien, à le voir,
Qu'il a de la vigueur et encores pouvoir
De tenir longuement. Jaquet vient doncq' en place
Par où passe le cerf, qui devance la chasse
D'une grand' demy-lieuë, et revoid se baissant
A l'œil, si ce n'est point un autre cerf passant;

Mais, voyant apres luy la vieille Mammeluë,
Et Calvin, et Rigault, et la bonne Peluë,
Il lasche aller Rustault, Joyeuse et Barigault,
Soliman, et Bragard, et le chault Billebault;
Au partir du descouple à toute force ils courent,
Et les premiers passez gaillardement sescourent;
Lors redouble le bruit, et la trompe greslante
Qu'on void le cerf à veuë avecques les voix chante.
Doncq' les chiens descouplez poursuivent, vigoureux,
Le cerf fuiant devant, devenu plus poureux
Qu'encor' il n'a esté, car la trouppe aboyante
En grosse et gresle voix d'aborder l'espouvante
D'une telle façon, qu'il void que sans ruser
La meute il ne peut plus nullement amuser,
Tellement que cherchant par monts et par vallees
Les sables desliez et les places bruslees,
Il court et fuit par là à fin que le suyvant
Ne puisse avoir de luy, par ses marches, le vent.
Là les chiens en deffault ne se font plus entendre;
Par cernes il les fault dessus les voyes rendre.
Alors on ne les doit trop vivement presser,
Ains à l'œil doucement la remettre et dresser,
La faire requester et jetter des brisees
Par tout où l'on verra de bon temps les passees,
Regarder attentif, et si quelque vieil chien
En parle, on pourra voir s'il dresse et s'il dict bien.
S'on void qu'il tire droict, les picqueurs sonneront,
Et le reste des chiens sur l'erre ameuteront;
Mais c'est pour peu de temps, car la beste poureuse
Faict tousjours de nouveau par tels lieux quelque ruse,

Et rend si bien les chiens faillis et estonnez
Qu'ils demeurent tout court, bien qu'ils soient de haut nez.
Qui jamais en esté veid la trouppe soigneuse
Des fourmis ça et là prompte et laborieuse,
Par un sentier petit errer d'un pied leger,
Pour, dans leur magazin, porter de quoy manger?
L'un va et l'autre vient, et la bande petite
Porte à son becqueton leurs vivres suite à suite.
S'ils trouvent en chemin quelque faix si pesant,
Qu'un seul pour le porter ne soit assez puissant,
Ils tournent tout autour et environ la place,
File à file venant tout le reste s'amasse.
Tout ainsi nostre meute, où l'erre luy deffault,
Tournent le nez en bas à l'entour du deffault,
Et devenus muëts, d'une ardeur infinie
Ils recherchent le frais de la beste ennemie.
Remond descend à pied, et pour retrouver l'erre
Met bas un des genouils, regardant contre terre
Le contrepied du cerf qu'il deffait dextrement
Par le lieu sablonneux, puis remet promptement
Avecq' un hourvari les chiens, et les redresse,
Qui remis sur le droit ressuivent de vistesse,
Et pleins de grande ardeur redoublent leurs abois
Et les picqueurs leurs pas, leurs trompes et leurs voix.
Ayant beaucoup tourné par l'infertile sable,
Il ruse plus qu'il peut, puis en chemin semblable
Il donne plusieurs fois; apres, d'un pied leger
Suyvant la grande laye, il vient à desloger,
Et tant que peut porter sa force et son aleine,
Reffuyant sur ses pas il vient à Bourgfonteine;

Puis, ruzant de nouveau devant qu'entrer au bois,
Il ne va que le pas qu'il n'entende les voix
De la meute suivante; alors d'une vistesse,
Par le pays couvert il reprend son adresse,
Il vient au pré de Dieu, puis reprenant le mont,
Passe tousjours suyvi la croix de Baisemont.
Ce pendant des picqueurs la trouppe diligente,
Qui de pretz, qui de loing suyvent la meute ardente,
Sur les courtaultz soufflantz qui, sentants le picqueur
Tallonner si souvent de toute leur vigueur,
Courent apres les chiens; mais il n'y a qui suyve
Que toy, sire, et bien peu qui si roide poursuive;
La pluspart au profond des grands bois à l'escart,
Se deult d'estre perdu et plus de n'avoir part
Au plaisir de la chasse, eslongnez ils n'entendent
N'aboy, ny cor, ny voix qui plus gaillards les rendent,
Ains un là, l'autre icy, tourne maint et maint tour
Pour trouver, pour le moins, le chemin de Beaujour.
L'un d'entr'eux qui s'esgare à deux lieux de la chasse,
De la tour Reaulmont, à l'adventure passe
Par la premiere laye, et la suivant tousjour
Tourne directement le derriere à Beaujour.
Un autre un peu plus loing qui ne sçait le passage,
Tantost cy, tantost là, tourne par le boscage;
Mais pour rompre l'ennuy qui pour cela l'espoinct,
S'il void quelque bergere et belle et en bon poinct,
Il la gouvernera, et outre la devise
Il fourrera, s'il peut, la main sous sa chemise.
Quelques-uns froids chasseurs d'autre part demeurez
A trois lieux pour le moins de Beaujour esgarez,

Mal instruits du chemin, attendent que l'estoile
Qui guida les trois rois de nouveau se revoille
D'un or miraculeux, à fin de les mener
Là part où est la chasse, ou bien les ramener
Au logis desiré, pour à leur aise attendre
Que les autres chasseurs le soir s'y viennent rendre.
Toy, sire, ce pendant le premier par le bois,
Tu veux suyvre ton cerf tant qu'il soit aux abois,
Et sans quitter la meute, avecq' un grand courage
Tu brousses, valeureux à travers le boscage.
Le cerf non loing de toy commence à s'estonner,
Voyant que pour ruzer il ne peult destourner
Les suyvants ennemis, bien que de taille en taille,
De buisson en buisson, de champs en champs il aille
Pour se deffaire d'eux; lors, de tout son effort,
Pour se remettre aux champs il delaisse le fort
Courant, brossant, saultant, si que loing de la chasse
Quelque ruze à loisir et à son aise il face,
Qui luy puisse servir, et tant faire au besoin
Qu'en deffaisant la ruze il se porte bien loing;
Car, desirant sa force eschanger en finesse,
Il se prend à ruzer et quitte sa vistesse,
Faisant et mille tours et mille hourvaris
Par l'infertile sable et les lieux plus taris.
Ayant doncques ruzé d'une jambe legiere,
Ja lassé toutesfois, il gaigne la bruiere
Où le relais prisé des vieils chiens plus rassis,
Par Calais gouverné, sur le mont est assis,
D'où de tous les costez peut s'entendre la chasse,
D'où l'on peut voir aussi toute beste qui passe

Pour gaigner Mont-agut; doncq' Calais attendant,
Bien au guet, çà et là va souvent regardant
Si le cerf passe ou non; or apres longue attente
Voicy venir un bruit qui d'espoir le contente :
C'est qu'il entend brousser, sans courir toutesfois,
Le grand cerf malmené par l'espoisseur du bois :
L'œil il dresse de là d'où vient ceste tempeste,
Et void à descouvert ceste miserable beste
Approchant son relais, qui d'un foible et lent pas
Semble chercher exprez son eminent trespas;
Elle vient mollement : or luy qui considere
Que c'est le cerf qu'on chasse, aussi tost delibere
De lascher apres luy son relais, qui pourra
L'apercevoir à plein alors qu'il passera.

Voylecy qui s'approche et qui de jambe lasse,
A trente pas des chiens vers la campaigne passe,
Qui bien tost descouplez, de redoublants abois
Reveillent sa vistesse et sa peur à la fois;
Lors couchant sur son doz le fardeau de sa teste,
Esperonné de peur, il reprend ce qui reste
De vigueur dedans soy, puis d'un galop hasté
Fuit l'aboyante meute, et de l'autre costé
Les trompes et les voix qui sans cesse doublees,
Loing remplissent les bois, les monts et les vallees.

Or les chiens relaiez de nez et de grand cœur,
Le suyvent sagement de toute leur vigueur,
Sans que trop eschauffez aucun d'eux outrepasse
L'erre ny le sentier par où la beste passe.

Guidon qui de plus pres, vigoureux, la poursuit
Le premier, comme chef tous les autres conduit;

Il gaigne vers Ivort et à grand' randonnee,
Fuit de peur que luy a ceste meute donnee,
Il redevalle en bas, et, à ce que je voy,
Pour nous donner le change, il retourne sur soy,
Où cherchant les taillis d'autres cerfs il s'acoste,
Et les chasse devant à celle fin qu'il s'oste
De la fureur des chiens, et pour ne point mourir
L'un d'eux fera s'il peut à sa place courir;
Et pour ce il suit la harde importun, et demeure
S'il la void demeurer; par l'espace d'une heure
Point il ne l'abandonne, à fin par ce moyen
Qu'il se puisse sauver de chasseur et du chien.

Apres ceste grand' ruze il refuit de vistesse,
Et ceste harde aux chiens à sa place il delaisse,
Qui, s'ils passent leur droict, il pourra bien avant
Loing devancer les chiens; mais le veneur sçavant
Les doit rompre s'il peut, car si son cerf il passe,
En grand peine ce jour fera il bonne chasse;
Mais bien s'il aperçoit la meute despartir
En deux bandes ou trois, ce le doit advertir
Quel le cerf se despart du change et l'abandonne;
Lors il faut quelque peu qu'aux chiens de creinte il donne,
A fin qu'en cest endroit ils ne puissent donner
Le change; que s'il oit les plus sages mener
Il doit aller à eux et voir parmy la place
Si c'est son cerf ou bien quelque change qui passe;
Si c'est son droict, il doit de la trompe appeller,
Faire approcher les chiens et tous les faire aller
A ceux qui dressent bien, en jettant des brisees,
Qu'il doit avoir aux mains, par toutes les passees.

Lors le cerf se voyant des chiens bien ameutez,
Resuyvi sans relâche, il void de tous costez
Où il puisse ruzer, à fin là qu'il amuse
Les suyvants en faisant quelque nouvelle ruze;
Mais s'il void que cela ne luy peut proffiter,
Et que les chiens suyvants ne le vueillent quitter,
Il tournera sur soy, ou de façon ruzee
D'un autre il se mettra dedans la reposee,
Ses pieds dessous son ventre et le nez contrebas,
Pour leur oster ainsi sa senteur et ses pas.
Quelquesfois les suyvants, quand ainsi il s'acoustre,
Pensants suyvre leur droict, s'en vont et passent oultre.
Ore' il se faict porter par quelqu'autre bien loing,
Puis, s'il peut, son porteur il engage au besoin;
Mais le veneur aprins, en faisant son enceinte
Avecques le limier, deffaict sa ruze feincte
Et le redonne aux chiens, qui d'un aboy plus seur,
Sur les voyes dressez, suivent par l'espoisseur
Du bois ses pas créintifs; alors la pauvre beste,
Perdant force et vigueur, porte basse la teste
Et ne sçait quel moyen elle puisse trouver
Pour plustost des suyvants ennemis se sauver.
Lors il perd son esprit, et tout maté s'estonne
Que pour les hourvaris et les ruses qu'il donne
Il ne peut faire tant que les chiens de haut nez
Ne le suyvent tousjours, à sa mort obstinez.
Tantost il entreprend les ouvertes campaignes,
Tantost le feste hault des pœnibles montaignes;
S'il trouve quelque estang ou bien quelque ruisseau
Pour plus oultre passer, il traverse son eau;

Ores quittant le creux des verdissants boscages,
Et des champs, et des eaux, il passe les villages,
Où, chargé quelquesfois de mastins cazaniers,
Il redouble le pas, car tels chiens plus legiers
Que la meute suyvante, au moins pour une fuite,
Mais non de si hault nez, sont vifs à la poursuite.
Or nostre cerf lassé voyant que pour ruser
Nostre meute il ne peut nullement amuser
Qu'il ne l'ait aux talons, d'une fuite poudreuse
Il forpaïse et fuit par la campaigne herbeuse,
Et tes chiens qui tousjours poursuyvent l'approchants,
Dressent sans nul deffault par la plaine des champs;
Les picqueurs apres eux, de course plus aisee,
Suyvent mieux que dedans la forest malaïsee.
Il passe par Larguy, de là pour se sauver
Tousjours atravers champs, il dresse droict à Ver;
De là, tournant tout court pour le bruit du village,
Qu'il entend apres luy redoubler d'advantage,
Il rebrousse chemin : là les chiens sur un hault
Et les picqueurs aussi demeurent en deffault
Dans un sable menu; mais sans que l'on s'amuse
Ou à l'œil ou au nez à deffaire la ruze,
Tu veux suyvre tousjours, sçachant qu'un cerf lassé
Tire tousjours pays quand il est bien chassé,
Si ce n'est que de loing d'adventure il evente
Quelque eau, lors il pourroit de sa premiere sente,
Mal-mené, destourner, pour par chemin nouveau
Tirer droict où il sent l'estang ou le ruisseau.
Tousjours de Mont-agut par la seiche campaigne
Il gaigne laschement le bas de la montaigne,

Monstrant à qui le void que pauvre il ne peut pas,
Si dispos qu'au matin, faire valloir ses pas,
Ny d'un si viste pied s'eslongner de l'esmeute.
Que faict à ses talons la bien courante meute.
Pourtant devant les gens on le void à grands saults
Affranchir et bondir les buissons un peu haults;
Il contrefait le fort, et redressant sa teste,
Comme au lever du lict, saulte, brousse et tempeste
Pour donner à cognoistre au plus proche picqueur
Qu'il est encore plein de cœur et de vigueur;
Mais alors qu'il se sent eslongné de la veuë,
Il rabaisse, lassé, sa ramure fourchuë,
Puis, en feignant son corps et bronchant bien souvent,
D'un pas foible et tardif il se pousse en avant.

Il a la gueulle noire et sans escume, seche,
La langue retiree et cherchant une bresche,
Il costoie un fossé; lors sans plus en douter,
Croire on doit qu'il ne peut ny bondir ny saulter;
Ore' il ferme le pied comme allant d'asseurance,
Puis il l'ouvre soudain courant de sa puissance;
Alors tout bon veneur, en tel cas affiné,
S'asseure que le cerf est las et mal-mené.

Or rentrant au profond de la haute ramée
Il gaigne laschement l'estang de la ramee;
Calvin le suit de pres, puis le viste Rigault,
Soliman et Gaillard, Monfort et Billebault;
Le reste de la meute avecques voix doublees,
Et les chiens relayez estonnent les vallees,
Qui vingt et quattre ensemble au nez suyvent les pas
Du pauvre cerf qui fuit, proche de son trespas,

Et qui sans s'arrester, denué de courage,
Des deux estangs voisins s'approche davantage;
Puis, pour dernier effort, la rive costoyant
Devant que s'y jetter encore il va fuyant,
Et feignant de rentrer dans la forest espesse,
Il s'eslongne du chien qui de plus court le presse;
Mais on croit pour certain qu'apres ce grand effort
Il viendra, mal'heureux, se jetter à la mort;
A tous coups on le void tombé dessus le ventre,
Sans force et sans vigueur; si dans le bois il entre,
Il en sort aussi tost, sçachant bien qu'il ne peut,
Pour le faix de son chef, faire au bois ce qu'il veult.
En fin, pour achever ceste ruze derniere,
Tout en un coup il prend atravers la bruiere,
Et de toute sa force il vient à s'eslongner,
Pour apres cest effort les deux estangs gaigner,
A l'eau, à l'eau, à l'eau; voylela qui a nage,
Regaigne l'autre bord : il ne sçait le dommage
Que l'eau peult faire aux nerfs apres qu'on est lassé,
Comme tu pourras voir quand il sera passé.
Les trompes ce pendant haultement esclattantes
Estonnent sous les eaux les esquadres glissantes,
Et plus qu'oncq' on ne fit, on rend de tous costez
Les sangliers, les chevreuils, les loups espouventez.
Tandis, en battant l'eau, le cerf pauvret arrive,
Suyvi de tous les chiens, à l'oposite rive,
D'où il sort chancelant, pour, eslongnant le bord,
Eslongner le picqueur, et la meute, et la mort;
Mais il ne fuit si fort qu'un courtault ne le suive,
Bien que trempé, lassé par sa course hastive,

Voylela, voylela qui, ne pouvant courir,
Monstre assez que bien tost on le verra mourir.
A veuē il est suyvi des chiens pleins de courage,
Qui de leurs druz abois font bruire le rivage;
Voylela qui se rend : de cor, de cri, de voys,
Sonnez, criez, chantez comme il rend les abois;
Voylà, grinçant des dents, le meilleur à la chasse,
Or' derriere, or' devant Calvin qui le pourchasse;
Voicy Guidon, Verdbois, et Garenne, et Confort,
Et des chiens les plus fraiz arrive le renfort,
Qui, rendus courageux, alentour de la beste
Meinent, meslez de cris, une forte tempeste.
Voyez comme eschauffé toute la presse il fend,
Et de teste et de pied vaillamment se deffend;
Calvin tousjours le presse, et Gaillard ne sejourne,
Ains ores cy, or' là subtilement destourne
Pour eviter les coups orbes et dangereux
De la teste et du pied du grand cerf mal'heureux,
Qui tournant ores cy, or' là sa teste large,
Donne atravers les chiens et de fureur les charge,
Ouvrant leur esquadron, comme un faulcon leger,
Qui du plus hault des cieux descend pour saccager
En l'ær quelque grand vol de pigeons, qui de l'æsle
Fuient deçà, delà la choquade mortelle.
Les trompes ce pendant tempestent un grand bruit,
Qui à deux lieuës de là, par la fustaye bruit.
Là void on pres du cerf de la meute aboyante
Un s'allonger avant, et d'une dent grinçante
Menasser l'ennemy; cest autre roidissant
La queüe s'estrigner, un autre s'eslançant

Pour luy prendre l'aureille, un autre s'adventure
Et s'enferre, hardy, dans la large paulmure,
Qui jetté loing de là retombe demi-mort
Par le lieu boscageux; un autre plus acort
Ne l'assaille de front ains venant par derriere,
Bien sage va fuyant la deffense meurdriere;
Un autre jeune chien qui n'a point trop de soing
De le joindre de pres, n'aboye que de loing.
Le cerf desesperé paravant qu'il endure
La mort, tant de ses pieds que de sa teste dure,
Donne encor atravers et voulant se venger,
De doux il se fait voir cruel en tel danger,
Et aux chiens plus hardis en ceste part et ceste,
Battant la terre aux pieds, il oppose sa teste;
Lors, sire, desirant, plein d'un cœur genereux,
Sauver de mort les chiens les plus advantureux;
(Car depuis que le cerf a frappé de sa teste,
Soit homme, soit cheval ou bien quelque autre beste
A tard vient le barbier, à tard le medecin,
Car le penser guarir c'est perdre son dessein)
Tu mets l'espee au poing, et sans aucune crainte
Tu marches droict au cerf pour luy donner atteinte
De l'estoc que tu tiens; le cerf sentant le fer
Luy traverser le flanc, pour pauvre se sauver
Du bras qui relançant la sanglante allumelle,
Veult le blesser encor' d'une playe nouvelle,
Se remet à fuyr; mais blessé et lassé,
Il ne peult courir loing qu'il ne soit terrassé.
Alors le pauvre cerf voyant sa derniere heure,
Non sans faire pitié, à grosses larmes pleure;

Puis estant derechef de l'estoc transpersé,
Il chancelle à tes pieds et tombe renversé.
Lors chascun des veneurs la mort sonne et resonne;
Des trompes et des chiens le bois bruit et resonne,
Qui mordants, qui tirants et qui hault glapissants
Vont du fruit de leur chasse à souhait jouyssants;
Ores icy, or' là la beste se deschire,
Qui, rendant les abois, son dernier jour souspire.
Les chiens sont recouplez aussi tost qu'il est mort,
Et menez à Beau-jour, bien qu'ils resistent fort;
Les relais morfondus plus aux bois ne sejournent,
Ains ennuyez d'attendre et faschez s'en retournent;
Puis tu tourne au logis, où pour ne tuer pas
Tes courtaults harassez, on ne va que le pas;
Et là chascun attend la pauvre beste morte
Que sur l'herbe on descend vis à vis de la porte.
Aux arbres d'alentour s'attachent les limiers,
A l'environ du cerf audacieux et fiers,
Qui, voyans devant eux ceste beste estenduë,
Ont aussi tost leur voix furieuse espanduë,
Qui, tirans roidement d'un courage envieux,
Grongnent l'un contre l'autre, et d'un œil furieux
Monstrent que sans le traict ils feroient pleins de rage
Plustost d'eux que du cerf un estrange carnage.
Premier la teste on leve, et laisse-t-on jouyr
Cil qui l'a destourné d'icelle à son plaisir;
Il tire ardent et pousse, et veut avoir la gloire
Comme estant le premier motif de la victoire.
On le despouille apres; là, sire, pour ton droict
Ton veneur, s'il est là, te donne le pied droict.

Du cymier, des dintiers et de la croix qu'on prise,
Tant pleine de vertu qui dans le cœur est prise,
Ton veneur se saisit, les vallets de limier
Leur droict accoustumé ne veullent oublier.

On leve le meilleur apres, sur l'herbe drüe,
A quinze pas du corps la nappe est estendue;
On prend un seau de laict, du fromage, du pain
Brunis dedans le sang d'une maistresse main,
Le foye, le poulmon et le cœur on y mesle,
Depiecez par morceaux; cela faict, on appelle
Tant du cry que du cor, au chenil enfermez
Les chiens, du sang fumant de la beste affamez,
Qui, sortants pesle mesle à grand randonnee,
Viennent où leur sera la beste abandonnee.
Lors les vallets de chiens empeschent le premier
De manger, que ne soit approché le dernier.
Chascun tenant en main, servant de discipline,
Au plus aspre et gourmand, une longue houssine,
Et lors que de manger ils sont licentiez,
Ils s'ensanglantent tous, et le nez et les piedz,
Engloutant sur la peau non encor' deschiree,
De laict, de chair, de sang et de pain la curee;
On oit en ce pendant trompeter alentour
Tous les vallets des chiens, lesquels d'un demi-tour
Environnent le lieu pour oster de leur veuë,
A trente pas de là, la morte beste nuë.

Lors qu'ensemble ils auront mangé suffisamment,
Les vallets pres du corps sonneront greslement
Pour chiens, et laisseront à la meute acharnee
Manger pour meilleur metz la beste abandonnee.

Cela faict, à cent pas le forthu se presente
Où court au son du cor toute la meute ardente,
Autant comme devant, qui d'un nerf estendu
Saulte autour du vallet qui le tient suspendu,
Puis il leur jette à tous; lors chascun se retire
Pendant que çà et là le forthu se deschire,
Par les chiens acharnez, de peur qu'en s'escoüant
Il ne soit embrené pour estre trop avant.

GUILLAUME AUBERT.

Guillaume Aubert étoit né à Poitiers vers l'an 1534; il fut d'abord avocat au parlement de Paris, et jouit de quelque réputation en cette qualité : *Il ne plaidoit pas mal*, dit Loisel, dans son *Dialogue des avocats ; mais il se trompoit souvent en ses causes*. On lui donna, en 1580, la charge d'avocat-général à la cour des Aides. L'état de sa fortune et une nombreuse famille (il avoit dix enfans) l'obligèrent, en 1591, de joindre à cette dernière charge l'exercice de son ancienne profession d'avocat au Parlement. Les membres de la cour des Aides l'en blâmèrent fort, l'accusant d'avoir dérogé à sa dignité, en plaidant pour de simples particuliers. Aubert leur répondit par un écrit de quarante pages *in*-8°, intitulé *la Bienséance*, où, après avoir prouvé qu'il n'y avoit rien d'inconvenant dans sa conduite, il faisoit connoître les circonstances qui l'avoient forcé à prendre ce parti. Guillaume Aubert vivoit encore en 1595. L'époque de sa mort doit être placée avant 1602.

Les principaux ouvrages de Guillaume Aubert sont : une *Oraison de la Paix, et les moyens de l'entretenir*, etc., aux très magnanimes et très puissants Henri et Philippes, rois de France et d'Espagne (Paris, *in*-4°, 1559, Vincent Sertenas); une traduction du douzième Livre de l'*Amadis de Gaule*, etc.; une *Elégie sur le trépas de Joachim Du Bellay* (Paris, Frédéric Morel, 1560); quelques pièces sur la mort de Margue-

rite de Navarre, qui se trouvent dans le recueil de vers à la louange de cette princesse, imprimé en 1551; et enfin un *Hymne sur la venue du roi Henri III, de Pologne, en sa France*, qui n'a pas été imprimé.

ÉLÉGIE

SUR LE TRÉPAS DE JOACHIM DU BELLAY.

Le nom de Du Bellay montre assez mon lignage;
Mon esprit est assez découvert par mes vers,
Mes amis, de ma vie ont fait bon tesmoignage;
Mon renom immortel vole par l'univers :
Je n'ay donc plus, passant, à te dire autre chose,
Sinon qu'en ce tombeau ma seule ombre repose.
Du Bellay envers tous se monstre droiturier;
Prudhomme, craignant Dieu, sage, discret, entier,
Non ingrat du plaisir, de conscience bonne,
Profitant à chascun et n'offensant personne;
Bening, libéral, humble, et doux à ses amis,
Et constant à tenir ce qu'il avoit promis :
Il couvroit néantmoins sous son courtois langage
Un magnanime cueur, tesmoing de son lignage.
Ainsi ces jours passés il sauva, par son art,
De l'oublieux tombeau le président Minard,
Et du juste Minos lui donna en échange
Le nom et le renom, l'honneur et la louange.
Ainsi du roy Henri il chanta la bonté;
Ses gestes généreux, sa magnanimité,
Ses vertus, ses haults faicts, ses combats, ses allarmes,
Et l'immortel renom qu'il conquit par les armes;

Puis nostre nouveau roy lui feit pour le guerdon
De sa divine Muse, un magnifique don,
Qu'il devoit chascun an sur son espargne prendre,
Si l'envieuse mort l'eust souffert tant attendre;
Mais elle l'a ravy, car trop lui desplaisoit
La libéralité que le roy luy faisoit.

VERS

SUR LA MORT DE MARGUERITE DE NAVARRE.

La couronne, l'honneur,
Les vertus, le bonheur,
Vive, m'ont décorée;
Morte, l'immortel nom,
La gloire, le renom,
Me rendent bien heurée.

FRAGMENT

DE L'HYMNE SUR LA VENUE DU ROI HENRI III, etc.

Les princes et seigneurs, qui, des rois souverains,
Sont par leur haut degré ou de sang, plus prochains,
N'ont perle ny joyau qui plus les embellisse,
Ny argent ny tresor qui tant les enrichisse
Comme l'humble, et fidèle, et saincte loyauté
Qu'ils gardent à leur roy et à sa majesté.
Que sert-il de passer les neuf preux en proësse;
Roland au haut courage; et Ulisse en adresse?

Si la loyauté faut, telles perfections
N'engendrent que rencueurs, noises, séditions,
D'où naissent peu à peu grandes guerres civiles,
La ruine des champs, des chasteaux et des villes;
Et si on n'y pourvoit, à la fin tels débats
Abattent à l'envers les souverains états :
En sa propre ruine ainsi fut engloutie
Des superbes Romains la haute monarchie.
Tous contraires effects produit la loyauté,
Elle éloigne de soy l'infâme cruauté;
Jamais le vain orgueil ne l'enfle ny la haulce;
Jamais l'ambition son bon devoir ne faulse.
Elle est prompte et soudaine à son roy secourir,
L'honorer, le servir, de mille morts mourir,
Plustost qu'avoir usé de rusée feintise,
Pour ne garder la foy à son prince promise.
O saincte loyauté, vraie race des dieux,
Quand tu es parmi nous, il semble que les cieux
Envoyent avec toy, en extrême abondance,
Tous leurs plus grands tresors pour bien heurer la France.
Lorsque nos devanciers, pleins d'heur et de grandeur,
Te portoient engravée et au front et au cœur,
Et que nos roys, exempts de tumultes rebelles,
N'étoient environnez que de subjects fidelles,
Le royaume françois représentoit aux siens
Un paradis terrestre, enrichi de tous biens.
Des temples et monstiers les sommités aiguës,
A l'honneur du grand Dieu s'élevoient jusqu'aux nuës.
Des villes et chasteaux les pourteaux et remparts,
Orgueilleux, se montroient entiers de toutes parts;

Au printemps gracieux la terre étoit couverte
De mille et mille fleurs et de gaie herbe verte,
Que l'automne ensuyvant et l'esté chaleureux
Transmuoient en epis et en fruicts savoureux.
De moutons fourmilloient les roches boccageuses,
Et de vaches et bœufs les vaulx marescageuses.
Mille escadrons volans couvroient les colombiers,
Mille escadrons courans emplissoient les clapiers;
Les gros oiseaux sifflans, dont la clameur hautaine
Défendit des Gaulois la bastille romaine,
Les mères des poussins pipians à l'entour,
Et leur père barbu, vrai prophète du jour,
Et mille autres oiseaux, divers en leur plumage.
De la maison rustique illustroient le ménage.
Brief, on n'eust lors peu voir lieu qui n'eust été plein
Des choses qui pouvoient servir au genre humain;
Et ce qui plus encore enrichissoit la France,
C'étoit la force, et seure et tres ferme défense
De tant d'hommes vaillans et tant de bons esprits,
Dont sur les étrangers elle emportoit le prix.

JEAN PASSERAT.

Jean Passerat, né à Troyes en Champagne, le 18 octobre 1534, fut d'abord mis au collége de cette ville par un de ses oncles, qui étoit chanoine; mais les mauvais traitements de son régent l'obligèrent à s'enfuir à Bourges, où il se vit réduit à demander de l'emploi à un homme qui exploitoit des mines de fer. Il abandonna presque aussitôt ce genre d'occupation, et se rendit à Sancerre, à sept lieues de Bourges. Après avoir passé trois ou quatre mois dans cette ville, auprès d'un religieux du monastère de Saint-Satur, il revint à Troyes, où son oncle le remit au collége, et l'y entretint pendant trois ans.

Il alla ensuite à Paris, et étudia quelque temps au collége de Reims, sous un professeur nommé Rochon. De retour dans son pays, il y fit la connoissance de Lescot, homme très versé dans la langue latine, et qui, ayant été appelé à Paris pour remplir une chaire de rhétorique au collége du Plessis, fit donner à notre poète la chaire d'humanités dans le même collége. Du collége du Plessis, Passerat passa à celui du cardinal Le Moine. Ce fut là qu'il reçut la visite du célèbre Muret, avec lequel il se lia étroitement.

Après trois ans de séjour à Bourges, où il étoit allé pour étudier le droit romain sous le fameux Cujas, Passerat revint à Troyes, et de là à Épernay, dans le temps que cette dernière ville étoit sur le point d'être

assiégée par le prince de Condé. Député vers ce prince par les habitants, il fut assez heureux pour désarmer son ressentiment.

A son retour à Paris, en 1569, Henri de Mesme, maître des requêtes, également recommandable par ses talents et par la protection qu'il accordoit aux gens de lettres, accueillit notre poète dans sa maison. Passerat demeura jusqu'en 1598. La mort de Camus, en 1572, ayant laissé vacante la chaire de professeur royal d'éloquence, il l'obtint, et la remplit avec beaucoup de distinction, jusqu'à l'époque où les guerres de la Ligue l'obligèrent à suspendre ses leçons. Il ne les reprit qu'en 1594, après l'entrée de Henri IV dans Paris. Pendant cet intervalle, il employa une partie de son temps à travailler sur Plaute, et coopéra, en 1593, à l'ingénieux ouvrage connu sous le nom de *Satyre Menippée, de la vertu du Catholicon d'Espagne*, avec Jacques Gillot, conseiller-clerc du Parlement de Paris, Pierre le Roy, chanoine de Rouen, Nicolas Rapin, prevôt de la connétablie, et autres écrivains.

Passerat mourut le 14 septembre 1602, dans la soixante-huitième année de son âge, et fut inhumé dans l'église des Dominicains de la rue Saint-Jacques, où Jean-Jacques de Mesme lui fit ériger un mausolée.

Passerat fut honoré de son vivant de l'estime de Charles IX, et de celle de Henri III.

Ce fut en 1606 que Jean Rougevalet, proche parent de notre poète, fit imprimer ses ouvrages, et les dédia au célèbre Rosny, duc de Sully.

Ses principales poésies sont : *Le Chien courant*, en vers de dix syllabes, ouvrage sur la chasse, qu'il avoit composé pour Charles IX; *le Cerf d'amour*, dédié à

Madame, sœur unique du roi; *la Métamorphose d'un homme en coucou*, poëme charmant, qu'on seroit tenté de croire sorti de la plume de La Fontaine, et que La Harpe regarde comme un chef-d'œuvre; enfin, un petit poëme où Passerat fait l'apothéose des procès:

> Aux dieux, francs de la mort, on dresse des autels;
> Qu'on en dresse aux procès, puisqu'ils sont immortels.

Il en avoit essuyé un fort long et très dispendieux: il en parloit avec connoissance de cause.

Jean Passerat avoit beaucoup d'imagination; son style a de la facilité et de la délicatesse. Comme celles de la plupart de ses contemporains, ses poésies ne sont pas hérissées d'une foule de mots tirés du grec ou du latin: on y trouve moins de ces inversions forcées et de ces constructions rudes, qui rendent souvent difficile la lecture des ouvrages de ce temps.

ÉLÉGIE.

D'UN AMANT PARLANT A UNE PORTE.

L'HUMIDE nuit, nourrice des Amours,
A jà parfait la moitié de son cours;
L'oiseau cresté déjà le jour salue,
Et je demeure encore emmy la rue.
Devant un huis inhumain étendu,
J'ai trop long-temps mon bonheur attendu;
Gonds et verroux, et toi, porte fermée,
Permettez-moi de voir ma bien-aimée.
Porte m'amie, hélas! souvienne-toi
De mon service et de ma ferme foi.

De maintes fleurs j'ai la place semée,
Pour t'honorer, et je t'ai parfumée
De bonne odeur; j'ai baisé ton loquet,
Y attachant tous les soirs un bouquet,
Quand humblement te faisois ma priere,
Afin d'avoir secours en ma misere;
J'ai repassé cent et cent fois le jour
Pardevant toi, pour te faire la cour:
Tu as ouï le matin des aubades,
Lais, virelais, et chansons et ballades;
J'ai tremblotté, j'ai martelé des dents
Au cœur d'hiver, pensant entrer dedans.
Témoins en sont les astres et la lune,
Qui ont souvent pitié de ma fortune.
Huis envieux qui caches les beautés,
Si sur ton seuil j'ai rompu mes côtés,
Fais-moi ce bien que céans je demeure
Tant seulement quelque demi-quart-d'heure:
Ois comme il pleut; ton guichet soit ouvert
Au pauvre amant, pour le mettre à couvert.
Porte cruelle, et quasi aussi dure
Que celle-là pour qui la mort j'endure,
Tu fais la sourde, et je perds mes propos;
Va, ton marteau ne te laisse en repos!
Toujours sur toi vienne souffler la bise,
Tombe la gresle, et le foudre te brise!
Autre peinture on ne le lise en tes ais,
Que des gibets et cornus marmousets;
Les chiens passans y fassent leur ordure,
Toujours sois-tu sujette à toute injure!

Sot que je suis! qu'est-ce que je maudis?
Pardonne-moi, porte, je m'en dédis;
Je n'en puis mais, si je t'ai dit outrage:
Ce n'est pas moi, c'est l'amoureuse rage
Qui contraint l'homme, insensé, furieux,
De blasphémer la puissance des dieux.
Faisons la paix: porte, je te pardonne:
Pardonne-moi et ouvre-toi, mignonne.
Si tu ne veux, atteinte de pitié,
T'ouvrir du tout, ouvre-toi à moitié,
Ou deux fois moins; je trouverai passage:
Amour m'a fait si maigre à cet usage,
Je ne crains point d'estre vu ni surpris;
Amour rusé m'a ses ruses appris.
A tout le moins que ma voix trouve place
Par quelque fente et petite crevasse,
Tant qu'elle puisse à ma dame venir,
Pour de mes maux lui faire souvenir.
Ha! j'ai espoir de meilleure aventure!
On vient à l'huis, on touche à la serrure.
Je suis trompé : l'huis, ainsi que devant,
Demeure clos; c'étoit le bruit du vent,
Qui avec lui ce bel espoir emporte.
Adieu l'espoir, et au diable la porte.

ÉLÉGIE.

RÉPONSE DE LA PORTE A L'AMANT.

Que gagnes-tu de me troubler ainsi?
Laisse-m'en paix, pauvre amoureux transi;
Va te chauffer, sans chercher la froidure,
Auprès de moi couché dessus la dure.
On connoist bien, à tes sottes façons,
Que tes amours sont toutes en chansons.
Porte, dis-tu, gentille, enamourée;
Porte vraîment digne d'être adorée;
Porte qui peux mon paradis ouvrir,
Je viens à toi mes secrets découvrir,
Porte de miel, de sucre et de canelle!
Un peu après tu dis : Porte cruelle,
Porte d'airan, porte toute de fer,
Plus dure un tiers que la porte d'enfer,
Qui pour entrer ne fut jamais fermée!
Ma déloyale est de quelque autre aimée,
Qui, bien logé, laisse sur moi pleuvoir,
Ne me donnant le moyen de la voir!
C'est toi qui mets mon rival avec elle,
Qui me fais faire ici la sentinelle,
Et raconter aux parois ma langueur,
Des nuits d'hiver mesurant la longueur,
Et cependant qu'ici dehors je tremble,
Ils font de moi leurs beaux contes ensemble.
Notre linote, et notre merle aussi,
T'ont tant de fois ouï chanter ici,

Qu'ils l'ont appris; vu ce joli ramage,
On te devroit enfermer en leur cage :
Les perroquets ne donnent le plaisir
Qu'auroient de toi les passans de loisir.
Mais s'il te plaist de languir en misere,
Encontre qui montres-tu ta colere?
Je ne suis pas cause de tes ennuis;
Ce n'est pas moi qui te fais toutes nuits
Trembler dehors; c'est ta cruelle amie;
Et toutefois j'en porte l'infamie
Avec le mal : mes ais sont étonnés
De coups de pieds, crayés et charbonnés
En mille endroits; au milieu de mon ire,
Par fois pourtant tu me contraints de rire,
Lorsque lassé de nous injurier,
A jointes mains tu viens merci crier.
Ce n'est ainsi que telle proye est prise :
Tu n'as encor notre cabale apprise.
Par beau parler on n'y profite rien,
Il nous faut faire et non dire du bien.
Conte et reconte une Illiade entiere
De tes malheurs, de ta peine et misere;
Vante-toi d'estre un très-loyal servant,
Ce sont propos en vain jettés au vent.
Qui veut entrer, qu'argent il nous apporte,
Sans cette clef on n'ouvre point la porte.
Tu perds ton temps de nous faire la cour
D'un genouil humble et d'un maigre bon jour :
Telle monnoye ici n'est pas de mise;
Forges-en d'autre, ou bien Dieu te conduise!

SONNET.

Sire, Thulene [1] est mort, j'ai vu sa sépulture:
Mais il est presque en vous de le ressusciter;
Faites de son état un poëte héritier,
Le poëte et le fou sont de même nature.

L'un fuit l'ambition, et l'autre n'en a cure;
Tous deux ne font jamais leur argent profiter;
Tous deux sont d'une humeur aisée à irriter,
L'un parle sans penser, et l'autre à l'aventure.

L'un a la teste verte, et l'autre va couvert
D'un joli chapperon fait de jaune et de vert;
L'un s'amuse aux grelots et l'autre à des sornettes.

Le plus grand différent qui se trouve entre nous,
C'est qu'on dit que toujours Fortune aime les fous,
Et qu'elle est peu souvent favorable aux poëtes.

SUR LE JOUR DE SAINTE LUCE,

AUQUEL LE ROI NAQUIT.

Heureux jour de Sainte Luce,
Qui croît du saut d'une puce,
Racourcissant les ennuis
Qu'apportent les longues nuits,
France t'honore et remarque
D'une belle et blanche marque,

[1] Thulene étoit un fou du roi.

D'autant qu'à ce jour fut né
Son roi, du ciel ordonné.
Déjà vingt et vingt années
A tel jour sont retournées,
Depuis qu'en ce monde il vint:
Dieu veuille encor qu'il en compte
Vingt encore, et encor vingt,
Avant d'estre au bout du compte!

L'ESPÉRANCE.

A M. DE BELLASSISE, TRÉSORIER DE L'ÉPARGNE.

Sans l'Espérance, aux grandes aîles vertes,
Les cours des rois demeureroient désertes;
La mer sans nefs, les maîtres sans valets;
Et croistroit l'herbe au milieu du palais.
Les médecins n'auroient plus de pratiques;
Les artisans fermeroient leurs boutiques;
Aux temples saints et images des dieux,
On ne feroit ni prieres ni vœux.
Les arts, sans elle, et les Muses dorées
Ne seroient plus de personne honorées;
Hostes, voisins, parens et alliés,
Par amitié ne seroient plus liés.
Adieu la banque, adieu les bénéfices,
Les dignités, les états et offices:
Les durs hoyaux et les coutres tranchans
Du laboureur s'enrouilleroient aux champs.

Presteroit-il ses dépens et sa peine,
Sans espérance, à une ingrate plaine?
  Là où se vient Espérance héberger,
Richesse, honneur y viennent se loger;
Elle a la clef des isles bienheureuses,
De l'orient les pierres précieuses
Elle possede, et montre en son trésor
Des mers d'azur et des montagnes d'or;
Force et beauté d'elle n'est séparée,
Ni la jeunesse et beauté de durée;
Elle commande aux saisons et au temps;
Elle fait naistre en hiver le printemps;
Elle est aussi la mortelle ennemie
Du souci pasle et de la peur blesmie;
Elle encourage un forçat enchaisné,
A l'aviron pour jamais condamné,
Flatte son mal, fait qu'il rit et qu'il chante,
Tant doucement les travaux elle enchante!
Elle console, et en vie entretient
Le criminel, qu'au cachot on détient;
Mere nourrice et compagne fidelle,
Voire de ceux qui sont jà sur l'échelle.
Cette déesse, alors que de tout point
J'étois détruit, ne m'abandonna point;
Ains me mena frapper à votre porte,
Dont nul ne sort que secours n'en rapporte.

SONNET

SUR LA PAIX DE 1570, DONT LA NÉGOCIATION A DURÉ JUSQU'AU NEUVIÈME MOIS.

France, tu ne peux être encore un coup déçue :
Plus n'est encontre toi le malheur conjuré;
Cette paix te ramene un repos assuré,
Dont tu n'avois encor sinon l'ombre apperçue.

Si tu as de deux paix double guerre reçue,
Ne t'émerveille point de ce mal enduré;
Car l'une et l'autre paix, qui n'a guere duré,
Presque fut enfantée aussitost que conçue.

Mais la troisieme paix n'est un fruit avorté :
Pallas, jusqu'à neuf mois, au cerveau l'a portée;
Elle accouche au neuvieme, et à toi s'en délivre.

Recevant cette paix, commence à t'éjouir :
Ce n'est pour peu de mois que tu dois en jouir;
Puisqu'elle est née à terme, elle est pour long-temps vivre.

SONNET POUR ÉTRENNES,

A M. LE SECRÉTAIRE DE MESMES.

De Mesmes, je voudrois estre aussi bien disant
Que ceux de qui le chef de laurier s'environne :
Méritant de porter une telle couronne,
J'irois de tes vertus la gloire éternisant.

Mais ma Muse est trop pauvre, et n'a pour le présent,
Avec son bon vouloir qui à toi s'abandonne,
Qu'un bon jour en papier : prends ce qu'elle te donne,
Et ne t'ébahis pas de si maigre présent :

Car le dieu qui jadis enflammoit le courage
D'Homere et de Virgile, à faire un haut ouvrage
En ces beaux vers dorés, qui dureront toujours,

Ne se voyant repu que de vaines caresses,
D'eau bénite de cour et de vuides promesses,
Est devenu lui-mesme un donneur de bons jours.

SUR LA JOURNÉE DE SENLIS.

TIRÉ DE LA SATIRE MÉNIPPÉE.

A chacun nature donne
Des pieds pour le secourir :
Les pieds sauvent la personne;
Il n'est que de bien courir.

Ce vaillant prince d'Aumale, [1]
Pour avoir fort bien couru,
Quoiqu'il ait perdu sa male,
N'a pas la mort encouru.

Quand ouverte est la barriere,
De peur de blasme encourir,
Ne demeurez point derriere :
Il n'est que de bien courir.

[1] Le duc d'Aumale, qui perdit la bataille de Senlis, et se sauva par la fuite.

Courir vaut un diadesme;
Les coureurs sont gens de bien :
Tremont, et Balagny mesme,
Et Congy, le sçavent bien.

Bien courir n'est pas un vice;
On court pour gagner le prix :
C'est un honneste exercice;
Bon coureur n'est jamais pris.

Souvent celui qui demeure
Est cause de son méchef:
Celui qui fuit de bonne heure
Peut combattre de rechef.

Il vaut mieux des pieds combattre
En fendant l'air et le vent,
Que se faire occire ou battre
Pour n'avoir pris le devant.

Qui a de l'honneur envie
Ne doit pourtant en mourir :
Où il y va de la vie,
Il n'est que de bien courir.

SONNET.

LE CRUCIFIX PARLE AU PÉCHEUR.

Du plus hault ciel pour toi j'ai descendu,
Où je regnois, fils égal à mon pere :
J'ai enduré tout mal et vitupere,
M'étant, pour l'homme, homme mortel rendu.

J'ai, de mon gré, vie et sang répandu
Pour délivrer ton ame prisonniere :
Je me suis vu, pour ta faute premiere,
Entre larrons, comme un larron pendu.

Cœur endurci, que j'ai seul détaché,
A si grand prix, des liens du péché,
Veux-tu rentrer en mesme servitude ?

A tout le moins, si en ton Dieu tu crois,
Leve tes yeux, pour voir en cette croix
Et ma bonté, et ton ingratitude.

SAUVEGARDE POUR LA MAISON DE BAGNOLET,

CONTRE LES REISTRES.

Empistolés, au visage noirci,
Diables du Rhin, n'approchez point d'ici;
C'est le séjour des Filles de Mémoire.
Je vous conjure, en lisant le grimoire,
De par Bacchus, dont suivez les guidons,
Qu'aillez ailleurs combattre les pardons.
Volez ailleurs, messieurs les hérétiques :
Ici n'y a ni chappes, ni reliques.
Les oiseaux peints vous disent en leurs chants :
Retirez-vous, ne touchez à ces champs :
A Mars n'est point cette terre sacrée,
Ains à Phébus, qui souvent s'y récrée.
Encore un coup, sans espoir de retour,
Vous trouveriez le roy à Moncontour;

Ou maudiriez votre folle entreprise,
Rassiégeant Mets, gardé du duc de Guise;
Et en fuyant, battus et désarmés,
Boiriez de l'eau, que si peu vous aimez.
Gardez-vous donc d'entrer en cette terre :
Ainsi jamais ne vous faille la guerre!
Vainqueurs de soif, et vaincus de sommeil,
Ensevelis en vin blanc et vermeil,
Ainsi toujours couchiez-vous à l'étable,
Sales et nus, ou dormiez sous la table!
Bref, tous souhaits vous puissent advenir,
Fors seulement d'en France revenir,
Qui n'a besoin, ô estourneaux étranges,
De votre main pour faire ses vendanges.

DE DEUX CHEVAUX

TUÉS EN ALLANT VOIR LE DUC DE PARME.

TIRÉ DE LA SATIRE MÉNIPPÉE.

Un certain président, Triboulet surnommé,
Suivoit monsieur Roland, échevin renommé,
Pour saluer le duc de Parme et de Plaisance :
Il avoit deux chevaux meilleurs François que lui,
Qui, contraints d'y aller, en ont eu tant d'ennui,
Que tous deux en deux jours sont morts de déplaisance.

SONNET.

A M. D'AUTEUIL, SUR LA MORT DE M. DE GROS-BOIS, SON PERE.

Qui voit un fils pleurer au trépas de son pere,
Il voit de la nature et du sang le devoir:
Pleurez doncques celui qui le jour vous fit voir,
Et qui plus ne verra du beau jour la lumiere.

Toutefois si la mort est chose coutumiere;
Si, sur grands et petits, égal est son pouvoir,
La mort d'un homme vieil vous doit moins émouvoir,
Vu que dès le berceau nous allons à la biere.

Cessez, en le plaignant, de plaindre son bonheur:
Il s'en va plein de biens, de long âge et d'honneur.
Délivré pour jamais de fortune et d'envie.

Qu'ai-je dit, il s'en va! Celui que vous pleurez
Ne part point d'ici-bas, quand vous y demeurez;
Ains vit encore en vous une seconde vie.

SONNET

SUR LA RETRAITE DU DUC DE PARME.

TIRÉ DE LA SATIRE MÉNIPPÉE.

Mais où est maintenant cette puissante armée,
Qui sembloit, en venant, tous les dieux menacer,
Et qui se promettoit de rompre et terrasser
La noblesse françoise, avec son prince armée?

Ce superbe appareil s'en retourne en fumée,
Et ce duc, qui pensoit tout le monde embrasser,
Est contraint, sans rien faire, en Flandres rebrousser,
Ayant perdu ses gens, son temps, sa renommée.

Henri, notre grand roi, comme un veneur le suit,
Le presse, le talonne, et le renard s'enfuit,
Le menton contre terre, honteux, dépit et blesme.

Espagnols, apprenez que jamais étranger
N'attaqua les François qu'avec perte et danger :
Le François n'est vaincu que par le François mesme.

HUITAIN.

Tandis qu'Amour dormoit, je lui coupai les aisles,
Parce qu'il me sembloit trop volage et léger :
Quand il fut éveillé, et se trouva sans aisles,
Riant d'un ris amer, vers moi se vint ranger.
De ce petit voleur je me pensois venger ;
Mais je fis bien le sot, et maintenant j'en pleure :
Il ne put plus voler pour de moi s'étranger ;
Ainsi mon ennemi avecque moi demeure.

MÉTAMORPHOSE D'UN HOMME EN COUCOU.

Mars est passé : voici le premier jour
Du mois sacré à la mere d'Amour :
Dites, oiseaux de diverse peinture,
Sentez-vous point rajeunir la nature?
Sus! mes mignons, recommencez vos chants;
Réjouissez les forests et les champs :
En récompense, ici gisant à l'ombre,
Je chanterai quelqu'un de vótre nombre,
Qui autrefois entre nous a vécu,
Ore est oiseau, et s'appelle cocu;
Fameux oiseau, de qui prit la semblance
Le roi du ciel, qui la tempeste lance,
Pour assurer le courage peureux
De sa Junon, au combat amoureux.
Ce cocu fut un bourgeois de Corinthe,
Fort ombrageux, et sujet à la quinte,
Puissant d'amis, pere aux écus comptans,
Mais qui avoit passé son meilleur temps.
Il épousa une femme gentille,
Belle, en sa fleur, fine, accorte et subtile,
Dont Cupidon le sçut tant enflammer,
Qu'il l'aima trop, si l'on peut trop aimer.
Il ne taschoit sinon qu'à lui complaire :
Voire! faisoit plus qu'il ne pouvoit faire.
Ce bon vieillot juroit tous ses grands dieux
Qu'il l'aimoit plus que son cœur et ses yeux.

En peu de temps, l'épouse jeune et roide
Rompit les reins à la vieillesse froide :
Le bon hommeau, qui vit que longuement
Ne fourniroit à tel appointement,
Ayant tiré ses plus grands coups de lance,
Eut son recours à sainte remontrance.
De mari donc il devint sermonneur,
Qui ne preschoit que vertu et qu'honneur,
Que bon renom : c'étoit tout son langage,
Qu'il faut garder la foi en mariage;
Que du logis femme ne doit sortir
Sans son mari. Il l'eust pu convertir,
A ce qu'on dit, si l'Archerot qui vole
Se contentoit seulement de parole;
Ce qu'il ne fait : il est par trop dispos,
Volage, ardent, ennemi du repos,
Pour endurer qu'une belle jeunesse
Languisse à l'ombre, et moisisse en paresse.
Assez de fois elle en montra semblant,
Dont le mari, chaude fievre tremblant,
Laissa glisser dedans sa fantaisie
Un certain mal qu'on nomme jalousie.
Si-tost qu'au vif de ce mal il fut point,
Qui met au front cornes qu'on ne voit point,
Sot, il voulut tenir sa femme en mue,
Lui défendit de se trouver en rue,
Veilloit après, ne cessoit d'épier;
A son œil mesme il n'osoit se fier.
Mal est gardé ce que garde la crainte.
Le corps étoit au logis par contrainte;

L'esprit dehors, à ce seul but tendoit
De faire en bref ce qu'on lui défendoit.
C'est la coutume; il se pique et s'offense
Plus aigrement de plus aigre défense.
Ainsi voit-on les villageois troublés
Contre un torrent qui vient gaster leurs blés,
Dresser remparts de fagots et d'argile,
Se travaillans d'une peine inutile.
Cela ne sert, sinon que d'irriter
Le fier torrent qui ne veut s'arrêter :
Il pousse avant son onde courroucée;
Puis, quand il a mis à bas la chaussée,
A gros bouillons, de plus grande fureur,
S'en va noyer l'espoir du laboureur.
Pour abréger, dès la premiere année,
Elle trouva parti par sa menée :
Alors conclut de quitter son grison,
Quoi qu'il en fust, et sortir de prison,
Assigne un jour (Vénus, c'étoit ta feste) :
Tous ses habits dès le soir elle appreste;
Part au matin avec un jeune ami,
Sans dire adieu au bon-homme endormi.
A son réveil, qu'il se trouve sans elle,
Saute du lit; ses valets il appelle,
Puis ses voisins; leur conte son malheur,
S'écrie au feu, au meurtre et au voleur :
Chacun y court : la nouvelle entendue
Que ce n'étoit qu'une femme perdue,
Quelque gosseur, de rire s'éclatant,
Va dire : O dieux! qu'il m'en advienne autant!

La perte, jointe avec la moquerie,
Firent tourner ses douleurs en furie;
Sort de la ville, et sort aussi du sens :
Par les chemins il demande aux passans :
Sçavez-vous point là où elle est allée?
Ma femme, hélas! ma femme on m'a volée!
Il arrachoit sa barbe et ses cheveux,
Remplissoit l'air de regrets et de vœux;
Contoit aux vents, au soleil, à la lune,
Aux durs rochers sa piteuse fortune.
Menant tel deuil sept grands jours tout entiers,
Alla, revint par voyes et sentiers,
Par monts, par vaux, par bocage et par lande,
Sans avaler breuvage ni viande;
Et n'ayant plus que les os et la peau,
Sembloit un corps déterré du tombeau.
Le ciel, qui voit un si cruel martyre,
En prend pitié, et enfin l'en retire :
Car une fois, de douleur consumé,
Comme il menoit son deuil accoutumé,
La voix lui faut, et, par miracle étrange,
Sa bouche ouverte en un long bec se change.
Tirer pensoit barbe et cheveux chenus :
Barbe et cheveux plume étoient devenus;
Plume devint sa robe par derriere;
Et chaque bras est une aisle légere.
Lors il perd terre, et s'élevant en l'air,
Cocu parfait encommence à voler,
Bien ébahi de perdre sa figure
En un moment par sa mésaventure.

Comme jadis Picus fut étonné,
Quand une fée en picmars l'eut tourné,
Frappé trois fois de sa verge charmée,
Par un dépit de n'estre point aimée :
Ainsi soudain ce misérable amant
Est fait oiseau, et si ne sçait comment.
Il fuit soi-mesme, et sa forme nouvelle,
Qui tient du sacre et de la colombelle;
S'envole au bois, au bois se tient caché,
Honteux d'avoir sa femme tant cherché.
Et néanmoins, quand le printemps renflamme
Nos cœurs d'amour, il cherche encor sa femme,
Parle aux passans, et ne peut dire qu'où :
Rien que ce mot ne retint le coucou
D'humain parler; mais, par œuvres, il montre
Qu'onc en oubli ne mit sa malencontre.
Se souvenant qu'on vint pondre chez lui,
Venge ce tort, et pond au nid d'autrui :
Voilà comment sa douleur il allege.
Heureux ceux-là qui ont ce privilege!

ÉTRENNES

A MADEMOISELLE JUDITH DE MESMES.

Pour étrennes je vous desire
Ce que vous mêmes souhaitez,
Et toutefois ne l'osez dire;
Mais quand propos en sont jettés,
Si volontiers les écoutez,
Qu'estes contrainte d'en sourire.

LA DIVINITÉ DES PROCÈS.

Je chante les procès; rien n'est, en vérité,
Rien n'est plus ressemblant à la Divinité.
Je vais, pour le prouver, sans ordre, à l'aventure,
Comparer des procès et des dieux la nature.
Les anciens ont fait trois manieres de dieux,
Qui demeurent ès eaux, en la terre et aux cieux :
Il y a des procès d'eau, de ciel et de terre;
Ceux du ciel maintenant se vuident à la guerre,
Ou à coups de canon [1]; on plaide des édits,
Dont le vainqueur s'attend à gagner paradis.
Combien que les procès de la terre et de l'onde,
Si fort que ceux du ciel ne tempestent le monde,
On aime mieux sa vie encore hasarder
Que de les laisser perdre, et ne les bien garder :
Témoins les Angevins, qui leurs procès envoyent
Par terre en sûreté, de peur qu'ils ne se noyent;
Et se fiant d'eux-mesme, ô Loire, à ta merci,
Ne s'y osent fier pour leurs procès aussi.
Pour rendre leur venue aux mortels incertaine,
Les dieux les viennent voir ayant des pieds de laine :
Les procès, au venir, marchent si doucement,
Qu'ils ne sont entendus pour le commencement;
Puis d'un son éclatant leur présence est connue.
Les dieux et les procès sont voilés d'une nue :

[1] Allusion aux guerres de religion qui divisoient alors le royaume.

Les dieux vendent les biens aux hommes chérement,
Achetés par souci, par peine et par tourment,
Dont la propriété n'est par eux garantie.
Avant que par procès soit riche une partie,
Il se faut coucher tard et se lever matin,
Et faire à tous propos le diable saint Martin;
Remarquer un logis, assiéger une porte,
Garder que par derriere un conseiller ne sorte,
S'accoster de son clerc, caresser un valet,
Reconnoistre de loin, aux ambles, un mulet;
Avoir nouveaux placets en main et en pochette,
Dire estre de son cru tout cela qu'on achette
A beaux deniers comptans : bref, il faut employer
Possible et impossible à procès festoyer.
On n'ose démentir des dieux les saints oracles,
Ni l'arrest des procès : les dieux font des miracles;
Les procès, que font-ils? les plus goutteux trotter,
Galloper les boiteux, pour les solliciter,
Les rendant, au besoin, prompts, dispos et habiles.
Du profond des forests ils traisnent dans les villes
Cerfs, et daims, et sangliers, sans rets ni hameçons,
Et sans mouiller la paste ils prennent les poissons.
Leur occulte cabale attire métairie,
Villages et chasteaux, rentes et seigneuries;
Comme le luth d'Orphé, les arbres déplantés,
Ou celui d'Amphion, les rochers enchantés,
Qui, descendant des monts en une grasse plaine,
Bastirent sans maçons la muraille thébaine.

Ce qui est jà passé, et une fois est fait,
Par tous les dieux ensemble estre ne peut défait :

Les procès, en ce point, ont sur eux l'avantage,
Pour ce qu'un alibi, avec un témoignage
Presté par charité, défait tout le passé,
Fait un mort estre vif, et un vif trépassé.
On reconnoist les dieux, ainsi que dit Homere,
Au mouvement des pieds, qu'ils tournent en arriere:
Mon procès prend plaisir à toujours reculer.
Les dieux sont reconnus souvent à leur parler;
Car tout autre est leur voix que n'est notre langage:
Les procès, vrais Bretons, ont à part un ramage.
Aux dieux, francs de la mort, on dresse des autels:
Qu'on en dresse aux procès, puisqu'ils sont immortels.
Mon procureur Guillon en sçauroit bien que dire,
Qui, mon procès jugé, tire encore et retire;
Et depuis seize mois m'a tant villonisé
Que je le tiens déjà pour immortalisé.
Les dieux, comme l'on dit, ont de rien fait le monde:
Un procès mal chastré, qui en bastards abonde,
Ou de rien, ou de peu, fait par fois grand fracas,
Croissant par écriture au sac des avocats.
La main de Jupiter, par un horrible foudre,
Porte des tourbillons, met en cendre et en poudre
Les orgueilleuses tours et les hautes forests:
Aussi font bien souvent les foudres des arrests.
Les plus grosses maisons, à plaider obstinées,
Par l'effort des procès se trouvent ruinées.
Jupiter courroucé d'un don va s'appaisant:
Un rigoureux procès s'adoucit d'un présent;
L'ambrosie et nectar font des dieux les délices;
Et le procès friand aime fort les épices.

Apollon est à craindre, avec son arc d'argent,
Comme avec un exploit est à craindre un sergent.
D'Apollon et Bacchus on vante la jeunesse :
Un procès rajeunit souvent en sa vieillesse.
Si les dieux déguisés, changeant leur majesté,
En bestes et oiseaux par la terre ont été,
Et ont fait de bons tours dessous forme empruntée;
Le procès ne doit rien aux changes de Protée.
Vous le pensez civil, il devient criminel :
Vous l'estimez fini, le voilà éternel.
Est-il prest à juger? de nouveau il informe :
A chaque bout de champ il prend nouvelle forme;
D'un corps il en fait sept, qu'il alonge en dépens,
Ainsi qu'Hercule vit sept testes de serpens
Renaistre d'un seul col; comme la gent divine,
Le Procès, à bon droit, se peut dire androgyne,
Produisant des enfans sans se joindre à autrui,
Qui, dedans peu de jours, sont aussi grands que lui.
Il est masle au parler; mais, bouillant en querelle,
Replique et contredits, il se montre femelle.
L'injustice et les torts par les dieux sont vengés,
Et aussi par procès les hommes outragés.
Du monde la grandeur de ta grandeur est pleine,
Procès, fils du Chaos : mais j'ai trop courte haleine
Pour un si long discours : finis doncques mes vers,
Toi qui dois mettre fin à ce grand univers.

SUR UNE PAIX

FAITE PAR LE MARIAGE DU ROI.

Ah! viens, en ce jour,
Charmant dieu d'amour,
Embraser mon prince!
Heureux l'arc aussi
Qui remet ainsi
D'accord sa province!

Enfant, tire encor
Tes sagettes d'or,
Et son cœur enserre.
Le peuple est en paix,
Quand d'Amour les traits
Aux rois font la guerre.

SONNET.

A LA REINE ÉLISABETH D'AUTRICHE, SUR SA GROSSESSE, ET L'APPÉTIT QU'ELLE A PRIS A DES OLIVES.

Quelle sera, reine, notre espérance?
Que sentez-vous en vos flancs se mouvoir?
Phœbus m'a dit, qui le peut bien sçavoir,
Qu'avez conçu le repos de la France.

Il a dit vrai, j'en ai ferme assurance:
Amour y vint quand vous la vintes voir.

Mars peut ailleurs essayer son pouvoir :
La paix doit faire ici sa demeurance.

Puis, votre enfant, comme souvent advient,
Se sentira du desir qui vous vient :
Ainsi que vous, il aimera l'olive.

Riez, François, qui de guerre estes las ;
Il faut, où est l'olive de Pallas,
Que Mars y meure, et que la paix y vive.

DE L'ÉLECTION DU DUC DE GUISE.

TIRÉ DE LA SATIRE MÉNIPPÉE.

La Ligue se trouvant camuse,
Et les ligueurs bien étonnés,
Se sont avisés d'une ruse,
C'est de faire un roi sans nez.

SONNET.

DU PARLEMENT TRANSPORTÉ AUX AUGUSTINS, POUR LE MARIAGE DU ROI CHARLES IX.

Ou s'en va le procès ? qui fait trousser bagage
A ce monstre noisif, contraire aux bons accords,
Monstre à beaucoup de chefs, entés en même corps,
Qu'il nourrit de dépens, d'intérest et dommage ?

Présidens, conseillers, et tout leur équipage
D'avocats, procureurs, qui vivent de discords,

Huissiers, greffiers, sergents, et témoins et records,
Fuyent devant la paix qu'amene un mariage.

La cour chasse la cour : Amour, ferme et loyal,
Déloge le palais du grand palais royal,
Trop superbe séjour pour une plaiderie.

C'est pourquoi le Procès, qui se voit dénicher,
Et que rien ne lui vaut débattre et se fascher,
Par dépit se va rendre en une moinerie.

SUR LA PAIX.

Verrons-nous point la paix fleurir en cette terre?
Ma foi, je crois que non, ou qui dure long-temps;
Car si on fait la paix, j'y vois des mal-contens,
Et par les mal-contens recommence la guerre.

SUR LE PORTRAIT

DE L'INFANTE D'ESPAGNE ET DU DUC DE GUISE, TOUS DEUX COURONNÉS.

TIRÉ DE LA SATIRE MÉNIPPÉE.

Les François-Espagnols ont fait un roi de France;
A l'infante d'Espagne ils ont ce roi promis :
Royauté bien petite et de peu d'importance;
Car leur France est comprise en l'enclos de Paris.

N'apporte à cette fois, pour ce froid mariage,
O Hymen, dieu nocier, ton paisible flambeau!

De ces corps éloignés on assemble l'image,
Qui font l'amour des yeux, tous deux, en un tableau.

C'est une royauté seulement en figure;
La feinte, et non l'amour, ce mariage a fait:
C'est bien raison qu'étant roi de France en peinture,
D'une reine on lui fasse épouser le portrait.

SONNET.

Quelle est cette influence, et de quelles planettes
Descend ce changement, cause de tant de maux?
Cérès, peux-tu laisser emmener les chevaux
Du labour à la guerre, et brusler les charettes?

On ne voit par les champs qu'enseignes et cornettes:
En la ville on ne voit que brebis et pourceaux;
En la ville on n'oit plus que vaches et taureaux;
On n'oit plus par les champs que tambours et trompettes.

De la ville s'en vont trafiques et marchands;
En la ville s'en vient le bonhomme des champs,
Emportant à son col sa charrue inutile.

Que le ciel fait d'horreur sur la France pleuvoir!
Delbene, en notre temps, eussions-nous pensé voir
La ville dans les champs, et les champs dans la ville?

SONNET.

La femme et le procès sont deux choses semblables;
L'une parle toujours, l'autre n'est sans propos;
L'une aime à tracasser, l'autre hait le repos:
Tous deux sont déguisés, tous deux impitoyables.

Tous deux, par beaux présens, se rendent favorables;
Tous deux les supplians rongent jusques à l'os:
L'une est un profond goufre, et l'autre un vrai chaos
Où s'embrouille l'esprit des hommes misérables.

Tous deux, sans rien donner, prennent à toutes mains:
Tous deux, en peu de temps, ruinent les humains;
L'une attise le feu, l'autre allume les flammes:

L'une aime le débat, et l'autre les discords.
Si Dieu doncques vouloit faire de beaux accords,
Il faudroit qu'aux procès il mariast les femmes.

ÉLÉGIE

SUR LE TRÉPAS DE MADEMOISELLE DE L'ÉPINE, MORTE D'UNE SAIGNÉE FAITE A CONTRE-TEMPS.

Blasmerai-je la mort, qui entraisne au tombeau
Ce qu'au monde elle voit et de bon et de beau,
Sans le laisser vieillir, et, n'épargnant personne,
Ainsi comme un bled verd notre plaisir moissonne?
A vous, à vous j'en veux, médecins ignorans,
Qui, au lieu d'alonger, accourcissez nos ans:

Par vous, avant le temps, Antoinette de Mesmes
Se promene là-bas entre les ombres blesmes.
Les autres animaux, trop plus que nous heureux,
Vivent sans médecins, et n'ont que faire d'eux,
Qui n'ont rien de certain qu'une regle commune;
C'est de tuer par art, et guérir par fortune.
Tu avois, Antoinette, autre fin mérité.
O désastre incroyable à la postérité!
Engravons cependant cette piteuse histoire,
Comprise en quatre vers, pour en avoir mémoire.
Passant, les médecins, par grand' faute ont osté
Au corps qui gist ici la vie et la beauté,
Et l'épuisant de sang, l'ont mis sous cette tombe :
Qui aime sa santé, qu'en leurs mains il ne tombe.
Ceux qui liront ces vers, épanchant maintes fleurs
Sur le marbre nouveau, l'arroseront de pleurs,
Puis diront, en partant : Tu devois, mort cruelle,
Prendre les médecins, laissant la damoiselle.

QUATRAIN.

AU ROI HENRI III, SUR LE TRÉSORIER DE L'ÉPARGNE, QUI N'AVOIT POINT FAIT RÉPONSE A L'AUTEUR.

Sire, vous avez maintenant
Un vrai trésorier de l'épargne :
Je n'en vis onc un si tenant;
Car le papier mesme il m'épargne.

ÉPITAPHE.

Jean Passerat ici sommeille,
Attendant que l'ange l'éveille,
Et croit qu'il se réveillera
Quand la trompette sonnera.

S'il faut que maintenant en la fosse je tombe,
Qui ai toujours aimé la paix et le repos,
Afin que rien ne poise à ma cendre et mes os,
Amis, de mauvais vers ne chargez pas ma tombe.

QUATRAIN.

A UN FRIPON QUI A CHANGÉ D'ÉTAT.

Bien qu'il ait un état nouveau,
Si est-il tel que de coutume :
On ne laisse pas d'estre oiseau
Pour muer et changer sa plume.

QUATRAIN

SUR LES DOUBLES CROIX DE LA LIGUE.

TIRÉ DE LA SATIRE MÉNIPPÉE.

Mais dites-moi que signifie
Que les ligueurs ont double croix?
C'est qu'en la Ligue on crucifie
Jesus-Christ encore une fois.

QUATRAIN.

A M. DE SOUCY, TRÉSORIER DE L'ÉPARGNE, POUR AVOIR DE LUI UNE RESCRIPTION.

Mes vers, monsieur, c'est peu de chose,
Et, dieu merci, je le sçais bien;
Mais vous ferez beaucoup de rien,
Si les changez à votre prose.

CLAUDE TURRIN.

La Muse de Claude Turrin n'a fait entendre que des soupirs et des plaintes dont l'amour est l'unique objet. Ce poète étoit de Dijon. Sa passion pour une jeune personne de cette ville remplit sa vie d'amertume, elle en avança même le terme. Chrétienne de Baissey, demoiselle de Saillant, appartenoit à une famille d'un rang plus élevé, et d'ailleurs beaucoup plus riche que celle de Turrin. Ces obstacles étoient grands; mais loin de ralentir l'ardeur de notre poète, ils ne servirent qu'à l'irriter encore. L'amour ne rend-il pas toutes les conditions égales? Turrin se l'étoit persuadé; il osa déclarer le sien; il fut payé de la plus cruelle indifférence, mais rien ne put l'arracher à son erreur. Il quitta l'étude du droit qu'il avoit à peine commencée à Padoue, et dès lors Théocrite, Anacréon, Tibulle, Ovide et quelques autres poètes érotiques, furent substitués à Accurse et à Barthole. Claude Turrin mourut fort jeune, comme le marque Jean Richard, f. 9 de son livre *Antiquitatum Divionens.*, en ces termes: *Claudius Turrinus, coætaneus et amicus meus, interceptus in primâ juventâ.* La Bibliothéque des auteurs de Bourgogne place sa mort vers l'an 1570. Ce poète ne manquoit pas de génie, et ses productions seroient sans doute moins imparfaites, s'il eût assez vécu pour y mettre la dernière main. Il s'occupoit à les recueillir, dans les derniers temps de sa vie, pour les offrir à sa

maîtresse; c'est du moins ce que nous apprend son épître en prose, datée de Dijon le 20 juillet 1566. Quelques années après la mort de Turrin, Maurice Privey, secrétaire du maître des requêtes Des Arches, rassembla toutes ses poésies, et le savant François d'Amboise, Parisien, les revit et les corrigea; elles furent imprimées en 1572 (Paris, *in*-8°, Jean de Bordeaux). Ce recueil contient deux Livres d'élégies, un Livre de sonnets, quatre chansons, deux églogues, neuf odes.

La seconde élégie du premier Livre est en partie imitée de Théocrite. Dans la neuvième du même Livre, notre poète se plaint des mépris de sa maîtresse, mépris qui, selon lui, n'avoient d'autre cause que son peu de fortune, et cependant, ajoute-t-il, en s'adressant à la cruelle:

Pour vous servir je laissay ma fortune
Qui se montroit à mon vueil opportune;
Jà quelque peu mes vertus paroissoient,
Et pour m'ayder les grands me connoissoient.
Mais comme on voit, quand la cheine brûlante
Marque en esté le bourgeon de la plante,
Le vigneron trompé de son labeur,
En un moment je perdis le bonheur
Qui me guidoit, pour l'hommage vous rendre
Que vous pouvez d'un esclave prétendre.

La première élégie du second Livre est adressée à Marguerite de Savoie; elle renferme l'éloge de cette princesse. La seconde, qui a pour titre *les Charites*, avoit déjà été imprimée en 1561 (Tholose, *in*-4°, Guyon Boudeville). C'est une imitation de la seizième idylle de Théocrite. Les autres élégies sont adressées à Ronsard, à François Sayve, Dijonnois, à l'abbé de Cîteaux.

ÉLÉGIE.

Puis qu'un malheur m'eloigne de voz yeux,
Yeux où l'amour, les graces et les jeux
Font leur sejour, et detiennent surprise,
Depuis deux ans, mon ame et ma franchise;
Puis que le ciel encor ne me permet
D'avoir le bien que l'amour me promet,
Lors que par fois de voz yeux je m'approche,
Et qu'estant près, l'un et l'autre decoche
Dix mille traits, qui me laissent au cueur
Une say quelle amoureuse langueur.
Si je ne puis au vray faire paroistre
(N'estant au lieu où mon ame doit estre)
Si je ne puis vous monstrer par effet
Qu'on ne void point un amour si parfait
Comme est le mien, au moins s'il est possible
De dire rien de mon mal indicible :
Je le diray affin d'estre tesmoin
Qu'estant de vous et bien près, et bien loin,
J'ayme tousjours et garde en ma pensée
L'œil qui m'avoit la raison offencée.
Doncques avant que dire mon esmoy,
Je veuil un peu vous conter de ma foy.
On dit qu'amour de nature est volage,
Et que passant de rivage en rivage,
Il fuit toujours; qu'il a de deux costés,
Comme un oiseau, des æslerons plantés.
On dit encor que Venus est sa mere,
Et que Venus naquit près de Cythere,

Dedans les flots et l'escume de mer,
Et pour cela que son fils est amer,
Qui est mal seur, comme l'onde qui tourne
En cent replis, et jamais ne sejourne.
Je ne say pas comme on le feint leger,
Mais dès le temps qu'il s'est venu loger
Dedans mon cueur, tousjours il y demeure,
Et demourra jusqu'à tant que je meure.
J'ay englué les æsles qu'il avoit;
Et maintenant en lieu qu'il ne pouvoit
Estre arresté, il n'a æsle ny plume.
Il est bien vrai qu'il a de l'amertume;
Certes tout tel que dans moy je le sens,
Il fait sentir des martires cuisans.
Mais quand l'amour donroit plus de traverse,
Quand il seroit le fils d'une tygresse,
Quand il n'auroit versé dessus mon chef
Que le despit, la honte et le mechef,
J'estimerai l'heure bien fortunée
D'avoir pour vous l'ame passionnée.
Le ciel, madame, est quelquefois esmeu
De vent, de pluie, et de gresle, et de feu:
Mais nous voions que le vent et la gresle
N'esbranle en rien son essence immortelle:
Ains que son beau en deux cercles vouté,
Monstre sur nous une belle clarté.
Tel en amour je veuil estre, madame,
Car quand j'avoy mille angoisses dans l'ame,
Quand je seroy mille fois tormenté,
Je ne veuil point changer de volonté,

Je veuil servir voz beautés dous-cruelles,
Et veuil mourir, s'il est besoin, pour elles.
  Et toutefois, jusqu'icy je n'ai pas
Occasion de chercher le trepas;
Jusques icy je n'ay dequoy me plaindre
De voz beaux yeux, qui me seurent atteindre
Si doucement: la douceur, la bonté
Est familiere avecque la beauté.
J'ay tousjours veu l'honneur, la gentillesse
Et la pitié aux yeux de ma maitresse.
  Mais savez vous qui cause mes ennuis,
Et qui me fait pensif comme je suis?
C'est, ô malheur! qu'il faut que je m'absente
Si longuement du bien qui me contente;
Et qu'estant loin, je ne peus recevoir
Ce qu'on pretend après quelque devoir.
  Si l'univers demeuroit immobile,
Et si ce feu eternel qui scintille
Parmy les cieux n'eclairoit les humains,
Nous aurions beau travailler de noz mains,
Nostre grand'mere, et semer dedans elle
Pour y trouver l'abondance nouvelle,
Le grain tout pur qu'on y voudroit semer
Se pourriroit par faute de germer.
  Maitresse, helas! si vostre œil ne m'eclaire,
Si je ne voy dedans mon hemisphere
Vostre soleil, si je n'ay mouvement,
De ce beau tout que l'on fait en aimant,
Je ne suis rien, si vostre œil ne m'enflamme,
Maitresse, il faut que je vive sans ame.

Pensez un peu si les hommes vivans,
Ainsi que moy, peuvent vivre lontems.
Certes, par fois, quand je songe en voz graces,
Et qu'au rebours je songe mes disgraces,
Je sens mon corps, ce me semble, perclus,
Du tout semblable à ceux qui ne sont plus.
Je vai cherchant les antres solitaires,
Les lieux ombreux, je cherche les repaires
Des dieux silvains, pour dire ma douceur.
Quand je l'ay ditte, ilz me content la leur.
L'un d'eux me dit que l'amour ancienne
De leur dieu Pan fut semblable à la mienne,
Lors qu'amoureux de Syringue aux yeux vers,
Il apprenoit les antres, les desers
A la nommer, mais qu'avecque la peine
Qu'il y mettoit, l'esperance fut vaine :
Qu'en lieu d'avoir un visage si beau,
Ce dieu retint pour sa dame un rouseau,
Car pour ne voir sa blancheur outragée,
En un rouseau Syringue fut changée.
Or je ne sai si je doi esperer,
Ou si je doi plustost desesperer.
Pour voz beautés si ne veuil-je pretendre
Un autre endroit, et s'il me faut attendre,
C'est peu de cas pour avoir un grand bien.
Belle maitresse, une autre ne m'est rien
Au pris de vous; car si je n'estois vostre,
Je pourroy bien me bailler à quelque autre;
Mais, quand vers vous mes propos variront,
Encontremont les fleuves s'en iront.

SONNET.

J'ESTOIS joyeus, or je suis en tristesse,
Mais pour cela je n'ay moins de plaisir,
Car au penser je fonde mon desir,
Et mon desir est pour une deesse.

Icy l'orgueil, icy la gentillesse,
Icy le bien, icy le deplaisir,
Je porte l'un et l'autre, sans choisir
Lequel des deux me guerit ou me blesse.

Je ne sçaurois accroistre mon honneur,
Uses du bien, uses de la rigueur.
Et vous, madame, et vous, dame fortune,

Soit que je meure ou languisse pour vous,
Le souvenir de mon mal est si dous,
Qu'un plus gentil n'est point dessous la lune.

SONNET.

PLEUT à Dieu, Depontouls, qu'ores les republiques,
Ne serrant rien à part vousissent s'estranger
Bien loin de l'avarice, et du tout echanger
L'ambition aux loix des citez platoniques.

On verroit, Depontouls, noz affaires publiques
Ne serrant rien à part, beaucoup mieus se ranger,
Et ces mots tien et mien, si souvent n'engager
Le François au Tuscan par dix mille pratiques.

Mais je ne voudrois pas, Depontouls, seulement
Qu'on departit à tous le bien egalement,
Et que le bien commun fut la seule richesse.

Bien voudroi-je sur tout voir la communauté
Des femmes de Platon, affin que ma deesse
Voulut user vers moy de quelque privauté.

SONNET.

QUAND je vois les beaus yeus de ma belle ennemie,
Je commence à trembler du cueur et de genous,
J'y vois je ne sçai quoi et d'amer, et de dous
Qui m'oste, ce me semble, et le sang et la vie.

Plein d'un vague penser, qui bien loin me convie,
Je me plains, je lamente et soupire à tous cous,
Puis soudain je me dis : Bienheureus dessus tous
Si mon ame m'estoit tout sur l'heure ravie !

Je sens renaistre en moy deux contraires effets,
Je brusle et je transi; je ne sçai que je fais :
J'estime un grand plaisir de voir chose si digne;

Mais la plus part du tems mon penser est amer,
Et me reprens d'oser si follement aimer;
On cueille de tels fruits d'une telle racine.

SONNET.

S'ENTREMESTER en rond dedans une moresque,
Ouir quelque Tané, faire mille discours,
Voir messer Julio trompé de ses amours,
Et pour une lignore aimer une fantesque :

Aller voir l'Angela ou la belle Tudesque,
Et, pour se bien monter, chevaucher le velours ;
Pratiquer les tragués, et, dans les carrefours,
Chanter quelque sonnet ou quelque romanesque :

Follastrer toute nuit dedans une gondole,
Et, pour donner martel, manquer de sa parolle;
Apprendre les sifflets et les signes connus :

Remarquer l'Aretin, et le mettre en pratique,
Et bref entretenir l'une et l'autre Venus,
Voilà le passetems que prend le magnificque.

SONNET.

SUR LE TRESPAS DE FRANÇOIS II, ROY DE FRANCE.

COMME on voit une fleur freschement épanie
Se faire tout l'honneur du jardin fleurissant,
Puis pancher tout à coup son pourpre languissant,
Ou par faute d'humeur, ou de trop forte pluie;

Ainsi tu te faisois l'honneur de cette vie
Croissant comme un beau lis richement blanchissant,

Presque tout aussi-tost fait monarque puissant,
Que le riche butin de la Parque ennemie.

Pardonnez, ô bons dieux, à ma juste douleur;
Mais, las! vous ne deviez, depouillant cette fleur,
Faire veuve un long temps vostre plus chere France;

Ou bien, vous ne deviez sa jeune deité
Hausser jusqu'à l'egal de vostre majesté
Pour avorter si tost toute nostre esperance.

ODE.

DE SA LIRE.

Je voudrois volontiers vanter
Et Cadme, et les enfans d'Atrée,
Mais ma lire ne peut chanter
Que mon amour demesurée.
De fait, je voulus l'autre jour
Changer et de corde et de lire,
Mais ma lire parloit d'amour
Lors que je commençois à dire
Les travaux d'Hercule et ses faits;
Adieu donc, princes, pour jamais,
Puis que ma lire desormais
Rien que les amours ne veut bruire.

ANTOINETTE DE LOYNES.

Antoinette de Loynes étoit de Paris; elle avoit épousé en premières noces un gentilhomme nommé d'Allier, dont elle eut une fille, qui fut mariée au fameux Jean Mercier, professeur de langue hébraïque. Devenue veuve, Antoinette de Loynes s'unit à Jean Morel, autre gentilhomme, natif d'Embrun en Dauphiné. « C'est de ce mariage, dit Lacroix du Maine, que « *sont issues les trois perles*, et non jamais assez louées, « damoiselles Camille, Lucrèce, et Diane de Morel. »

Nous ne connoissons d'Antoinette de Loynes d'autres productions que celles qui furent imprimées avec le Tombeau de la reine de Navarre, en 1551 (Paris, Michel Fezandat).

Jean Maledent, ou *Joannes Maludanus*, savant limosin, dont nous avons quelques lettres latines dans le recueil qui a pour titre *Epistolæ clarorum virorum* (Lyon, *in*-8° 1561, Antoine), fait, dans l'une de ces lettres, le plus grand éloge d'Antoinette de Loynes. Après avoir parlé des Dorat, des Ronsard, et de plusieurs autres poètes qui avoient célébré en diverses langues la mémoire de Marguerite de Navarre, il ajoute : *Antonia de Loina, quæ mulier, meo judicio, in eo genere, viris nihil concedit.*

SONNET.

A MESDAMES ANNE, MARGUERITE ET JANE DE SEYMOUR, SEURS, ILLUSTRES PRINCESSES AU PAÏS D'ANGLETERRE.

Que dirois-tu, ô heureuse Minerve,
Si du hault ciel tu descendois pour voir
De ces trois seurs le tant divin sçavoir,
Par qui l'honneur de ton loz se conserve?

L'une meintient que tu as rendu serve
La chair, affin que l'esprit peut prévoir
Par vive foy le but de son debvoir,
Et les grands biens que Dieu aux siens reserve.

Les aultres deux, poursuivant le propos,
Louent la mort qui t'a mise en repos :
Diras-tu pas, oyant leur mélodie

Tant doctement celebrer ton grand bien,
Mes seurs, il fault que ce mot je vous die :
Christ est mon tout, sans luy je n'estois rien.

SUR LA MORT DE MARGUERITE DE VALOIS,

REINE DE NAVARRE.

Le peintre de son pinceau,
L'engraveur de son ciseau
Rendront-ils sa forme feinte
En leur ouvrage parfaict,
Si bien que sa plume a faict
Quand soy-même elle s'est peinte?

SUR LE MÊME SUJET.

QUI a faict qu'en ces bas lieux
De vivre n'eut onc envie?
La mort luy a faict aux cieux
Chemin de meilleure vie.

AUTRE.

(C'est la reine Marguerite qui parle.)

MON corps est refaict tout beau,
Et belle la forme mienne,
Ayant dépouillé ma peau
Comme le serpent la sienne.

AUTRE.

LA royne entrant à la fin,
C'est lorsqu'elle commence à vivre :
Elle meurt au monde, afin
Qu'avec Dieu puisse revivre.

SUR LE MÊME SUJET.

Vous, médecins, s'il vous plaist,
Ne travaillez plus pour elle :
Par son médecin elle est
Maintenant toute immortelle.

AUTRE.

Avec sainct Pol je diray
Et croiray
Que la royne icy sommeille,
Et que son corps n'est point mort,
Ains qu'il dort
Jusqu'au jour qu'il se reveille.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE

DES NOMS DES POÈTES ET DES PIÈCES

CONTENUS DANS LE TOME QUATRIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.

